



Les 6 volumes 300F

PQ
2381
A1
1812
SHRS
V. 1

THÉÂTRE

DE

L. B. PICARD.



L. B. PICARD

Membre de l'Institut

Mme Auzou pinxt. *A. Delvaux ft.*

A Paris, chez Benard, Md. d'Estampes, Boulevard Italien, No. 11.

THÉÂTRE

DE

L. B. PICARD,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

TOME PREMIER.



PARIS,

MAME, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

rue du Pot-de-Fer, n° 14.

1812.

AVERTISSEMENT.

Toutes les comédies qui composent ce Recueil, à l'exception d'une seule, ont été imprimées séparément, sans préfaces et sans notes. Aujourd'hui je fais précéder chaque pièce du jugement que j'en porte. Je mêle à ce jugement quelques aveux des fautes que je n'ai pu éviter, quelques réponses à des critiques qui ne me paraissent pas fondées. Je joins aux pièces déjà imprimées une comédie qui n'a point eu de succès. J'explique les motifs qui me déterminent à la faire imprimer, quoiqu'elle soit tombée. Quant à celles que je ne crois pas devoir placer dans mon Recueil, quel que soit le sort qu'elles aient éprouvé à la représentation, je n'en parle pas : on n'a pas besoin des explications d'un auteur qui se condamne lui-même.

J'ai revu chaque ouvrage avec le plus grand soin. J'ai cherché à m'entourer des conseils les

plus sévères et les plus sincères. J'ai fait peu de changements à la marche et au fond des pièces; mais j'en ai fait de très-nombreux dans le style et les détails.

Je crains bien que le lecteur ne découvre un peu de vanité dans mes préfaces; mais au moins y trouvera-t-il toujours de la franchise, et jamais de fausse modestie. Je me tiendrai heureux si quelques-unes de mes réflexions sont utiles à l'art que je cultive avec amour dès ma plus tendre jeunesse.

ENCORE
DES MÉNECHMES,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois en 1791.



PRÉFACE.

CETTE comédie est la première qui me valut quelque apparence de succès. Je la trouve bien faible, et je tremble que le lecteur ne la trouve encore plus faible que je ne pense. Toutefois je ne peux résister à l'envie de la placer dans mon recueil, tant nous avons de prédilection pour nos premiers enfants !

Les méprises sont une source féconde de comique; celles qui sont produites par une ressemblance entre deux personnages qu'on prend l'un pour l'autre entraînent et forcent au rire, malgré l'invraisemblance; mais c'est un fonds bien épuisé au théâtre. Pour en tirer encore parti, je m'avisai de placer la ressemblance entre un oncle et un neveu. Il en résulte que ma pièce est encore plus invraisemblable que celles où ce sont deux frères qui se ressemblent.

Il n'y a dans cette comédie aucune peinture de mœurs; mais le dialogue offre, je crois, quelques traits de naturel et de gaieté; et, si le lecteur consent à se faire illusion, à ne pas se dire c'est impossible, il pourra rire, même après les autres Ménechmes, de quelques nouvelles situations qui se trouvent dans ma pièce. Je crois les devoir à l'idée d'avoir mis en scène deux personnages qui se ressemblent, dont l'un a de l'autorité sur l'autre.

PERSONNAGES.

M. DORSIGNY, colonel de cavalerie.
Madame DORSIGNY, sa femme.
SOPHIE, sa fille.
DORSIGNY, son neveu, *même uniforme que son oncle, aux premier et second acte.*
Madame de MIRVILLE, sa nièce.
VALCOUR, ami de Dorsigny neveu.
LORMEUIL, prétendu de Sophie.
CHAMPAGNE, valet de Dorsigny neveu.
Premier GARDE.
Deuxième GARDE.
Un POSTILLON.
Un NOTAIRE.
Premier LAQUAIS.
Deuxième LAQUAIS.
Troisième LAQUAIS.

La scène est à Paris.

ENCORE

DES MÉNECHMES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. On aperçoit un jardin dans le fond.

SCÈNE I.

VALCOUR. (Il entre avec précaution, après avoir regardé s'il n'y a personne dans le salon ; il s'approche des bougies qui sont sur un bureau, et lit un billet.)

« MONSIEUR DE VALCOUR est prié de se trouver mardi, « à six heures du soir, dans le salon de M. Dorsigny qui « donne sur le jardin ; il pourra facilement entrer par la « petite porte qui reste ouverte toute la journée. »

Point de signature.... Si c'était une jolie femme qui me donnât un rendez-vous ici, cela serait charmant... Quels sont ces deux individus qui entrent précisément par où je suis entré ?

SCÈNE II.

CHAMPAGNE, DORSIGNY neveu, tous deux enveloppés dans leurs manteaux, VALCOUR.

DORSIGNY neveu, *donnant son manteau à Champagne.*

Eh ! bonjour, mon cher Valcour.

VALCOUR.

Comment ! c'est toi, Dorsigny ? Par quel hasard te trouves-tu ici ? Et pourquoi cet attirail, cette perruque, et cet uniforme qui n'est pas celui de ton régiment ?

DORSIGNY neveu.

Par précaution. Je me suis battu avec mon lieutenant-colonel ; je l'ai blessé, et je viens me cacher à Paris. Mais craignant également d'être reconnu en frac ou avec mon uniforme, j'ai cru qu'il était plus sûr de prendre l'habit et la tournure de mon oncle : je suis à peu près de son âge, nous nous sommes toujours beaucoup ressemblés, même taille, même figure, même voix, même nom ; la seule différence, en un mot, c'est qu'il porte perruque, et que moi je porte mes cheveux. Mais depuis que j'ai pris sa perruque et l'uniforme du régiment dont il est colonel, je m'étonne moi-même de la ressemblance. J'arrive à l'instant, et je suis enchanté de te trouver exact au rendez-vous.

VALCOUR.

Au rendez-vous ? Comment ? est-ce qu'elle t'aurait mis dans la confidence ?

DORSIGNY neveu.

Qui ? elle ?

VALCOUR.

Tiens, mon ami, je n'ai rien de caché pour toi ; lis ce billet que m'écrit une femme charmante.

(*Il lui donne le billet.*)

DORSIGNY neveu, *riant.*

Une femme charmante !

VALCOUR.

De quoi ris-tu ?

DORSIGNY neveu.

C'est moi qui suis la femme charmante.

VALCOUR.

Toi ?

DORSIGNY neveu.

Moi-même.

VALCOUR.

Ah ! parbleu, le tour est piquant. Pourquoi diable ne signes-tu pas tes lettres ? Un homme d'un certain mérite qui reçoit un pareil billet se croit réservé aux galantes aventures, et point du tout..... Ah çà, mon cher, nous agissons sans façon ensemble ; puisque c'est toi qui m'as écrit, je te souhaite bien le bonsoir. (*Il veut sortir.*)

DORSIGNY neveu, *le retenant.*

Mais écoute donc. J'étais bien aise de te voir avant toutes mes autres connaissances, pour prendre avec toi des mesures relatives à mon duel. J'ai besoin de crédit, de recommandation.

VALCOUR.

Eh bien ! tu peux compter sur moi ; mais j'ai des affaires importantes.....

DORSIGNY neveu.

Que tu négligeais pour un rendez-vous galant, mais dont tu te souviens quand il s'agit de me rendre service.

VALCOUR.

Point du tout, mais on m'attend.

DORSIGNY neveu.

Où ?

VALCOUR.

Aux Bouffons.

DORSIGNY neveu.

Grande affaire !

VALCOUR.

Ne plaisante pas ; je vais y trouver la sœur de ton lieutenant-colonel précisément. J'ai tout pouvoir sur elle, je lui parlerai de toi.

DORSIGNY neveu.

A la bonne heure ; mais fais-moi le plaisir, en t'en allant, d'avertir ma sœur, madame de Mirville, qu'on l'attend au salon, sans dire surtout que c'est moi.

VALCOUR.

N'aie pas peur ; comme je suis fort pressé, je vais le lui faire dire sans la voir. Je me réserve d'ailleurs l'occasion de faire plus ample connaissance avec elle. J'aime trop le frère pour ne pas adorer la sœur, pour peu qu'elle soit jolie. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

DORSIGNY NEVEU, CHAMPAGNE.

DORSIGNY neveu.

HEUREUSEMENT je n'ai pas grand besoin de ses secours ; le but de mon voyage est moins de me soustraire à des

poursuites qui peut-être n'auront pas lieu, que de revoir ma chère cousine.

CHAMPAGNE.

Que vous êtes heureux ! vous allez revoir votre maîtresse, et moi je vais revoir ma femme. Hélas ! quand pourrai-je reprendre la route d'Alsace ? Nous faisions si bon ménage, éloignés l'un de l'autre.

DORSIGNY neveu.

Chut ! voici ma sœur.

SCÈNE IV.

DORSIGNY NEVEU, MADAME DE MIRVILLE, CHAMPAGNE.

MADAME DE MIRVILLE.

Ah, c'est vous ! que je vous embrasse de tout mon cœur.

DORSIGNY neveu.

Qu'un tel accueil a droit de me flatter.

MADAME DE MIRVILLE.

Mais c'est charmant de surprendre ainsi son monde ; vous écrivez que vous entreprenez un voyage de long cours, que vous ne serez de retour au plus tôt que dans un mois, et vous arrivez quatre jours après !

DORSIGNY neveu.

Moi, j'ai écrit ! et à qui donc ?

MADAME DE MIRVILLE.

A ma tante. Où donc est monsieur de Lormeuil ?

DORSIGNY neveu.

Monsieur de Lormeuil ?

MADAME DE MIRVILLE.

Le gendre futur.

DORSIGNY neveu.

Pour qui me prends-tu donc ?

MADAME DE MIRVILLE.

Pour mon oncle apparemment.

DORSIGNY neveu.

Comment, ma sœur ne me reconnaît pas ?

MADAME DE MIRVILLE.

Ma sœur ! vous, mon frère !

DORSIGNY neveu.

Moi, ton frère.

MADAME DE MIRVILLE.

Cela ne se peut pas ; mon frère est à Strasbourg ; mon frère porte ses cheveux, et d'ailleurs ce n'est pas là son uniforme, et malgré votre ressemblance...

DORSIGNY neveu.

Une affaire d'honneur, qui ne peut pas avoir de suites, m'a fait quitter brusquement ma garnison ; j'ai pris cette perruque et cet habit pour ne pas être reconnu.

MADAME DE MIRVILLE.

Comment.... Ah ! que je t'embrasse. Oui, je te reconnais bien à présent ; mais la ressemblance est si frappante !

DORSIGNY neveu.

Mon oncle est donc absent ?

MADAME DE MIRVILLE.

Sans doute, pour le mariage.

DORSIGNY neveu.

Le mariage de qui ?

MADAME DE MIRVILLE.

De Sophie, de ma cousine.

DORSIGNY neveu.

Comment ! elle se marie ?

MADAME DE MIRVILLE.

Eh ! oui. M. de Lormeuil, un vieux camarade de guerre de mon oncle, qui demeure à Toulon, lui a demandé sa fille pour son fils. Lormeuil le fils est un beau jeune homme, bien fait, à ce qu'on dit, car nous ne l'avons jamais vu. Mon oncle l'est allé chercher. En sortant de Toulon, ils doivent faire tous deux un long voyage, je ne sais où, pour recueillir la succession de je ne sais qui. Ils seront de retour dans un mois, et si dans un mois tu n'es pas parti, il ne tiendra qu'à toi de danser à la noce.

DORSIGNY neveu.

Ah ! ma chère sœur, mon pauvre Champagne, si vous ne me secourez, je suis perdu !

MADAME DE MIRVILLE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

CHAMPAGNE.

Mon maître est amoureux de sa cousine.

MADAME DE MIRVILLE.

Ah ! ah !

DORSIGNY neveu.

Il faut absolument rompre ce funeste mariage.

MADAME DE MIRVILLE.

Cela n'est pas aisé ; les articles sont dressés, on n'attend plus que le gendre pour signer et conclure.

CHAMPAGNE.

Attendez, écoutez un sublime projet.

DORSIGNY neveu.

Parle.

CHAMPAGNE.

Achevez de vous faire passer pour votre oncle, et jouez tout-à-fait son rôle.

MADAME DE MIRVILLE.

Beau moyen pour épouser ma cousine.

CHAMPAGNE.

Laissez-moi donc, laissez-moi développer mes idées. Vous passez pour votre oncle; vous voilà le maître de la maison, vous commencez par rompre le mariage en question. Vous n'avez pas pu amener le jeune homme attendu.... attendu qu'il est mort; cependant madame Dorsigny reçoit une lettre de vous, son neveu, par laquelle vous lui demandez la main de votre cousine. C'est moi qui suis censé l'apporter de Strasbourg. Madame Dorsigny, qui adore son neveu, reçoit la proposition de fort bonne grâce; elle vous en fait part comme à son mari; vous ne manquez pas d'y consentir; alors vous feignez d'être obligé de partir pour un voyage... aux Indes; vous laissez votre tante la maîtresse de tout, vous partez; le lendemain, vous reparaissez avec vos cheveux, votre véritable uniforme, comme arrivant de votre garnison; vous épousez votre cousine, votre oncle revient avec le futur, qui, trouvant la place prise, est obligé de retourner chercher une femme à Toulon ou aux Indes.

DORSIGNY neveu.

Et tu crois que mon oncle souffrira patiemment...

CHAMPAGNE.

Oh! d'abord, grande colère; mais il vous aime, il aime sa fille; vous le priez bien tendrement, vous lui promettez des petits enfants qui lui ressembleront comme vous lui ressemblez. Il rit, il s'apaise et tout est dit.

MADAME DE MIRVILLE.

Je ne sais si c'est parce qu'il est un peu extravagant, mais le projet commence à m'intéresser.

CHAMPAGNE.

Il est superbe, le projet.

DORSIGNY neveu.

Oui, mais impraticable; ma tante ne sera pas dupe de la ressemblance.

MADAME DE MIRVILLE.

Je l'ai bien été, moi.

DORSIGNY neveu.

Un moment.

MADAME DE MIRVILLE.

Il faut agir si vite que nous n'ayons besoin que d'un moment; le jour baisse, l'obscurité nous favorise; les bougies ne répandent pas un jour assez fort pour pouvoir détromper ma tante. Feins d'être obligé de repartir dès cette nuit, et reparais dès demain sous ton véritable uniforme; nous n'avons pas de temps à perdre, écris à ma tante, et demande-lui la main de sa fille.

DORSIGNY neveu, *allant au bureau et écrivant.*

En vérité, ma sœur, tu fais de moi tout ce que tu veux.

CHAMPAGNE, *se frottant les mains.*

Je me sais bien bon gré de mon esprit d'aujourd'hui. Ah! si je n'étais pas marié, si j'étais autre chose qu'un pauvre diable de valet, je pourrais jouer un des premiers rôles, au lieu d'être réduit à celui de confident.

MADAME DE MIRVILLE.

Comment?

CHAMPAGNE.

C'est tout simple, mon maître passe pour son oncle; je passerais pour M. de Lormeuil; et qui sait...

MADAME DE MIRVILLE.

C'est ma cousine qui doit être désolée d'un pareil contre-temps.

DORSIGNY neveu, *remettant une lettre à Champagne.*

Voici la lettre, je m'abandonne à toi, fais-en ce que tu voudras.

CHAMPAGNE.

J'en ferai bon usage; dans un instant, j'arrive ici tout couvert de sueur. Quant à vous, monsieur, de l'activité, du courage, de l'effronterie, jouez votre oncle, dépaysez votre tante, épousez votre cousine, et méritez votre bonheur en récompensant généreusement l'homme de génie qui vous a procuré les moyens de l'obtenir. (*Il sort.*)

MADAME DE MIRVILLE.

Voici ma tante, elle va te prendre pour mon oncle, renvoie-moi comme si tu avais quelque chose de très-intéressant à lui communiquer.

DORSIGNY neveu.

Eh mais ! que lui dire ?

MADAME DE MIRVILLE.

Tout ce qu'un mari peut dire de plus galant à sa femme.

SCÈNE V.

MADAME DE MIRVILLE, DORSIGNY NEVEU, MADAME DORSIGNY.

MADAME DE MIRVILLE.

EH ! venez donc, venez donc, ma tante, mon oncle est arrivé.

MADAME DORSIGNY.

Mon mari ! eh ! oui vraiment, c'est lui-même. Soyez le bien venu, M. Dorsigny. (*Elle l'embrasse.*) Je ne vous attendais pas sitôt. Avez-vous fait un bon voyage? mais où sont donc vos gens ? je n'ai pas entendu votre chaise; en vérité, je suis d'une joie, d'un saisissement...

MADAME DE MIRVILLE, *bas à son frère.*

Allons, parle, réponds.

DORSIGNY neveu, *un peu embarrassé.*

Comme je ne fais que passer à Paris, je suis revenu seul, dans une chaise de louage ; quant à mon voyage... ah !... ma chère femme, il s'en faut qu'il ait été aussi heureux que je pouvais me le promettre.

MADAME DORSIGNY.

Vous m'effrayez ; vous serait-il arrivé quelque accident, mon ami ?

DORSIGNY neveu.

Oh! moi, je me porte bien; mais ce mariage.... (*à madame de Mirville.*) Ma nièce, j'aurais deux mots à dire à ta tante, et....

MADAME DE MIRVILLE.

Je vous laisse. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

DORSIGNY NEVEU, MADAME DORSIGNY.

MADAME DORSIGNY.

Eh bien! ce mariage?

DORSIGNY neveu.

Eh bien! il ne se fera pas.

MADAME DORSIGNY.

Comment! n'avons-nous pas la parole de M. de Lormeuil?

DORSIGNY neveu.

Mais son fils ne peut pas épouser ma fille.

MADAME DORSIGNY.

Eh pourquoi?

DORSIGNY neveu.

Il est mort.

MADAME DORSIGNY.

Ah ciel! quel événement!

DORSIGNY neveu.

Il est affreux; ce jeune homme était ce que sont beaucoup de jeunes gens, c'est-à-dire un peu libertin. Un soir, dans un bal, il faisait la cour à une fort jolie personne, lorsqu'un rival se mêle à la conversation, et se permet des

plaisanteries assez impertinentes. Le jeune de Lormeuil, vif, bouillant comme on l'est à vingt ans, se croit insulté; justement il avait affaire à un spadassin de profession, qui ne se bat jamais sans avoir le malheur de tuer son homme. Cette mauvaise habitude l'emporta sur l'adresse du fils de mon pauvre ami, qui resta sur la place, percé de trois coups mortels.

MADAME DORSIGNY.

Combien son père a dû être affligé!

DORSIGNY neveu.

Ah! vous ne vous en faites pas d'idée; et sa mère!

MADAME DORSIGNY.

Sa mère? Mais il me semblait qu'il l'avait perdue cet hiver.

DORSIGNY neveu.

Cet hiver.... Justement.... Ce pauvre Lormeuil! il perd sa femme l'hiver, et l'été, son fils succombe dans un duel. Jugez combien il m'en a coûté pour l'abandonner à sa douleur! Mais vous savez que tous les officiers ont ordre de rejoindre du quinze au vingt; c'est aujourd'hui le dix-neuf, je ne fais que passer à Paris, et je repars ce soir pour ma garnison.

MADAME DORSIGNY.

Quoi! sitôt?

DORSIGNY neveu.

Que voulez-vous? le devoir.... Parlons de ma fille.

MADAME DORSIGNY.

Elle est bien triste, bien rêveuse depuis votre départ.

DORSIGNY neveu.

Savez-vous ce que je soupçonne ? que le mariage projeté n'était pas de son goût.

MADAME DORSIGNY.

Vous croyez ?

DORSIGNY neveu.

Je n'en sais rien ; elle est bien jeune ; mais qui sait si, avant que nous lui eussions choisi un époux, elle n'avait pas songé à un autre.

MADAME DORSIGNY.

Eh ! mon Dieu, cela n'arrive que trop souvent.

DORSIGNY neveu.

Il ne faudrait pas contrarier son choix.

MADAME DORSIGNY.

Dieu nous en préserve !

SCÈNE VII.

DORSIGNY NEVEU, SOPHIE, MADAME DORSIGNY.

SOPHIE, *s'arrêtant tout à coup en voyant Dorsigny.*

Mon père....

MADAME DORSIGNY.

Eh bien ! ma chère enfant, as-tu peur d'embrasser ton père ?

SOPHIE.

Non, maman.

DORSIGNY neveu, *embrassant Sophie.*

(*A part.*) Qu'ils sont heureux ces pères ! tout le monde les embrasse.

MADAME DORSIGNY.

Tu ne sais peut-être pas qu'un terrible accident a rompu ton mariage ?

SOPHIE.

Quel accident ?

MADAME DORSIGNY.

M. de Lormeuil est mort.

SOPHIE.

Ciel !

DORSIGNY neveu.

Eh bien !

SOPHIE.

Eh bien ! tout en donnant des regrets à ce malheureux jeune homme, je ne puis que me féliciter de voir encore s'éloigner le jour où je dois vous quitter.

DORSIGNY neveu.

Eh ! mais, ma chère enfant, si ce mariage te contrariait, pourquoi ne pas nous l'avoir dit ? Nous sommes bien loin de vouloir forcer ton inclination.

SOPHIE.

Je le crois ; mais la timidité....

DORSIGNY neveu.

Il faut la vaincre : allons, réponds-moi avec franchise.

MADAME DORSIGNY.

Assurément. Ecoute, écoute ton père, il va te parler raison.

DORSIGNY neveu.

Tu haïssais donc bien d'avance M. de Lormeuil ?

SOPHIE.

Non.... mais je ne l'aimais pas.

DORSIGNY neveu.

Et tu ne voudrais épouser que celui que tu aimes.

SOPHIE.

C'est bien naturel.

DORSIGNY neveu.

Tu aimes donc quelqu'un ?

SOPHIE.

Je n'ai pas dit cela.

DORSIGNY neveu.

Mais à peu près ; voyons, confie-moi le secret tout entier.

MADAME DORSIGNY.

Un peu de courage, oublie que c'est à ton père que tu parles.

DORSIGNY neveu.

Imagine-toi que c'est le meilleur, le plus tendre de tes amis qui t'interroge ; celui que tu aimes sait-il qu'il est aimé ?

SOPHIE.

Eh ! mon Dieu, non.

DORSIGNY neveu.

C'est un jeune homme ?

SOPHIE.

Un jeune homme bien aimable, mais qui me le paraît encore bien davantage, parce qu'on lui trouve beaucoup de ressemblance avec vous ; un jeune homme qui porte le même nom que nous, et qui nous est déjà lié par le sang... Vous ne devinez pas ?

DORSIGNY neveu.

Pas tout-à-fait encore.

MADAME DORSIGNY.

Je le devine, moi ; je parie que c'est son cousin Dorsigny.

DORSIGNY neveu.

Eh bien, Sophie, tu ne réponds pas ?

SOPHIE.

Approuvez-vous mon choix ?

DORSIGNY neveu, *réprimant un grand mouvement de joie.*

(*A part.*) Il faut faire le père. (*Haut.*) Mais.... mais.... non....

SOPHIE.

Eh ! pourquoi ? Mon cousin est plein d'esprit, de sentimens....

DORSIGNY neveu.

Lui ? c'est un fou qui, depuis deux ans qu'il a quitté Paris, n'a pas écrit deux fois à son oncle.

SOPHIE.

Mais il m'a écrit à moi, mon père.

DORSIGNY neveu.

Ah ! il t'a écrit, et tu lui as répondu, sans doute ?

SOPHIE.

Non, quoique j'en eusse bien envie ; vous me promettiez tout à l'heure de ne point gêner mon inclination ; maman, parlez donc pour moi à mon père.

MADAME DORSIGNY.

Allons, M. Dorsigny, il faut se rendre, elle ne pouvait mieux choisir.

DORSIGNY neveu.

J'entends bien tout ce que vous pourrez me dire ; que leurs fortunes sont égales ; que, supposé que Dorsigny soit un peu dissipé, le mariage range bientôt un jeune homme ; que tu l'aimes, d'ailleurs.

SOPHIE.

Ah ! beaucoup ; ce n'est qu'au moment où l'on m'a proposé M. de Lormeuil que je me suis aperçue que je l'aimais.... d'amour ; si, de son côté, il pouvait aussi m'aimer.... d'amour.

DORSIGNY neveu, *fort vivement.*

Eh ! peut-on t'aimer autrement, ma chère... Ma chère fille.... Allons, je suis bon père, et je me rends.

SOPHIE.

Je puis donc à présent répondre à mon cousin.

DORSIGNY neveu.

Assurément. (*A part.*) Que le rôle de père est agréable à jouer, quand on a d'aussi jolies confidences à recevoir.

SCÈNE VIII.

MADAME DE MIRVILLE, DORSIGNY NEVEU, CHAMPAGNE, SOPHIE, MADAME DORSIGNY.

CHAMPAGNE, *en postillon, faisant claquer son fouet.*

OHÉ ! ohé ! ohé !

MADAME DE MIRVILLE.

Place ! place au courrier !

MADAME DORSIGNY.

C'est Champagne.

SOPHIE.

Le valet de mon cousin.

CHAMPAGNE.

Ah ! monsieur, ah ! madame, dissipez mon inquiétude ; mademoiselle serait-elle déjà madame de Lormeuil ?

MADAME DORSIGNY.

Non, mon ami, pas encore.

CHAMPAGNE.

Pas encore.... Grâces au ciel, j'ai fait assez de diligence pour sauver la vie à mon pauvre maître.

SOPHIE.

Serait-il arrivé quelque chose à mon cousin ?

MADAME DORSIGNY.

Mon neveu serait-il malade ?

MADAME DE MIRVILLE.

Tu me fais trembler pour mon frère.

CHAMPAGNE.

Ne tremblez pas, madame, il se porte à merveille ; mais nous sommes dans un cruel état ; si vous saviez.... Vous saurez tout ; mon maître, malgré sa douleur, a trouvé la force d'écrire à madame, qu'il appelle sa bonne tante ; il sait que c'est à elle et aux bons conseils qu'elle lui a donnés qu'il doit le peu qu'il vaut. Tenez, madame, la voilà, cette lettre, lisez et pleurez. (*Il remet une lettre à madame Dorsigny.*)

DORSIGNY neveu.

Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que c'est donc ?

MADAME DORSIGNY, *lisant.*

« Ma chère tante, j'apprends que vous êtes sur le point

« de marier ma cousine ; il n'est plus temps de vous rien « cacher. J'aime Sophie ; si elle n'a pas une violente passion « pour celui qu'on lui destine, accordez-la-moi, je l'aimerai « tant que je la forcerai de m'aimer à son tour. Je suivrai « bientôt Champagne, que je charge de vous porter cette « lettre.... En attendant, vous pouvez apprendre de lui « combien j'ai souffert depuis cette terrible nouvelle. »

SOPHIE.

Mon pauvre cousin !

MADAME DE MIRVILLE.

Ce pauvre Dorsigny !

CHAMPAGNE.

On ne concevra jamais la douleur de mon maître ; mais, monsieur, lui disais-je, tout n'est peut-être pas encore désespéré : cours, maraud, m'a-t-il dit, je te coupe les oreilles, si tu arrives trop tard. Il est brutal parfois votre cher neveu.

DORSIGNY neveu.

Insolent !

CHAMPAGNE.

Eh ! là, là, vous vous fâchez, comme si je parlais de vous ; ce que j'en dis, c'est par amitié pour lui, pour que vous le corrigiez, vous qui êtes son oncle.

MADAME DE MIRVILLE.

Le bon et l'honnête serviteur ! il ne veut que le bien de son maître.

MADAME DORSIGNY.

Va, va te reposer, mon ami, tu dois en avoir besoin.

CHAMPAGNE.

Oui, madame, je vais me reposer... (*à part*) à l'office.

SCÈNE IX.

MADAME DE MIRVILLE, DORSIGNY NEVEU, SOPHIE, MADAME DORSIGNY.

DORSIGNY neveu.

Eh bien, Sophie?

SOPHIE.

Ordonnez, je suis prête à obéir.

MADAME DORSIGNY.

Il faut, sans perdre de temps, marier ma fille à son cousin.

MADAME DE MIRVILLE.

Mais Dorsigny n'est pas ici.

MADAME DORSIGNY.

Il ne peut pas tarder, d'après sa lettre.

DORSIGNY neveu.

Allons, puisque vous le voulez absolument, j'y consens, et je vais m'arranger pour trouver les noces faites à mon retour. Holà! quelqu'un, venez tous. (*Deux laquais entrent et restent au fond.*)

MADAME DORSIGNY.

A propos, pendant votre absence j'ai reçu de votre fermier deux mille écus que je vais vous remettre; j'en ai donné quittance; j'ai bien fait, n'est-ce pas?

DORSIGNY neveu.

Tout ce que vous faites est toujours bien. (*A sa sœur, pendant que madame Dorsigny fouille dans son sac.*) Les prendrai-je?

MADAME DE MIRVILLE, *bas à son frère.*

Prends, si tu ne veux pas être suspect.

DORSIGNY neveu, *bas à sa sœur.*

Ma foi, je vais m'en servir pour payer mes dettes. (*Haut, en prenant le portefeuille que lui donne sa tante.*) Cet argent me rappelle que depuis long-temps je suis tourmenté par un maudit usurier qui a prêté deux mille francs à Dorsigny : les paierai-je?

MADAME DE MIRVILLE.

Vous ne pouvez pas vous en dispenser : fi donc! vous ne voudriez pas faire épouser à ma cousine un fou noyé de dettes.

MADAME DORSIGNY.

Ma nièce a raison; on peut acheter une partie des présens de noces avec le surplus.

MADAME DE MIRVILLE.

Les présens de noces, comme dit ma tante.

UN LAQUAIS, *entrant.*

La marchande de modes de madame de Mirville.

MADAME DE MIRVILLE.

Elle ne pouvait arriver plus à propos; je vais lui commander la corbeille de mariage. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

DORSIGNY NEVEU, SOPHIE, MADAME DORSIGNY.

DORSIGNY neveu, *aux laquais.*

APPROCHEZ. (*A un laquais.*) Toi, va chez M. Gaspard, mon notaire, invite-le à souper ce soir de ma part; tu iras ensuite à la poste demander des chevaux pour

minuit, car je veux partir aussitôt après souper. (*A un autre laquais.*) Toi, passe chez le bijoutier, prie-le d'apporter ce qu'il a de plus nouveau. (*Les deux premiers laquais sortent.*) (*Au troisième laquais.*) Quant à toi, Jasmin, je te réserve une commission délicate; tu as de l'esprit.

TROISIÈME LAQUAIS.

Oh! monsieur, cela vous plaît à dire.

DORSIGNY neveu.

Tu sais où demeure M. Simon, cet honnête fripon, jadis mon homme d'affaires, qui prêtait mon argent à mon neveu.

TROISIÈME LAQUAIS.

Pardi, monsieur, c'est moi qui étais le jokei de monsieur votre neveu.

DORSIGNY neveu.

Va chez lui de ma part, porte-lui ces deux mille francs que mon neveu lui doit et que je lui paie; n'oublie pas de lui demander une quittance.

TROISIÈME LAQUAIS.

Oh que non, monsieur; vous me prenez donc pour une bête? (*Il sort.*)

MADAME DORSIGNY.

Ce pauvre Dorsigny, comme il sera surpris quand il arrivera demain, et qu'il trouvera les présens de noces achetés et ses dettes payées.

DORSIGNY neveu.

Oh! il sera enchanté; tout mon regret, c'est de ne pas être là pour lui témoigner...

SCÈNE XI.

MADAME DE MIRVILLE, DORSIGNY neveu, SOPHIE, MADAME DORSIGNY.

MADAME DE MIRVILLE, *accourant, bas à son frère.*

Sauve-toi; voici mon oncle qui arrive avec un jeune homme, qui sans doute est M. de Lormeuil.

DORSIGNY neveu, *se sauvant dans un cabinet.*

O ciel!

MADAME DORSIGNY.

Eh bien! où allez-vous donc, monsieur?

DORSIGNY neveu.

Je... je m'en vais revenir.

MADAME DE MIRVILLE.

Ah! ma tante, venez donc voir les charmants bonnets qu'on vient de m'apporter.

MADAME DORSIGNY.

Vous faites fort bien de me prévenir; je vais vous donner mon avis. J'ai du goût.

SCÈNE XII.

LORMEUIL, DORSIGNY l'oncle, MADAME DORSIGNY, SOPHIE, MADAME DE MIRVILLE.

DORSIGNY l'oncle.

Je ne comptais pas revenir sitôt; mais, ma foi, me voilà: voulez-vous bien permettre que je vous présente...

MADAME DORSIGNY.

Mille pardons, messieurs, la marchande de modes nous attend, nous reviendrons bientôt. Suivez moi, ma fille.

(*Elle sort.*)

DORSIGNY l'oncle.

Eh bien! qu'elle attende cette marchande de modes.

SOPHIE.

Justement elle n'a pas le temps d'attendre, elle est fort pressée.

(Elle sort en faisant une profonde révérence.)

DORSIGNY l'oncle.

J'entends fort bien; mais il me semble...

MADAME DE MIRVILLE.

Vous vous moquez des marchandes de modes, vous autres messieurs; mais pour nous, ce sont des personnes fort importantes.

(Elle sort en faisant une grande révérence à Lormeuil.)

DORSIGNY l'oncle.

Parbleu, je le vois bien, puisque vous nous quittez pour elles.

SCÈNE XIII.

LORMEUIL, DORSIGNY L'ONCLE.

DORSIGNY l'oncle.

BELLE réception!

LORMEUIL.

Est-ce que les femmes de Paris ont coutume d'aller voir leurs marchandes de modes quand leurs maris arrivent?

DORSIGNY l'oncle.

Je n'y conçois rien. Je leur écris que je ne serai de retour que dans six semaines; j'arrive tout d'un coup, elles ne sont pas plus surprises que si je n'avais pas quitté Paris.

LORMEUIL.

Quelles sont ces deux jeunes personnes qui m'ont salué si poliment?

DORSIGNY l'oncle.

L'une est ma nièce, et l'autre est ma fille, ta prétendue.

LORMEUIL.

Elles sont fort bien toutes deux.

DORSIGNY l'oncle.

Parbleu, il n'y a que de jolies femmes dans ma famille; mais ce n'est pas tout d'être jolie, il faut être honnête.

SCÈNE XIV.

LORMEUIL, DORSIGNY L'ONCLE, LES TROIS LAQUAIS, ARRIVANT TOUR A TOUR.

PREMIER LAQUAIS.

Le notaire est bien fâché de ne pouvoir se rendre à l'invitation de monsieur; il viendra voir monsieur après souper.

DORSIGNY l'oncle.

Quel galimatias celui-là vient-il me faire?

PREMIER LAQUAIS.

Monsieur aura des chevaux de poste à minuit précis.

(*Il sort.*)

DORSIGNY l'oncle.

Des chevaux de poste ! et pourquoi faire, quand j'arrive ?

DEUXIÈME LAQUAIS.

Le bijoutier de monsieur a fait banqueroute, et est parti cette nuit pour la Hollande. (*Il sort.*)

DORSIGNY l'oncle.

Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait à moi? il ne me devait rien.

TROISIÈME LAQUAIS.

Monsieur, j'ai été, comme vous m'avez dit, chez M. Simon ; je l'ai trouvé dans son lit bien malade, et voilà la quittance qu'il m'a remise.

DORSIGNY l'oncle.

Quelle quittance ! parle, maraud?

TROISIÈME LAQUAIS.

Eh ! pardi, monsieur, celle que vous tenez ; lisez.

DORSIGNY l'oncle, *lisant.*

« Je soussigné, reconnais avoir reçu, par les mains
« de M. Dorsigny, la somme de deux mille francs, que
« j'avais prêtés à son neveu. »

TROISIÈME LAQUAIS.

Vous voyez, monsieur, que la quittance est en règle. (*Il sort.*)

DORSIGNY l'oncle.

Oh oui, très en règle ; les bras me tombent : le plus grand fripon de Paris est malade, et m'envoie la quittance de ce que lui doit mon neveu.

LORMEUIL.

Un remords de conscience apparemment.

DORSIGNY l'oncle.

Viens avec moi, Lormeuil; tâchons de savoir ce qui nous mérite un si gracieux accueil, et le diable puisse-t-il emporter les notaires, les bijoutiers, les chevaux de poste, les usuriers et les marchandes de modes !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MADAME DE MIRVILLE, DORSIGNY NEVEU.

(Dorsigny sort avec précaution du cabinet.)

MADAME DE MIRVILLE, *allant au-devant de lui.*

Quelle imprudence! mon oncle marche presque sur mes pas.

DORSIGNY neveu.

Mais au moins apprends-moi ce que je dois devenir. Tout est-il découvert, et ma tante sait-elle que son prétendu mari n'était que son neveu?

MADAME DE MIRVILLE.

On ne sait rien; ma tante est enfermée avec sa marchande de modes, mon oncle jure contre sa femme, M. de Lormeuil est tout étourdi de la réception qu'on lui fait, et moi, sans me flatter que l'erreur puisse durer long-temps, je veux au moins prolonger leur incertitude, décider mon oncle en ta faveur, tourner la tête à M. de Lormeuil, si je n'ai pas d'autre ressource, et... l'épouser enfin, plutôt que de lui laisser épouser ma cousine.

SCÈNE II.

MADAME DE MIRVILLE, VALCOUR, DORSIGNY NEVEU.

VALCOUR, *arrivant avec précipitation.*

Ah! mon cher, que je suis heureux de te rencontrer! J'ai une foule de choses à te dire, et pourtant je suis fort pressé.

DORSIGNY neveu, *à part.*

Peste soit de l'importun!

VALCOUR.

On peut parler devant madame?

DORSIGNY neveu.

Sans doute, c'est ma sœur.

VALCOUR, *se tournant du côté de madame de Mirville.*

Ah! madame, qu'il est heureux pour moi de commencer votre connaissance au moment même où je viens de rendre un signalé service à votre frère, mon ami.

DORSIGNY neveu, *s'enfuyant par la porte par laquelle il est venu.*

J'entends la voix de mon oncle.

VALCOUR, *continuant sans s'apercevoir de la fuite de Dorsigny.*

Si jamais j'étais assez heureux pour pouvoir vous être utile, regardez-moi, je vous en supplie, comme le plus humble et le plus dévoué de vos serviteurs.

(Valcour, toujours parlant à madame de Mirville, ne s'aperçoit ni de la fuite de Dorsigny neveu, ni de l'arrivée de Dorsigny l'oncle, qui se place précisément où était son neveu.)

SCÈNE III.

MADAME DE MIRVILLE, VALCOUR, DORSIGNY L'ONCLE, LORMEUIL.

DORSIGNY l'oncle.

On a bien raison de dire qu'une femme n'est bonne qu'à exercer la patience de son mari.

VALCOUR, *se retournant et croyant parler à Dorsigny neveu.*

Je voulais donc te dire, mon cher, que ton lieutenant-colonel n'est pas mort.

DORSIGNY l'oncle.

Mon lieutenant-colonel !

VALCOUR.

Oui, celui contre qui tu t'es battu ; il a écrit à Dorval, il te rend pleinement justice, et convient que tous les torts étaient de son côté ; mais sa famille a commencé des poursuites. Dorval et moi, nous allons faire toutes les démarches nécessaires pour les arrêter dès le principe. Je me suis échappé pour t'apporter cette bonne nouvelle, et je cours le rejoindre.

DORSIGNY l'oncle.

Monsieur, je vous suis d'autant plus obligé...

VALCOUR.

Quant à toi, tu peux dormir tranquille cette nuit ; ton ami va veiller pour toi. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME DE MIRVILLE, DORSIGNY L'ONCLE, LORMEUIL.

DORSIGNY l'oncle.

QU'EST-CE que c'est que cet original-là?

MADAME DE MIRVILLE.

Ne voyez-vous pas que c'est un fou!

DORSIGNY l'oncle.

C'est donc une épidémie qui s'est répandue sur tout Paris pendant mon absence; car ce fou n'est pas le premier que j'aie vu depuis une demi-heure que je suis de retour.

MADAME DE MIRVILLE.

Vous ne devez pas vous étonner de l'accueil de ma tante; quand il est question de sa parure, il ne faut pas lui parler d'autre chose.

DORSIGNY l'oncle.

Ah! grâces au ciel, voilà une personne raisonnable; sois donc la première à qui je présente M. de Lormeuil.

LORMEUIL.

Il est bien doux pour moi d'avoir l'aveu de monsieur votre père; mais cet aveu n'est rien, si le vôtre....

DORSIGNY l'oncle.

A l'autre, à présent: est-ce que la folie de Paris t'a déjà gagné? Ton compliment est fort joliment tourné; mais c'est à ma fille, et non pas à ma nièce, qu'il faut l'adresser.

LORMEUIL.

Ah ! madame, pardon; vous ressemblez si bien au portrait charmant que M. Dorsigny m'a fait de ma prétendue, que ma méprise est excusable.

MADAME DE MIRVILLE.

Voici ma cousine, monsieur. Regardez-la, et vous verrez qu'elle mérite aussi-bien que moi toutes les jolies choses que vous avez à lui dire.

SCÈNE V.

MADAME DE MIRVILLE, SOPHIE, DORSIGNY L'ONCLE, LORMEUIL.

SOPHIE.

Mille pardons, mon père, de vous avoir laissé si brusquement; ma mère m'appelait, et il fallait la suivre.

DORSIGNY l'oncle.

Passe encore quand on s'excuse.

SOPHIE.

Mon père, l'expression me manque pour vous témoigner toute ma joie, toute ma reconnaissance, surtout pour le mariage....

DORSIGNY l'oncle.

Eh bien ! il te plaît donc ce mariage ?

SOPHIE.

Oh ! beaucoup.

DORSIGNY l'oncle, *bas à Lormeuil.*

Tu vois comme elle t'aime déjà sans te connaître ; c'est qu'avant de partir pour t'aller chercher je lui ai fait de toi un portrait charmant.

LORMEUIL.

Je vous suis obligé.

DORSIGNY l'oncle.

Ah çà, ma bonne amie, il faut pourtant que je voie ta mère; j'espère que les marchandes de modes me céderont la place enfin. Pour toi, reste avec monsieur, c'est mon ami, et je serai charmé qu'il devienne le tien, entends-tu? (*à Lormeuil.*) Allons, mon cher, voilà le moment, fais-lui ta cour ce soir, et demain tu l'épouseras. (*A madame de Mirville.*) Viens avec moi, ma nièce; il faut les accoutumer à rester seuls ensemble. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

SOPHIE, LORMEUIL.

SOPHIE.

MONSIEUR sera de la noce apparemment?

LORMEUIL.

Oui, mademoiselle. Ce mariage-là ne vous déplaît pas, à ce qu'il me semble.

SOPHIE.

Il paraît convenir à mon père.

LORMEUIL.

Oui, mais l'ouvrage des pères ne convient pas toujours aux enfans.

SOPHIE.

Oh! monsieur, ce mariage-là est un peu mon ouvrage.

LORMEUIL.

Comment donc cela?

SOPHIE.

Mon père a daigné consulter mon inclination.

LORMEUIL.

Vous aimez donc celui qu'on vous destine ?

SOPHIE.

Je ne m'en cache pas.

LORMEUIL.

Mais vous ne le connaissez pas !

SOPHIE.

J'ai été élevée avec lui.

LORMEUIL.

Vous avez été élevée avec le jeune de Lormeuil !

SOPHIE.

Non, monsieur.

LORMEUIL.

Mais c'est lui.....

SOPHIE.

Oh ! oui, d'abord.

LORMEUIL.

Comment, d'abord ?

SOPHIE.

Sans doute, vous ne savez donc pas ?

LORMEUIL.

Eh ! non, je ne sais rien, moi.

SOPHIE.

Il est mort.

LORMEUIL.

Qui ?

SOPHIE.

M. de Lormeuil.

LORMEUIL.

Vraiment ?

SOPHIE.

En vérité.

LORMEUIL.

Qui vous l'a dit ?

SOPHIE.

Mon père.

LORMEUIL.

Allons, mademoiselle, cela ne se peut pas.

SOPHIE.

Je vous demande pardon, monsieur, cela est. Mon père doit le savoir mieux que vous, il arrive de Toulon. Ce jeune homme eut une querelle dans un bal; il se battit, et resta sur la place, percé de trois coups d'épée.

LORMEUIL.

Mais c'est fort dangereux.

SOPHIE.

Aussi en est-il mort.

LORMEUIL.

Mademoiselle veut sans doute s'amuser à mes dépens. Personne n'est plus en état que moi de vous donner des nouvelles de M. de Lormeuil.

SOPHIE.

Ah ! personne.

LORMEUIL.

Non, mademoiselle, personne ; et s'il faut tout vous

dire, c'est que c'est moi qui suis Lormeuil, et je ne suis pas mort, à ce que je crois.

SOPHIE.

Vous M. de Lormeuil !

LORMEUIL.

Et pour qui me prenez-vous donc, mademoiselle ?

SOPHIE.

Pour un des amis de mon père qu'il invite aux noces de sa fille.

LORMEUIL.

Vous vous mariez donc toujours, quoique je sois mort ?

SOPHIE.

Sans doute.

LORMEUIL.

Et à qui donc ?

SOPHIE.

A mon cousin Dorsigny.

LORMEUIL.

Mais pour l'épouser il faut le consentement de monsieur votre père.

SOPHIE.

Aussi, monsieur, mon père a-t-il consenti.

LORMEUIL.

Mais quand ?

SOPHIE.

Tout à l'heure, un instant avant votre arrivée.

LORMEUIL.

Mais nous arrivons ensemble.

SOPHIE.

Mais non, monsieur, mon père était ici avant vous.

LORMEUIL.

Chaque mot que vous me dites augmente mon étonnement. Je ne doute pas de votre bonne foi, mademoiselle; mais il y a là-dessous quelque mystère que je ne conçois pas.

SOPHIE.

Comment! monsieur. . . . Mais vous parlez donc sérieusement?

LORMEUIL.

Très-sérieusement, mademoiselle.

SOPHIE.

Eh! mais, mon Dieu, si vous êtes réellement M. de Lormeuil, que d'excuses ne vous dois-je pas? que je me repens de vous avoir dit indiscrètement. . . .

LORMEUIL.

Ne vous repentez pas, mademoiselle. Votre amour pour votre cousin est une de ces choses qu'il vaut beaucoup mieux savoir avant le mariage qu'après.

SOPHIE.

Mais je ne conçois pas. . . .

LORMEUIL.

Je vais trouver M. Dorsigny. Peut-être me donnera-t-il le mot de l'énigme; au surplus, mademoiselle, quel que soit le dénoûment de tout ceci, j'espère que vous ne serez pas mécontente de mes procédés. (*Il sort.*)

SOPHIE, *seule.*

Il a l'air d'un bien galant homme; et si l'on ne me

force pas à l'épouser, je serai vraiment enchantée qu'il ne soit pas mort.

SCÈNE VII.

DORSIGNY L'ONCLE, MADAME DORSIGNY, SOPHIE.

MADAME DORSIGNY.

Laissez-nous, ma fille. (*Sophie sort.*)

SCÈNE VIII.

DORSIGNY L'ONCLE, MADAME DORSIGNY.

MADAME DORSIGNY.

Comment, monsieur, vous osez soutenir que ce n'est pas vous qui tantôt m'avez parlé? Et quel autre que vous, s'il vous plaît, que le maître de cette maison, que le père de ma fille, que mon mari enfin, aurait fait ce que vous avez fait?

DORSIGNY l'oncle.

Et qu'est-ce que j'ai donc fait, madame?

MADAME DORSIGNY.

Faut-il vous le rappeler? Ne vous souvient-il plus que c'est vous qui, tantôt, avez découvert l'amour de ma fille pour son cousin, et que nous sommes convenus ensuite que nous les marierions aussitôt que Dorsigny serait arrivé?

DORSIGNY l'oncle.

Madame, je ne sais si tout ce que vous me dites est un délire de votre imagination, ou si réellement quelqu'un

s'est donné les airs de prendre ma place en mon absence; mais dans ce dernier cas il paraît que j'ai fort bien fait d'arriver. Ce monsieur tuait mon gendre, mariait ma fille, me supplantait auprès de ma femme, et ma femme et ma fille s'y prêtaient de fort bonne grâce.

MADAME DORSIGNY.

Quel entêtement! En vérité, monsieur, je ne conçois rien à vos procédés.

DORSIGNY l'oncle.

C'est moi qui ne conçois rien à tout ce que vous me dites.

SCÈNE IX.

DORSIGNY L'ONCLE, MADAME DE MIRVILLE, MADAME DORSIGNY,

MADAME DE MIRVILLE.

J'ÉTAIS sûre de vous trouver ensemble; ah! pourquoi tous les ménages ne ressemblent-ils pas au vôtre? Jamais de querelles, toujours d'accord; c'est édifiant; ma tante est d'une complaisance angélique, mon oncle d'une patience exemplaire.

DORSIGNY l'oncle.

Tu dis bien vrai, ma nièce; il faut être patient comme je le suis pour souffrir un pareil bavardage.

MADAME DORSIGNY.

Ma nièce a raison, il faut être complaisante comme moi pour entendre de sang-froid de pareils discours.

DORSIGNY l'oncle.

Eh bien ! madame, ma nièce ne m'a presque pas quitté depuis mon retour, voulez-vous la prendre pour juge ?

MADAME DORSIGNY.

Très-volontiers, je promets de m'en rapporter à sa décision.

MADAME DE MIRVILLE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

MADAME DORSIGNY.

Imaginez-vous que mon mari ose me soutenir que ce n'est pas lui que j'ai pris tantôt pour mon mari.

MADAME DE MIRVILLE.

Est-il possible?

DORSIGNY l'oncle.

Imagine-toi, ma nièce, que ma femme me soutient que j'étais ici au moment même où je courais la poste sur la route de Toulon à Paris.

MADAME DE MIRVILLE.

C'est incroyable. Il y a sans doute quelque malentendu; laissez-moi lui parler un moment.

DORSIGNY l'oncle.

Tâche de lui faire entendre raison; mais tu auras bien du mal.

MADAME DE MIRVILLE, *bas à madame Dorsigny.*

Ma tante, tout ceci n'est sans doute qu'une plaisanterie de mon oncle.

MADAME DORSIGNY, *bas.*

Quelle apparence, en effet, qu'il soit de bonne foi en soutenant des choses aussi dénuées de vraisemblance !

MADAME DE MIRVILLE, *bas.*

Donnez-lui sa revanche ; prenez la chose en riant, et faites-lui sentir que vous n'êtes pas sa dupe.

MADAME DORSIGNY, *bas.*

Tu as raison, laisse-moi faire.

DORSIGNY l'oncle.

Il faut pourtant que cela finisse.

MADAME DORSIGNY, *ironiquement.*

Oui, sans doute, il faut que cela finisse ; et comme le devoir d'une femme est de fermer les yeux pour ne voir que par ceux de son mari, je reconnais mes torts, et je fais tout ce que je peux pour me persuader que vous me parlez sérieusement dans ce moment-ci.

DORSIGNY l'oncle.

Tout ce persiflage n'éclaircit pas...

MADAME DORSIGNY.

Sans rancune, monsieur Dorsigny ; vous avez assez ri à mes dépens, je ris maintenant aux vôtres, et nous sommes quittes. J'ai quelques visites à rendre ; si vous n'êtes plus en humeur de plaisanter, quand je reviendrai, nous pourrons parler sérieusement. (*Elle sort.*)

DORSIGNY l'oncle.

Entends-tu quelque chose à tout ce qu'elle vient de nous dire ?

MADAME DE MIRVILLE.

Je m'y perds ; il faut la suivre ; et savoir enfin...

DORSIGNY l'oncle.

Suis-la si tu veux. Pour moi j'y renonce ; je ne l'ai jamais vue si folle qu'aujourd'hui. Le diable a donc pris

ma figure pendant mon absence, pour mettre le trouble dans ma maison.

SCÈNE X.

DORSIGNY L'ONCLE, CHAMPAGNE, UN PEU IVRE.

CHAMPAGNE.

Par ma foi, cette maison est une excellente auberge; mais où diable est donc fourré tout le monde? Je n'ai vu personne depuis que j'ai fait tant de bruit ici en jouant mon rôle de postillon. Ah! voici monsieur mon maître; il faut lui demander des nouvelles de notre affaire.

(Il fait des signes à M. Dorsigny en riant.)

DORSIGNY l'oncle.

Comment! je crois que c'est ce maraud de Champagne, le valet de mon neveu. Par quel hasard se trouve-t-il ici, et à qui diable en a-t-il avec son ricanement imbécille?

CHAMPAGNE, *riant.*

Eh bien! monsieur.

DORSIGNY l'oncle.

Il faut qu'il soit ivre.

CHAMPAGNE.

Eh bien! ai-je bien joué mon rôle?

DORSIGNY l'oncle, *à part.*

Je commence à comprendre. (*Haut.*) Oui, pas mal, pas mal.

CHAMPAGNE.

Comment pas mal, on ne peut pas mieux. Avec mon

fouet et mes grosses bottes j'avais bien l'air d'un postillon, n'est-ce pas ?

DORSIGNY l'oncle.

Oh, oui ! (*A part.*) Le diable m'emporte si je sais ce que je réponds.

CHAMPAGNE.

Eh bien ! où en êtes-vous ?

DORSIGNY l'oncle.

Où j'en suis ? . . . . Mais j'en suis . . . . Tu dois bien sentir où j'en suis.

CHAMPAGNE.

Parbleu, je le devine ; vous avez consenti au mariage comme père ?

DORSIGNY l'oncle.

Oui.

CHAMPAGNE.

Demain vous reparaîtrez comme amant.

DORSIGNY l'oncle, *à part.*

C'est un tour de mon neveu.

CHAMPAGNE.

Et vous épouserez la veuve de M. de Lormeuil ; quand je dis veuve, c'est-à-dire veuve de ma façon. (*Il rit.*)

DORSIGNY l'oncle.

De quoi ris-tu ?

CHAMPAGNE.

Belle demande : je ris de la mine que fera votre bonhomme d'oncle, quand il reviendra dans un mois, et qu'il vous trouvera marié avec sa fille.

DORSIGNY l'oncle, *à part.*

J'étouffe de colère.

CHAMPAGNE.

Et le prétendu de Toulon, M. de Lormeuil, qui vous trouvera marié avec sa femme ! C'est plaisant.

DORSIGNY l'oncle.

Très-plaisant.

CHAMPAGNE.

C'est pourtant au fidèle Champagne que vous devez votre bonheur.

DORSIGNY l'oncle.

Comment cela ?

CHAMPAGNE.

N'est-ce pas moi qui vous ai donné le conseil de passer pour M. Dorsigny ?

DORSIGNY l'oncle, *à part.*

Oh ! le pendard !

CHAMPAGNE.

Mais ce qui me paraît incompréhensible, c'est cette étonnante ressemblance avec votre oncle ; je jurerais que c'est à lui que je parle, si je ne le savais à plus de deux cents lieues.

DORSIGNY l'oncle, *à part.*

Mon coquin de neveu fait un bel usage de ma figure.

CHAMPAGNE.

Seulement, monsieur, vous avez l'air un peu trop âgé... Votre oncle est à peu près de votre âge ; vous vous êtes un peu trop attaché à vous vieillir.

DORSIGNY l'oncle.

Tu crois ?

CHAMPAGNE.

Oui, monsieur, mais c'est fort peu de chose ; d'ailleurs votre oncle n'est pas là pour qu'on puisse vous comparer à lui : fort heureusement pour nous il n'y est pas ; il nous mettrait dans un cruel embarras s'il revenait.

DORSIGNY l'oncle.

Il est revenu.

CHAMPAGNE.

Qu'est-ce que vous dites, monsieur ?

DORSIGNY l'oncle.

Il est revenu.

CHAMPAGNE.

O ciel ! et vous restez tranquillement ici ! arrangez-vous comme vous pourrez, pour moi, je me sauve.

DORSIGNY l'oncle.

Reste ici, maraud. Ah ! voilà donc de vos inventions, monsieur le fourbe !

CHAMPAGNE.

Comment, monsieur, est-ce là la récompense !....

DORSIGNY l'oncle.

Reste ici, te dis-je ; vraiment, ma femme n'est pas aussi folle que je le croyais, et je laisserais un pareil tour impuni ! Non, morbleu ! je veux m'en venger dès ce soir. Il n'est pas tard, je cours chez mon notaire ; je l'amène avec moi ; cette nuit même, Lormeuil épouse ma fille. Je surprends monsieur mon neveu, et je lui fais signer le contrat de mariage de sa cousine : quant à toi, double fripon....

CHAMPAGNE.

Moi, monsieur, je signerai le contrat de mariage aussi, si vous voulez; je danserai même à la noce.

DORSIGNY l'oncle.

Oui, c'est moi qui me charge de te faire danser; je vois bien clairement que ce n'est pas à la probité de Simon que je dois la quittance des deux mille francs de tantôt. Il est fort heureux pour moi que le bijoutier ait fait banqueroute; mon coquin de neveu ne se contentait pas de payer ses dettes avec mon argent, il en faisait encore de nouvelles en mon nom. Oh! il me le paiera; et toi, tu peux compter sur une solide récompense; je suis bien fâché de ne pas avoir ma canne, je ne te ferais pas attendre. Adieu. (*Il sort.*)

CHAMPAGNE, *seul.*

Ah, mon Dieu! ah, mon Dieu! ce maudit oncle est donc revenu tout exprès pour me faire jaser. Imbécille que je suis d'aller lui conter.... Si j'avais bu encore.... passe.

SCÈNE XI.

CHAMPAGNE, DORSIGNY NEVEU, MADAME DE MIRVILLE.

MADAME DE MIRVILLE, *s'avançant tout doucement, et se retournant vers la coulisse.*

NE crains rien, tu peux entrer, il n'y a personne que Champagne.

CHAMPAGNE, *apercevant Dorsigny neveu.*

Juste ciel ! le voilà qui revient.

(Se jetant aux pieds de Dorsigny neveu.)

Mon cher monsieur, ayez pitié d'un pauvre garçon innocent, bien coupable, à la vérité....

DORSIGNY neveu.

Qu'est-ce que cela veut dire ? relève-toi, je ne t'en veux pas.

CHAMPAGNE.

Vous ne m'en voulez pas, monsieur ?

DORSIGNY neveu.

Eh ! non, mon ami, au contraire, je suis fort content de la manière dont tu as joué ton rôle.

CHAMPAGNE.

Comment, monsieur, c'est vous ?

DORSIGNY neveu.

Eh ! oui, c'est moi....

CHAMPAGNE.

Ah, monsieur ! votre oncle est ici.

DORSIGNY neveu.

Je le sais ; après ?

CHAMPAGNE.

Je l'ai vu, monsieur, je lui ai parlé, je l'ai pris pour vous, je lui ai tout dit, il sait tout.

MADAME DE MIRVILLE.

Ah ! malheureux, qu'as-tu fait ?

CHAMPAGNE.

Et que voulez-vous, madame ? vous venez de voir que

j'ai pris le neveu pour l'oncle ; il n'est donc pas étonnant que j'aie pris l'oncle pour le neveu.

DORSIGNY neveu.

Quel parti prendre ?

MADAME DE MIRVILLE.

Tu n'en as pas d'autre, pour le moment, que de sortir de la maison.

DORSIGNY neveu.

Mais si on voulait forcer ma cousine à épouser....

MADAME DE MIRVILLE.

Demain nous parlerons d'affaires ; aujourd'hui pars, pendant que les passages sont libres.

(Madame de Mirville et Champagne reconduisent Dorsigny neveu jusqu'à la porte du fond ; au moment où il va pour sortir, Lormeuil se présente pour entrer ; il retient Dorsigny et le ramène sur la scène.)

SCÈNE XII.

CHAMPAGNE, MADAME DE MIRVILLE, DORSIGNY NEVEU, LORMEUIL.

LORMEUIL.

C'EST vous, je vous cherchais.

MADAME DE MIRVILLE, *bas à Dorsigny neveu.*

C'est M. de Lormeuil ; il te prend pour mon oncle ; tâche de le congédier bien vite.

LORMEUIL, *à madame de Mirville, qui s'en va.*

Vous nous quittez, madame ?

MADAME DE MIRVILLE.

Pardon, monsieur, je ne tarderai pas à revenir.

(Elle sort, ainsi que Champagne.)

SCÈNE XIII.

DORSIGNY NEVEU, LORMEUIL.

LORMEUIL.

Vous devez vous rappeler que vous m'avez laissé seul avec mademoiselle votre fille.

DORSIGNY neveu.

Je me le rappelle.

LORMEUIL.

Elle est charmante, et je me croirais trop heureux de l'épouser.

DORSIGNY neveu.

Je le crois.

LORMEUIL.

Mais je vous demande en grâce de ne pas gêner son inclination.

DORSIGNY neveu.

Que voulez-vous dire ?

LORMEUIL.

Tenez, M. Dorsigny, votre fille est adorable ; mais vous m'avez parlé souvent de votre neveu Dorsigny ; il aime votre fille.

DORSIGNY neveu.

En vérité !

LORMEUIL.

D'honneur, et il en est aimé.

DORSIGNY neveu.

Qui vous l'a dit ?

LORMEUIL.

Votre fille elle-même.

DORSIGNY neveu.

Et que me conseillez-vous ?

LORMEUIL.

D'être bon père ; vous m'avez dit vingt fois que vous aimiez Dorsigny comme votre propre fils : eh bien ! mariez-les ensemble, et faites le bonheur de vos deux enfans.

DORSIGNY neveu.

Mais vous ?

LORMEUIL.

Moi, je ne suis pas aimé, c'est un malheur ; mais je n'ai pas droit de m'en plaindre, votre neveu m'avait devancé.

DORSIGNY neveu.

Comment ! vous seriez capable de renoncer....

LORMEUIL.

Ce sacrifice est un devoir.

DORSIGNY neveu, *vivement.*

Ah, monsieur ! quelle reconnaissance ne vous dois-je pas ?

LORMEUIL.

Je ne vous entends pas.

DORSIGNY neveu.

Non : c'est que vous ne sentez pas le prix du service que vous me rendez ! Oh, ma Sophie ! comme nous allons être heureux !

LORMEUIL.

Quel discours.... Ce n'est pas M. Dorsigny.

DORSIGNY neveu, *à part.*

Je me suis trahi.

LORMEUIL.

Vous êtes Dorsigny le neveu. Ce n'est pas vous que je cherchais ici ; mais je suis enchanté de vous voir. Je devrais peut-être me fâcher de ces trois coups d'épée que vous m'avez donnés si généreusement.

DORSIGNY neveu.

Monsieur....

LORMEUIL.

Heureusement ils ne sont pas mortels ; votre oncle m'a dit beaucoup de bien de vous, et loin de vous chercher querelle, je vous offre mon amitié, et je vous demande la vôtre.

DORSIGNY neveu.

Monsieur.

LORMEUIL.

Ecoutez-moi, monsieur Dorsigny, vous aimez votre cousine, et vous avez raison ; je vous promets d'employer tout mon crédit pour vous la faire obtenir de son père ; mais j'exige que, de votre côté, vous me rendiez un grand service.

DORSIGNY neveu.

Parlez, monsieur, vous vous êtes acquis des droits éternels à ma reconnaissance.

LORMEUIL.

Vous avez une sœur, monsieur Dorsigny ; comme vous n'avez des yeux que pour votre cousine, vous ne vous êtes peut-être pas aperçu que votre sœur est extrêmement jolie ; je m'en suis fort bien aperçu, moi : que vous

dirai-je enfin? votre sœur mérite d'être aimée de tous ceux qui la voient : je l'ai vue, et je l'aime.

DORSIGNY neveu.

Vous l'aimez! Vous pouvez compter sur elle; je vous la donne. Elle ne vous aime peut-être pas encore; mais elle vous aimera, j'en réponds. Voyez pourtant comme tout s'arrange : je m'acquiers un ami qui se charge de me faire épouser celle que j'aime, et je fais le bonheur de ce digne ami, en le mariant à ma sœur.

LORMEUIL.

Tout cela n'est pas encore bien certain; mais au moins nous avons lieu d'espérer. Voici votre sœur. Mon ami, parlez pour moi, je vais parler pour vous. (*Il sort.*)

DORSIGNY neveu.

C'est un bien galant homme que ce monsieur Lormeuil! Comme ma sœur sera heureuse avec lui!

SCÈNE XIV.

MADAME DE MIRVILLE, DORSIGNY NEVEU.

MADAME DE MIRVILLE.

Eh bien! mon frère?

DORSIGNY neveu.

Tu es si jolie, que M. de Lormeuil est tombé subitement amoureux de toi; voilà la confidence qu'il vient de me faire, croyant parler à mon oncle; moi, je lui ai dit que je lui conseillais de ne pas s'attacher sérieusement à toi, que ton premier mariage t'avait irrévocablement brouillée avec les hommes. J'ai bien fait, n'est-ce pas?

MADAME DE MIRVILLE.

Assurément.... Cependant... il ne fallait pas mettre trop de dureté dans ton refus. Ce pauvre jeune homme, il est assez malheureux déjà de ne pas plaire à Sophie.

SCÈNE XV.

CHAMPAGNE, MADAME DE MIRVILLE, DORSIGNY NEVEU.

CHAMPAGNE.

Et monsieur, partez donc, tout serait perdu si votre tante revenait. (*Il sort avec madame de Mirville.*)

DORSIGNY neveu.

Allons, je pars, bien sûr, au moins, que M. de Lormeuil n'épousera pas ma cousine.

SCÈNE XVI.

CHAMPAGNE, SEUL.

Me voilà seul. Vous êtes un sot, M. Champagne, si vous ne réparez l'indiscrétion que vous avez commise, en révélant à l'oncle ce que vous aviez fait pour le neveu. Mais que faire ?... Rien, si nous ne parvenons à éloigner, au moins pour deux jours, ou l'oncle, ou le futur. Mais comment diable s'y prendre ?..... Attendez.... mon maître et M. de Lormeuil se sont séparés fort bons amis, à ce qu'il me semble ; mais il était possible qu'ils se querellassent ; je pars de là, je profite de rechef de la ressemblance de mon maître avec son oncle, et.... l'entre-

prise est hardie, difficile, périlleuse. N'importe ; si elle manque..... Mais il est impossible qu'elle manque. Elle réussit, et j'oppose la protection du neveu, dont j'aurai fait le bonheur, au courroux de l'oncle que j'aurai trompé. Allons, Champagne, pars et vole à la gloire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DORSIGNY L'ONCLE, SEUL.

PESTE soit des notaires qui soupent en ville ; j'ai laissé un billet chez le mien ; d'ailleurs mon neveu s'était déjà donné la peine de le faire avertir.

SCÈNE II.

DORSIGNY L'ONCLE, LORMEUIL.

LORMEUIL.

POUR le coup, je crois que c'est bien à M. Dorsigny l'oncle que j'ai l'honneur de parler.

DORSIGNY l'oncle.

Oui, sans doute, c'est moi-même.

LORMEUIL.

J'ai bien des choses à vous dire.

DORSIGNY l'oncle.

Je le crois. Tu dois être furieux. Mais M. de Lormeuil, je vous en prie, point de violence ; songez que le coupable est mon neveu. J'exige votre parole d'honneur que vous ne lui demanderez pas raison d'une offense que je me charge de punir.

LORMEUIL.

Permettez.

DORSIGNY l'oncle.

Je ne permets rien, monsieur. Voilà comme sont tous les jeunes gens ; ils ne voient d'autre manière d'arranger les choses que de se couper la gorge.

LORMEUIL.

Mais, ce n'est pas cela....

DORSIGNY l'oncle.

Eh, mon Dieu ! j'ai été jeune comme vous, M. de Lormeuil ; mais que tout ceci ne vous effraie pas, vous n'en serez pas moins mon gendre.

LORMEUIL.

Votre amitié m'est bien précieuse, sans doute, mais...

SCÈNE III.

CHAMPAGNE, DORSIGNY L'ONCLE, LORMEUIL, DEUX GARDES.

CHAMPAGNE, *aux gardes.*

Ah ! messieurs, les voyez-vous ? ils sortaient pour se battre.

LORMEUIL.

Que nous veulent ces messieurs ?

PREMIER GARDE.

Monsieur, nous sommes vos très-humbles serviteurs. N'est-ce pas à M. Dorsigny que j'ai l'honneur de parler ?

DORSIGNY l'oncle.

Oui, monsieur.

CHAMPAGNE.

Et monsieur est M. de Lormeuil?

LORMEUIL.

Oui, messieurs, c'est moi-même; que voulez-vous de moi?

SECOND GARDE, *à M. de Lormeuil.*

Je viens, monsieur, pour avoir l'honneur de vous accompagner.

LORMEUIL.

M'accompagner! Je ne me sens nulle envie de sortir à l'heure qu'il est.

PREMIER GARDE, *à Dorsigny l'oncle.*

Quant à moi, monsieur, j'ai ordre de vous servir d'escorte.

DORSIGNY l'oncle.

Eh! mais, pour quel endroit voulez-vous m'escorter?

PREMIER GARDE.

Je m'en vais vous le dire, monsieur; on vient d'apprendre que vous étiez sur le point de vous battre avec monsieur, et....

DORSIGNY l'oncle.

De nous battre! et pour quel sujet?

PREMIER GARDE.

Parce que vous êtes rivaux; vous aimez tous les deux mademoiselle Dorsigny. Monsieur est l'époux que son père avait choisi; et vous, monsieur, vous êtes son cousin et son amant: oh! nous sommes bien instruits.

LORMEUIL.

Vous vous trompez, messieurs.

DORSIGNY l'oncle.

Sans doute, ce n'est pas moi....

CHAMPAGNE.

Messieurs, ne les croyez pas; ils veulent vous donner le change. (*A Dorsigny l'oncle.*) Mon cher maître, avouez enfin qui vous êtes, et tâchez d'arranger une affaire dans laquelle tous les torts sont de votre côté.

DORSIGNY l'oncle.

Comment, maraud, c'est encore toi....

CHAMPAGNE.

Oui, monsieur, c'est moi, et je m'en fais honneur.

DORSIGNY l'oncle.

Messieurs, la vérité est que, bien loin d'être celui à qui vous en voulez, je suis son oncle.

PREMIER GARDE.

Son oncle! Allons donc, monsieur. Au surplus, ce ne sont pas mes affaires. Ne vous nommez-vous pas M. Dorsigny?

DORSIGNY l'oncle.

Oui.

PREMIER GARDE.

Eh bien, j'ai ordre d'emmener M. Dorsigny, et je vous emmène. Je ne connais que mon métier, moi.

DORSIGNY l'oncle.

Mais, monsieur, écoutez, au moins...

PREMIER GARDE.

Eh, monsieur, si nous écoutions tous ceux que nous sommes chargés d'arrêter, nous n'arrêterions personne.

Voulez-vous bien vous donner la peine de me suivre? la chaise de poste est à la porte, et nous attend.

DORSIGNY l'oncle.

Comment! la chaise de poste?

PREMIER GARDE.

Oui, monsieur, vous avez quitté votre garnison sans congé; voici des ordres qui m'enjoignent de vous faire partir sur-le-champ, et de vous conduire à Strasbourg.

DORSIGNY l'oncle.

Et c'est encore ce scélérat! Ah! quel coquin!

CHAMPAGNE.

Oui, monsieur, c'est encore moi. Vous savez bien que c'est contre mon avis que vous avez quitté Strasbourg sans congé.

DORSIGNY l'oncle.

Je ne sais qui me tient....

PREMIER GARDE.

Monsieur, modérez-vous, de grâce.

CHAMPAGNE.

Messieurs, retenez-le, je vous en prie.

DORSIGNY l'oncle.

Quel parti prendre, Lormeuil?

LORMEUIL.

Il faudra bien partir, si ces gens-là ne veulent pas entendre raison.

DORSIGNY l'oncle.

C'est pourtant bien désagréable....

PREMIER GARDE, *à Champagne.*

Mais êtes-vous bien sûr que ce soit là le neveu?

CHAMPAGNE.

Très-sûr. L'oncle est absent. N'allez pas faiblir, au moins.

SCÈNE IV.

CHAMPAGNE, PREMIER GARDE, DORSIGNY L'ONCLE, SECOND GARDE, LORMEUIL, UN POSTILLON.

LE POSTILLON, *ivre.*

Ah çà ! messieurs, quand partons-nous, s'il vous plaît ? voilà une heure que mes chevaux sont là-bas ; ils ne sont pas faits pour attendre, entendez-vous ?

DORSIGNY l'oncle.

Quel est cet homme-là ?

PREMIER GARDE.

C'est le postillon qui doit vous conduire.

LE POSTILLON.

Ah! ah! c'est vous qui partez, mon capitaine. Parbleu! vous n'aurez pas fait un long séjour à Paris ; vous arrivez ce soir, et vous partez cette nuit.

DORSIGNY l'oncle.

Et comment sais-tu.....

LE POSTILLON.

Est-ce que ce n'est pas moi qui vous ai conduit tantôt à la petite porte de cette maison? Vous voyez que j'ai fait bon usage de votre argent. J'ai ça de bon, que, quand on me donne pour boire, je remplis scrupuleusement les intentions du fondateur.

DORSIGNY l'oncle.

Qu'est-ce que tu veux dire? tu m'as conduit, moi?

LE POSTILLON.

Oui, vous, et parbleu, voilà votre valet qui acourait devant vous. Bonsoir, luron. C'est lui qui m'a confié sous le secret que vous étiez un capitaine qui veniez de Strasbourg à Paris incognito.

DORSIGNY l'oncle.

Et tu soutiendras, maraud, que c'est moi...

LE POSTILLON.

Oui, c'est vous qui répétiez tout haut, le long de la route : Ma charmante cousine, ma chère Sophie. Eh bien! vous ne vous en souvenez pas?

CHAMPAGNE.

Ce n'est pas moi qui le lui fais dire.

DORSIGNY l'oncle.

Allons, il est écrit que j'irai à Strasbourg, pour les péchés de mon neveu.

PREMIER GARDE.

Eh bien! monsieur....

DORSIGNY l'oncle.

Eh bien! monsieur, il faut bien que je parte avec vous; mais c'est malgré moi, je vous jure.

PREMIER GARDE.

Ah! monsieur, nous sommes accoutumés à emmener les gens malgré eux.

DORSIGNY l'oncle, *à Champagne*.

Tu es donc mon valet, coquin?

CHAMPAGNE.

Oui, monsieur.

DORSIGNY l'oncle.

Par conséquent je suis ton maître.

CHAMPAGNE.

C'est juste.

DORSIGNY l'oncle.

Un valet doit suivre son maître : viens avec moi à Strasbourg.

CHAMPAGNE, *à part*.

Diable. (*Haut.*) Monsieur....

LE POSTILLON.

C'est juste.

CHAMPAGNE.

Monsieur, je vais vous affliger.... Vous savez combien je vous suis attaché.... Je vous en donne une assez forte preuve dans ce moment ; mais.... vous savez aussi combien j'aime ma femme ; elle a paru si joyeuse tantôt de me voir de retour, que j'ai résolu de ne la plus quitter, et de vous demander mon congé. Vous savez que vous me devez trois mois de mes gages.

DORSIGNY l'oncle.

Je te dois trois cents coups de canne, malheureux.

PREMIER GARDE.

Monsieur, vous ne pouvez pas forcer cet honnête garçon à vous suivre malgré lui à Strasbourg, et si vous lui devez....

DORSIGNY l'oncle.

Je ne lui dois rien.

PREMIER GARDE.

Ce n'est pas une raison pour le payer en coups de canne.

LORMEUIL.

Partez, M. Dorsigny; heureusement je suis libre, j'ai des amis, je cours les faire agir, et cette nuit même je vole sur vos traces.

DORSIGNY l'oncle.

Moi, je vais donner de l'argent au postillon, pour qu'il nous mène doucement, et que tu puisses promptement nous atteindre. (*Au postillon.*) Tiens, mon ami, voilà pour boire à ma santé; mais il faut que tu nous mènes....

LE POSTILLON.

Ventre à terre.

DORSIGNY l'oncle.

Eh! non, écoute....

LE POSTILLON.

Je vous menerai comme tantôt; on eût dit que le diable nous emportait.

DORSIGNY l'oncle.

Que le diable t'emporte toi-même, maudit ivrogne! Quand je te dis....

LE POSTILLON.

Vous êtes pressé, je le suis aussi; c'est tout simple: allons, partons, mon capitaine, partons.

DORSIGNY l'oncle.

J'enrage; mais écoute-moi donc.

LORMEUIL.

Soyez persuadé, M. Dorsigny, que votre voyage ne sera pas long.

DORSIGNY l'oncle, *en sortant, presque entraîné par le garde et le postillon qui fait claquer son fouet.*

Je crois que l'enfer est déchaîné contre moi aujourd'hui.

LORMEUIL, *au second garde.*

Allons, monsieur, suivez-moi puisque vous avez ordre de m'accompagner; je vous préviens que je ne ménagerai pas vos pas; si vous comptiez dormir cette nuit, vous vous êtes trompé, car je vais la passer toute entière à courir. (*Il sort.*)

LE SECOND GARDE, *le suivant.*

A votre aise, monsieur, ne vous gênez pas; serviteur, M. Champagne.

SCÈNE V.

CHAMPAGNE, SEUL.

Ils sont partis. Vivat, Champagne! à nous la victoire, redoublons de vigilance et d'activité, et tâchons de brusquer le mariage de mon maître. Voici sa sœur, je puis tout lui dire à présent.

SCÈNE VI.

CHAMPAGNE, MADAME DE MIRVILLE.

MADAME DE MIRVILLE.

Ah! c'est toi, Champagne? Sais-tu où est mon oncle?

CHAMPAGNE.

Sur la route de Strasbourg.

MADAME DE MIRVILLE.

Explique-toi.

CHAMPAGNE.

Bien volontiers. Vous ne savez peut-être pas, madame, que M. de Lormeuil et mon maître ont eu ensemble une fort vive querelle ?

MADAME DE MIRVILLE.

Au contraire, je sais de bonne part qu'ils se sont séparés les meilleurs amis du monde.

CHAMPAGNE.

Mais je ne le savais pas, moi ; mon dévouement pour mon maître m'a fait tout entreprendre, et j'ai tant fait, que bientôt je me suis vu à la tête de deux gardes, dont l'un était chargé de suivre tous les pas de M. de Lormeuil, et l'autre, de reconduire mon maître jusqu'à Strasbourg. Ne voilà-t-il pas que le maudit garde s'obstine à prendre l'oncle pour le neveu, l'entraîne presque malgré lui dans la chaise de poste, et puis, fouette cocher, à Strasbourg.

MADAME DE MIRVILLE.

Comment, Champagne, vous faites aller mon oncle à la place de mon frère ? mais vous n'y pensez pas.

CHAMPAGNE.

Si fait, madame, j'y pense très-bien. L'Alsace est un fort beau pays ; je crois que M. Dorsigny n'a pas encore voyagé de ce côté-là ; c'est un petit agrément que je lui procure.

MADAME DE MIRVILLE.

Il plaisante encore ; et M. de Lormeuil, que fait-il ?

CHAMPAGNE.

Il s'amuse à promener son garde.

MADAME DE MIRVILLE.

Pauvre jeune homme ! je ne m'étonne plus de l'intérêt qu'il m'inspire.

CHAMPAGNE.

Allons, madame, du courage; quand mon maître aura épousé sa cousine, nous courrons après M. Dorsigny. Dans un instant je vous amène mon maître, et, pour peu que vous vouliez me seconder tous les deux, je le marie, ou je ne suis qu'un sot. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

MADAME DE MIRVILLE, SEULE.

Le drôle a si bien fait, que me voilà de moitié dans son complot. J'entends ma tante, il faut lui déguiser la vérité.

SCÈNE VIII.

MADAME DE MIRVILLE, MADAME DORSIGNY, SOPHIE.

MADAME DORSIGNY.

Ah ! ma nièce, n'auriez-vous pas vu votre oncle ?

MADAME DE MIRVILLE.

Comment ! est-ce qu'il ne vous a pas fait ses adieux ?

MADAME DORSIGNY.

Ses adieux !

MADAME DE MIRVILLE.

Oui, il est parti.

MADAME DORSIGNY.

Il est parti ! quand ?

MADAME DE MIRVILLE.

Tout à l'heure.

MADAME DORSIGNY.

C'est inconcevable, il ne devait partir qu'à minuit, et où donc est-il allé ?

MADAME DE MIRVILLE.

Je n'en sais rien : je ne l'ai pas vu partir, moi ; c'est Champagne qui m'a raconté tout cela.

SCÈNE IX.

CHAMPAGNE, MADAME DE MIRVILLE, DORSIGNY NEVEU, MADAME DORSIGNY, SOPHIE.

CHAMPAGNE.

Le voilà, madame, le voilà.

MADAME DORSIGNY.

Qui ? mon mari ?

CHAMPAGNE.

Eh ! non, mon maître.

SOPHIE.

Mon cousin ?

CHAMPAGNE.

Oui, mademoiselle, il avait raison de vous marquer qu'il arriverait presqu'aussitôt que sa lettre.

MADAME DORSIGNY.

Mon mari part, son neveu arrive; avec quelle rapidité les événemens se succèdent!

DORSIGNY neveu, *sans perruque, et avec l'uniforme de son régiment.*

Ma chère tante, enfin je vous revois; j'arrive plein d'inquiétude.

MADAME DORSIGNY.

Bonsoir, mon cher neveu, bonsoir.

DORSIGNY neveu.

Quel froid accueil!

MADAME DORSIGNY.

Je suis enchantée de te voir; mais mon mari.....

DORSIGNY neveu.

Lui serait-il arrivé quelque accident?

MADAME DE MIRVILLE.

Mon oncle est arrivé ce soir d'un long voyage, et il vient de repartir à l'instant même, sans que nous sachions pour quel endroit.

DORSIGNY neveu.

C'est incroyable.

CHAMPAGNE.

C'est unique, en vérité.

MADAME DORSIGNY.

Puisque voilà Champagne, il va nous expliquer cette singulière aventure.

CHAMPAGNE.

Moi, madame?

MADAME DORSIGNY.

Sans doute; c'est à toi seul que mon oncle a parlé avant son départ.

CHAMPAGNE.

Oui, c'est vrai; c'est à moi seul.

DORSIGNY neveu.

Voyons, réponds; pourquoi est-il parti si brusquement?

CHAMPAGNE.

Pourquoi? c'est qu'il n'a pas pu faire autrement; il est parti par ordre du gouvernement.

MADAME DORSIGNY.

Comment?

CHAMPAGNE.

Il est chargé d'une négociation importante et secrète qui demande la plus grande célérité, mais qui exige surtout un homme... il est glorieux pour vous, madame, que le choix soit tombé sur monsieur votre mari.

MADAME DE MIRVILLE.

Une pareille mission est faite pour honorer toute la famille.

CHAMPAGNE.

Vous entendez bien qu'il n'a pas eu le temps de s'amuser avant son départ. Champagne, m'a-t-il dit, l'intérêt de l'état m'oblige de partir sur-le-champ pour.... Saint-Pétersbourg, j'obéis et je pars. J'écrirai à ma femme le plus tôt qu'il me sera possible; quant au mariage de ma fille avec son cousin, elle sait que j'approuve cette union.

DORSIGNY neveu.

Qu'entends-je? mon cher oncle approuve....

CHAMPAGNE.

Oui, monsieur, il l'approuve. Je laisse ma femme la maîtresse de tout; j'espère, a-t-il ajouté, trouver à mon retour les noces faites et ma fille heureuse.

MADAME DORSIGNY.

Et il est parti seul?

CHAMPAGNE.

Seul? pas du tout, il avait avec lui un grand monsieur qui avait réellement l'air fort distingué.

MADAME DORSIGNY.

Je n'en reviens pas.

MADAME DE MIRVILLE.

Il faut prévenir ses désirs, et qu'il trouve à son retour ce mariage fait.

SOPHIE.

Le consentement de mon père me paraît bien certain, et je ne me ferai aucun scrupule, à présent, d'épouser mon cousin.

MADAME DORSIGNY.

Oh bien! moi, je suis plus scrupuleuse, et j'attendrai sa première lettre.

CHAMPAGNE, *à part.*

Nous voilà bien avancés d'avoir envoyé M. Dorsigny à Saint-Pétersbourg.

DORSIGNY neveu.

Mais, ma chère tante....

SCÈNE X.

CHAMPAGNE, MADAME DE MIRVILLE, DORSIGNY NEVEU, MADAME DORSIGNY, SOPHIE, UN NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

Je suis le très-humble serviteur de toute la compagnie.

MADAME DORSIGNY.

Eh ! c'est M. Gaspard, notre notaire.

LE NOTAIRE.

Oui, madame. M. Dorsigny s'est donné la peine de passer chez moi.

MADAME DORSIGNY.

Comment ! il est passé chez vous, avant son départ.

LE NOTAIRE.

Il est parti ! voilà donc pourquoi il n'a pas eu la patience de m'attendre ; j'ai trouvé, à mon retour, ce billet de sa main. Voulez-vous bien vous donner la peine de le lire ?

CHAMPAGNE, *à Dorsigny neveu.*

C'est le notaire que votre oncle était allé chercher.

DORSIGNY neveu.

Pour le mariage de Lormeuil.

CHAMPAGNE.

Si nous pouvions nous en servir pour le vôtre.

DORSIGNY neveu.

Chut ! écouton .

MADAME DORSIGNY *lit.*

« Je vous prie, monsieur, de vouloir bien passer chez

« moi ce soir, et de m'apporter le contrat que vous avez « dressé pour ma fille. J'ai mes raisons pour que le ma« riage se fasse cette nuit même. »

CHAMPAGNE.

Pour le coup, madame ne peut plus douter du consentement de monsieur.

SOPHIE.

Maman, vous n'avez plus besoin que mon père vous écrive, puisqu'il a écrit à monsieur.

MADAME DORSIGNY.

Qu'en pensez-vous, M. Gaspard ?

LE NOTAIRE.

Mais cette lettre me paraît assez claire.

MADAME DORSIGNY.

Allons, mes enfans, soyez donc heureux, puisque M. Dorsigny lui-même nous envoie le notaire.

DORSIGNY neveu.

Allons vite, Champagne, une table, une plume, de l'encre, et signons.

SCÈNE XI.

CHAMPAGNE, MADAME DE MIRVILLE, DORSIGNY neveu, VALCOUR, DORSIGNY l'oncle, MADAME DORSIGNY, SOPHIE.

MADAME DE MIRVILLE.

Oh ciel! mon oncle!

SOPHIE.

Mon père!

CHAMPAGNE.

C'est le diable qui le ramène.

DORSIGNY neveu.

A peu près. C'est Valcour.

MADAME DORSIGNY.

Comment ! c'est mon mari ?

VALCOUR.

Qu'il est heureux pour moi de ramener au sein de sa famille un neveu.... (*Apercevant Dorsigny neveu.*) Comment, te voilà ? (*A Dorsigny l'oncle.*) Eh ! qui donc êtes-vous, monsieur ?

DORSIGNY l'oncle.

Son oncle, monsieur.

DORSIGNY neveu.

Mais explique-moi donc par quel hasard !....

VALCOUR.

Mais explique-moi le toi-même ; j'apprends qu'on vient d'expédier un ordre pour te renvoyer à ta garnison. Après mille peines, j'en obtiens la révocation ; j'atteins bientôt la chaise de poste où je croyais te trouver, et je trouve en effet....

DORSIGNY l'oncle.

Votre serviteur, pestant, jurant contre un maudit postillon à qui j'avais donné de l'argent pour me mener doucement, et qui me menait un train de diable.

VALCOUR.

Ton oncle ne juge pas à propos de me détromper ; la chaise retourne vers Paris, et me voilà.... J'espère, mon ami, que tu n'as pas à te plaindre de mon zèle.

DORSIGNY neveu.

Bien sensible, mon ami, à tout ce que tu as fait pour

moi ; je suis seulement fâché de la peine que tu t'es donnée.

DORSIGNY l'oncle.

M. de Valcour, mon neveu n'a peut-être pas pour vous toute la reconnaissance que vous méritez, mais, en revanche, comptez sur la mienne.

MADAME DORSIGNY.

Mais vous n'étiez donc pas parti pour la Russie ?

DORSIGNY l'oncle.

Et que diable voulez-vous que j'aille faire en Russie?

MADAME DORSIGNY.

Mais cette mission importante dont vous avez dit à Champagne que vous étiez chargé par le gouvernement.

DORSIGNY l'oncle.

Ah! c'est donc encore M. Champagne qui m'avait chargé de cette ambassade ? Je le remercie de m'avoir avancé si vite dans le corps diplomatique. M. Gaspard, vous avez dû trouver mon billet chez vous ; je serais bien aise que le contrat pût être signé cette nuit.

LE NOTAIRE.

Rien de plus aisé, monsieur ; nous allions y procéder, malgré votre absence.

DORSIGNY l'oncle.

C'est fort bien : on se marie quelquefois sans son père ; mais comment se marier sans le futur ?

MADAME DORSIGNY.

Le voilà, le futur ; c'est mon neveu.

DORSIGNY neveu.

Oui, mon cher oncle, c'est moi.

DORSIGNY l'oncle.

Mon neveu est un fort joli garçon, mais il n'aura pas ma fille.

MADAME DORSIGNY.

Et quel est donc le futur?

DORSIGNY l'oncle.

Eh parbleu! c'est M. de Lormeuil.

MADAME DORSIGNY.

Ce M. de Lormeuil n'est donc pas mort?

DORSIGNY l'oncle.

Eh! non, madame, tenez, le voilà.

MADAME DORSIGNY.

Quel est donc ce monsieur qui est avec lui?

DORSIGNY l'oncle.

C'est un valet-de-pied que M. de Champagne a bien voulu lui donner.

SCÈNE XII.

CHAMPAGNE, MADAME DE MIRVILLE, DORSIGNY NEVEU, VALCOUR, DORSIGNY L'ONCLE, MADAME DORSIGNY, SOPHIE, MONSIEUR DE LORMEUIL ET SON GARDE.

LORMEUIL, *à Dorsigny l'oncle.*

Ah! c'est donc vous, monsieur, qui envoyez votre oncle à Strasbourg, à votre place? cela ne se passera pas ainsi.

DORSIGNY l'oncle.

Ah çà! si tu veux absolument te battre, bas-toi contre mon neveu, et non pas contre moi.

LORMEUIL.

Eh quoi! c'est vous! et comment se fait-il que vous soyez revenu si promptement?

DORSIGNY l'oncle.

Remercie M. de Valcour, que son amitié pour mon neveu a fait courir après moi.

DORSIGNY neveu.

Eh! mais, M. de Lormeuil, je ne vous conçois pas; nous nous étions séparés si bons amis... ne m'aviez-vous pas vous-même, tantôt, cédé tous vos droits sur la main de ma cousine?

DORSIGNY l'oncle.

Non pas, non pas; ne comptez pas là-dessus. Ma femme, ma fille, ma nièce, mon neveu se réuniraient en vain, je n'en démordrai point.

LORMEUIL.

M. Dorsigny, je suis enchanté de vous voir de retour d'un voyage que vous ne faisiez que malgré vous; mais nous aurons beau dire, nous aurons beau faire, nous n'empêcherons pas mademoiselle d'aimer son cousin.

DORSIGNY l'oncle.

Je n'entends rien à tout cela, moi; je n'aurai pas fait venir Lormeuil de Toulon à Paris pour qu'il s'en retourne garçon.

DORSIGNY neveu.

Mon oncle, on pourrait arranger les choses de façon que M. de Lormeuil n'eût pas fait un voyage inutile... Demandez à ma sœur.

MADAME DE MIRVILLE.

Moi? je n'ai rien à dire.

LORMEUIL.

Eh bien! c'est moi qui parlerai. M. Dorsigny, votre nièce est libre; au nom de l'amitié que vous voulez bien m'accorder, employez tout le crédit que vous pouvez avoir sur elle pour l'engager à réparer votre manque de parole.

DORSIGNY l'oncle.

Comment! vous vous marieriez.... C'est le fripon de Champagne qui paiera pour tout le monde.

CHAMPAGNE.

Que le ciel me foudroie tout à l'heure, monsieur, si je n'ai pas été, le premier, dupe de la ressemblance! Pardonnez-moi la petite promenade que je vous ai fait faire, en faveur du motif; c'était pour assurer le bonheur de mon maître.

DORSIGNY l'oncle.

Allons signer les deux contrats.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LES

VISITANDINES,

OPÉRA COMIQUE

EN DEUX ACTES,

Représenté pour la première fois le 7 juillet 1792.

PRÉFACE.

J'ai fait plusieurs opéras comiques. Je n'imprime dans mon recueil que ceux où je crois trouver quelques idées de comédie.

Les Visitandines obtinrent un très-grand succès. Ce succès se soutient depuis plus de vingt ans. La pièce a survécu à toutes celles où l'on avait introduit des religieuses. Elle doit cet avantage principalement au charme d'une musique gracieuse et spirituelle.

L'intrigue est assez commune ; mais la méprise du valet prenant un couvent pour une auberge, le coup de cloche des matines étouffant la voix de l'amant qui veut chanter une romance, la scène des deux ivrognes, et quelques détails assez vrais du second acte sur les mœurs et les habitudes des couvents de nonnes, contribuèrent, avec la musique de Devienne, au succès de l'ouvrage.

Je veux rendre à mon ami Andrieux ce qui lui appartient dans cet opéra comique, et ce qu'il n'a jamais songé à réclamer. La date de la première représentation des Visitandines est déjà ancienne ; mon amitié avec Andrieux est plus ancienne encore. Il n'avait pas donné, il n'avait pas même, je crois, composé Anaximandre, lorsqu'il fit une petite pièce intitulée, les Vestales ou la Métamorphose d'Ovide. Quelques années après il me la communiqua.

Ovide, encore bien jeune, s'est introduit chez les Vestales, sous des habits de femme, pour y enseigner l'art d'aimer. Il y tombe malade ; on envoie chercher un médecin. Ce médecin se trouve être son oncle. Andrieux n'a jamais pensé à faire usage de sa petite pièce. Je ne crois pas qu'il veuille la publier. J'en suis fâché. On y retrouve la grâce et l'élégance qui brillent dans ses autres ouvrages.

Que les âmes timorées ne s'effraient pas de voir des religieuses en scène. Mon jeune homme est un peu libertin, son valet est bien effronté ; mais je crois que mes Visitandines ne doivent effaroucher personne, puisque tout le monde lit sans scrupule les aventures du perroquet de Nevers. On pourra reconnaître à quelques endroits de ma pièce qu'en la composant je me suis souvenu du charmant poëme de Gresset.

PERSONNAGES.

BELFORT, amant d'Euphémie.
FRONTIN, son valet.
GRÉGOIRE, jardinier de la Visitation.
UN COCHER de la diligence.
BELFORT père, médecin.
L'ABBESSE.
LA TOURIÈRE.
SŒUR EUPHÉMIE.
SŒUR AGNÈS.
SŒUR JOSÉPHINE.
SŒUR AUGUSTINE.
SŒUR VICTORINE.
SŒUR URSULE.
AUTRES RELIGIEUSES.

LES
VISITANDINES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne ; on voit sur le côté la porte d'entrée d'un couvent, le guichet de la tourière et les fenêtres grillées des religieuses. Il fait nuit. L'ouverture annonce un orage.

SCÈNE I.

INTRODUCTION.

SŒUR AGNÈS, SŒUR JOSÉPHINE.

SŒUR JOSÉPHINE, *paraissant derrière la grille de sa fenêtre.*

Sœur Agnès ! sœur Agnès !

SŒUR AGNÈS, *derrière sa fenêtre.*

Eh bien ! eh bien, ma sœur !

SŒUR JOSÉPHINE.

Entendez-vous comme la foudre gronde ?

SŒUR AGNÈS.

Ah ! j'entends bien comme la foudre gronde ;
Et chaque éclair me fait mourir de peur.

SŒUR JOSÉPHINE.

C'est peut-être la fin du monde ;
Voici l'heure du jugement.

ENSEMBLE.

Grand Dieu, votre bonté se lasse ;
Que votre volonté se fasse,
Mais épargnez notre couvent.

(Ici l'orage s'apaise un peu.)

SŒUR AGNÈS.

Ah ! ma sœur, ma sœur, quel dommage
Vous m'avez fait en m'éveillant !
Je faisais un rêve charmant,
Car je rêvais de mariage.
L'amour avait surpris mon cœur,
Et par l'hymen j'étais liée.
Est-ce un péché, ma chère sœur,
De rêver qu'on est mariée ?

SŒUR JOSÉPHINE.

Sur un fait de cette importance
Je ne prononce pas, ma sœur,
Car c'est un cas de conscience ;
Consultons notre directeur.
Mais de ce rêve si flatteur
Je suis pour vous toute effrayée ;
C'est peut-être un péché, ma sœur,
De rêver qu'on est mariée.

SŒUR AGNÈS.

(L'orage redouble.)

Voilà l'orage qui redouble,
Je sens redoubler ma frayeur ;
Ce maudit rêve, dans mon cœur,
Répand encore un nouveau trouble ;
Avant de voir mon directeur,
Je tremble d'être foudroyée ;
C'est sans doute un péché, ma sœur,
De rêver qu'on est mariée.

SCÈNE II.

SOEUR AGNÈS, SOEUR JOSÉPHINE, SOEUR AUGUSTINE, SOEUR VICTORINE, SOEUR URSULE.

SŒUR AUGUSTINE, *paraissant derrière sa fenêtre.*

Sœur Joséphine !

SŒUR JOSÉPHINE.

Eh bien, ma sœur !

SŒUR VICTORINE, *derrière sa fenêtre.*

Sœur Augustine !

SŒUR AUGUSTINE.

Eh bien, ma sœur !

SŒUR URSULE, *derrière sa fenêtre.*

Sœur Victorine !

SŒUR VICTORINE.

Eh bien, ma sœur !

TOUTES.

Entendez-vous comme la foudre gronde ?
Nous entendons comme la foudre gronde,
Et chaque éclair nous fait mourir de peur ;
C'est peut-être la fin du monde ;
Hélas, mes sœurs, je meurs de peur.

SŒUR AGNÈS.

Allons, mes sœurs, point de faiblesse,
Rassurons-nous et tâchons de dormir.

SŒUR JOSÉPHINE.

Hélas ! mes sœurs, comment dormir ?
Allons plutôt chez madame l'abbesse,
Allons toutes nous réunir.

TOUTES.

Allons plutôt nous réunir,
Allons chez madame l'abbesse,
Divin Sauveur ! c'est aux méchants
Qu'est réservé votre tonnerre.
En punissant le reste de la terre,
Divin Sauveur, épargnez les couvents.

(Toutes les fenêtres se ferment ; Belfort et Frontin, qui ont paru dans le fond pendant la fin du chœur, se trouvent en scène : l'orage se dissipe.)

SCÈNE III.

BELFORT, FRONTIN.

BELFORT.

Frontin ?

FRONTIN.

Monsieur ?

BELFORT.

Où sommes-nous ?

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, je n'en sais rien; mais je sais bien où je voudrais être.

BELFORT.

Où donc, s'il vous plaît ?

FRONTIN.

Dans un bon lit, monsieur : la nuit est faite pour dormir et non pas pour courir les champs.

BELFORT.

Allons, il faut prendre son parti gaiement : nous sommes égarés, notre chaise est brisée ; c'est un petit malheur. En attendant le jour, je rêve à ma maîtresse : eh bien ! rêve à la tienne.

FRONTIN.

Fort bien pour vous, monsieur, qui rêvez tout éveillé; mais moi, qui n'ai jamais rêvé qu'en dormant, que diable voulez-vous que je fasse ici ? Si je pouvais seulement trouver un petit endroit. . . . (*Apercevant le couvent.*) Ah ! monsieur, monsieur.

BELFORT.

Qu'est-ce que c'est ?

FRONTIN.

Ah ! pour le coup, j'ai du courage. Voyez-vous cette grande maison en face de nous ?

BELFORT.

Eh bien ?

FRONTIN.

Eh bien, monsieur, ou je me trompe fort, ou c'est une auberge d'importance où l'on doit être bien traité.

AIR.

Qu'on est heureux de trouver en voyage
Un bon souper, mais surtout un bon lit !
Voilà de quoi faire oublier l'orage ;
A bien dormir je vais passer la nuit.
Je n'ai pas regret à la peine
Quand je trouve après le plaisir.
Jusqu'à demain tout d'une haleine,
Ah ! que Frontin va bien dormir.
Et dans ces lieux où l'on repose,
S'il se trouve à faire autre chose,
Ce n'est pas à courir les champs
Que Frontin passera son temps.

BELFORT.

Allons, frappe sans tarder davantage.

FRONTIN.

C'est bien mon dessein. (*Il sonne à la grande porte.*) Eh bien ! ils sont donc sourds. (*Il sonne plus fort.*)

SCÈNE IV.

BELFORT, FRONTIN, LA TOURIÈRE, PARAISSANT DERRIÈRE LE GUICHET DE LA PORTE.

LA TOURIÈRE.

Bonté divine ! ah ! quel train ! qui va là ? qui va là ?

FRONTIN.

Deux cavaliers charmans ; allons, la fille, un bon feu, un bon lit, et vous aurez pour boire en conséquence. Nous resterons fort peu de temps ici, mais nous dépenserons beaucoup, entendez vous ?

LA TOURIÈRE.

Ah ! bon Dieu ! qui sont donc les impies qui osent tenir un pareil propos ?

FRONTIN.

Doucement, doucement; ne nous fâchons pas, s'il vous plaît. Je suis poli, comme vous voyez; il s'agit de nous donner à coucher pour cette nuit. Nous n'en voulons pas davantage. Ce n'est pas faute d'avoir de jolies choses à vous dire, servante trop aimable, je ne sais quoi me dit que vous êtes charmante. Sans vous voir cependant, on n'en peut pas juger; hâtez-vous donc de nous ouvrir: pour commencer à faire connaissance, je brûle de vous embrasser.

TRIO.

LA TOURIÈRE.

Quoi! vous voulez coucher dans la maison!

FRONTIN.

Eh! oui vraiment, si vous le trouvez bon;
Nous savons quel métier vous faites.

LA TOURIÈRE.

Eh! pour qui nous prenez-vous donc?

FRONTIN.

Eh! parbleu, pour ce que vous êtes.
N'êtes-vous pas de fort honnêtes gens,
Qui, pour des prix également honnêtes,
Donnez à coucher aux passans?

LA TOURIÈRE.

Ah! quel blasphème! Sainte Vierge!
Comment! prendre pour une auberge
La sainte Visitation!

BELFORT et FRONTIN.

La sainte Visitation!
Oh! l'aventure est singulière!

BELFORT.

Monsieur Frontin tout bonnement voulait
Passer la nuit au monastère.

BELFORT, FRONTIN.

LA TOURIÈRE.

Et traiter une sœur tourière
De servante de cabaret !

LA TOURIÈRE.

Pour le couvent quelle cruelle injure !
Je parierais qu'une telle aventure
N'est qu'un tour du malin esprit,
Qui voudrait bien avoir un lit
Au couvent des Visitandines.
Dieu, protège tes orphelines !

BELFORT.

Pour toi, Frontin, quelle triste aventure !
Il te faudra donc coucher sur la dure,
Car, décemment, pour cette nuit,
On ne peut te donner un lit
Au couvent des Visitandines.
Le diable emporte les béguines.

FRONTIN.

Pour toi, Frontin, quelle triste aventure !
Il te faudra donc coucher sur la dure,
Car, décemment, pour cette nuit,
On ne peut te donner un lit
Au couvent des Visitandines.
Le diable emporte les béguines.

(Après le trio, la tourière se retire en fermant le guichet.)

SCÈNE V.

BELFORT, FRONTIN.

FRONTIN.

Nous n'avons que ce que nous méritons, monsieur. Pourquoi diable nous avisons-nous de courir quand tout le monde dort ? En bonne foi, ne devriez-vous pas être las de cette vie errante que vous menez depuis deux ans ? Vous n'en avez pas encore vingt-cinq, et il n'y a peut-être pas un petit coin dans l'Europe que vous n'ayez visité.

BELFORT.

Ah ! mon cher Frontin, j'ai de grands projets de réforme. Sais-tu ce que je viens faire en France ? Un de mes

amis me mande que tous les jours mon père pleure ma mort, dont il s'accuse d'être l'auteur. Je ne veux plus lui causer de nouveaux chagrins; j'ai vingt-cinq ans, il est temps de prendre un état. Depuis long-temps mon père exerce la médecine avec honneur à Nevers, je veux lui succéder. En un mot, je ne reviens que pour me faire médecin.

FRONTIN.

J'entends : monsieur votre père vous cédera son fonds et se retirera : vivat, monsieur, on nous attend, sans doute.

BELFORT.

Eh ! non vraiment, je veux leur ménager une surprise agréable. Me voici donc enfin de retour dans mon pays, je n'espérais plus le revoir; et ma chère Euphémie, comme elle doit être belle à présent, n'est-ce pas, Frontin ?

FRONTIN.

Elle doit être charmante. Cette Euphémie est sans doute une des maîtresses que vous avez laissées dans votre patrie, et que vous vous flattez de retrouver fidèle.

BELFORT.

Euphémie, Frontin, est la seule que j'aime. Belfort n'a jamais aimé qu'Euphémie, et Belfort l'aimera toujours.

FRONTIN.

Belfort fut souvent infidèle, et Belfort le sera toujours. Il vous sied bien de vous vanter d'être constant ! quand il n'y aurait que cette petite aventure galante qui vous a forcé de vous expatrier.

BELFORT.

Bah ! folie de jeunesse et rien de plus. J'étais à Paris; la maîtresse d'un homme en place s'avise de me soupçonner

un peu de mérite; il était de mon honneur de lui prouver qu'elle ne se trompait pas. Je fus cruellement puni de cette prétendue bonne fortune, par les trois mois que l'amant titré de la belle, de concert avec mon père, me fit passer au fond d'une prison d'état, où je serais encore peut-être, si l'aimable fille de mon geolier ne m'eût procuré les moyens de gagner les pays étrangers. Être enfermé parce qu'on est aimable ! c'est cruel.

FRONTIN.

Oh ! cela crie vengeance, monsieur; mais c'est partout de même, partout le mérite est persécuté. A Madrid, nous sommes obligés de sauter par une fenêtre pour sauver l'honneur d'une femme dont le mari nous attendait au bas de l'escalier. A Rome, je reçois dans ma redingote un coup de poignard qui vous était destiné. En Turquie, j'ai vu le moment où l'on allait empaler le valet, et mettre le maître hors d'état de faire des sottises. A Turin, déguisé en femme-de-chambre, vous avez le malheur de plaire en même temps à la femme, comme un joli garçon, et au mari comme une jeune et fraîche soubrette. Je ne sais si vous vous rappelez le coup d'épée qui vous retint six semaines à Berlin; mais je n'ai pas oublié, moi, ce fameux combat à coups de poing que je fus obligé de soutenir à Londres, contre cet honnête artisan avec la femme duquel vous causiez pendant que nous nous battions. Partout nous avons trouvé matière à maudire la méchanceté des hommes.

BELFORT.

Et partout matière à bénir la bonté des femmes.

FRONTIN.

Oh! cela s'arrangeait à merveille; monsieur prenait pour lui les caresses des femmes, et me laissait les coups de bâton des hommes.

BELFORT.

Que veux-tu, mon cher Frontin, les femmes m'ont perdu. En deux mots, voici mon histoire.

AIR.

Enfant chéri des dames,
Je fus en tout pays
Fort bien avec les femmes,
Mal avec les maris.
Pour charmer l'ennui de l'absence,
A vingt beautés je fais la cour,
Laissant aux sots l'ennuyeuse constance,
Je les adore tour à tour.
Un nouveau goût s'éveille;
J'entends à mon oreille
Le dieu d'amour me répéter tout bas:
Enfant chéri des dames,
Sois dans tous les pays
Fort bien avec les dames,
Mal avec les maris.
Mais le ciel me seconde,
Et veut faire, je croi,
L'ami de tout le monde
D'un homme tel que moi.
Me voici dans la France,
Tout ira pour le mieux,
Car on aime l'aisance
Dans ce climat heureux!....
Non, il n'est pas de climat plus heureux;
Car les amans des dames,
Dans ce charmant pays,
Sont bien avec les femmes,
Bien avec les maris.

FRONTIN.

Et cette Euphémie dont vous me parliez tout à l'heure ?

BELFORT.

Ah ! c'est différent; celle-là je l'aime sérieusement. Conçois-tu, mon cher Frontin, le bonheur dont je vais jouir ? Depuis deux ans on n'a reçu de moi aucune nouvelle, on me croit mort, et tout à coup je ressuscite.

FRONTIN.

Quelle joie ! quels transports dans toute la famille !

BELFORT.

Quoi, c'est lui ! le voilà de retour ! est-il possible ?

FRONTIN.

Ah, mon cher Belfort !

BELFORT.

Ah, ma chère Euphémie !

FRONTIN.

Comme il est grandi ! comme il est changé ! embrasse-moi, embrasse-la.

BELFORT.

Moi, j'embrasse tout le monde, et sur-le-champ je songe à mes affaires. Mon père est son tuteur, j'arrive demain et je l'épouse après-demain (*On aperçoit de la lumière dans une des chambres du couvent, et on entend un prélude de harpe.*) N'est-ce pas une harpe que j'entends ?

FRONTIN.

Oui, vraiment; pour nous indemniser de notre insomnie, on veut nous donner un concert.

SCÈNE VI.

BELFORT, FRONTIN, SOEUR EUPHÉMIE.

SOEUR EUPHÉMIE, *derrière la fenêtre de sa cellule, chante en s'accompagnant.*

Premier couplet.

Dans l'asile de l'innocence,
Amour, pourquoi m'embraser de tes feux?
Eloigne-toi, la froide indifférence
Doit seule régner dans ces lieux.

FRONTIN.

C'est quelque infortunée Visitandine, qui sortirait peut-être du couvent avec autant de plaisir que nous y serions entrés tout à l'heure.

BELFORT.

Frontin, connais-tu cette voix?

FRONTIN.

Eh! d'où diable voulez-vous que je la connaisse?

BELFORT.

Je ne puis m'y tromper, c'est-elle-même.

FRONTIN.

Comment, monsieur, auriez-vous quelque connaissance à la Visitation?

SOEUR EUPHÉMIE.

Deuxième couplet.

Toi que j'aime plus que ma vie,
Que je voudrais en vain ne plus chérir!
Belfort! Belfort! de la triste Euphémie
As-tu gardé le souvenir?

BELFORT.

Ah! grand Dieu! c'est elle, je n'en puis plus douter.

FRONTIN.

Comment ! c'est votre Euphémie ?

BELFORT.

Elle semble douter de ma fidélité, et c'est elle qui m'abandonne.

FRONTIN.

Du moins, si elle n'était que mariée, on pourrait s'arranger avec le mari; mais là, il n'y a plus de ressource.

SŒUR EUPHÉMIE.

Troisième couplet.

Bientôt un ordre irrévocable
De t'oublier m'imposera la loi ;
Je sens qu'alors je deviendrai coupable,
Car je ne puis aimer que toi.

FRONTIN.

Allons, monsieur, consolez-vous; il paraît, par le dernier couplet qu'elle n'est encore que fiancée.

BELFORT.

Comment ! fiancée ?

FRONTIN.

Je veux dire novice.

BELFORT.

Dissipons ses inquiétudes; il faut lui répondre sur le même air.

FRONTIN.

C'est dommage que nous n'ayons pas de harpe pour nous accompagner.

BELFORT *chante.*

Rassurez-vous. . . . .

(On entend sonner les matines, et le bruit des cloches couvre la voix de Belfort.

FRONTIN.

Nous nous plaignions de ne pas avoir d'accompagnement.

(Les cloches cessent.)

BELFORT *chante.*

Rassurez-vous, belle Euph.....

(Les cloches reprennent avec vivacité.)

FRONTIN.

Mais il ne faudrait pas que l'accompagnement étouffât la voix.

BELFORT.

Au diable les cloches et celles qui les sonnent.

UNE VOIX DANS LE COUVENT.

Eh bien, sœur Euphémie, entendez-vous sonner les matines ?

FRONTIN.

Ah ! ce sont les matines.

SŒUR EUPHÉMIE.

Je descends, ma mère, je descends.

(La fenêtre se ferme, on emporte la lumière, et le jour vient peu à peu.)

SCÈNE VII.

BELFORT, FRONTIN.

BELFORT.

Ces choses-là ne sont faites que pour moi. Mon mariage était conclu, voilà ma femme qui se fait religieuse. Je veux chanter, on sonne les matines. Et je les laisserais tranquillement enlever mon Euphémie ? non, morbleu.

FRONTIN.

Vous ne pouvez décemment la laisser dans une sotte communauté, dont la tourière nous refuse un asile, et se fâche de ce qu'on la prend pour une servante d'auberge.

BELFORT.

J'ai fait dans ma vie mille extravagances pour des femmes que je n'ai jamais aimées, et pourquoi donc n'en ferais-je pas pour celle que j'aime? Frontin, te sens-tu capable de me seconder?

FRONTIN.

C'est une injure que d'en douter, monsieur; vous m'avez vu dans l'occasion.

BELFORT.

L'entreprise est périlleuse, mon ami.

FRONTIN.

Allons donc, fussent-elles vingt nonnes là-dedans, je me sens en état de leur tenir tête.

BELFORT.

Diable! C'est qu'il n'y a pas de milieu, il faut l'enlever ou la perdre.

FRONTIN.

Eh bien, monsieur, enlevons-la.

BELFORT.

Oui, mais comment?

TRIO.

BELFORT.

Si je pouvais, Frontin, adroitement,
Me ménager une entrée au couvent.

FRONTIN.

Ménagez-vous une entrée au couvent,
Frontin alors vous suit aveuglément.

BELFORT.

J'imagine un bon artifice;
Prenons des sœurs et l'habit et le ton;
Demain, dans la sainte maison,
Je me fais recevoir novice.

FRONTIN.

Pour vous, c'est un fort bon moyen,
Fille ou garçon, vous êtes toujours bien ;
Je suis fort bien aussi, mais j'ai la barbe épaisse,
Et s'il faut, malheureusement,
Qu'une des sœurs à cela se connaisse,
On va me chasser du couvent.

BELFORT.

Dans le couvent déjà l'on se réveille ;
Voici le jour, n'allons pas nous trahir.

FRONTIN.

Cachons-nous, et prêtons l'oreille,
Car j'entends la porte s'ouvrir.

(Ils se cachent tous deux.)

SCÈNE VIII.

BELFORT, FRONTIN, CACHÉS; GRÉGOIRE, PASSABLEMENT IVRE, PORTANT UN PANIER COUVERT D'UNE SERVIETTE.

(Il sort du couvent.)

GRÉGOIRE.

Quand je suis soûl dès le matin,
On m'accuse d'aimer le vin,
Et de négliger le jardin
Du monastère.
Eh ventregué! comment donc faire?
Pour l'empêcher d'aimer le vin,
Mes sœurs, apprenez à Grégoire
Comment on travaille sans boire.

FRONTIN.

Ah! dans ta place, heureux coquin,
Comme travaillerait Frontin!

BELFORT.

Monsieur Frontin veut-il se taire ?

GRÉGOIRE.

Or sus, plus de propos, lisons,
Sur l'agenda de mes commissions,
Ce qu'à la ville je vais faire.

BELFORT, FRONTIN.

Chut, écoutons
Ce qu'à la ville il va faire.

GRÉGOIRE, *lisant.*

Grégoire ira d'abord
S'informer sur le port,
De la sœur Séraphine,
Qui doit venir en ce canton,
Attendu que l'air en est bon,
Si l'on en croit la médecine.

BELFORT, *caché.*

Ah ! sous le nom de cette sœur
Ne pourrais-je pas m'introduire ?

FRONTIN, *caché.*

Mais parlez donc plus bas, monsieur,
Et jusqu'au bout laissez-le lire.

GRÉGOIRE, *lisant.*

Puis au couvent des Capucins
Prier le père Boniface
D'envoyer, un de ces matins,
Un révérend père à sa place.
Il est malade, et chaque sœur
Pour son salut tremble de peur.

FRONTIN.

Ah ! sous le nom du directeur,
Ne pourrais-je pas m'introduire ?

BELFORT.

Parle plus bas du directeur,
Et jusqu'au bout laisse-le lire.

FRONTIN.

Mais si vous passez pour la sœur,
Je puis bien passer pour le père.

BELFORT.

Monsieur Frontin veut-il se taire?

GRÉGOIRE.

Item, offrir au révérend,
De la part de la sœur Saint-Ange,
Un gâteau de fleur de froment,
Assaisonné de fleur d'orange.

BELFORT.

Ah! le pauvre homme!

GRÉGOIRE.

Item, de fort bon chocolat.

FRONTIN.

Ah! le pauvre homme!

BELFORT, FRONTIN.

Ah! le pauvre homme!

GRÉGOIRE.

Item, d'excellent vin muscat,
Au nom de sœur Bonaventure.

TOUS TROIS.

Et ce cher père en Dieu reçoit de chaque sœur
De quoi reconforter ses entrailles sacrées;
Ah! de ces nonnettes sucrées......

BELFORT.

Il est doux d'être directeur.

FRONTIN, GRÉGOIRE.

Je voudrais être directeur.

SCÈNE IX.

BELFORT, FRONTIN, GRÉGOIRE, UN COCHER, IVRE COMME GRÉGOIRE, *portant un paquet.*

LE COCHER.

Hola ! eh ! l'ami, suis-je loin de l'endroit où je vais, par parenthèse ?

GRÉGOIRE.

A qui parlez-vous ?

LE COCHER.

A vous.

GRÉGOIRE.

Passez votre chemin, l'ami. Les ivrognes doivent laisser les honnêtes gens en repos.

LE COCHER.

Ivrogne toi-même, entendez-vous. Un peu de politesse, s'il vous plaît ; sachez qu'on doit plus de respect au cocher de la diligence.

GRÉGOIRE.

Au cocher de la diligence ! voilà des voyageurs bien menés.

BELFORT, FRONTIN, *cachés.*

Le cocher de la diligence !

LE COCHER.

Faites-moi le plaisir, mon ami, de me dire où est le couvent de la Visitandine.

GRÉGOIRE, *en riant.*

La Visitandine, ah ! ah ! ah ! la Visitation. Qu'est-ce que vous lui voulez dire ? parlez, je suis de la maison.

LE COCHER, *en riant.*

Vous? plaisante religieuse, ah! ah! ah!

GRÉGOIRE.

Il est si soûl qu'il me prend pour une religieuse.

LE COCHER.

N'importe, je vais toujours vous dire le sujet de ma commission.

GRÉGOIRE, *le repoussant.*

Oui, dites-moi le sujet de votre commission, si vous pouvez.

LE COCHER.

Je vous dirai qu'il y a aujourd'hui huit jours on m'a retenu une place pour une certaine sœur qui doit venir dans ce couvent.

GRÉGOIRE.

J'entends, c'est la sœur Séraphine.

LE COCHER.

Séraphine, précisément.

GRÉGOIRE.

Parlez donc d'un peu plus loin, car vous sentez le vin.

LE COCHFR.

Or donc, cette sœur Séraphine ne peut pas encore venir. Et voilà une lettre et son paquet que j'apporte à sa place.

BELFORT, *caché.*

Que peut contenir cette lettre?

FRONTIN, *caché.*

Le meilleur moyen de le savoir, c'est de nous emparer de la lettre et des habits.

QUATUOR.

LE COCHER.

On m'a de ce billet
Chargé pour votre abbesse ;
Et je vais, s'il vous plaît,
Le rendre à son adresse.

GRÉGOIRE.

N'allez pas réveiller
Notre supérieure ;
Monsieur, pour lui parler,
Choisissez une autre heure.

LE COCHER.

Pour attendre suis-je donc fait ;
Va-t'en réveiller tes béguines.

GRÉGOIRE.

Parlez mieux des Visitandines,
Point d'insolence, s'il vous plaît.

GRÉGOIRE.	LE COCHER.
Si je suis doux de ma nature, Sachez que je ne souffre pas Qu'on leur fasse la moindre injure, Ou qu'on apprend ce que pèse mon bras.	Je suis fort doux de ma nature, Cependant je ne souffre pas Qu'on me fasse la moindre injure, Ou l'on apprend ce que pèse mon bras.

BELFORT, FRONTIN, *s'avançant et parlant, l'un à Grégoire et l'autre au Cocher.*

Eh ! messieurs, messieurs, quel tapage !
Plus que lui, monsieur, soyez sage.
D'un homme ivre on doit tout souffrir.
Il a tant bu, qu'à peine il peut se soutenir.

GRÉGOIRE, LE COCHER, *se moquant l'un de l'autre.*

Il a tant bu, qu'à peine il peut se soutenir.
Allez, mon pauvre ami, si vous n'étiez pas ivre,
Je vous aurais appris à vivre ;

Mais passez-moi votre chemin,
J'ai toujours respecté le vin.

BELFORT, FRONTIN.

Comme moi, de la tempérance,
Monsieur fait un grand cas, à ce qu'il me paraît.
Si monsieur le voulait,
Au prochain cabaret
Nous pourrions faire connaissance.

GREGOIRE, LE COCHER.

Monsieur, vous me voyez tout prêt.
Je n'ai refusé de ma vie
Une aussi galante partie.
Ah ! l'honnête homme que voilà !
Acceptons ce qu'il nous propose;
Mais aucun excès pour cela,
La tempérance est une belle chose.

BELFORT, FRONTIN.

Quand ils seront de bonne humeur,
On en fera tout ce qu'on en veut faire.

BELFORT.

Moi, je passerai pour la sœur,
Toi, tu passeras pour le père.

FRONTIN.

Oui, vous passerez pour la sœur,
Et je passerai pour le père.

TOUS QUATRE.

Dans le vin noyons notre humeur,
Nous n'avons rien de mieux à faire;
Chacun court après le bonheur,
Je le trouve au fond de mon verre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur du parloir.

SCÈNE I.

SŒUR EUPHÉMIE, MONSIEUR BELFORT, LA TOURIÈRE.

(M. Belfort et Euphémie sont sur le devant de la scène; la tourière est assise dans le fond.)

MONSIEUR BELFORT.

Enfin, ma chère Euphémie, on ne peut pas disputer des goûts, tu aimes mieux un couvent qu'un mari; eh bien ty voilà. Mais, à ta place, moi, j'attendrais encore pour prononcer mes derniers vœux. Nous savons d'où provient cet excès de ferveur; mon fripon de fils...

SŒUR EUPHÉMIE.

Croyez, M. Belfort, que je désire bien sincèrement le retour de votre fils pour vous, mais non pour moi; j'ai trouvé dans cette maison un asile que je ne veux jamais quitter; ma vocation est parfaitement décidée, et... Vous ne recevez toujours pas de nouvelles?...

MONSIEUR BELFORT.

De mon fils? non; il court le pays, sans doute, sous la conduite de M. Frontin, son digne valet. J'ai peut-être

été un peu trop sévère à son égard, j'en conviens ; mais le drôle m'en punit assez depuis deux ans qu'il me laisse dans l'inquiétude ; cependant je ne désespère pas encore de le revoir ; que sait-on ? il m'a peut-être écrit à Nevers. Il ne sait pas qu'une prétendue vocation t'a fait entrer dans cette maison, et que moi, par amitié pour toi, j'ai laissé à Nevers mon état, mes malades, pour venir m'établir dans la ville voisine, où, grâce au ciel et à mon faible mérite, j'ai mis tous les habitans dans la fantaisie de ne pas se faire enterrer par d'autres que par moi. S'il revenait?

SŒUR EUPHÉMIE.

Croyez encore une fois, mon cher tuteur, que son retour ne changerait rien à ma résolution ; de grâce, laissons cela.

MONSIEUR BELFORT.

Allons, n'en parlons plus. (*A la Tourière.*) Vous dites donc, ma sœur, que madame l'abbesse n'est pas encore visible ?

LA TOURIÈRE.

Non, M. le docteur : madame aurait désiré que vous vinssiez un peu plus tard; il doit nous arriver, ce matin, une novice d'un couvent étranger à qui les médecins ont conseillé de prendre l'air de ce pays.

MONSIEUR BELFORT.

Eh bien je reviendrai; je verrai en même temps toutes mes autres malades. Je m'enfuis ; car toute la ville m'attend. Bonjour, mon Euphémie ; sans adieu, ma sœur.

(Le docteur sort, la tourière le reconduit et rentre dans le couvent.)

SCÈNE II.

SOEUR EUPHÉMIE, SEUL.

Mon tuteur ne m'a que trop bien devinée; j'ai la force de le cacher aux autres, mais je ne puis me le cacher à moi-même, c'est l'absence de son fils qui m'a conduite ici. (*Elle tire un portrait de son sein.*) Ce portrait ne sert qu'à nourrir ma douleur. Je trahis mon devoir en le conservant, et je n'ai pas la force de m'en séparer.

AIR.

O toi dont ma mémoire
A conservé les traits,
Hélas ! a-t-on pu croire
Qu'ici je t'oublierais.
Malgré ta perfidie,
Trop coupable Belfort,
La trop faible Euphémie
Voudrait te voir encore.
Reviens, reviens, et je brise ma chaîne ;
Ton absence en ces lieux seule a pu m'entraîner ;
Elle est ma seule peine,
Et mon plus grand désir est de te pardonner.

(Grégoire sonne à la grille.)

On sonne, cachons ce portrait. Fuyons... Ah ! combien la solitude m'est chère; ce n'est que quand je suis seule que je puis causer avec lui.

(Elle cache le portrait et sort.

SCÈNE III.

LA TOURIÈRE, GRÉGOIRE, BELFORT, EN RELIGIEUSE.

(Grégoire vient sonner très-fort à la grille, et va chercher Belfort, à qui il donne le bras. Il sonne plus fort.)

LA TOURIÈRE, *traversant le théâtre.*

Eh bon Dieu! bon Dieu! quel train! on dirait que le feu est au couvent. Attendez, on y va, on y va. Ah! c'est vous, Grégoire?

GRÉGOIRE, *derrière la grille.*

Moi-même, ma sœur, et pas seul, comme vous voyez, c'est la sœur Séraphine que je vous amène.

LA TOURIÈRE, *ouvrant la porte.*

Ah! comme elle paraît douce et aimable! Entrez, entrez, ma sœur.

(Belfort et Grégoire passent dans la partie intérieure.)

GRÉGOIRE.

C'est une sœur faite tout exprès pour le couvent.

LA TOURIÈRE.

Vous étiez attendue ici avec impatience; voulez-vous bien permettre, ma sœur. (*Elle l'embrasse.*)

BELFORT, *adoucissant sa voix.*

Bien volontiers, ma sœur.

LA TOURIÈRE.

Je cours avertir madame l'abbesse. Mais asseyez-vous donc, de grâce. Eh bien! comment vous trouvez-vous à présent?

BELFORT.

Beaucoup mieux, depuis que je suis ici.

LA TOURIÈRE.

Ah, ma sœur! vous êtes tombée ici dans une maison... Je crois que le Seigneur a pour elle une prédilection particulière. Toutes nos sœurs sont si vertueuses, si méritantes! ce n'est pas que je les regarde comme parfaites. Par exemple, sœur Sainte-Anne est bavarde, sœur Joséphine est coquette, sœur Augustine fait la prude... Moi, qui vous parle, je suis d'une étourderie, d'une vivacité... mais on se passe mutuellement ses petits défauts. Sœur Euphémie encore...

BELFORT.

Sœur Euphémie... et quel est son defaut à elle?

LA TOURIÈRE.

Ne me trahissez pas. Elle n'a pris le voile que par désespoir d'amour; je suis au fait. Elle aime un certain Belfort.

BELFORT.

Bon!

LA TOURIÈRE.

Oui, un mauvais sujet, qui s'est fait renfermer pour ses fredaines; mais, grâce au ciel, la voilà tout-à-fait dans le port; lundi elle prononce ses derniers vœux.

BELFORT.

Lundi! En effet, la voilà dans le port. Sœur Euphémie vous a donc mise dans sa confidence?

LA TOURIÈRE.

Sœur Euphémie!.... Elle est trop fière pour parler à personne. Mais vous sentez bien qu'à mon âge, quand on a de l'expérience, on se connaît en amour.

BELFORT.

Comment, ma sœur, est-ce que vous auriez passé par-là?

LA TOURIÈRE.

COUPLETS.

Ah ! de quel souvenir affreux
Votre demande m'a frappée,
Un jour nous nous connaîtrons mieux,
Vous saurez comme on m'a trompée.
Le ciel, en nous donnant un cœur,
Nous fit un présent bien funeste;
Vous m'entendez, ma chère sœur,
Daignez m'épargner le reste.

Dans cette maison, à quinze ans,
Je n'étais que pensionnaire ;
Un jeune abbé, des plus charmans,
Logeait au prochain séminaire ;
Un certain jour il vint me voir,
Il avait un air tout céleste,
Et, sans la grille du parloir, ...
Daignez m'épargner le reste.

Mais, adieu, ma sœur; votre entretien a tant de charmes, qu'on oublie tout auprès de vous. Je cours avertir madame l'abbesse. Ne vous dérangez pas, je vous en prie.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

BELFORT, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Ah çà, monsieur, vous voilà dans le couvent; n'allez pas faire de sottises, au moins.

BELFORT.

Ah! monsieur Grégoire, pouvez-vous penser que sous cet habit....

GRÉGOIRE.

Je ne m'y fierais pas ! l'habit ne fait pas le moine. Votre valet m'a dit que vous étiez un libertin.

BELFORT.

Autrefois, dans ma jeunesse ; mais je suis tout-à-fait converti.

GRÉGOIRE.

Et pour mieux faire pénitence, vous venez passer une petite retraite à la Visitation. Mais comment diable vous résister aussi ? vous me donnez beaucoup d'argent, vous m'en promettez davantage, et, pour m'achever, vous m'entraînez au cabaret ; mais c'en est fait, morbleu, je ne veux plus boire de ma vie.

BELFORT.

Et moi, je veux être fidèle à mon Euphémie jusqu'à la mort.

GRÉGOIRE.

Ecoutez donc, ma chère sœur ; serment d'ivrogne que tout cela.

DUO.

BELFORT.

J'ai bien souvent juré d'être fidèle ;
Si j'ai trahi de semblables serments,
C'est qu'ils n'étaient pas faits pour elle ;
Le serment d'aujourd'hui tiendra bien plus long-temps.

GRÉGOIRE.

J'ai bien souvent juré de ne plus boire ;
Mais pour tenir de semblables serments,
Moi je n'ai jamais de mémoire,
Le serment d'aujourd'hui tiendra-t-il plus long-temps ?
Mais puisqu'enfin la folie en est faite,
Daignez, au moins, écouter mes leçons.

BELFORT.

Je saurai bien, d'une jeune nonnette,
Prendre à propos les airs et les façons.
A sa toilette,
Un peu coquette,
Prude ailleurs, même en badinant,
Dans ses discours jamais discrète,
Et médisante assez souvent;
Son langage est toujours mystique,
A tout propos avec ferveur,
Poussant un soupir méthodique,
Elle répond, *ave*, ma sœur.

GRÉGOIRE.

Gardez-vous bien de vous rendre coupable,
Et surtout soyez sage, au moins par charité,
De vos méfaits dans la communauté
Songez que je suis responsable.

BELFORT.

Ah! tu peux croire à mes sermens.

GRÉGOIRE.

A vos sermens je n'ose croire.

ENSEMBLE.

GRÉGOIRE.	BELFORT.
J'ai bien souvent juré de ne plus boire;	J'ai bien souvent juré d'être fidèle;
Mais pour tenir de semblables serments,	Si j'ai trahi de semblables serments,
Moi, je n'ai jamais de mémoire;	C'est qu'ils n'étaient pas faits pour elle;
Le serment d'aujourd'hui tiendra-t-il plus long-temps?	Le serment d'aujourd'hui tiendra bien plus long-temps.

GRÉGOIRE.

Chut! voici la tourière qui revient avec madame l'abbesse.

BELFORT.

Souviens-toi de tout ce que tu dois dire.

GRÉGOIRE.

Pour vous, vous voilà instruit.

BELFORT.

Je sais mon rôle comme si j'avais été nonne toute ma vie.

(Il se rassied.)

SCÈNE V.

BELFORT, GRÉGOIRE, LA TOURIÈRE, L'ABBESSE, DEUX SOEURS.

LA TOURIÈRE, *parlant dans la coulisse.*

Oui, madame, charmante en vérité; enfin, vous en serez contente.

L'ABBESSE, *à Belfort, qui veut se lever.*

Restez, restez, ma chère enfant, je vous en prie; je n'aime pas qu'on se dérange pour moi, surtout quand on est malade. Un fauteuil, sœur Bonaventure.

UNE SŒUR, *allant en chercher.*

N'est-ce pas un fauteuil que madame demande?

L'AUTRE SŒUR, *l'apportant et heurtant Grégoire dans les jambes.*

Rangez-vous donc, Grégoire, que je donne un fauteuil à madame.

L'ABBESSE.

Eh bien, Grégoire, le père Boniface?

LA TOURIÈRE.

Ah! le père Boniface, comment se porte-t-il, Grégoire?

GRÉGOIRE.

Bien doucement, ma chère sœur, bien doucement.

LA TOURIÈRE.

Que Dieu nous le conserve. Vous ne connaissez pas le

père Boniface, sœur Séraphine? Quelle perte pour le couvent, si le ciel rappelait à lui ce saint homme! Un homme qui ne fait jamais un pas sans sauver une âme ou deux, plus ou moins.

BELFORT.

Et quelle est donc sa maladie?

LA TOURIÈRE.

Il est enrhumé, ma sœur.

GRÉGOIRE.

Comme il ne pourra pas encore sortir de sitôt, il a engagé le père Hilarion, un de ses jeunes confrères, plein de zèle et de ferveur, à venir rendre ses devoirs à ces dames pendant leur veuvage.

LA TOURIÈRE.

Une jeune personne toute charmante, et un nouveau directeur qui nous arrivent à la fois! mais c'est un jour de bénédiction pour le couvent!

GRÉGOIRE.

Le père Hilarion doit venir, sans façon, demander à déjeuner à madame ce matin.

L'ABBESSE.

Comment! à déjeuner! et rien n'est prêt encore! En vérité, sœur Bonaventure, vous ne pensez à rien!

LA TOURIÈRE.

Mais, madame, je ne savais pas....

L'ABBESSE.

Mais il faudrait savoir, ma sœur: je donne aujourd'hui à déjeuner à tout le couvent, entendez-vous? Allez, allez tout préparer.

LA TOURIÈRE.

Eh bien, madame, j'y vais.

(Elle sort.)

GRÉGOIRE.

Madame n'a plus rien à m'ordonner ?

L'ABBESSE.

Non, vous pouvez nous laisser. Mais, je vous en prie, Grégoire, n'allez pas, comme à l'ordinaire, passer toute votre journée au cabaret.

GRÉGOIRE.

Au cabaret, madame ! ah ! fi donc : je ne suis pas fait pour fréquenter de pareils lieux. Tout à l'heure encore je jurais de n'y jamais mettre les pieds.

L'ABBESSE.

Il ne faut pas jurer, mon garçon.

GRÉGOIRE.

Elle a raison, notre chère abbesse ; il ne faut jurer de rien.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

L'ABBESSE, BELFORT.

L'ABBESSE.

Mais en vérité, ma sœur, plus je vous examine, et plus je me persuade que madame votre abbesse a voulu me ménager une surprise agréable.

BELFORT.

Comment donc cela, madame ?

L'ABBESSE.

C'est que vous ne ressemblez pas du tout au portrait qu'elle m'a fait de vous dans sa lettre.

BELFORT.

Est-il possible?

L'ABBESSE.

Vous pouvez en juger vous-même : j'ai sa lettre sur moi, écoutez. (*Elle lit.*) « L'homme propose et Dieu « dispose, ma chère sœur : une de nos novices, sœur « Séraphine, vient d'essuyer une longue et terrible ma- « ladie, à la suite de laquelle il lui est resté une toux « sèche et fréquente. (*Ici Belfort tousse.*) On dit l'air « de votre pays extrêmement bon pour les convales- « centes ; je prendrai donc la liberté de vous l'envoyer « pour trois ou quatre mois ; c'est une fille sage, mo- « deste ; elle n'est ni de la première jeunesse ni de la « première beauté.... » Je vous demande, ma sœur, si cela peut vous convenir.

BELFORT.

Ah, madame....

L'ABBESSE.

Je vous trouve fort bien, pour une malade surtout.

BELFORT.

Vous avez bien de la bonté, madame.

L'ABBESSE, *continuant de lire.*

« Mais elle possède, au plus haut degré de perfection, « tous ces petits talens innocens qui nous aident à passer « le temps et à nous préserver de la tentation. Personne « ne sait mieux, par exemple, chanter des noëls et des « cantiques, découper des *agnus*, faire des confitures « et des bonbonnières, apprendre à parler aux perro- « quets. »

BELFORT.

Ah! madame, je suis bien loin d'être aussi savante que vous pourriez le présumer.

L'ABBESSE.

Ah! de la modestie, ma sœur: allons, ne vous faites pas prier; il faudra nous chanter, à déjeuner, un de ces cantiques que vous chantez si bien.

BELFORT.

Ah! madame, oubliez-vous que ma poitrine?... (*Il tousse.*) Cette malheureuse maladie m'a fait perdre toute ma voix.

SCÈNE VII.

L'ABBESSE, BELFORT, TOUTES LES RELIGIEUSES.

LA TOURIÈRE.

VENEZ, venez, mes sœurs, la voilà, la voilà.

L'ABBESSE.

Allons, embrassez toutes la nouvelle arrivée.

BELFORT.

J'allais vous demander moi-même la permission d'embrasser mes nouvelles compagnes.

SŒUR JOSÉPHINE.

Je n'ai jamais embrassé aucune de nos sœurs avec autant de plaisir.

SŒUR AGNÈS.

C'est la dernière venue, mais j'en veux faire ma bonne amie.

SŒUR EUPHÉMIE.

(Au moment où Belfort va pour l'embrasser, elle le reconnaît, jette un cri de surprise, et tombe évanouie dans ses bras.)

Ah!... ah! Dieu!

BELFORT.

Ah! mon Dieu! mon Dieu, elle se trouve mal. Elle s'évanouit, mes sœurs.

SŒUR JOSÉPHINE.

Voici de l'eau de Cologne.

SŒUR AGNÈS.

Eh non, l'eau de Mélisse est meilleure.

SŒUR URSULE.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que j'ai donc fait de mon éther?

L'ABBESSE.

Ce que c'est que de nous cependant; desserrez-la donc, sœur Saint-Ange.

BELFORT, *qui n'a point quitté Euphémie.*

La voilà, la voilà qui revient.

LA TOURIÈRE.

Qu'elle est intéressante.

BELFORT.

A qui le dites-vous, ma sœur?

L'ABBESSE.

Eh bien! mon enfant, comment vous trouvez-vous?

SŒUR EUPHÉMIE.

Très-bien, madame, ce n'est rien.

BELFORT.

Une vapeur qui vous aura prise.

SŒUR EUPHÉMIE.

Pas autre chose.

LA TOURIÈRE, *qui a trouvé le portrait sous la guimpe de sœur Euphémie.*

Tenez, sœur Euphémie, voilà ce que j'ai trouvé sur vous.

SŒUR EUPHÉMIE.

Ah! je sais ce que c'est; un portrait que j'ai fait de mémoire.

SŒUR JOSÉPHINE.

Voyons-le donc. Ah ! le joli jeune homme.

L'ABBESSE, *prenant le portrait.*

Voyons: mais attendez donc; je ne me trompe pas; c'est le portrait de sœur Séraphine !

BELFORT.

Mon portrait! Oh! c'est singulier.

L'ABBESSE.

Oui, voilà tous vos traits. Seulement ici vous êtes en fille, et là vous êtes en homme.

BELFORT.

C'est mon frère sans doute. Vous connaissez l'original du portrait?

SŒUR EUPHÉMIE.

Je l'ai beaucoup connu autrefois.

BELFORT.

C'est lui-même, un jeune homme de vingt-cinq ans, n'ayant des yeux que pour une personne charmante, qu'il adore depuis son enfance.... N'est-il pas vrai?

SŒUR EUPHÉMIE.

Ce n'est donc pas celui que j'ai connu.

BELFORT.

Oh! c'est bien lui, vous voulez dire qu'il a fait quelques étourderies ; si vous saviez comme il s'en est

repenti, comme il est devenu sage et raisonnable. (*A l'Abbesse.*) Vous me pardonnez, madame, de mettre un peu de chaleur à défendre un frère que j'ai toujours regardé comme un autre moi-même.

L'ABBESSE.

Comment donc? c'est bien naturel, ma chère enfant, bon sang ne peut mentir; il est fort bien au moins ce jeune homme. En changeant son habit, on le prendrait pour un chérubin.

BELFORT.

Il s'en faut pourtant que l'original soit un ange.

LA TOURIÈRE.

Madame, madame, je me trompe fort, ou voici le père Hilarion.

L'ABBESSE.

Mes sœurs, c'est un nouveau directeur qui nous arrive, prenez l'extérieur qui vous convient, et que votre discrétion fasse honneur au couvent.

SCÈNE VIII.

L'ABBESSE, BELFORT, TOUTES LES RELIGIEUSES, FRONTIN, EN CAPUCIN.

FRONTIN.

AIR.

Le ciel, mes sœurs, vous tienne en joie,
Je viens vous mettre sur la voie
Qui mène au ciel directement.
En vous voyant, mes sœurs, on conçoit aisément
Comment le père Boniface,
A vous voir chaque jour, trouve un charme nouveau.
Est-il une plus douce place
Que celle de pasteur d'un si joli troupeau?

L'ABBESSE.

Ave, mon père.

FRONTIN.

Que Dieu vous le rende, ma sœur.

L'ABBESSE.

Soyez le bien venu, nous avons grand besoin de vous.

FRONTIN.

Je n'ai ni les lumières, ni l'expérience du père Boniface.

L'ABBESSE.

Vous nous ferez sans doute l'amitié de déjeuner avec nous, mon père?

FRONTIN.

Hélas! ma sœur, la volonté du ciel soit faite en toutes choses.

LA TOURIÈRE.

Sœur Séraphine, vous me direz si vous prenez du café aussi parfait que celui-là dans votre couvent; c'est moi qui le fais, je suis bien aise de vous le dire.

FRONTIN.

Aussi le père Boniface ne fait-il jamais l'éloge de votre maison, sans faire en même temps celui de votre café; mais il ne faut pas le laisser refroidir.

L'ABBESSE.

Non sans doute, mon père; vous me ferez l'amitié de vous placer à côté de moi.

LA TOURIÈRE.

Voici monsieur le docteur.

L'ABBESSE.

Il vient fort à propos pour déjeuner avec vous.

SCÈNE IX.

L'ABBESSE, BELFORT, TOUTES LES RELIGIEUSES, FRONTIN, M. BELFORT.

MONSIEUR BELFORT.

Bonjour, mes aimables malades.

BELFORT, *à part.*

Ah! ciel, c'est mon père!

SŒUR EUPHÉMIE.

Je tremble.

MONSIEUR BELFORT.

Eh bien! comment se porte-t-on aujourd'hui, sœur Agnès? Nous avons les yeux un peu battus, sœur Ursule. Cette malheureuse migraine a-t-elle enfin quitté prise, sœur Joséphine. Et vous, madame, comment vous trouvez-vous?

L'ABBESSE.

Ah! docteur, je suis toujours bien faible, bien souffrante.... Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit à présent, c'est de notre nouvelle arrivée sœur Séraphine. Tenez, la voilà, M.Belfort.

FRONTIN, *à part.*

M. Belfort! Serait-ce son père? Ce maudit docteur me donne la fièvre.

MONSIEUR BELFORT.

Eh bien! qu'est-ce, ma chère enfant? vous vous cachez; n'ayez pas peur, je ne veux pas vous faire de mal; donnez-moi votre bras.... Le pouls est fort agité.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

MONSIEUR BELFORT.

Regardez-moi.

BELFORT, *à part.*

O ciel ! que faire ?

MONSIEUR BELFORT.

Comment, c'est toi ?

LES RELIGIEUSES.

Expliquez-nous donc ce mystère ?

FRONTIN, *à part.*

Oh ! pour le coup, me voilà pris.

BELFORT.

Daignez me perdonner, mon père.

LES RELIGIEUSES.

Expliquez-nous donc ce mystère ?
C'est votre fille !

MONSIEUR BELFORT.

Eh ! non, mais c'est mon fils.

LES RELIGIEUSES.

Quoi ! c'est son fils !

MONSIEUR BELFORT.

Oui, c'est mon fils.

L'ABBESSE.

Si, par bonheur, monsieur son père
N'était venu le découvrir,
Après trente ans d'une vertu sévère,
Hélas, qu'allais-je devenir ?

FRONTIN, *à part.*

On a déjà su découvrir ton maître,
Pauvre Frontin, ton tour viendra bientôt peut-être.

MONSIEUR BELFORT.

Ainsi, depuis deux ans, fripon,
Que vous avez forcé votre prison,
En séduisant votre geolière,
Vous étiez donc en garnison
A la Visitation ?

BELFORT.

Ah ! jugez mieux de moi, mon père,
C'est aujourd'hui le premier jour
Que, sous l'auspice de l'Amour,
J'ai su passer au monastère.

SŒUR EUPHEMIE.

Ah ! monsieur, jugez mieux Belfort;
Il est fidèle, et m'aime encore.
C'est pour moi seule, hélas ! qu'il est coupable;
Punissez-moi, si vous le punissez.

L'ABBESSE.

Sœur Euphémie en est ! ô ciel ! en est-ce assez !
(A Frontin.)
Mon père, hélas ! de ce crime effroyable
Dites-nous ce que vous pensez ?

FRONTIN.

Ce que j'en pense, hélas ! que c'est un grand scandale,
Que dans votre sainte maison,
Sous les habits d'une vestale,
Se soit introduit le démon.

LES RELIGIEUSES.

Bonté divine ! ah, quel scandale !
Que dans notre sainte maison,
Sous les habits d'une vestale,
Se soit introduit le démon.

MONSIEUR BELFORT.

Quel est donc ce révérend père que vous consultez ?

L'ABBESSE.

C'est un saint homme, que le père Boniface a bien voulu nous envoyer à sa place pendant sa maladie.

MONSIEUR BELFORT.

Mais le père Boniface se porte à merveille ; il se propose de venir vous voir aujourd'hui. (*Examinant Frontin*,

qui cherche à se cacher la figure avec son capuchon.) Daignerez-vous m'expliquer, mon père?... Comment, maraud, c'est toi!

L'ABBESSE.

Parlez mieux, s'il vous plaît, du père Hilarion.

MONSIEUR BELFORT.

Lui! c'est le valet-de-chambre de la sœur Séraphine.

TOUTES LES RELIGIEUSES, *s'éloignant.*

Ah, ciel!

L'ABBESSE.

Ah, docteur! que faire à présent?

MONSIEUR BELFORT.

Ma foi, je n'en sais rien.

BELFORT.

Mon père!

MONSIEUR BELFORT.

Eh bien!

VAUDEVILLE.

BELFORT.

A moins que dans ce monastère
On ne veuille me retenir,
Vous n'avez qu'un parti, mon père,
Et c'est celui de nous unir.
Pour que notre hymen s'accomplisse,
Je semble arriver tout exprès;
Deux jours plus tard je la perdais,
Je ne la trouvais plus novice.

MONSIEUR BELFORT

Je crois qu'ils ont raison, madame,
Il faudra bien y consentir.
Allons, fripon, voilà ta femme,
C'est par-là qu'il en faut finir.

On te passe ton artifice,
Mais fais ton devoir à ton tour ;
Et que ton amante, en amour,
Ne reste pas long-temps novice.

FRONTIN.

Adieu, mes chères pénitentes,
Puisqu'il faut enfin vous quitter ;
Cependant, jeunes innocentes,
Je suis fort bon à consulter.
De grand cœur j'offrais mes services,
Mes sœurs, pourquoi les repousser?
Où puis-je à présent les placer?
Où trouver ailleurs des novices?

EUPHÉMIE, *au public.*

De maintes mystiques vétilles,
Du grand art de dire un secret,
Et de la science des grilles,
Nous offrons un faible portrait.
Au jeune auteur de cette esquisse,
Passez quelques traits ennuyeux ;
Peut-être un jour il fera mieux,
Mais il n'est encor que novice.

FIN DU SECOND ET DERNIER ACTE.

LE CONTEUR,

OU

LES DEUX POSTES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 4 février 1793.

PRÉFACE.

CETTE pièce est tout-à-fait irrégulière ; mais elle est amusante. L'unité d'action n'y est pas beaucoup plus respectée que l'unité de lieu. Le premier acte offre le commencement d'une intrigue fondée sur le caractère du Conteur. Dans les deux autres actes j'amène de nouveaux personnages, une nouvelle intrigue. Et le caractère esquissé dans le premier acte est presque nul dans les deux autres.

Deux tableaux de genre, exposés au salon, me donnèrent l'idée du premier acte. L'un représentait un aveugle demandant l'aumône à un perroquet ; l'autre, un capucin prêchant dans une campagne, endormant tout son auditoire, et alors interrompant son sermon pour cueillir des cerises qui se trouvent à sa portée. Une aventure arrivée à des gens qui couraient la poste, quelques situations du roman de Tom Jones me fournirent la matière du second acte. Le troisième acte est le plus faible. Le dénoûment rappelle celui de Pourceaugnac : mais quelle immense supériorité jusque dans les moindres pièces du grand maître ! Eraste, dans Pourceaugnac, sans aucun incident étranger à l'action, et par la seule force de l'intrigue, se donne pour le libérateur de Julie. Je suis obligé d'imaginer une attaque de voleurs pour ramener Mercour, et lui procurer les moyens de se faire croire le libérateur d'Angélique, comme je suis obligé, pour motiver l'enlèvement du premier acte et les méprises du second, de faire un aveugle de mon Conteur. En s'entourant de pareilles facilités, il faudrait être bien maladroit pour ne pas trouver quelques situations comiques.

La pièce obtint, à la représentation, un succès qui se soutient encore aujourd'hui. Il faut donc qu'elle ait quelque

mérite. Ce que j'y trouve de mieux, ce sont les dernières scènes du premier acte; c'est au second acte un enchaînement de méprises et de quiproquos, sources de comique inépuisables.

Un conteur est sans contredit un personnage ridicule; mais si j'avais voulu développer ce caractère, si je ne m'étais pas borné à faire raconter à M. Duflos une seule petite historiette, qui sait si le public n'aurait point éprouvé tout l'ennui, toute la fatigue que nous causent souvent dans la société certains conteurs impitoyables qui s'obstinent à être exacts, cherchent les noms, hésitent sur les dates, reviennent sur leurs pas, et nous promènent jusqu'au dénoûment d'une histoire, auquel ils n'arrivent pas toujours, à travers les redites, les épisodes et les parenthèses?

PERSONNAGES.

DUFLOS, vieux militaire, aveugle.
MADAME BERTRAND, sa sœur.
ANGÉLIQUE, sa fille.
MERCOUR, amant d'Angélique.
FLORVEL, prétendu d'Angélique.
DUPRÉ, valet de Duflos, ancien valet de Mercour.
JACQUINET, autre valet de Duflos, qui lui sert de guide.
GEORGE, valet de Florvel.
MILORD SPLIN, voyageur.
MILADI SPLIN, sa femme.
CHAMPAGNE, valet et courrier de milord Splin.
MONSIEUR LE BLANC, maître de poste et aubergiste.
MADAME LE BLANC, sa femme.
SUZANNE, servante d'auberge de la seconde poste.

LE CONTEUR,

OU

LES DEUX POSTES.

ACTE PREMIER.

La scène se passe au château de M. Duflos.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

MERCOUR, DUPRÉ, JACQUINET.

MERCOUR, déguisé en vieillard, avec une fausse jambe de bois, se jetant dans un fauteuil, et imitant l'accent gascon.

Ouf! il était temps d'arriver, la jambe qui me reste commençait à se fatiguer. Eh bien, mon ami Duflos? où est-il donc?

JACQUINET.

Il ne saurait aller loin sans moi : je lui sers de guide. Il est dans le jardin, sans doute, à causer avec Nicolas.

MERCOUR.

Oui, à lui raconter quelques-unes de ses campagnes, n'est-ce pas?

JACQUINET.

Il paraît que monsieur le connaît.

MERCOUR.

Parbleu ! ce fut à la bataille où il perdit ses deux yeux que je perdis ma jambe droite.

JACQUINET.

Voulez-vous que j'aille l'avertir ?

MERCOUR.

Quand il aura fini, vous lui direz que son vieux camarade Ducastel, passant devant son château, lui demande l'hospitalité pour cette nuit.

JACQUINET.

Monsieur Ducastel!... Ce petit sous-lieutenant qui faisait tourner la tête à toutes les filles de la garnison !

MERCOUR.

Mais j'étais assez joli garçon pour cela. Qui vous a si bien instruit de mes fredaines ?

JACQUINET.

C'est monsieur. Il n'a qu'une passion, c'est celle de conter ; croiriez-vous qu'il ne me laisse pas dormir une seule nuit entière à force de parler. Aussi cela fait que je bâille et que je dors toute la journée. (*Il bâille.*) Allez, s'il manque d'yeux, il ne manque pas de langue. Au surplus, il sera enchanté de vous embrasser.

SCÈNE II.

MERCOUR, DUPRÉ.

MERCOUR.

Est-il parti ?

DUPRÈ.

Oui, monsieur.

MERCOUR, *se levant avec vivacité et se découvrant la figure.*

Profitons du moment qu'il nous laisse, mon cher Dupré.

DUPRÉ, *reculant d'étonnement.*

C'est vous, monsieur Mercour !

MERCOUR.

As-tu fait ce que je t'ai recommandé ?

DUPRÉ.

Je me suis présenté ici, il y a huit jours, comme un domestique sans condition. On m'a pris sur ma bonne mine. Ils vous croient tous à Paris pour plus d'un mois ; et personne ne soupçonne notre intelligence.... Mais le diable ne vous reconnaîtrait pas dans un tel équipage. Que venez-vous faire ici ?

MERCOUR.

Je ne sais encore. Mon rival arrive cette nuit. On va sacrifier Angélique. J'ai mille gages de son amour : ses lettres, son portrait qu'elle me donna au moment où sa cruelle tante m'interdit l'entrée de cette maison. Ma mère lui offre chez elle une retraite honorable : je puis compter sur toi, tu auras soin de tenir ma chaise prête toute la nuit ; et si je trouve un moment....

DUPRÉ.

Vous n'en trouverez point.

MERCOUR.

Si je pouvais au moins désabuser madame Bertrand sur ce Florvel qu'elle veut donner pour époux à sa nièce. Un fat qui se croit aimé de toutes les femmes, et dont tout le monde se moque. Un ami vient de me mander sa dernière équipée, qui est déjà connue de tout Paris.

Monsieur s'imagine avoir tourné la tête à une Anglaise, miladi Splin : le mari le surprend, la nuit, dans la maison; ils se battent, le pied manque à Florvel; milord croit l'avoir tué, et......

DUPRÉ.

Chut ! J'entends monsieur Duflos.

MERCOUR.

Je vole au-devant de lui.

DUPRÉ.

N'oubliez pas que vous n'avez qu'une jambe.

(Il sort.)

SCÈNE III.

JACQUINET, DUFLOS, MERCOUR.

DUFLOS.

Conduisez-moi dans ses bras.

MERCOUR.

Mon cher Duflos !

DUFLOS.

Mon cher Ducastel !

MERCOUR.

J'ai donc le plaisir de te revoir, après vingt ans !

DUFLOS.

Il faisait chaud à notre dernière entrevue !

MERCOUR.

Nous sommes payés pour nous en souvenir.

DUFLOS.

Oui, ta jambe et mes yeux nous empêcheront d'oublier cette fameuse bataille. Cela grave un événement dans la mémoire. Moi, je m'en souviens encore comme si c'était hier. Demande à Jacquinet : je lui conte quelquefois....

MERCOUR.

Tu contes donc toujours ?

DUFLOS.

Plus que jamais, mon ami. A mon âge, on n'est guère bon qu'à cela.... Mais à propos, à quel heureux hasard dois-je ton arrivée dans mon château ?

MERCOUR.

Hélas ! mon cher, c'est l'amour qui me fait courir les champs.

DUFLOS.

L'amour ! l'âge ne t'a donc pas corrigé ?

MERCOUR.

Si fait, car c'est pour épouser cette fois. Que veux-tu ? J'ai cinquante-six ans, et une jambe de bois : il faut bien faire une fin. Je vais chercher ma prétendue qui demeure à dix lieues de ce château ; et je n'ai pu résister, en passant si près de toi, au désir de savoir si tu étais mort ou vivant.

DUFLOS.

Je ne suis pas encore mort, comme tu vois : mais à propos de mariage, je me suis marié aussi, moi. Ma femme était charmante, à ce qu'on m'a dit pourtant ; car je ne l'ai jamais vue, grâce aux fruits de la guerre. Elle m'a laissé une fille, une fille adorable, à ce qu'on dit encore : c'est un chef-d'œuvre que j'ai fait sans y voir, et que malheureusement je ne verrai jamais. Toute sa beauté pour moi consiste dans un son de voix enchanteur ; et ses chansons me délassent quand je suis fatigué de conter. Je la marie. Elle ne manque pas de soupirans : elle en avait même un.... Il faut que je te conte cela.

MERCOUR, *à part.*

Fort bien, le voilà qui va me raconter mon histoire !

DUFLOS.

Un certain Mercour....

MERCOUR.

Mercour! Qu'est-ce que c'est que ce Mercour ?

DUFLOS.

C'est le fils d'une brave dame qui demeure à douze lieues d'ici. Ce Mercour faisait la cour à ma fille de fort près : et ma fille ne le voyait pas d'un œil indifférent ; mais, Dieu merci, madame Bertrand, ma sœur, est venue s'établir dans mon château ; et bien fin qui la trompera. Elle ne quitte Angélique que pour lire la gazette ; car elle a la manie de la politique, et prétend savoir les secrets de l'état, comme elle sait ceux de ma fille.

MERCOUR.

Ce Mercour ne te convenait donc pas ?

DUFLOS.

Si fait vraiment : c'est un jeune homme charmant, plein d'esprit, de sentiments. On le dit fort joliment tourné. Il s'était logé dans le village voisin. Il venait ici tous les soirs ; il avait mille attentions pour moi : il écoutait tous mes récits ; il ne m'interrompait jamais.

MERCOUR.

Il t'écoutait, et ne t'interrompait pas ! voilà le gendre qu'il te faut.

DUFLOS.

Je le croirais assez ; mais ma sœur !... parce que toute sa fortune doit retourner à ma fille, elle croit pouvoir en

disposer à son gré. Elle l'avait promise d'avance au fils d'un riche banquier de Paris, que je ne connais pas. Moi, j'aime la paix : ma sœur a crié bien haut : j'ai fait tout ce qu'elle a voulu.

MERCOUR.

Ce malheureux jeune homme, il a dû bien souffrir !

DUFLOS.

Eh ! ma fille donc ! elle passe toute la journée à se désoler ; et si sa tante la quittait d'un pas, je ne doute pas qu'elle ne fît quelque folie. Voilà pourquoi il faut brusquer le mariage.

MERCOUR.

Ainsi tu vas sacrifier ta fille !

DUFLOS.

Bah ! bah ! Sacrifier ! tu raisonnes toujours en jeune homme ; moi, je parle en père de famille. Voyons, conte-moi donc ton histoire à ton tour. Moi j'aime presque autant écouter que conter.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, JACQUINET, DUFLOS, MERCOUR.

MERCOUR.

Tout a l'heure... Un moment... Mais n'est-ce pas ta fille qui vient à nous ? Comment diable !... Il est difficile d'être plus jolie !

DUFLOS.

C'est ce que tout le monde me dit.

ANGÉLIQUE.

Dupré m'a dit que vous me demandiez, mon père.

MERCOUR, *à part.*

Oh! l'aimable garçon que ce Dupré!

DUFLOS.

Dupré ne sait ce qu'il dit : cependant il n'y a pas de mal, et je suis toujours enchanté de t'avoir auprès de moi; mais comment ta tante a-t-elle fait pour te quitter un seul moment?

ANGÉLIQUE.

Dupré est venu lui apporter une gazette étrangère, et elle s'est enfermée pour la lire.

MERCOUR, *à part.*

Profitons du moment où elle s'occupe des affaires étrangères pour avancer les nôtres.

DUFLOS.

Ma chère enfant, c'est monsieur Ducastel, mon ancien camarade; il te trouve charmante. Je n'ai pu lui vanter, de science certaine, que les agrémens de ta voix; et tu lui prouveras, j'espère, que je n'ai pas menti... (*A Mercour.*) Mais il faut auparavant que tu nous racontes tes amours; la présence de ma fille ne te gêne point, n'est-ce pas?

MERCOUR.

Au contraire, je serai enchanté que mademoiselle soit de la confidence.

DUFLOS.

De quoi diable t'avises-tu de devenir amoureux, à cinquante-six ans, avec une jambe de bois!

MERCOUR.

Tu t'es bien marié, quoique aveugle, toi qui parles!

DUFLOS.

C'est bien différent. C'est un trésor pour une femme

qu'un mari aveugle ; mais toi, quelle est la malheureuse qui peut vouloir de toi ? tu as deux yeux de trop, et une jambe de moins.

MERCOUR.

C'est une jeune brune, toute charmante.

DUFLOS.

Allons donc, tu te moques de moi.

MERCOUR.

Je me moque de toi ! tiens, regarde son portrait.

(Il lui montre un portrait.)

DUFLOS.

Et qu'elle soit brune ou blonde, c'est la même chose pour moi ; un aveugle peut-il juger des couleurs !

MERCOUR.

Ah ! pardon, j'oubliais... Prenons mademoiselle pour juge.

DUFLOS, *passant le portrait à Angélique.*

Volontiers. Tiens, regarde, mon Angélique.

ANGÉLIQUE, *reconnaissant le portrait qu'elle a donné à Mercour.*

Ah !

DUFLOS.

Qu'est-ce que c'est donc ?

ANGÉLIQUE, *toute troublée, et reconnaissant Mercour.*

C'est... C'est... le portrait... que j'ai manqué de laisser tomber.

DUFLOS.

Il faut prendre garde à ce que l'on fait, ma fille.

MERCOUR.

Vous êtes bien jolie, mademoiselle ; mais convenez que ce portrait vous vaut bien.

JACQUINET, *qui s'est assis et endormi dès le commencement de la scène précédente, se levant.*

Ah ! c'est fort, par exemple ! Voyons.

(Angélique, voyant Jacquinet, jette le portrait par terre, le brise, le ramasse et le rend à Mercour.)

JACQUINET.

Pour le coup, vous ne l'avez pas manqué. On dirait que vous l'avez fait exprès pour m'empêcher de le voir.

DUFLOS.

Il est brisé, maladroite

MERCOUR.

Ne la gronde pas ; c'est un petit malheur. Si je puis obtenir l'original, je me consolerai facilement de la perte de la copie.

DUFLOS.

Elle est donc bien jolie ? Ma foi, mon cher, tant pis pour toi.

MERCOUR.

Je ne m'abuse pas, mon ami ; mais je le demande à mademoiselle. Je suppose qu'un homme de mon âge lui rendît des soins ; quelque éloigné qu'un tel homme fût de la mériter, ne pourrait-il pas espérer, à force d'amour et de persévérance, de lui faire partager un jour ses sentiments ?

ANGÉLIQUE.

Mais... oui.

DUFLOS.

Tudieu, mademoiselle ; si votre tante était là, vous ne répondriez pas ainsi ; mais l'on ne se gêne pas devant moi. Il n'y a pas grand mal à cela, au surplus.

MERCOUR.

Et je suppose que vos parens voulussent vous forcer à en épouser un autre, ne consentiriez-vous pas à tous les moyens qu'il emploierait pour vous arracher au malheur dont vous seriez menacée, persuadée, comme vous le seriez d'ailleurs, de la pureté de ses vues ?

ANGÉLIQUE.

Mais....

DUFLOS.

Elle y consentirait, Ducastel, elle y consentirait, je t'en réponds ; je connais les femmes.

ANGÉLIQUE.

Si j'avais épuisé tous les moyens imaginables pour fléchir mes parens, si je n'avais plus d'autre ressource, et si le jeune homme... je veux dire l'homme de cinquante-six ans, m'avait donné des preuves d'un amour aussi honnête que tendre....

MERCOUR, *fort vivement.*

Je vous entends. Que je suis heureux!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il va se trahir.... (*Haut.*) Mon père, ne m'avez-vous pas dit de chanter ?

DUFLOS.

Oui. Ah! écoute, Ducastel.

ANGÉLIQUE *chante.*

Ce n'est pas tout d'être fidèle,
Jeune amant, sois encore prudent;
(Montrant des yeux Jacquinet.)
Et quand Argus fait sentinelle,
A ses yeux sois indifférent.

L'amour heureux, dans son ivresse,
Est toujours prêt à se trahir.
Jeune amant, près de ta maîtresse,
Crains jusqu'au plus léger soupir.

DUFLOS, *à Mercour.*

Entends-tu?

MERCOUR.

Fort bien! bravo.

DUFLOS.

Ah! n'est-ce pas ma sœur que j'entends?

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, JACQUINET, DUFLOS, MERCOUR, MADAME BERTRAND, DUPRÉ.

MADAME BERTRAND.

Voila des nouvelles auxquelles je m'étais attendue : la cour ottomane a déclaré la guerre à la Russie.

DUPRÉ, *à Mercour.*

Elle ne s'est pas aperçue que je lui ai remis une gazette de l'année dernière.

DUFLOS.

Ma sœur, c'est monsieur Ducastel qui passe devant mon château, et qui me prie de vouloir bien lui donner asile pour cette nuit.

MADAME BERTRAND.

Soyez le bien arrivé, monsieur; on ne vous aurait pas nommé, que je vous aurais reconnu. Voilà bien comme tous les récits de monsieur Duflos vous avaient dépeint.

DUFLOS.

Oh! il doit être un peu vieilli, depuis vingt ans que je ne l'ai vu.

MADAME BERTRAND.

Sans doute. Qu'est-ce que vous faites ici, Dupré? Voici la nuit; donnez-nous de la lumière, et fermez les volets.

DUPRÉ.

Oui, madame.

MERCOUR, *bas à Dupré.*

Tiens-toi prêt à partir, elle consent à tout.

DUPRÉ, *bas à Mercour.*

Bon.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, MADAME BERTRAND, DUFLOS, MERCOUR, JACQUINET, DUPRÉ.

MADAME BERTRAND.

Et vous, Jacquinet, allez fermer la grande porte, et apportez-moi les clefs.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, MADAME BERTRAND, DUFLOS, MERCOUR.

MADAME BERTRAND.

Monsieur de Florvel ne peut pas tarder; mais il sonnera. Il ne faut pas laisser les portes ouvertes, l'hiver, dans un château isolé, au milieu d'une forêt infestée de voleurs; on ne sait ce qui peut arriver.

MERCOUR.

On dit, en effet, qu'il y a beaucoup de brigands dans le bois qui entoure ce château.

DUFLOS.

Ils sont plus de cent, mon cher, répandus à plus de six lieues à la ronde. Il ne se passe pas de jour qu'on n'entende parler de quelque malheur.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, MADAME BERTRAND, DUFLOS, JACQUINET, DUPRÉ.

(Jacquinet apporte les clefs, et Dupré de la lumière.)

MADAME BERTRAND.

C'EST bon. Des siéges... (*On donne des siéges.*) Asseyez-vous, mademoiselle, et travaillez.

DUPRÉ.

Monsieur, puisque monsieur de Florvel n'est pas encore arrivé, racontez-nous, comme à l'ordinaire, pour charmer les ennuis de la veillée, une de ces histoires que vous contez si bien.

JACQUINET.

Ah! oui, monsieur, une histoire?

DUFLOS.

Volontiers, mes enfans.

MADAME BERTRAND.

Allons, voilà mon frère avec ses éternelles histoires.

DUFLOS.

Eh! mais, ma sœur, je vous laisse faire tout ce que vous voulez, laissez-moi faire aussi ce que je veux de mon côté.

Ducastel, d'ailleurs, ne connaît pas l'histoire que je vais raconter.

MERCOUR.

Je serai ravi de l'entendre.

DUFLOS.

Et vous aussi, ma sœur, j'en suis sûr.

MADAME BERTRAND.

Allons, allons, parlez, monsieur Duflos, puisque vous ne pouvez vivre sans parler.

DUFLOS.

Asseyez-vous tous, et écoutez. C'était à peu près vers l'an sept cent quarante-quatre. Mon père habitait ce château; et moi j'y venais passer mes quartiers d'hiver. La hasard me fit rencontrer une jeune paysanne, d'une beauté!.... il me semble la voir encore; de beaux yeux bleus... C'est une belle chose que de beaux yeux! Je n'en ai jamais si bien senti le prix que depuis que je n'ai plus les miens. Une taille élégante, un teint superbe, et des manières charmantes.

MADAME BERTRAND.

Au fait, mon frère, vous me faites bâiller avec vos portraits.

(Madame Bertrand bâille; Jacquinet s'assoupit. Jeu muet de Mercour, d'Angélique et de Dupré.)

DUFLOS.

Comme de mon côté j'étais un assez joli garçon, je ne déplus pas à la belle. Un certain jour, vers le commencement du printemps, la veille de mon départ pour l'armée....

MADAME BERTRAND, *à moitié endormie.*

Quoi, mon frère, vous n'en êtes encore qu'à votre départ! hélas! vous n'êtes pas près d'en revenir!

(Angélique fait un geste pour joindre Mercour. Madame Bertrand la saisit par le bras et s'endort tout-à-fait, en la tenant toujours par le bras.)

DUFLOS.

Un moment donc! je m'étais égaré avec elle dans la forêt. Ah! que ne puis-je m'égarer de même aujourd'hui! elle pleurait, et moi je la consolais de mon mieux. Trois hommes sortent d'un buisson voisin et fondent sur nous, le pistolet à la main.

DUPRÉ.

Trois brigands, je parie? Voyageurs à dévaliser, tendrons à croquer, tout leur est bon. Prenez tout ce que vous pouvez prendre; voilà nos principes, disent-ils. (*En disant cela, il s'approche de madame Bertrand, et lui enlève les clefs de la maison qu'elle porte à sa ceinture.*) Eh mais, monsieur, qu'allez-vous devenir! leurs pistolets me font trembler.

DUFLOS.

Tu vas voir, tu vas voir, Dupré. On est bien fort quand on a sa maîtresse à sauver.

MERCOUR *en tirant légèrement le bras d'Angélique des mains de madame Bertrand, et mettant à la place celui de Jacquinet.*

Oh oui, l'amour vous donne alors une force, une adresse, une témérité dont on ne serait pas capable en toute autre occasion.

DUFLOS.

Je n'avais que mon épée; je la tire; j'adosse ma jeune paysanne contre un chêne que mon bonheur me fait rencontrer : je me mets devant elle, et j'attends le feu des ennemis. Clic, un pistolet manque; zeste, je détourne le second avec mon épée : pan, le troisième m'enlève une boucle de cheveux : et les brigands n'ont plus sur moi que l'avantage du nombre. Je les vois se consulter entre eux : les lâches ne savent s'ils doivent continuer le combat ou prendre la fuite. Je ne leur laisse pas le temps de respirer; je tombe sur eux comme la foudre.

MERCOUR.

Ils prennent la fuite sans doute : c'est ce qu'on a de mieux à faire en pareille circonstance.

DUPRÉ.

Sans doute : fuyez, fuyez, craignez le courroux du terrible Duflos.

(Pantomime d'Angélique qui résiste aux instances que lui font Mercour et Dupré pour l'emmener.)

DUFLOS.

Oui vraiment, ils prennent la fuite : les voilà partis.

(Dupré et Mercour entraînent Angélique presque malgré elle.)

SCÈNE IX.

MADAME BERTRAND, ENDORMIE; DUFLOS; JACQUINET, ENDORMI.

DUFLOS.

Les poursuivrai-je? non. Je reviens à ma bergère. Je la trouve évanouie. Une source d'eau vive la rappelle à la vie.

Je sèche ses larmes ; et le lendemain je pars pour l'armée. Laissons là mes exploits pendant la campagne; je vous les ai souvent racontés. C'est que dès ce temps-là même j'étais versé dans l'art de raconter les batailles. Mon général me chargeait toujours de sa correspondance avec le ministre. Demandez à Ducastel ; c'est pendant cette campagne que je fis sa connaissance... N'est-ce pas, mon ami ?... Eh bien, réponds-moi donc.

SCÈNE X.

MADAME BERTRAND, DUFLOS, JACQUINET. FLORVEL, GEORGE.

GEORGE.

Allons, monsieur, entrons, puisque les portes sont ouvertes.

DUFLOS.

Qu'est-ce qui parle là ?

FLORVEL.

Monsieur est sans doute M. Duflos? Je me nomme Florvel.

DUFLOS.

M. de Florvel ! Ma sœur, ma fille, c'est M. de Florvel !

MADAME BERTRAND, *se réveillant.*

M. de Florvel ! (*A Jacquinet en le réveillant.*) Mademoiselle.... Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

DUFLOS, *prenant la main de Jacquinet.*

C'est ma fille, monsieur, que j'ai l'honneur de vous présenter.

JACQUINET.

Mais je ne suis pas votre fille, monsieur.

MADAME BERTRAND.

Eh mais, où est donc ma nièce? Angélique! Angélique! Dupré! Dupré!.... Eh! M. Ducastel!.... Eh vous, monsieur, comment avez-vous fait pour entrer?

FLORVEL.

Comment j'ai fait, madame, je n'ai pas eu même la peine d'ouvrir les portes : elles étaient ouvertes.

MADAME BERTRAND.

Ouvertes! ah! grand Dieu! Où sont mes clefs? On aura enlevé votre fille, monsieur Duflos.

DUFLOS.

Eh qui?

MADAME BERTRAND.

Eh que sais-je, moi! Votre M. Ducastel, peut-être.

DUFLOS.

Cela ne se peut pas. C'est un homme d'honneur.

MADAME BERTRAND.

Oui, un homme d'honneur! C'est peut-être le chef des voleurs de cette forêt.

DUFLOS.

Oui, le chef des voleurs a une jambe de bois peut-être. C'est un vieillard.

MADAME BERTRAND.

Est-ce que ces gens-là n'ont pas mille visages à leurs ordres!

FLORVEL.

Eh mais, nous avons rencontré une chaise de poste dans l'avenue.

MADAME BERTRAND.

C'est cela. L'infâme Dupré était du complot. Ah! mon Dieu! qu'auront-ils fait de ma pauvre nièce!

DUFLOS.

Eh mais aussi, ma sœur, pourquoi vous endormez-vous?

MADAME BERTRAND.

Eh mais, mon frère, pourquoi nous faites-vous des contes à dormir debout?

DUFLOS.

Allons vite, volons à leur poursuite.

MADAME BERTRAND.

Jacquinet, va mettre les chevaux à ma chaise.

DUFLOS.

Moi je prends celle de M. Florvel.

(Duflos et madame Bertrand sortent.)

SCÈNE XI.

FLORVEL, GEORGE.

FLORVEL.

Eh mais, c'est tout-à-fait aimable! On me fait quitter Paris, prendre congé d'une foule de femmes qui m'adorent, pour épouser une jeune personne toute charmante... J'arrive, et il faut prêter ma chaise pour courir après la belle, c'est très-désagréable.

(Il sort avec George.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène se passe à l'auberge de la première poste après le château de M. Duflos.

Le théâtre représente une salle d'auberge.

SCÈNE I.

MONSIEUR LE BLANC, MADAME LE BLANC.

MADAME LE BLANC.

Eh mais, monsieur Le Blanc, vous vous faites toujours prier pour aller vous coucher ! Il est tard. D'ailleurs n'y a-t-il pas des postillons pour répondre aux voyageurs ?

MONSIEUR LE BLANC.

C'est ce qui vous trompe, madame Le Blanc : le dernier vient de partir tout à l'heure. Il ne me reste plus que quatre chevaux ; et il faudra que ce soit moi qui les mène, si on les demande.

MADAME LE BLANC.

Toi ! eh bien, nous y voilà encore. Je t'aime de tout mon cœur, mon ami ; mais, si j'avais connu le fond du métier, je me serais bien gardée d'épouser un maître de poste. Il faut que je couche toute seule presque toutes les nuits.... Moi j'ai peur.

(On frappe à la porte. Madame Le Blanc va ouvrir.)

SCÈNE II.

MONSIEUR LE BLANC, MADAME LE BLANC, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *en dehors.*

HOLA! oh! holà! ouvrez, ouvrez vite. (*Entrant.*) Bonsoir les voisins! Vous tenez en même temps l'auberge et la poste, n'est-ce pas?

MONSIEUR LE BLANC.

Sans doute; et j'ai de bon vin et de bons chevaux.

CHAMPAGNE.

Eh bien, vite, à manger pour mon cheval, et à boire pour moi.

MADAME LE BLANC.

Ce n'est donc pas un cheval de la poste que vous avez?

CHAMPAGNE.

Non vraiment. Mon maître vient jusqu'ici avec ses chevaux, mais il les aime trop pour les fatiguer; et puis, ventre à terre d'ici en Angleterre avec des chevaux de poste.

MADAME LE BLANC.

Ah! ah! Eh, qu'allez-vous faire en Angleterre? Comment se nomme-t-il votre maître? est-il vieux? est-il jeune? est-il riche? est-il marié? est-il bel homme?

CHAMPAGNE.

Tout ce que je puis vous apprendre, c'est qu'il s'appelle milord Splin: il voyage avec une femme qu'il dit être la sienne: il m'a pris la veille de son départ pour courir la poste devant lui: il me paie bien; il m'a chargé de vous

bien payer; il est pressé, il faudra le mener un train du diable; il faut un cheval pour moi, trois chevaux et un bon souper pour lui; car il n'a pas mangé de la journée, pour aller plus vite; il m'a recommandé de l'attendre ici; mais, comme j'ai rempli tous ses ordres, je partirai sitôt que mon cheval sera prêt, attendu que je tombe de sommeil.

(Pendant cette tirade, on a apporté une bouteille de vin à Champagne, et il boit. Madame Le Blanc sort pour faire préparer les chevaux et le souper.)

MONSIEUR LE BLANC.

Où voulez-vous dormir?

CHAMPAGNE.

Sur le grand chemin, je m'abandonne à la foi de mon cheval, moi. N'est-il pas de la poste? il me conduira bien, il a fait assez souvent le chemin pour le connaître.

MONSIEUR LE BLANC.

Soyez tranquille, monsieur le courrier. Milord Splin sera bientôt à la poste voisine: c'est moi qui le conduirai.

CHAMPAGNE.

Bon, dites-moi quel est ce vieux château qui a l'air d'une cathédrale, à deux lieues d'ici à peu près.

MONSIEUR LE BLANC.

Il appartient à un monsieur Duflos, qui y loge avec sa sœur et sa fille. Quant à moi, je ne les connais pas; je suis tout nouvellement établi dans le canton.

CHAMPAGNE.

Malpeste, c'est un joli établissement que vous avez là; votre femme est tout-à-fait gentille, monsieur l'hôte. J'ai cru lire dans ses yeux qu'elle n'était pas trop contente que

vous fussiez obligé de courir la poste cette nuit sur la grande route.

MONSIEUR LE BLANC.

Ah dame! il faut que le service public se fasse avant tout.

MADAME LE BLANC, *rentrant et faisant apporter le souper de milord Splin.*

Milord Splin peut arriver quand il voudra : ses chevaux et son souper sont prêts; et vous, monsieur, vous pouvez partir; votre cheval est à la porte.

CHAMPAGNE, *en vidant sa bouteille.*

Il ne faut pas le faire attendre; encore un coup, et je pars. Il faut vous payer vos chevaux et votre souper, n'est-ce pas, puisque mon maître m'en a chargé? (*Madame Le Blanc lui apporte une carte, il la regarde, et paye.*) Tenez : êtes-vous contente? oui... Bonsoir, madame, dormez tranquillement, en attendant votre mari; il ne tardera pas à vous réveiller, car mon maître vous le renverra bien vite, je vous en réponds.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MONSIEUR LE BLANC, MADAME LE BLANC.

MONSIEUR LE BLANC.

Bonne nuit, monsieur le courrier, ne faites pas de mauvais rêves sur votre cheval. Allons vite, mes bottes.... Eh bien! qu'est-ce? toujours de l'humeur, madame Le Blanc! ah! il y a tant de femmes qui se réjouissent de voir

partir leurs maris, que je dois te savoir gré de ton chagrin. (*On frappe.*) On frappe... Ce sont nos gens, sans doute.

SCÈNE IV.

MONSIEUR LE BLANC, MADAME LE BLANC, DUPRÉ, ANGÉLIQUE, MERCOUR, EN JEUNE HOMME

MADAME LE BLANC, *à Mercour.*

C'est monsieur qui a demandé des chevaux?

MERCOUR.

Des chevaux?

MADAME LE BLANC.

Oui, milord. Votre courrier sort d'ici : il nous a dit que vous étiez fort pressé. Il a, ma foi, bien fait d'arriver : ce sont les derniers chevaux qui nous restent.

DUPRÉ, *se mettant à baragouiner l'anglais.*

Les derniers chevaux, très-bien. C'est mon maître qui a demandé les chevaux.

MERCOUR, *bas à Dupré.*

Eh mais, malheureux, ce n'est pas moi.

DUPRÉ, *bas à Mercour.*

N'allez-vous pas faire le scrupuleux?.... Vous l'entendez, il ne reste plus de chevaux. (*Haut et cherchant à imiter l'accent anglais.*) Goddem, monsieur postillon, dépèchez, je vous conjure; milord, il s'impatienté.

MADAME LE BLANC, *en servant le souper.*

Encore, milord prendra-t-il bien le temps de manger un morceau du souper qu'il a commandé.

DUPRÉ.

Qu'il a commandé ? . . . Ah ! oui. . . C'est le courrier, n'est-ce pas ? C'est un garçon charmant que ce courrier; comme il fait bien ses commissions !

MADAME LE BLANC, *à Angélique.*

Asseyez-vous, madame.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai pas faim.

MERCOUR.

Ni moi.

DUPRÉ, *en s'asseyant.*

Non, eh bien je mangerai pour trois.

MADAME LE BLANC.

Mais, milord, votre courrier nous a dit que vous n'aviez rien pris d'aujourd'hui.

DUPRÉ, *en mangeant.*

Si fait vraiment, milord a pris tout ce qu'il voulait prendre ; et quant à moi, je prené comme vous voyez. La vérité, c'est que milord ne voulé jamais de nourriture, quand il voyagé; et qu'il n'a commandé le souper que par attention pour moi, qui suis son intendant, son premier secrétaire, son. . . . Tel que vous le voyez, c'est un duc et pair d'Angleterre.

MONSIEUR LE BLANC, *en ôtant son chapeau.*

Oh ! oh !

ANGÉLIQUE.

Ah, Mercour ! à quelle démarche m'avez-vous contrainte ! que je me repens d'avoir consenti à vous suivre !

MERCOUR.

Il le fallait. Vous connaissez la faiblesse de votre père,

l'entêtement de votre tante. M. de Florvel est peut-être arrivé. Vous alliez être sacrifiée.

ANGÉLIQUE.

Où me conduisez-vous?

MERCOUR.

Chez ma mère: elle vous tend les bras. Nous apaiserons votre père; je me réconcilierai avec votre famille; et toute ma vie sera consacrée à vous rendre heureuse.

MADAME LE BLANC.

Si milord voulait seulement se rafraîchir, nous avons ici d'excellent Bourgogne.

DUPRÉ, *buvant.*

Excellent en vérité!.... Mais, milord et miladi feront conversation aussi bien dans la chaise de poste que dans l'auberge. Moi j'ai soupé; ainsi partons.

MERCOUR.

Attendez, il faut payer.

MONSIEUR LE BLANC.

Tout est payé, milord.

MERCOUR.

Comment payé?

DUPRÉ.

Eh certainement! le courrier.... je gage! oh, il a très-bonne mémoire; il n'oublié jamais rien. (*A Mercour.*) Souvenez-vous, milord, que vous l'avez chargé de payer partout d'avance, afin d'aller plus vite. (*A M. Le Blanc.*) Il est attaqué du spleen, et son mal est si violent qu'il lui ôte la mémoire.

MERCOUR.

Mais encore il faudrait.....

DUPRÉ.

Partir, milord, partir.

MERCOUR.

Mais les chevaux qui nous ont amenés ici.....

MONSIEUR LE BLANC.

Point d'inquiétude, milord; votre courrier nous les a recommandés; et ils seront parfaitement traités.

DUPRÉ.

Ménagez bien nos chevaux; ayez bien soin. Ne faites point courir le poste, entendez-vous.

MERCOUR, *en donnant de l'argent.*

Du moins, acceptez cela pour boire à ma santé.

MONSIEUR LE BLANC.

Je n'y manquerai pas. Allons, allons, partons. Je vous garantis que mes chevaux vont bien gagner votre argent.

DUPRÉ.

Et nous, dépêchons-nous de gagner le pays. (*A M. Le Blanc qui embrasse sa femme.*) Goddem, dépêchons, monsieur le maître postillon.

(Tous sortent, excepté madame Le Blanc.

SCÈNE V.

MADAME LE BLANC, SEULE.

PARLEZ-MOI des Anglais pour bien payer les guides! ce que c'est que l'éducation : ce milord parle aussi aisément la langue française que s'il était né à Paris. Voilà M. Le Blanc parti. Allons, travaillons et chantons en l'attendant, cela nous fera passer le temps plus agréablement.

(Elle ôte le couvert, et chante.)

Pour rendre son hôtellerie
Plus agréable aux voyageurs,
Un jour Guillaume se marie,
Et l'on va chez lui plus qu'ailleurs.
Sa femme est jeune, belle et blonde;
Il lui fait ainsi sa leçon :
Sois polie avec tout le monde,
Pour achalander la maison.

Or, il trouve un soir, près sa femme,
Certain voyageur sans façon.
Guillaume, à cet aspect, s'enflamme,
Il peste, il jure, on lui répond :
Eh quoi ! le cher époux me gronde,
Pour suivre trop bien sa leçon !
Je suis polie avec le monde,
Pour achalander la maison.

(On frappe.)

On frappe. Ah! ma foi, je n'ai plus ni chevaux, ni conducteur.

(Elle va ouvrir.)

SCÈNE VI.

MADAME LE BLANC, MILORD SPLIN, MILADI SPLIN.

MILORD.

Madame le maître, jé démandé pour toute suite nos cheval et le soupé.

MILADI.

Mone Diou ! quels chemins mauvais jé avé trouvé sur lé route ! je senté mon cœur défaillance.

MADAME LE BLANC.

Vos chevaux! Mais je n'ai pas de chevaux à vous, monsieur!

MILORD.

Pas de chevaux! et le Champagne, il n'est pas dans la maison?

MADAME LE BLANC.

Qu'est-ce que c'est que le Champagne?

MILORD.

C'est le domestique que jé avé pris à Paris pour courir la poste, et servir pour moi dé interprète dans les aubergistes.

MADAME LE BLANC.

Je n'ai vu qu'un courrier qui a demandé des chevaux et un souper.

MILORD.

Ça été le mien certainement.

MADAME LE BLANC.

Mais il est parti.

MILORD.

Parti! ça était bien malhonnête; il savait bien que jé avais beaucoup difficile pour parler le franc, et il laissé moi dans l'embarras.

MILADI.

Milord, temandez au moins les chevaux et le soupé. Je avais besoin du domestic Champégne beaucoup.

MADAME LE BLANC.

Les chevaux et le soupé? Mais on est venu les prendre.

MILORD.

Qui ça donc qui est venu?

MADAME LE BLANC.

Ceux qui les avaient demandés.

MILADI.

Mais c'est le Champégne qui les avé demandés.

MADAME LE BLANC.

Point du tout. Son maître est un Anglais, il est vrai; mais ce n'est pas vous.

MILORD.

Goddem zismen! scélérat de Champégne! il sera enterré dans un cabaret.

MILADI.

Est-ce qu'il y avait pas d'autres chivaux dans cet endroit?

MADAME LE BLANC.

Croyez-vous donc qu'on manque de chevaux dans une poste, madame? Il n'y en a pas pour le moment, il est vrai; mais ils vont bientôt rentrer.

MILADI.

Ah! mon Diou, mon cher milord, est-ce qu'il nous faudrait rester nous dans cette détestable auberge?

MADAME LE BLANC.

Comment, madame, détestable auberge! (*A part.*) Mais ces gens-là me sont suspects à moi. (*Haut.*) Allez, allez, madame, il vient tous les jours ici des gens qui vous valent bien, je crois. Et quant à nos derniers chevaux, la preuve que les Anglais à qui je les ai donnés étaient véritablement ceux qui les avaient demandés, c'est qu'ils parlaient français au moins et qu'on les entendait.

MILADI.

La bonne preuve! (*A part à milord.*) Pour moi, mon cher milord, je tremble beaucoup fort. Ce M. Florvel que vous avoir tué, il fera poursuivre nous.

MILORD.

Jé avoir tué, c'est le véritable; mais jé avoir tué en galant homme.

MADAME LE BLANC, *à part.*

Voyez-vous comme ils se consultent ensemble.

MILORD.

Au surplus, miladi, point perdre courage, jamais.

MILADI.

Vous êtes dans le raison. Je suis extrêmement et beaucoup inquiète : cependant il faut que jé affecte le visage bien gaiement, n'est-ce pas?

MILORD.

Oui, fort gaiement.

MILADI, à *l'hôtesse.*

Ma chère, en attendant lé chevaux, faite apporter pour nous un soupé; jé avoir une faim tiabolique.

MADAME LE BLANC.

Je vous assure, madame, que je n'ai plus rien; le milord qui sort d'ici a pris tout ce qui me restait.

MILADI.

Le milord! le milord! voilà un milord bien gourmandise.

MILORD.

Je suis furieux, terriblement, mordiable! je suis de la colère beaucoup.

MILADI.

Finissons, milord, jé avoir besoin de repos; lé fureur à vous mé avoir donné mon tiraillement de nerfs. Pouvez-vous toute suite donner une chambre à moi, madame?

MADAME LE BLANC.

Oh! deux, si vous voulez, madame. Tenez, celle-ci vous convient-elle?

MILORD.

Fort volontiers : nous rester dans lé chambre, pour que les chevaux reposent et prennent nourriture, car vous ne refuserez pas la nourriture à cheval, j'espère.

MADAME LE BLANC.

Soyez sans inquiétude, monsieur, ils seront traités ici comme des princes.

MILADI.

Fort très-bien : vous traitez les chevaux comme des princes; et nous, mon cher milord, nous serons traités comme des chevaux.

(Milord et miladi entrent dans une chambre.)

SCÈNE VII.

MADAME LE BLANC, SEULE.

Je ne sais qui sont ces gens-là, mais ce ne sont pas des Anglais; ils font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas bien parler français; mais ils n'ont pas l'esprit d'attraper l'accent. Il faut d'abord, ou que ceux-ci, ou que ceux de tantôt soient des menteurs. Or, ceux de tantôt étaient trop polis, trop honnêtes, ils m'ont trop bien payée... (*On frappe.*) Encore !... on dirait qu'ils se sont donné le mot pour arriver quand ils ne peuvent plus partir.

(Elle va ouvrir.)

SCÈNE VIII.

MADAME LE BLANC, DUFLOS, FLORVEL, JACQUINET.

JACQUINET, *conduisant M. Duflos.*

Entrez, entrez, monsieur; asseyez-vous. Je ne doute pas que nous n'ayons ici des renseignements très-satisfaisants. (*A madame Le Blanc.*) Madame, auriez-vous vu passer par ici une jeune personne.... avec....

DUFLOS.

Oui, madame, c'est ma fille qu'on m'a enlevée; c'est son ravisseur que je poursuis. Je veux le faire pendre.

FLORVEL.

Il est pourtant fort désagréable pour moi, qui me suis tué à moitié pour voir plus tôt mademoiselle votre fille, d'être obligé de m'achever pour courir après elle.

DUFLOS.

Patience, M. de Florvel, elle est encore digne de vous: j'en réponds.

MADAME LE BLANC.

Une jeune personne enlevée! Elle est ici, monsieur.

DUFLOS.

Elle est ici!

MADAME LE BLANC.

Ce n'est pas sans raison que ces prétendus Anglais m'étaient suspects. Ce sont eux, j'en suis sûre.

DUFLOS.

Cours au-devant de ma sœur, Jacquinet, et dis-lui qu'elle se hâte d'arriver, que sa nièce est retrouvée.

JACQUINET.

Oui, monsieur. Ah! nous la tenons enfin; et ce n'est qu'une histoire de plus à conter à vos amis.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MADAME LE BLANC, DUFLOS, FLORVEL, JACQUINET.

MADAME LE BLANC.

Je me doutais bien, à l'envie qu'ils avaient de partir, qu'il y avait là-dessous quelque mystère. Ma foi, il est bien heureux pour vous qu'ils n'aient point trouvé de chevaux ici : ils vous échappaient.

DUFLOS.

Où est-elle? où est-elle? Son ravisseur n'est pas Ducastel : il est incapable d'un pareil trait. Je parierais qu'il n'a plus sa jambe de bois.

MADAME LE BLANC.

Eh! mon Dieu, non, monsieur, il ne l'a plus.

DUFLOS.

Là, nous allons peut-être le trouver en jeune homme.

MADAME LE BLANC.

Justement.

DUFLOS.

Voyez-vous! Allons, allons, conduisez-nous vers eux.

MADAME LE BLANC, *montrant la chambre.*

Ils sont là.

DUFLOS.

Tous les trois?

MADAME LE BLANC.

Non, tous les deux.

DUFLOS.

Et l'infâme Dupré?

MADAME LE BLANC.

Ils n'avaient avec eux, je crois, qu'un postillon que ma servante a dû faire coucher en haut.

DUFLOS.

Eh quoi! ma fille seule avec son ravisseur!

MADAME LE BLANC.

Sans doute.

DUFLOS.

Comment avez-vous pu souffrir une telle violence chez vous, madame?

MADAME LE BLANC.

Il n'y a ici aucune violence, monsieur, et je vous réponds qu'ils sont tous deux de la meilleure intelligence.

FLORVEL.

Elle est encore digne de moi, disiez-vous tout à l'heure. Je joue ici un fort joli rôle, moi!

DUFLOS.

De la meilleure intelligence! je la tuerai! Oh! l'indigne! laissez-moi, laissez-moi.

MADAME LE BLANC.

Modérez-vous, modérez-vous, monsieur. N'allez pas déshonorer ma maison.

FLORVEL.

Doucement, doucement, M. Duflos! imitez ma modération. Il ne faut condamner personne sans l'entendre. Il faudrait que madame parlât à mademoiselle votre fille

avec douceur et tâchât de découvrir la vérité. Quant au ravisseur, c'est une horreur, et je suis courroucé, car j'aime les mœurs, moi : allez chez le magistrat du lieu, rendez plainte, faites-le mettre en lieu de sûreté. Aucune mère ne peut être tranquille sur sa fille, tant qu'une pareille espèce est en liberté.

MADAME LE BLANC.

Oui, monsieur, laissez moi faire; je vais parler à mademoiselle votre fille; et j'aime à me flatter qu'il ne s'est encore rien passé de désagréable ni pour vous, ni pour elle. Fanchette, conduisez monsieur chez le juge de paix du canton.

FLORVEL.

Venez, venez, M. Duflos, je vais vous accompagner.

DUFLOS.

Si jamais on me reprend à raconter quelque histoire!....

(Duflos et Florvel sortent.)

SCÈNE X.

MADAME LE BLANC, seule.

Ce pauvre cher homme! il n'a pas assez de son infirmité; il faut que sa fille lui donne encore de nouveaux tourments! j'ai bien peur de ne pas réussir. Elle a paru trop éprise de ce prétendu Anglais. Essayons cependant. (*Elle va à la porte de la chambre de miladi.*) Madame, madame!

SCÈNE XI.

MILADI SPLIN, MADAME LE BLANC.

MILADI.

Que voulez-vous ?

MADAME LE BLANC.

Pourrais-je vous dire un mot en particulier ?

MILADI.

Particulier ! que voulez-vous entendre, particulier ?

MADAME LE BLANC.

Je veux dire seule.

MILADI.

Seule ! mon mari, il est endormi et vous pouvez parler à moi.

MADAME LE BLANC.

Votre mari ! (*A part.*) Je ne sais comment m'y prendre.

MILADI, *à part.*

Avé ton appris quelque chose pour cet malheureux duel? au moindre mot, je tremble partout.

MADAME LE BLANC.

Je voudrais.... madame.... vous persuader de l'intérêt que je prends à vous et à votre respectable famille.... Pour mériter toute votre confiance.... quoique je n'en aie plus besoin.... car enfin, je sais tout.

MILADI.

Vous savez tout ! Et moi, jé ignoré absolument, ma chère mistriss.

MADAME LE BLANC.

Vous vous troublez malgré vous. Allons, allons, ne

feignez plus avec moi. Les gens qui vous poursuivent sont arrivés.

MILADI.

Arrivés! ah! mon Dieu, je suis saisie extrêmement fort.

MADAME LE BLANC.

Je n'ai pu me dispenser de leur découvrir la vérité; et ils sont allés chez le magistrat du lieu pour rendre plainte.

MILADI.

Chez le magistrat pour plainte! ah! si vous connaissez le pitié!

MADAME LE BLANC.

Eh! mademoiselle, mettez-vous à votre aise, et parlez-moi bon français, puisque je sais tout.

MILADI.

Bone franchais! je vous jure que moi inquépéble pour parler autrement; mais je supplié vous, sauvez mon mari.

MADAME LE BLANC.

Ne rougissez-vous pas de l'appeler votre mari?

MILADI.

Rougir moi, oh! je suis trop beaucoup passionnément attachée fort à lui; mais jé craigné tout.

MADAME LE BLANC.

Vraiment, vous avez raison; je ne voudrais pas qu'il m'arrivât ce qui peut lui arriver.

MILADI.

Il été innocente, je vous jure. Voici mon histoire fort véritablement. Nous étions logés dans l'hôtel de London.

MADAME LE BLANC.

L'hôtel de London !

MILADI.

Yès, ma chère, dans Paris. Un soir, arrivant dans mon maison, jé trouvé dans lé chambre de moi le monsieur de Florvel; une fat que je ne connais que pour quelquefois seulement. Je suis surprise, je jetté un cri; mon mari est venu toute suite : ils se battent, il tué lé monsieu. Avait-il pu faire autrement ? jé demande.

MADAME LE BLANC.

Quel conte en l'air me faites-vous là, mademoiselle? ah! que monsieur votre père s'abuse sur votre compte !

MILADI.

Monsieur mon père !

MADAME LE BLANC.

Oui, mademoiselle : il est ici. Il ne pouvait se persuader que vous fussiez d'accord avec votre ravisseur. De grâce, rendez-vous à mes prières. Vous êtes bien jeune encore, et je ne désespère point de votre conversion. Renoncez à ce malheureux qui paraît avoir pris sur vous un si grand ascendant, et laissez-moi la satisfaction de vous réconcilier avec l'honnête homme de père que le ciel vous a donné.

MILADI.

Ma chère mistriss, je né avais jamais su parler le français; mais je crois que dans cé moment, je ne le entend pas; car moi, pas pouvoir comprendre un mot à tout ce que vous dites.

(Elle s'assied.)

SCÈNE XII.

MILADI SPLIN, MADAME LE BLANC, FLORVEL.

FLORVEL.

C'est un terrible homme que ce monsieur Duflos. Il s'amuse à raconter son histoire au juge avec des détails qui ne finissent plus. Ma foi, je ne peux pas y tenir.

MADAME LE BLANC, *à Florvel.*

Tenez, la voilà; je viens de lui faire un sermon qui vous aurait arraché des larmes; mais j'ai perdu ma peine : elle a bien de la perversité pour son âge.

FLORVEL.

Ma parole d'honneur, elle a une charmante tournure pour une femme de province!

MADAME LE BLANC.

Tenez, mademoiselle, voici votre prétendu.

MILADI, *se levant.*

Mon prétendu, à moi!

FLORVEL.

Pardon, mademoiselle, si je me présente.... Eh mais...! me trompé-je.... Non; la rencontre est unique... C'est miladi Splin!

MILADI.

Je ne me trompe pas, c'est lui.... C'est l'homme que mon mari il avait tué : apparemment il n'est pas mort.

FLORVEL.

Expliquez-moi, belle dame, par quel bienheureux hasard vous passez ici pour la fille de monsieur Duflos; quant

à moi, je suis enchanté de vous rencontrer. Sur mon âme, on n'est pas plus jolie femme que vous..... convenez pourtant que l'autre jour votre mari est arrivé bien mal à propos.

MADAME LE BLANC, *à part.*

Eh mais, qu'est-ce que cela signifie? Il la courtise au lieu de la gronder.

SCÈNE XIII.

MILADI SPLIN, MADAME LE BLANC, FLORVEL, MILORD SPLIN.

MILORD.

Eh bien, madame, nos chevaux sont-ils en état pour partir? (*Voyant Florvel.*) Qu'est-ce que je aperçois? Il est ressuscité! Je avais pourtant....

FLORVEL.

Encore le mari! ces animaux-là se rencontrent partout.

MILORD.

Retirez-vous, monsieur, retirez-vous. Je suis un peu brutal de mon nature, vous savez. Si j'ai manqué vous à Paris, ici je manquerai pas peut-être.

MADAME LE BLANC.

Eh mais, je n'y conçois rien: c'est le ravisseur qui semble menacer l'autre!

SCÈNE XIV.

MILADI SPLIN, MADAME LE BLANC, FLORVEL, MILORD SPLIN, MADAME BERTRAND, JACQUINET, DUFLOS.

DUFLOS, *parlant de la coulisse.*

Venez, venez, ma sœur, suivez Jacquinet; il vous conduira jusqu'à ma fille.... Madame l'hôtesse, êtes-vous là, madame l'hôtesse?

MADAME LE BLANC.

Oui, monsieur, me voilà.

DUFLOS.

Où est ma malheureuse fille?

MADAME LE BLANC.

Elle est là, devant vous, monsieur.

DUFLOS, *à miladi.*

Cruelle enfant!

MILADI.

Sans doute, ce monsieur il été folle.

DUFLOS.

Comment as-tu pu te décider à quitter ton père, pour suivre un malheureux!... Où est le ravisseur?

MADAME LE BLANC.

Là, monsieur.

DUFLOS, *à milord.*

Scélérat! on t'apprendra à enlever les honnêtes filles, et à voyager tête à tête avec elles!

MADAME BERTRAND.

Extravaguez-vous, mon frère? J'ai beau chercher ma nièce, je ne la vois pas.

DUFLOS.

Comment, Jacquinet, ce n'est pas là ma fille!

JACQUINET.

Eh non, monsieur, ce n'est pas là mademoiselle.

MILORD.

Tout le monde il est folle dans cet auberge.

MILADI.

Excepté nous, milord.

FLORVEL.

Point du tout, milord; votre femme est assez jeune et assez jolie pour qu'on la prenne pour une demoiselle. Madame l'a prise pour la fille de monsieur; on vous a pris pour le ravisseur. La vérité, c'est que ni le ravisseur ni la fille ne sont ici.

DUFLOS.

Mais ils ont pourtant pris ce chemin: l'hôtesse a dû les voir.

MADAME LE BLANC.

Je n'ai vu qu'un milord qui voyage avec sa femme.

DUFLOS.

C'est avec ma fille qu'il voyage.

MILORD.

Comprenez-vous? Vous verrez que ce monsieur qui a emporté la fille, il a emporté le cheval, il a emporté le soupé.

MILADI.

Ce cher monsieur, il aime considérablement les provisions.

MADAME BERTRAND.

Si vous ne vous étiez pas amusé ici, mon frère, vous les auriez- peut-être rejoints à présent.

DUFLOS.

Allons, voilà ma sœur avec ses reproches! songez qu'ils marchent pendant que vous parlez. Au lieu de me quereller, courons vite à leur poursuite.

JACQUINET.

Oui, courons.

(Il sort avec Duflos et madame Bertrand.)

FLORVEL.

Sans doute; partons. (*A part en s'en allant.*) Au fond, si monsieur Duflos peut retrouver sa fille, c'est une excellente affaire; et je ne dois rien négliger. (*A miladi.*) Désespéré de ne pouvoir rester, miladi; sans rancune, milord.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

MILORD, MILADI, MADAME LE BLANC.

MILORD.

Vous voyez bien, madame l'auberge, que je avais pas tort, quand je diré que vous avez donné nos chivaux.

MADAME LE BLANC.

Eh, que voulez-vous, milord! Votre courrier nous dit que vous devez prendre la poste ici, et nous laisser vos chevaux; ce monsieur arrive; il nous laisse des chevaux....

MILORD.

Quoi! son chevaux? Il est encore ici?

MADAME LE BLANC.

Oui, monsieur.

MILADI.

Et faut les prendre, milord, sans aucun scrupule.

MILORD.

Sans doute, il avait bien pris les nôtres. Miladi, nous partir tout de suite.

MILADI.

Milord, nous partir tout de suite; vous avez raison. Partir tout de suite.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène est à l'auberge de la poste suivante.

SCÈNE I.

SUZANNE, SEULE, ENDORMIE, SE RÉVEILLANT.

N'A-T-ON pas frappé ?.... Non. S'il est agréable parfois pour une servante d'auberge, jeune et jolie, de voir arriver les voyageurs, il faut convenir qu'il est bien dur d'être obligée de passer la nuit à les attendre. C'est un Anglais qui voyage avec sa femme, m'a dit son ivrogne de courrier. Tant mieux ! Quoique je sois sortie d'assez bonne heure de mon pays pour en avoir perdu l'accent, j'aime toujours l'Angleterre : et c'est un plaisir pour moi que de trouver des Anglais avec qui je puisse parler ma langue maternelle..... Je m'étais endormie là ; et je me sens toute je ne sais comment.... (*On entend frapper à la porte.*) Pour le coup je ne me trompe pas ; on frappe, et voilà nos voyageurs.

(Elle va ouvrir la porte.)

SCÈNE II.

SUZANNE, MONSIEUR LE BLANC, DUPRÉ.

DUPRÉ, *en dehors, toujours baragouinant l'anglais.*

EH non ! milord, restez dans la chaise de poste : votre courrier est un garçon exact ; il aura fait sans doute préparer des chevaux.

MONSIEUR LE BLANC.

Parbleu, il n'aura fait que son devoir ! Bonsoir, Suzanne.... Les chevaux de milord sont-ils prêts ?

SUZANNE.

S'ils sont prêts ? Son courrier a eu le temps de vider ses deux bouteilles ici en l'attendant : il s'est impatienté, il est parti.

DUPRÉ, *à part.*

Bon, nous allons encore escamoter ses chevaux !

MONSIEUR LE BLANC.

Deux bouteilles ? Il n'en a vidé qu'une chez moi. S'il va toujours ainsi en augmentant de poste en poste, il ne pourra plus se soutenir en arrivant à Calais.

DUPRÉ, *à part.*

S'il nous fait préparer ainsi des chevaux à chaque poste, nous ne serons pas long-temps en voyage.

SUZANNE, *à Dupré.*

Good Morow sir, j am very glad to see you. You are an Anglishman ?

DUPRÉ.

Plaît-il ?

SUZANNE.

J am very glad to see an Anglishman.

DUPRÉ.

Qu'est-ce que vous dites ?

SUZANNE.

Do you understand Anglish ?

DUPRÉ.

Le diable m'emporte....

MONSIEUR LE BLANC, *à Dupré.*

C'est une Anglaise; j'avais oublié de vous le dire.

DUPRÉ.

Ah! je commence à comprendre; et elle me parle anglais peut-être. (*A part.*) Je suis pris.

MONSIEUR LE BLANC.

Sans doute; et vous devez l'entendre, puisque vous êtes Anglais?

DUPRÉ.

Oui, vous avez raison: je suis Anglais. (*Ap art.*) Comment me tirer de là? (*Haut.*) Nos chevaux sont prêts et je vais partir.

MONSIEUR LE BLANC.

Mais....

DUPRÉ.

(*A part.*) Diable! (*Haut.*) Milord il s'impatienté. J'y suis, j'y suis tout à l'heure. L'entendez-vous qui m'appelle?

SUZANNE.

Mais comment se fait-il que vous n'entendiez pas?....

DUPRÉ.

Rien de plus simple: j'étais si petit quand j'ai quitté l'Angleterre, que j'ai gardé l'accent, mais oublié la langue. Joignez à cela que, depuis que je suis en France, je n'ai jamais pu parvenir à apprendre le français! Aussi j'éprouve des difficultés fort grandes pour m'exprimer. Voilà pourquoi je suis si pressé d'arriver en mon pays. Désespéré de ne pouvoir converser avec vous plus long-temps. Au revoir, ma chère compatriote.

(Il se sauve.)

SCÈNE III.

MONSIEUR LE BLANC, SUZANNE.

SUZANNE.

VOILA qui est particulier, par exemple; il m'est arrivé tout le contraire; j'ai perdu l'accent, mais je me souviens de la langue. Je ne sais, mais je doute que ce soient là des Anglais!

MONSIEUR LE BLANC.

Ce ne sont pas des Anglais! Tu t'y connais, à ce qu'il me paraît. Le courrier t'a joliment payée, n'est-ce pas? eh bien, le maître va presque en donner autant pour boire au postillon. Va, va, ou je me trompe fort, ou le maître de cet homme-là joue un rôle dans le parlement d'Angleterre... Mais je m'amuse ici, et ma femme m'attend. Bonsoir Suzanne.

SUZANNE.

Bonsoir, voisin : bien des choses à votre femme.

MONSIEUR LE BLANC.

Je n'y manquerai pas.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

SUZANNE, SEULE.

ELLE est bien heureuse sa femme. Une bonne maison, un bon mari. Ah! ça m'arrivera peut-être aussi quelque jour; mais il ne viendra plus personne, je crois; je vais me coucher. (*On entend frapper à la porte.*) Allons,

il est écrit que je ne dormirai pas de la nuit. (*Elle va ouvrir.*) Comment ! trois chaises à la fois !

SCÈNE V.

SUZANNE, MILORD ET MILADI SPLIN, DUFLOS, MADAME BERTRAND, JACQUINET, FLORVEL.

MILADI.

MADAME la fille, le domestique-courrier a dû retenir des chevaux pour nous, et faire le paiement ?

MADAME BERTRAND.

Mademoiselle, avez-vous vu passer par ici une jeune personne ?

DUFLOS.

Vite, vite, la fille, des chevaux ?

FLORVEL.

En vérité, je n'y tiens plus, et je suis dans un état à faire peur ; je parie...

JACQUINET.

Moi, je tombe de sommeil.

SUZANNE.

Doucement, doucement, s'il vous plaît ; parlez tour à tour, si vous voulez que je vous entende. (*A miladi.*) Qu'est-ce que vous dites, madame ? qu'on a dû vous retenir des chevaux, et les payer ? Je n'ai vu qu'un courrier qui m'a payé des chevaux ; mais on est venu les prendre.

MILADI.

Là, il était lé même tour, lé poste dernier.

MILORD.

Ça été une manière fort commode pour voyager.

MILADI.

Heureusement, mon cher milord, que nous ne sommes plus dans le pressement de arriver bien vite, puisque ce monsieur il est pas tué.

SUZANNE, *à Duflos.*

Vous, monsieur, vous voulez des chevaux ?

MADAME BERTRAND.

Oui, sans doute, et tout de suite.

SUZANNE.

Un moment, madame, un moment.

DUFLOS.

Oh ! nous n'avons pas le temps d'attendre.

SUZANNE.

Aussi, monsieur, vous n'attendrez pas. Eh ! Jacques, vite, vite, quatre chevaux et deux postillons.

MILADI.

Milord, mon cher, donné à moi la chaise, que je repose.

SUZANNE, *à Duflos.*

Monsieur ne serait-il pas un ancien militaire ?

DUFLOS.

Et je le serais encore, si je ne m'étais trouvé trop près d'une batterie de canons, à la bataille de Fontenoi.

SUZANNE.

Vous y étiez donc, monsieur ? J'entends dire à tout le monde que ce sont les Français qui ont gagné la bataille, et je n'ai jamais pu savoir au juste....

DUFLOS.

Oh bien, puisque les chevaux ne sont pas prêts, je peux vous donner là-dessus des détails authentiques, approchez seulement un siège, et écoutez.

(Il s'assied.)

SUZANNE, *approchant un siège.*

De tout mon cœur.

MADAME BERTRAND.

Eh bien, ne voilà-t-il pas mon frère avec sa manie !

FLORVEL.

Mais, si vous contez une histoire à chaque poste, nous ne rattraperons jamais votre fille.

DUFLOS.

C'est en attendant les chevaux.

MADAME BERTRAND.

Je m'en vais partir avec M. de Florvel, je vous en préviens, monsieur Duflos.

FLORVEL.

C'est bien dit, partons.

MADAME BERTRAND, *apercevant les papiers qui sont sur la table.*

Quels sont donc ces papiers ?

SUZANNE.

C'est la gazette de Londres.

MADAME BERTRAND.

Une gazette ! j'aurai bien le temps de la lire pendant que monsieur Duflos contera son histoire.

MILADI.

De London ! oh, vous ne lirez pas toute seule, madame ; c'est pour moi une satisfaction fort grand que les papiers-nouvelles.

FLORVEL.

C'est donc ainsi que nous partons, madame ?

MADAME BERTRAND.

C'est l'affaire d'un instant.

(Elle s'assied et lit.)

FLORVEL.

Dans quelle famille me suis-je fourré ! la fille s'enfuit, le père conte une histoire, et la tante lit les nouvelles.

DUFLOS.

C'était une fière journée que celle où les soldats français se couvrirent d'une gloire immortelle, et qui fut, au contraire, marquée par la honte de l'armée du duc de Cumberland.....

MILORD.

Prenez donc garde à ce que vous dites, monsieur. Faites tant que vous voudrez l'éloge des armées françaises, mais...

MILADI.

Certainement, mais mon cher milord, point dé emportement, jé démandé à vous.

FLORVEL.

A l'autre à présent.

DUFLOS.

Eh, monsieur, avant de songer à disputer, apprenez à parler français.

MILORD.

Vous, monsieur, apprenez à vous taire.

SUZANNE.

Eh, messieurs, parlez sans emportement, s'il vous plaît !

MADAME BERTRAND.

Quel bruit ! une chambre, s'il vous plaît, la fille ?

SUZANNE, *en la reconduisant.*

En voici une, madame.

(Madame Bertrand sort, Suzanne revient.)

SCÈNE VI.

SUZANNE, MILORD ET MILADI SPLIN, DUFLOS, JACQUINET, FLORVEL.

MILORD.

Je suis dans un courroux.

MILADI.

Milord, pensez, ce monsieur, il été vieille et infirme, laissez dire lui, et venez.

MILORD.

Fort bien; vous avez raison et je pardonne.

MILADI.

Mademoiselle la fille, une chambre et le soupé tout de suite?

SUZANNE.

Vous allez être servie, madame.

MILADI.

Donnez lé main à moi, Milord. O mon Dieu, que de traversement dans ce route!

MILORD.

Je vous suivrai, miladi; mais je suis encore bien plus que mécontent, et vous devez soutenir beaucoup mieux le bonneur de la nation anglaise.

(Milord et miladi entrent dans une chambre.)

SCÈNE VII.

SUZANNE, DUFLOS, JACQUINET, FLORVEL.

DUFLOS.

Ah çà ! vous m'écoutez ?... Le maréchal de Saxe...

FLORVEL.

Monsieur Duflos, si vous persistez à raconter votre histoire, je vais me coucher, je vous en avertis.

DUFLOS.

Eh, monsieur, allez vous coucher, et ne me rompez pas la tête.

FLORVEL.

Oui ! Eh bien, épouse votre fille qui voudra, je suis votre serviteur.

(Il sort.)

JACQUINET.

Je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher d'aller me coucher comme les autres. Bonsoir, la compagnie.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

SUZANNE, DUFLOS.

DUFLOS.

Or donc, le maréchal de Saxe... On frappe, je crois.

SUZANNE.

On y va : attendez un instant ; je suis à vous dans la minute.

(Elle va ouvrir.)

SCÈNE IX.

SUZANNE, DUFLOS, MERCOUR, DUPRÉ, ANGÉLIQUE.

SUZANNE.

Eh! c'est le valet du seigneur anglais qui sort d'ici. Avec son maître, sans doute.

DUPRÉ.

Dieux ! c'est monsieur Duflos !

ANGÉLIQUE.

Mon père !

MERCOUR, *la main enveloppée d'un mouchoir.*

Nous sommes perdus.

SUZANNE.

Comment se fait-il ?...

DUPRÉ.

Chut! parlez bas. Nous avons été attaqués par des voleurs... il nous a fallu revenir sur nos pas.

SUZANNE.

Vous n'êtes donc plus Anglais?

MERCOUR.

Au nom du ciel, parlez bas! (*En montrant Duflos et donnant de l'argent à Suzanne.*) Tenez, prenez ma bourse, et que cet honnête vieillard ne se doute pas de notre arrivée.

DUPRÉ.

Non : ne vous cachez pas ; il me vient une idée... (*à Angélique.*) Éloignez-vous un moment, je vous prie.

(Suzanne emmène Angélique.)

MERCOUR.

Quel est ton dessein ?

DUPRÉ.

Vous êtes maintenant en jeune homme. Vous avez vos deux jambes, et vous êtes blessé au bras; secondez-moi, et tout ira bien.

SCÈNE X.

SUZANNE, *revenant*; DUFLOS, MERCOUR, DUPRÉ, ANGÉLIQUE.

DUFLOS.

Eh bien! y êtes-vous, la fille?

SUZANNE.

Oui, monsieur.

DUFLOS.

Bon! le maréchal de Saxe....

DUPRÉ, *s'écriant.*

Dieux! c'est monsieur Duflos!

DUFLOS.

N'est-ce pas Dupré que j'entends?

DUPRÉ.

Oui, monsieur, c'est moi-même, qui reviens avec mademoiselle votre fille.

DUFLOS, *se levant.*

Ma fille est ici! ma sœur, madame Bertrand, venez donc, ma fille est retrouvée.

SCÈNE XI.

SUZANNE, DUFLOS, MERCOUR, DUPRÉ, ANGÉLIQUE, MADAME BERTRAND.

MADAME BERTRAND.

Que dites-vous, monsieur Duflos? ma nièce est retrouvée? N'est-cè point encore une fausse nouvelle? Où est-elle? où est-elle?

DUPRÉ.

Chut! madame, parlez bas; elle est là qui repose.

MADAME BERTRAND.

Comment! c'est ce coquin de Dupré, je crois!

DUFLOS.

Oui, vraiment, c'est ce scélérat; il faut le faire pendre.

DUPRÉ.

Doucement, doucement donc, monsieur; ne pendons personne, s'il vous plaît.

DUFLOS.

Comment, malheureux! après avoir favorisé l'enlèvement de ma fille....

DUPRÉ.

Moi! ah, monsieur, avez-vous pu me croire capable d'une pareille action? non, monsieur, vous ne le croyez pas.

MADAME BERTRAND.

Nous ne le croyons pas!

DUPRÉ.

Non, vous ne le croyez pas. Ah! que vous vous repentirez de ces odieux soupçons, quand vous saurez que c'est à

moi, monsieur, que vous devez le retour de mademoiselle.

DUFLOS.

A toi !

DUPRÉ.

A moi, oui, monsieur, à moi. Je m'étais endormi tantôt, comme madame, pendant cette superbe histoire que vous racontiez. Je me réveille ; on avait enlevé mademoiselle ; je prends un cheval... j'arrive à cette poste, tout en nage. Demandez à cette fille, monsieur, avec quelle chaleur j'ai pris des renseignements sur le cher objet que vous poursuiviez.

SUZANNE.

Oui, oui, monsieur. Oh ! c'est bien vrai. C'est un garçon précieux, dont vous ne sauriez trop payer le zèle.

DUPRÉ.

Vous l'entendez, monsieur, je ne lui fais pas dire. Enfin, à une demi-lieue d'ici, j'entends un coup de pistolet, j'accours. Je vois la chaise arrêtée. C'était monsieur Mercour que le ciel envoyait au secours de mademoiselle. N'est-il pas vrai ?

MERCOUR.

Oui, monsieur, c'était moi-même. J'arrivais de Paris, où mes affaires m'avaient moins retenu que je ne comptais.

DUPRÉ.

A ma vue les lâches prennent la fuite ; mais il avait fait mordre la poussière au ravisseur. Vous savez bien ce prétendu vieillard, avec sa fausse jambe de bois ?

DUFLOS.

Oui.

DUPRÉ.

Vous ne le verrez plus ; il est mort.

DUFLOS.

Je ne m'étais pas trompé. C'étaient des brigands de la troupe de cette forêt.

DUPRÉ.

Oh, mon Dieu, oui! Ils conduisaient mademoiselle dans leur caverne.

MADAME BERTRAND.

Vous êtes blessé, Mercour?

MERCOUR.

Oh! ce n'est rien, madame.... Une légère blessure au bras.... J'aurais donné ma vie de bon cœur pour pouvoir vous rendre mademoiselle votre nièce.

DUFLOS.

Ah, Mercour! quelle reconnaissance ne vous dois-je pas!... Et toi, mon cher Dupré.... tiens, prends ma bourse.

DUPRÉ.

Fi donc, monsieur! croyez-vous que ce soit l'intérêt qui me guide? Je n'ai fait que mon devoir; et si je prends, c'est uniquement pour ne pas vous désobliger.

SUZANNE.

Voici mademoiselle votre fille.

SCÈNE XII.

SUZANNE, DUFLOS, MERCOUR, DUPRÉ, ANGÉLIQUE, MADAME BERTRAND.

DUFLOS.

Viens, viens, ma chère enfant, que je t'embrasse.

MADAME BERTRAND.

Ah! ma chère nièce, que cet événement nous a causé de peines!

ANGÉLIQUE.

Daignerez-vous me pardonner, mon père?

DUPRÉ, *faisant des signes à Angélique.*

Vous pardonner, mademoiselle! vos chers parents se croient trop heureux de vous embrasser.

DUFLOS.

Assurément.

MADAME BERTRAND.

Sans doute.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous cacherai pas que la répugnance invincible que je me sentais d'avance pour monsieur de Florvel....

DUFLOS.

Répugnance invincible.... Vous l'entendez, ma sœur; je n'aime guère votre monsieur de Florvel, au moins.

MADAME BERTRAND.

Ma foi, ni moi non plus.

DUFLOS.

Il dort, et nous allons partir.

MADAME BERTRAND.

Il faut respecter son sommeil.

DUFLOS.

C'est bien dit. Ma fille, Mercour vient de t'arracher des mains des brigands qui t'enlevaient; et je ne crois pouvoir mieux faire que de donner ma fille à son libérateur.

ANGÉLIQUE.

Mercour, mon libérateur! Eh! mais, c'est lui qui m'a ravie!...

DUPRÉ.

Des mains des brigands.... avec une intrépidité.... Vous n'avez pas vu cela, mademoiselle, vous étiez évanouie.

SCÈNE XIII.

SUZANNE, DUFLOS, MERCOUR, DUPRÉ, ANGÉLIQUE, MADAME BERTRAND, MILORD ET MILADI SPLIN, SORTANT DE LEUR CHAMBRE; CHAMPAGNE, TOUT-A-FAIT IVRE.

CHAMPAGNE.

Ecoutez donc, vous autres, pourriez-vous m'enseigner monsieur mon maître, s'il vous plaît?

MILORD.

Ah! te voilà, coquin!

MILADI.

D'où viens-tu, fripon?

MILORD.

Je té avais commandé de l'empressement.

CHAMPAGNE.

Doucement, allons, bride en main, je vous en prie. Demandez sur toute la route si je ne vous ai pas fait pré-

parer des chevaux magnifiques. Ce n'est pas ma faute à moi si vous n'arrivez pas assez vite pour les prendre.

DUPRE.

Non, monsieur, je vous garantis que ce n'est pas sa faute.

CHAMPAGNE, *en montrant Suzanne.*

Demandez à cette aimable enfant si je n'ai pas été obligé de vider deux bouteilles ici en vous attendant, et de partir, parce que vous ne veniez pas. Il m'en a fallu vider trois à la poste suivante; mais, comme j'aurais été forcé d'en vider quatre à la poste d'après, j'ai pris le parti de retourner sur mes pas, par esprit de modération.

MILORD.

Demandé-moi comment il a pu se comporter dans son cheval.

MILADI.

Il est pleine de vin.

CHAMPAGNE.

Oh! je suis revenu avec de bons enfants, une douzaine de postillons et de chevaux de renvoi, qui ont eu pour moi infiniment d'attentions.

DUPRÉ.

Une douzaine de chevaux! Il y en aura pour tout le monde. Milord va prendre la route d'Angleterre; nous, celle du château de M. Duflos; et M. de Florvel, celle de Paris, quand il sera réveillé.

DUFLOS.

C'est entendu. Allons, viens, mon cher Mercour. Tu seras mon gendre; et, Dieu merci, j'aurai quelqu'un qui m'écoutera, et qui ne dormira pas quand je conterai.

VAUDEVILLE.

ANGÉLIQUE.

Ah ! dans une seule journée,
Que d'imprévus événements !
D'abord, je me trouve entraînée,
Malgré moi, loin de mes parents ;
Et puis, contre toute espérance,
Mon père vous donne ma main.
Mercour, j'en fais l'expérience,
L'amour fait voir bien du chemin.

DUPRÉ, *à Mercour.*

Vous épousez mademoiselle,
Vos vœux sont donc enfin remplis !
Voulez-vous d'un valet fidèle
Ecouter encor les avis ?
Toujours en amour votre usage,
Monsieur, fut de marcher grand train ;
Mais, après votre mariage,
N'allez pas rester en chemin.

MILADI SPLIN.

Dites à moi quel homme étrange
A fait naître ces quiproquos.
Du soupé à nous il s'arrange,
Et nous prend encor nos chevaux.
Sans mentir, cet homme il possède
Le secret pour aller bon train.
Du bien des autres quand on s'aide,
On fait très-vite son chemin.

SUZANNE, *à Dupré*

Vous n'étiez pas trop à votre aise
Lorsque je vous interrogeais ;
Mon cher, pour tromper une Anglaise,
Il faut au moins savoir l'anglais.

En vain vous vouliez me répondre,
Vous y perdiez votre latin.
Si vous allez jamais à Londre,
Apprenez l'anglais en chemin.

MERCOUR, *au public.*

J'entends un critique sévère
Sur cet ouvrage prendre feu ;
Aux règles la pièce est contraire,
Où donc est l'unité de lieu ?
Un argument de cette espèce
Ne me paraît pas bien malin ;
On court deux postes dans la pièce,
Ce n'est pas là trop de chemin.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LE COUSIN
DE
TOUT LE MONDE,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 22 juillet 1793.

PRÉFACE.

Une anecdote bien connue m'a donné l'idée de cette petite pièce. Un amateur de fêtes et de festins guettait les noces dans les paroisses, chez les notaires, les traiteurs, se mêlait aux deux familles, passant dans chacune pour un parent de l'autre, se mettait à table, découpait, faisait admirer son esprit et son appétit, chantait en l'honneur des mariés, et, après s'être montré aussi infatigable à la danse qu'au repas, sortait sans être reconnu, et emportait l'estime des vieilles tantes et des jeunes cousines. Cette anecdote paraîtra vraisemblable à tous ceux qui ont assisté aux noces nombreuses de quelques bourgeois de Paris.

La pièce n'est qu'une esquisse; mais elle me paraît assez complète. Le dialogue est naturel, et les mœurs ont de la vérité.

La scène dans laquelle le jeune homme déclare son amour à sa cousine devant son aïeule rappelle une situation bien usée au théâtre, depuis la scène charmante du Malade imaginaire, où Cléante et Angélique se parlent d'amour en présence d'Argan et des Diafoirus.

L'usurier qui reconnaît un cousin véritable dans le prétendu cousin des deux familles offre une rencontre plus heureuse que vraisemblable; mais elle est comique à la représentation.

A l'égard de la fausse opinion que le beau-père et le gendre futur cherchent à se donner de leur fortune, il ne faut pas crier à l'invraisemblance. Plus d'un père se fait plus riche qu'il n'est, pour bien marier sa fille. Plus d'un jeune libertin compte sur la dot de sa prétendue, pour payer ses créanciers. Dans cette petite comédie, le piége se découvre la veille du mariage. Dans le monde, il ne se découvre trop souvent que le lendemain.

PERSONNAGES.

MONSIEUR ALBERT, négociant.
MADAME ALBERT, sa mère.
HENRIETTE, sa fille.
SINCLAIR, son neveu, amant de Henriette.
MONSIEUR ROBIN, prétendu de Henriette.
MADAME DE LA GUIARDIÈRE, cousine de M. Robin.
MONSIEUR BERNARD, usurier.
DOUSTIGNAC, Gascon, son cousin.
UN GARÇON TRAITEUR.
PLUSIEURS PARENTS DES DEUX FAMILLES, personnages muets.

La scène est à Paris, dans une promenade publique. On voit sur le côté la maison d'un traiteur, sur la porte duquel est écrit : ROBERT FAIT NOCES ET FESTINS.

LE COUSIN
DE
TOUT LE MONDE.

SCÈNE I.

DOUSTIGNAC, SEUL, LISANT L'INSCRIPTION.

ROBERT fait noces et festins. La bonne maison ! Hélas ! pourquoi faut-il qu'il me soit défendu d'y entrer ! J'ai vu le jour aux bords de la Garonne. On ne sait, en me regardant, si la nature a voulu faire de moi un Hercule ou un Adonis : en fait d'esprit, je défierais toute une académie. Eh donc, que fais-tu de toutes ces qualités, bélître ? Le bien des sots n'est-il pas la propriété des gens de mérite ? Pourquoi faut-il que monsieur tel ou tel, que je pourrais nommer, soient tous les jours dans le cas de mourir d'indigestion, tandis que moi, sandis, quand j'entends sonner l'heure de dîner, je suis forcé d'aller me promener ?

(Il se promène.)

SCÈNE II.

DOUSTIGNAC, SINCLAIR.

SINCLAIR, *lisant l'inscription.*

Robert fait noces et festins. C'est donc ici que se fera la noce de ma belle cousine ; et ce n'est pas moi qui

l'épouse ! On signe le contrat ce soir ici, et je n'ai pas encore osé lui déclarer mon amour ! On la marie, et je suis le premier garçon de la noce ! Ah ! trop malheureux Sinclair !

(Il se promène, et heurte Doustignac.)

DOUSTIGNAC.

Eh donc, monsieur, prenez-vous garde quelquefois à ce que vous faites ?

SINCLAIR.

Pardon, monsieur.

DOUSTIGNAC.

Sur mon âme, que je vous envisage. Ou mon œil me trompe pour la première fois, ou votre nom est Sinclair.

SINCLAIR.

Pourrais-je savoir d'où j'ai l'honneur.....

DOUSTIGNAC.

Comment ! tu ne remets pas ton meilleur ami, ton ancien camarade de collège, Doustignac ?

SINCLAIR.

C'est toi, Doustignac ! Eh ! que diable fais-tu à Paris ?

DOUSTIGNAC.

Tu sais que je suis mince de patrimoine. Je serai riche un jour, grâce à monsieur Bernard, ce fameux usurier, mon cousin. Le fat ne veut pas me voir, attendu que je suis son unique héritier. Et moi, en attendant qu'il meure, je dîne deux ou trois fois la semaine, et les autres jours je me promène pour faire la digestion. Mais toi, cadédis, qu'as-tu donc ? Tu ressembles à un lendemain de mardi gras, à s'y méprendre.

SINCLAIR.

C'est qu'on marie ma cousine aujourd'hui.

DOUSTIGNAC.

Tu parles de noces comme s'il était question d'un enterrement !

SINCLAIR.

Ma cousine est si aimable ! M. Albert, son père, gros marchand, tout enfoncé dans son commerce, la donne à M. Robin, un fat, un agioteur, clerc de notaire, il y a huit jours, et aujourd'hui homme d'affaires, c'est-à-dire courtier, receveur de rentes, et cætera, parce qu'il est riche.....

DOUSTIGNAC.

Mais toi, ne l'es-tu pas ?

SINCLAIR.

Pas tant que ce M. Robin semble l'être : c'est un sot dont tout le mérite consiste à suivre ou à outrer la mode ; joignez à cela son avidité pour les richesses, qui perce jusque dans ses moindres discours. Si nous l'en croyons, sa cousine de La Guiardière est folle de lui ; mais il ne veut pas l'épouser, attendu qu'il en doit hériter, et que sa fortune ne peut lui manquer ; et comme il est bien sûr qu'elle n'aura pas d'enfants, il voudrait que je l'épousasse, moi, afin de devenir mon héritier.

DOUSTIGNAC.

Voilà un jeune homme bien friand de successions ! Au surplus, je devine ; la cousine t'intéresse, le M. Robin te gêne ; et s'il l'épouse, le fripon de Sinclair pourrait bien braconner sur ses terres.

SINCLAIR.

J'ai été élevé avec Henriette ; je suis de son âge à peu près, et je souffre de la voir sacrifiée. C'est ce soir, chez Robert, qu'on doit signer le contrat.

DOUSTIGNAC, *à part.*

Chez Robert! une signature de contrat! un festin sans doute! Si je pouvais en être! (*A Sinclair.*) Ecoute, mon ami, tu voudrais épouser ta cousine ; je voudrais être de la noce ; mettons nos deux causes ensemble, et nous emporterons la femme et le repas.

SINCLAIR.

Impossible.

DOUSTIGNAC.

Impossible, soit; mais je suis habitué à faire des miracles. Dis-moi, la jeune personne est-elle d'accord avec toi ?

SINCLAIR.

Non vraiment: une timidité insurmontable m'a empêché de lui faire l'aveu de mes sentiments.

DOUSTIGNAC.

La timidité n'est bonne à rien ; il faut la vaincre, à moins que tu ne consentes pourtant à me laisser tout faire : tu n'as qu'à parler.

SINCLAIR.

Non, je t'en dispense : si tu pouvais seulement brouiller le père avec le futur.

DOUSTIGNAC.

C'est à quoi je rêve. Les deux familles se connaissent-elles beaucoup ?

SINCLAIR.

Aucunement.

DOUSTIGNAC.

Aucunement ! M'y voilà ; un gros bouquet au côté, des gants blancs, mon habit noir qui est encore assez propre.... mon ami, je te la donne.

SINCLAIR.

Qui ?

DOUSTIGNAC.

Ta cousine, en légitime mariage.

SINCLAIR.

Mais comment ton habit noir, tes gants blancs et ton bouquet me la feront-ils épouser ?

DOUSTIGNAC.

Je n'ai pas le temps de te le dire : je cours à ma toilette. Ne vous mettez pas à table sans moi surtout : sans cela, je ne réponds de rien.

SCÈNE III.

SINCLAIR, seul.

C'est une mauvaise gasconnade qu'il me fait là ! N'importe, prenons sur nous de parler à ma cousine. Si je pouvais la trouver seule ! Dieu ! la voici. La mère de M. Albert est avec elle ; mais c'est une bonne femme ; on peut tout dire devant elle, sans qu'elle y comprenne rien.

SCÈNE IV.

SINCLAIR, HENRIETTE, MADAME ALBERT.

SINCLAIR.

Déja ici !

MADAME ALBERT.

Il fait beau, et je suis bien aise de me promener avant le dîner avec ma petite-fille.

SINCLAIR.

Ma cousine a l'air bien triste !

MADAME ALBERT.

Dame, c'est que le mariage est fait pour donner à songer à une jeune personne! Voilà précisément comme j'étais, il y a aujourd'hui cinquante-neuf ans et six mois, la veille de mon mariage avec feu M. Albert, votre grand-père à tous deux, mes enfants ; et sans vouloir faire de tort à ton futur, ma chère Henriette, défunt mon mari valait bien M. Robin !

HENRIETTE.

Oh ! cela n'est pas bien difficile, ma bonne maman. Ne trouvez-vous pas que ce M. Robin s'aime un peu trop lui-même ? Voilà huit jours que mon mariage est conclu : il ne m'a presque jamais parlé que de lui dans tous nos entretiens. Qu'il m'ait d'abord demandé à mon père, c'est fort bien ; mais à présent, ne devrait-il pas s'occuper un peu moins de sa parure et un peu plus de sa prétendue ?

MADAME ALBERT.

Ah ! que je reconnais bien l'amour ! On est toujours porté à trouver des défauts à l'objet aimé : tu trouves le

tien trop avantageux; moi, je trouvais le mien trop modeste.

HENRIETTE, *en regardant Sinclair.*

Si la présomption est un défaut, la timidité en est un aussi.

MADAME ALBERT, *à Sinclair.*

Sans doute. Une jeune personne est embarrassée quand il faut qu'elle fasse la moitié du chemin.

SINCLAIR.

Mais la timidité est pourtant la marque d'un véritable amour. Un jeune homme bien épris tremble auprès de sa maîtresse; il a besoin d'être encouragé.

MADAME ALBERT, *à Henriette.*

Il a raison; il est charmant, mon petit-fils! Après ton mariage, ma bonne amie, il faut que ton cousin soit le meilleur ami de ton mari, entends-tu? (*A Sinclair.*) Ecoute donc, Sinclair; as-tu fait des couplets pour la noce?

SINCLAIR.

Non.

MADAME ALBERT.

Tant pis. Tout le monde sait que tu te mêles d'écrire; on voudra t'entendre chanter.

SINCLAIR.

Je n'ai de nouveau qu'une romance que j'ai faite hier: je ne sais si elle est bonne pour la circonstance: si ma cousine voulait l'essayer?

HENRIETTE.

Ici!

SINCLAIR.

Il ne passe personne à cette heure : je brûle de savoir si ma romance aura votre suffrage.

MADAME ALBERT.

C'est qu'elle s'y connaît, ma petite-fille! Allons, chante, mon enfant.

(Sinclair donne sa romance à Henriette.)

HENRIETTE *chante.*

Deux enfants s'aimaient d'amour tendre,
Et juraient de s'aimer toujours.
C'était plaisir de les entendre
Parler de leurs jeunes amours!
Je t'aime bien, petite amie,
A Chloé répétait Lindor;
Je sens que j'aime pour la vie,
Quoique je sois bien jeune encor.

MADAME ALBERT.

Voilà un couplet qui promet.

HENRIETTE *chante.*

On dit qu'il n'est, répondait-elle,
Jamais de constantes amours;
Je voudrais toujours être belle,
Pour que tu m'aimasses toujours.
Alors venaient, en confidence,
Petits plaisirs, petits chagrins;
Baisers donnés par l'innocence
Scellaient leurs serments enfantins.

MADAME ALBERT.

Ces pauvres enfants, comme ils sont intéressants!

HENRIETTE *chante.*

Survint gênante modestie;
Adieu jolis baisers d'amour;

Amitié froide et bien polie
A remplacé tendre retour ;
Regret d'innocentes caresses
Est tout ce qui reste à Lindor.
Hélas ! de vos jeunes promesses,
Chloé, vous souvient-il encor ?

MADAME ALBERT.

Ce qui me plaît dans Henriette, c'est qu'elle sent ce qu'elle chante. As-tu remarqué comme sa voix s'est affaiblie sur la fin du dernier couplet ? Mais, après ?

SINCLAIR.

Après ? mais c'est tout.

MADAME ALBERT.

Comment ! tout ? mais cela ne se peut pas ; il n'y a pas de dénoûment.

SINCLAIR.

Le dénoûment n'est pas facile à faire.

MADAME ALBERT.

Bon ! rien de plus aisé. Lindor aime Chloé, Chloé aime Lindor : tu n'as qu'à les marier ensemble.

SINCLAIR.

Oui ! mais s'il y a un rival ?

MADAME ALBERT.

Un rival ? bon ! tant mieux ; cela rend l'action plus intéressante.

SINCLAIR.

Si ce rival est sur le point d'épouser, et que Chloé paraisse y consentir.

HENRIETTE.

C'est peut-être parce que Lindor ne s'est pas déclaré qu'elle y consent.

SINCLAIR.

Eh bien ! si Lindor se déclare ?

HENRIETTE.

Il est bien tard.

SINCLAIR.

C'est toujours assez tôt, si Chloé approuve les moyens qu'il peut employer pour rompre le mariage.

MADAME ALBERT.

Sans doute ; et elle les approuve. Le rival est éconduit, le mariage est rompu, et Lindor épouse Chloé. Voilà comme il faut que la romance finisse. Ce serait dommage de ne pas l'achever ; la fiction est ingénieuse.

HENRIETTE.

Comment, ma bonne maman, est-ce que c'est une fiction ?

MADAME ALBERT.

Dame, je n'en sais rien ; demande à ton cousin ; c'est lui qui a fait la chanson...... Mais j'aperçois plusieurs voitures qui s'arrêtent à l'entrée de l'avenue.... C'est ton père avec tous nos parents, et d'un autre côté, M. Robin avec tous les siens.... Allons, mademoiselle, tenez-vous droite, et que la famille dans laquelle vous allez entrer n'ait point à rougir de la nôtre.

SCÈNE V.

SINCLAIR, HENRIETTE, ALBERT, MADAME ALBERT, M. ROBIN, MADAME DE LA GUIARDIÈRE, TOUTE LA NOCE.

(M. Albert à la tête de sa famille; M. Robin à la tête de la sienne.)

ROBIN, *présentant un bouquet à Henriette.*

Voulez-vous bien me permettre, mademoiselle, de vous offrir ce bouquet?

HENRIETTE.

Offrez, monsieur, je vous le permets.

ALBERT.

Voici, mon gendre, tous nos parents qui brûlent de faire connaissance avec les vôtres.

ROBIN.

C'est de notre côté, mon cher beau-père, que doit se trouver tout l'empressement.

ALBERT.

Voici le petit cousin Sinclair dont je veux faire votre ami; c'est un jeune homme à former.

ROBIN.

Nous avons ce qu'il lui faut pour le former. Voici ma cousine de La Guiardière qui a fait pendant vingt-cinq ans le bonheur de son mari, et qui se trouve aujourd'hui sans emploi; car enfin il est mort, par la grâce de Dieu, ce pauvre M. de La Guiardière!

MADAME DE LA GUIARDIÈRE.

Taisez-vous, petit badin. Ne vous scandalisez pas, mes-

sieurs, du ton leste de mon cousin; il aime à montrer qu'il a de l'esprit, et je suis accoutumée à ses plaisanteries.

ALBERT, *à Sinclair.*

Il est plein d'esprit, mon gendre, n'est-ce pas ?

SINCLAIR.

Ce qui m'en plaît, c'est que ses épigrammes sont fort innocentes.

MADAME DE LA GUIARDIÈRE, *à Robin.*

Votre future est assez gentille, mais ce n'est pas là une beauté; et je ne conçois pas comment cette petite fille a pu vous faire rejeter des propositions....

ROBIN.

Ah! ma chère cousine, ce n'est pas moi assurément qui vous ferai enfreindre le serment que vous avez fait de rester fidèle à la mémoire de votre époux! (*Haut.*) Nous voici, je crois, tous rassemblés. Quel doux spectacle! Il y a des mariages qui ne se font que par intérêt; mais nous, c'est le sentiment qui nous guide.

SCÈNE VI.

SINCLAIR, HENRIETTE, ALBERT, MADAME ALBERT, M. ROBIN, MADAME DE LA GUIARDIÈRE, DOUSTIGNAC, PARÉ.

(Les deux familles sont rangées chacune d'un côté; Doustignac salue tout le monde avec un air de connaissance.)

SINCLAIR, *à part, l'apercevant.*

C'EST Doustignac.

MADAME ALBERT, *à M. Albert.*

Qu'est-ce que c'est que cette figure-là ?

ALBERT.

C'est sans doute un parent du côté de M. Robin.

MADAME DE LA GUIARDIÈRE, *à Robin.*

Connaissez-vous cet original-là ?

ROBIN.

Non. C'est probablement un parent du côté de M. Albert.

DOUSTIGNAC, *à demi-voix à Robin.*

Si je soupçonne juste, c'est monsieur qui épouse.

ROBIN.

Vos soupçons sont fondés, monsieur.

DOUSTIGNAC.

C'est un bonheur pour ma cousine, monsieur, que d'épouser un garçon de mérite comme vous paraissez l'être.

ROBIN.

Monsieur est cousin de mademoiselle Albert?

DOUSTIGNAC.

Germain.

ROBIN, *à madame de La Guiardière.*

Je ne me trompais pas. C'est un parent de ma future.

DOUSTIGNAC, *à Henriette.*

Voilà sans doute la future épouse de mon trop fortuné cousin?

MADAME ALBERT.

Monsieur est un cousin de M. Robin ?

DOUSTIGNAC.

Issu de germain, c'est-à-dire neveu à la mode de Bretagne.

MADAME ALBERT, *à M. Albert.*

Vous avez raison; c'est un parent du côté des Robins.

SCÈNE VII.

SINCLAIR, HENRIETTE, ALBERT, MADAME ALBERT, M. ROBIN, MADAME DE LA GUIARDIÈRE, DOUSTIGNAC, UN GARÇON TRAITEUR.

LE GARÇON.

On a servi, messieurs.

DOUSTIGNAC.

Ah! le joli garçon! Il n'attendait que moi pour donner le signal.

SINCLAIR, *bas à Doustignac.*

Quand t'occuperas-tu à brouiller le gendre et le beau-père?

DOUSTIGNAC.

(*Bas.*) Après-dîner j'aurai bien plus d'esprit. (*Présentant la main à madame de La Guiardière et à madame Albert.*) Venez, mes aimables cousines; car, enfin, grâce à l'heureuse union que nous allons former, je me trouve être ici le cousin de tout le monde.

MADAME ALBERT.

Vous ne venez pas, M. Albert?

ALBERT.

Je vous rejoins dans l'instant.

DOUSTIGNAC.

Soit; nous vous attendons à table, et le verre à la main.

SCÈNE VIII.

ALBERT, seul.

Les voici tous entrés. M. Bernard ne peut tarder. J'ai mieux aimé lui donner rendez-vous ici que chez moi. Une entrevue avec un homme qui a la réputation de prèter à gros intérêts est toujours suspecte. Personne encore ne sait que je suis ruiné, et forcé d'emprunter pour payer la dot de ma fille: ma foi, j'ai été fort heureux de rencontrer un brave homme comme M. Robin; sans lui je faisais banqueroute. Il donne dans le panneau avec une bonne-foi qui m'enchante, et s'imagine, avec tout le monde, que je suis aussi riche que je l'étais jadis. Fort bien! me voilà tout à l'heure son beau-père, et alors toute sa fortune est à moi. Je remonterai mon commerce, et en vendant mes marchandises..... en conscience, je pourrai me tirer d'affaire. Voici M. Bernard: s'il savait ce que je veux faire de son argent, il se garderait bien de me prêter!

SCÈNE IX.

ALBERT, BERNARD.

ALBERT.

Je vous salue, M. Bernard.

BERNARD.

Votre serviteur, M. Albert.

ALBERT.

Nous voilà seuls. Allons au fait sur-le-champ: m'apportez-vous les vingt mille écus?

BERNARD.

Ma foi, c'est une terrible chose que le train des affaires d'aujourd'hui ! J'ai couru tout Paris pour avoir votre argent, je n'en ai pu trouver que la moitié ; il faut attendre pour avoir le reste.

ALBERT.

Attendre ! cela ne se peut pas : allons, mon cher M. Bernard, voyez à faire quelque chose pour moi.

BERNARD.

Quand vous faut-il les vingt mille écus ?

ALBERT.

Dans deux heures au plus tard.

BERNARD.

Le terme est court ! N'importe, on tâchera de vous lès procurer ; mais faisons nos conventions.

ALBERT.

Eh bien voyons, parlez ; que demandez-vous ?

BERNARD.

Oh ! rien que de fort simple ; vous me ferez un billet de soixante-dix mille francs ; et si dans un an vous ne me l'avez remboursé, vous m'en paierez les intérêts sur le pied de six pour cent, comme cela se pratique.

ALBERT, *se récriant.*

Ah !

BERNARD.

Songez donc que je vous fais grâce d'une année d'intérêts. Et puis, parlez moi franchement, M. Albert, cet argent-là ne manquera pas de fructifier entre vos mains ; je vous connais, vous êtes un rusé compère, et vous le ferez rudement travailler !

ALBERT.

Eh mais, vraiment, M. Bernard, je conviens qu'il ne passe pas dans les mains d'un sot, et que je n'en ferai pas un mauvais usage.

BERNARD.

Voyez-vous; un autre à ma place vous proposerait d'être de moitié dans l'emploi que vous en ferez; mais moi j'ai la discrétion de ne pas me mêler de vos affaires.

ALBERT.

Allons, il faut bien faire tout ce que vous voulez; mais je puis compter sur vous dans deux heures?

BERNARD.

Dans deux heures. Où vous trouverai-je?

ALBERT.

Ici; je dîne chez Robert.

BERNARD.

Chez Robert? Ah! oui, j'entends; en partie fine.

ALBERT.

Point du tout; je suis là en famille.

BERNARD.

Eh oui, en famille. Le bon apôtre! Au surplus il n'y a pas de mal à cela; vous faites bien de vous amuser, vous autres qui gagnez de l'argent.

ALBERT.

Vous allez voir que vous n'en gagnez pas, vous qui parlez.

BERNARD.

Moi? hélas! mon Dieu! on a bien de la peine à vivre, dans mon métier, quand on veut être honnete!

ALBERT, *à part.*

Le juif!

BERNARD.

Malheureusement j'ai le cœur trop sensible ; tenez, j'ai pour tout parent, à Paris, un certain Doustignac, Gascon d'origine, fils d'un de mes oncles, par conséquent mon cousin-germain ; un pauvre diable qui n'a que son esprit pour vivre, et à qui son accent fait beaucoup de tort. Vous ne sauriez croire combien j'ai souffert d'être obligé de lui fermer ma porte pour ne pas m'attendrir sur son sort ; et voilà ce qui me fait regretter de n'être pas riche, comme vous l'êtes, par exemple.

ALBERT.

Oh ! oui, vous êtes fort à plaindre. Mais je vous fais perdre votre temps ici.

BERNARD.

Dites plutôt que c'est moi qui vous fais perdre le vôtre, petit fripon. Allez, allez où le plaisir vous appelle.

ALBERT.

Dans deux heures ?

BERNARD.

Dans deux heures.

ALBERT.

Sans adieu, monsieur Bernard.

BERNARD.

Au revoir, monsieur Albert.

SCÈNE X.

BERNARD, SEUL.

Comment lui compléter ses vingt mille écus? J'ai une sentence par corps contre le jeune Robin; s'il voulait me donner un à-compte sur les quatre-vingt mille francs qu'il me doit, cela serait charmant; je prêterais à M. Albert, et il n'irait pas en prison.... Eh mais! n'est-ce pas lui que je vois sortir de chez Robert? Le fripon régale ses amis avec mon argent. Plaçons-nous de façon qu'il ne puisse m'échapper.

SCÈNE XI.

MONSIEUR BERNARD, ROBIN, UN GARÇON TRAITEUR.

ROBIN, *au garçon.*

Écoute, il y a assez de monde pour servir là-dedans. J'ai une commission délicate à te donner. Tu as de l'esprit?

LE GARÇON.

Oui, monsieur.

ROBIN.

Tu connais M. Vacarmini, ce fameux musicien? Va-t'en le prier de ma part de venir avec tous ses symphonistes donner un concert à la porte de cette maison.

LE GARÇON.

Oui, monsieur.

ROBIN.

Ah ! écoute donc ; en revenant tu feras préparer cent bouteilles pour les musiciens.

BERNARD.

Cent bouteilles ! Il ne se refuse rien.

LE GARÇON.

Oui, monsieur.

SCÈNE XII.

BERNARD, ROBIN.

ROBIN, *se parlant à lui-même, et retournant chez Robert.*

C'EST une petite galanterie qui me fera beaucoup d'honneur dans la famille du beau-père, et que je puis bien me permettre sur la dot de ma future ; car enfin.... (*Apercevant Bernard.*) Ah !

BERNARD.

Je suis votre très-humble serviteur, monsieur Robin.

ROBIN.

Ah, monsieur Bernard, je suis comblé de vous voir, en vérité. (*A part.*) Le diable puisse-t-il l'emporter !

BERNARD.

J'ai passé plusieurs fois chez vous, sans avoir l'avantage de vous y rencontrer.

ROBIN.

Vous autres créanciers, vous devez être accoutumés à trouver les portes fermées.

BERNARD.

Aussi cela ne m'a pas étonné ; je voulais vous faire

part d'une petite précaution que j'ai prise. J'ai obtenu une sentence par corps contre vous; et comme j'ai pour principe d'être toujours poli avec mes débiteurs, je ne voulais pas la mettre à exécution sans vous en avertir.

ROBIN.

Bien sensible à votre honnêteté, assurément.

BERNARD.

Vous savez ma situation à votre égard : vous étiez harcelé par une foule importune de petits créanciers; j'ai acquis toutes leurs créances, et je me suis chargé de fournir à toutes vos dépenses. Les temps sont durs, vos dépenses immodérées.

ROBIN.

Et pour mettre de l'économie dans vos fournitures, vous voulez me faire coucher en prison?

BERNARD.

Précisément.

ROBIN.

C'est une peine que je vous épargnerai, monsieur Bernard. En deux mots, car votre présence ici pourrait nous nuire à tous deux, j'aime à payer mes dettes, moi. Seriez-vous homme à vous contenter dans deux heures d'un à-compte de vingt mille francs.

BERNARD.

Vingt mille francs! cela ne se peut pas.

ROBIN.

Allons, mettons-en trente, et qu'il n'en soit plus question.

BERNARD.

Trente mille francs! je ne le ferais pas pour d'autres.

ROBIN.

Mais pour moi, qui vous suis entièrement dévoué, c'est une grâce que vous voudrez bien m'accorder.

BERNARD.

Allons; il faut faire quelque chose pour ses amis. Je suis seulement fâché de vous priver du plaisir d'entendre monsieur Vacarmini.

ROBIN.

Comment?

BERNARD.

Oui, je sens bien qu'il faudra faire remettre en cave les cent bouteilles que vous aviez commandées pour les musiciens.

ROBIN.

Est-ce que vous me croiriez assez benêt pour faire de pareilles folies? Tenez, mon cher monsieur Bernard, je n'ai rien de caché pour vous, moi; je me marie.

BERNARD.

Bon!

ROBIN.

J'épouse une fille charmante.

BERNARD.

Est-elle riche?

ROBIN.

Immensément. Ainsi partez bien vite; vous me perdriez, si vous étiez surpris avec moi.

BERNARD.

J'entends bien. Mais....

ROBIN.

Dans deux heures revenez, je paierai: et vite, vite, partez, c'est un parent de ma future.

BERNARD, *à part.*

C'est charmant! J'ai à recevoir et à prêter; mon débiteur et mon emprunteur me donnent rendez-vous dans le même lieu. Si toutes les affaires se terminaient de même, on n'aurait pas tant de peine à gagner sa vie.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

DOUSTIGNAC, ROBIN.

DOUSTIGNAC, *une serviette à sa boutonnière, à part, sortant de chez Robert.*

Tout en buvant rasade je viens d'empaumer le beau-père : travaillons présentement le futur.

ROBIN, *à part.*

C'est le cousin gascon de ma nouvelle famille; il a l'air d'un galant homme.

DOUSTIGNAC.

Que devenez-vous donc, sandis, cousin? On porte là-dedans vingt santés au marié, et le marié n'est pas là pour répondre! Quant à moi, je m'ennuie de m'enivrer sans vous; et je viens en mon nom, et au nom de l'aimable société, chercher le cousin, pour qu'on ait le plaisir de trinquer avec lui.

ROBIN.

Mille remercîments, cousin. J'étais ici avec un bijoutier à qui je commandais les présents de noces.

DOUSTIGNAC.

Les présents de noces! Quel homme précieux que le cousin! Que je félicite ma cousine d'avoir inspiré des sentiments assez vifs à un homme comme vous, pour

l'engager à faire une action aussi méritoire que celle de l'épouser !

ROBIN.

Comment ! méritoire ?

DOUSTIGNAC.

Oui, surtout d'après ce que vous savez.

ROBIN.

D'après ce que je sais ?.... Ah ! oui, vous avez raison. (*A part.*) Le diable m'emporte si je sais ce qu'il veut dire.

DOUSTIGNAC.

Parce que le petit Sinclair, ce jeune homme à figure doucereuse, que vous avez vu là tout à l'heure, lorgnait amoureusement la cousine depuis deux ans, et que la cousine semblait le voir avec des yeux prévenus, les malins répandaient le bruit que c'était lui qui rendait le mariage pressant et nécessaire. Pure calomnie ! il est bien clair, puisque vous épousez, que vous savez à quoi vous en tenir sur la nécessité du mariage ; n'importe, l'effort n'en est pas moins beau de votre part.

ROBIN, *embarrassé.*

Monsieur.... la probité.... la délicatesse.... l'amour, d'ailleurs.

DOUSTIGNAC.

Certainement ! *Amor omnia vincit*, dit le cousin Virgile, ou le cousin Ovide, ce gentil précepteur en fait d'amour.

ROBIN, *à part.*

Ouais ! j'épouse là une jolie petite personne ! Si elle n'était pas riche.....

DOUSTIGNAC.

C'est une action d'autant plus louable de votre part, que vous êtes riche, et que la petite se trouve dans une calamiteuse position.

ROBIN.

Vous dites.....

DOUSTIGNAC.

Que le papa est sur le point de faire banqueroute : ne le savez-vous pas ?

ROBIN.

Mais il donne vingt mille écus à sa fille.

DOUSTIGNAC.

Vingt mille écus ! (*Comme se parlant à lui-même.*) Qu'il ait emprunté, c'est tout simple; mais qu'on ait voulu lui prêter, cela me passe. Il aura gagné le terne à la loterie, ou le vatout dans une petite bouillotte. (*Haut.*) Prenez que je n'ai rien dit, et allons boire. (*A part.*) Il est blessé à mort.

SCÈNE XIV.

ALBERT, ROBIN, DOUSTIGNAC.

DOUSTIGNAC.

Eh ! c'est le cher beau-père qui vient vous chercher. (*A M. Albert, en allant au-devant de lui.*) Ne me compromettez pas.

ALBERT.

N'ayez pas peur.

DOUSTIGNAC, *à Robin.*

Ne me trahissez pas.

ROBIN.

Ne craignez rien. (*A part.*) Il paraît que mon mariage n'est pas aussi avantageux que je le pensais.

ALBERT, *à part.*

Les confidences du Gascon ne me permettent pas de rester à table. Que mon gendre soit un libertin, cela m'est égal; mais il serait fort désagréable, quand je comptais sur lui pour payer mes créanciers, d'être obligé de payer les siens.

DOUSTIGNAC.

Suivez-moi, trop aimables cousins. On s'impatiente là-dedans de ne pas vous voir : c'est un charme pour les observateurs désintéressés comme moi, que d'admirer la loyauté, le bon accord qui règnent entre vous.

ALBERT.

Oui sans doute, la loyauté est une belle chose, et il serait à désirer, monsieur Robin, que, dans toutes les affaires, tout le monde possédât cette qualité comme je la possède.

ROBIN.

Qu'entendez-vous par ces paroles, monsieur Albert ?

ALBERT.

J'entends, monsieur Robin, que, fort heureusement pour moi, votre mariage avec ma fille n'est pas encore conclu, et que le fond de votre conduite m'est enfin dévoilé.

ROBIN.

Il vous sied bien de parler de ma conduite, après les belles confidences qu'on m'a faites sur le compte de votre fille !

DOUSTIGNAC, *à part.*

Chut, ne parlez pas!

ALBERT.

Sur le compte de ma fille! Vous êtes un insolent.

DOUSTIGNAC, *à Albert.*

Contenez votre langue. (*A part, fort joyeusement.*) Fort bien! les voilà aux mains.

ALBERT.

Qu'il vous suffise de savoir que je suis instruit de votre aventure avec votre petite Cauchoise.

DOUSTIGNAC, *à Albert.*

Je vous avais défendu d'en parler.

ROBIN.

Qu'est-ce que c'est que ma petite Cauchoise?

ALBERT.

Eh non, nous ne savons pas que, dans un voyage que vous avez fait l'été dernier au pays de Caux, vous avez enlevé cette jeune malheureuse de chez ses parents, et que vous n'épousez ma fille aujourd'hui que pour payer les meubles que vous lui avez achetés.

ROBIN.

Qui diable a pu vous faire de pareils contes?

DOUSTIGNAC.

Ah çà, la main sur la conscience, dites-moi la vérité sur la petite Cauchoise?

ROBIN.

Je ne sais ce que vous voulez dire, avec votre Cauchoise; mais ce que je sais parfaitement, c'est que je

ne serai pas assez sot pour adopter la famille de votre cousin Sinclair en épousant votre vertueuse Henriette.

DOUSTIGNAC, *à Albert.*

Est-ce que la petite Henriette aurait fait un faux pas, véritablement ?

ALBERT.

Sinclair est un honnête garçon, qui ne se fait pas un jeu, comme vous, de séduire les honnêtes filles. J'allais donner ma fille à un joli sujet ! Un fourbe qui se fait passer pour immensément riche, et qui compte sur la dot de ma fille pour payer ses créanciers ! Mais ce n'est pas là ce qui m'engage à rompre le mariage ; grâce au ciel, l'intérêt ne m'a jamais servi de guide.

ROBIN.

Eh oui, monsieur le désintéressé, je vous conseille de parler de votre délicatesse, vous qui êtes obligé d'emprunter pour payer la dot de votre fille !

ALBERT, *à part.*

D'où diable a-t-il pu savoir cela ?

ROBIN.

Ah, ah ! vous rougissez, l'homme de bien ; je vous pardonnerais volontiers cette misérable ruse ; car, Dieu merci, quoi que vous en disiez, je n'ai pas besoin de la dot de votre fille pour faire honneur à mes affaires.

DOUSTIGNAC.

Eh, doucement, doucement, messieurs ! je souffre plus que le martyre, quand je vois de braves gens comme vous l'êtes se disputer pour des bagatelles. Voici toute la noce qui accourt à vos cris.

SCÈNE XV.

ALBERT, ROBIN, DOUSTIGNAC, MADAME ALBERT, MADAME DE LA GUIARDIÈRE, SINCLAIR, HENRIETTE, TOUTE LA NOCE.

DOUSTIGNAC.

Eh ! venez donc, venez donc, messieurs et mesdames, venez m'aider à mettre la paix parmi des gens qui se font la guerre sans savoir pourquoi.

MADAME ALBERT.

Qu'avez-vous donc, monsieur Albert ?

MADAME DE LA GUIARDIÈRE.

Expliquez-nous donc ce qui vous met en colère, monsieur Robin ?

DOUSTIGNAC.

Eh non, eh non, messieurs, point d'explication, embrassez-vous, et qu'il n'en soit plus question.

ROBIN.

Moi, embrasser un homme qui m'accuse de mener une mauvaise conduite !

ALBERT.

Moi, redevenir l'ami d'un homme qui ose concevoir des soupçons sur la vertu de ma fille !

MADAME DE LA GUIARDIÈRE.

Accuser mon cousin Robin d'être un séducteur ! je ne me possède plus.

DOUSTIGNAC.

Madame de La Guiardière !

MADAME ALBERT.

Attaquer la vertu de ma petite-fille! si je ne me respectais moi-même, je vous étranglerais, monsieur Robin.

DOUSTIGNAC.

Madame Albert!

SINCLAIR, *à part.*

Bon! voilà de quoi faire le quatrième couplet de ma romance.

ALBERT.

Un fourbe!

DOUSTIGNAC.

Monsieur Albert!

ROBIN.

Un imposteur!

DOUSTIGNAC.

Monsieur Robin!

ALBERT.

Un libertin, un mauvais sujet!

DOUSTIGNAC.

Monsieur Albert!

ROBIN.

Un homme ruiné, un père imbécille, qui se laisse mener par sa fille!

DOUSTIGNAC.

Monsieur Robin! monsieur Albert! Eh bien, faut-il s'injurier de la sorte? Si vous ne vous convenez plus, pourquoi ne pas vous séparer de bon accord et sans bruit? Rien de si facile.

ALBERT.

Vous avez raison. Au revoir, monsieur Robin.

ROBIN.

Le conseil est fort bon. Votre serviteur, monsieur Albert.

ALBERT, *à Doustignac.*

Une seule chose me fâche, c'est que ma fille ne puisse plus compter un galant homme comme vous au nombre de ses parents.

DOUSTIGNAC.

Trop honnête, en vérité.

ROBIN, *à Doustignac.*

Ce qui m'afflige, c'est d'être obligé de renoncer à l'honneur de vous appartenir.

DOUSTIGNAC.

Vous me rendez confus.

ROBIN.

Allons, allons, venez, mes chers parents..... (*A part.*) Ah! c'est monsieur Bernard : comment lui donner son à-compte à présent?

SCÈNE XVI.

ALBERT, ROBIN, DOUSTIGNAC, MADAME ALBERT, MADAME DE LA GUIARDIÈRE, SINCLAIR, HENRIETTE, TOUTE LA NOCE, BERNARD.

ALBERT, *à part.*

C'EST M. Bernard ! N'en prenons pas moins ses vingt mille écus.

DOUSTIGNAC.

Dieu me damne, c'est le cousin Bernard! C'est donc le diable qui le députe, pour gâter mon ouvrage!

ALBERT.

Soyez le bien arrivé, monsieur Bernard.

ROBIN.

Monsieur Bernard est exact au rendez-vous.

BERNARD.

Ah, ah! messieurs, vous voilà ici tous les deux! Tant mieux. L'affaire en sera plus tôt terminée.

ALBERT.

Comment?

ROBIN.

Je n'entends pas.

BERNARD.

C'est tout simple. Vous allez me payer le petit à-compte de trente mille francs que vous m'avez promis, et avec une somme égale que j'ai dans mon portefeuille je compléterai les vingt mille écus que j'ai promis de prêter à monsieur.

ROBIN.

C'est donc pour prêter à monsieur que tantôt vous me pressiez avec tant d'acharnement de vous donner un à-compte?

BERNARD.

Oui.

ALBERT.

C'est donc avec les deniers que vous aurait rendus monsieur que vous comptiez me prêter?

BERNARD.

Oui.

ALBERT.

Eh bien! avais-je tort de dire que vous comptiez sur la dot de ma fille pour payer vos créanciers?

ROBIN.

Avais-je tort de dire que vous étiez obligé d'emprunter pour payer la dot de votre fille?

SINCLAIR.

Fort bien, chacun comptait sur l'autre.

DOUSTIGNAC.

Aurais-je dit la vérité, tout en voulant mentir?

BERNARD.

Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est ce fripon de Doustignac.

ALBERT.

D'où le connaissezvous?

BERNARD.

C'est le cousin gascon dont je vous ai parlé tantôt.

ALBERT.

Lui? point du tout; c'est le cousin de M. Robin.

ROBIN.

Mon cousin? vous vous trompez; c'est le vôtre.

ALBERT.

Le mien? je ne l'ai jamais vu.

ROBIN.

Je vois sa figure pour la première fois.

MADAME DE LA GUIARDIÈRE.

Il était le cousin de tout le monde: il n'est plus le cousin de personne.

DOUSTIGNAC.

Si fait. Le besoin de la vérité m'étouffe. Si je suis le cousin de quelqu'un ici, c'est de M. Bernard. Je le déclare hautement.

ALBERT.

Eh que diable êtes-vous venu me conter avec votre petite Cauchoise?

ROBIN.

Et qu'est-ce que c'est que cette nécessité de mariage dont vous m'êtes venu parler?

DOUSTIGNAC.

Doucement, doucement, messieurs. Il se trouve que, sur quatre contes que je vous ai faits, deux se sont trouvés des histoires véritables: vous devez me gronder pour les romans, *concedo;* mais vous devez me remercier pour les histoires; et je vois d'ici Thémis, la déesse de la justice, qui pèse le tout dans ses balances, et m'avertit que les poids sont égaux. Quant au motif qui m'a déterminé à m'introduire parmi vous, le voici au net: j'ai toujours été amateur d'agréable société; et c'était pour avoir le plaisir de dîner.... de converser avec vous, que je me suis fait passer pour le parent des deux familles.

BERNARD.

Fort bien. Mais tout ceci ne fait pas mon compte. Je ne me soucie plus de prêter à M. Albert; mais je reste créancier de M. Robin, et j'ai une sentence par corps contre lui.

ROBIN, *à madame de La Guiardière.*

Une sentence par corps! vous l'entendez, ma chère cousine?

DOUSTIGNAC.

Ecoutez-moi tous, gens de la noce; je m'établis ici le conciliateur général; et sans avoir autrement de prétention au grade de prophète, j'ose vous prédire que tout le monde sera content. Commençons par vous, monsieur Robin. Vous sentez-vous d'humeur à épouser madame de La Guiardière, si elle consent à vous réconcilier avec vos créanciers?

ROBIN.

Ce sera moins par intérêt que par amitié.

DOUSTIGNAC.

C'est comme je l'entends. Et vous madame de La Guiardière, vous sentez-vous d'humeur à payer les dettes du cousin, s'il consent à vous prendre pour épouse légitime?

MADAME DE LA GUIARDIÈRE.

Eh! mon Dieu, toute ma fortune est à son service.

DOUSTIGNAC.

Eh donc, embrassez-vous; vous voilà d'accord. A votre tour, monsieur Albert: Consentiriez-vous à donner votre fille au petit cousin Sinclair, s'il consentait à la prendre sans dot et à soutenir votre commerce, en se faisant votre associé?

SINCLAIR.

C'est ce que j'allais vous proposer, mon cher oncle, et je suis honteux de m'être laissé prévenir.

ALBERT.

Qu'en dis-tu, ma fille?

HENRIETTE.

Moi, mon père? que ne ferais-je pas pour vous sauver de l'embarras où vous êtes!

MADAME ALBERT.

Ah, ah! monsieur mon petit-fils, c'est là le dénoûment que vous désiriez!

SINCLAIR.

Vous déplaît-il?

DOUSTIGNAC.

Eh non, il ne déplaît à personne, j'en réponds. Quant à moi, je demande simplement aux quatre conjoints la permission d'aller quelquefois jouir à leur table du plaisir de voir des heureux.

BERNARD.

Il est vraiment aimable, mon cousin Doustignac.

DOUSTIGNAC.

N'est-ce pas, cher cousin? Pourquoi donc me fermer votre porte? Craignez-vous que je ne désire votre trépas? Eh! point du tout, vivez; plus vous vivrez, plus j'en trouverai.

BERNARD.

Il a raison. Embrasse-moi, mon cher cousin.

(On entend de la musique.)

DOUSTIGNAC.

Que veulent dire ces sons harmonieux?

BERNARD.

C'est M. Vacarmini, sans doute, avec tous les symphonistes que M. Robin a commandés.

DOUSTIGNAC.

De la symphonie! eh donc, chantons, dansons, buvons, et que je sois toujours regardé ici comme le Cousin de tout le monde.

VAUDEVILLE.

DOUSTIGNAC.

Quel surcroît de bonne fortune,
Amis, j'ai su vous procurer!
Voilà deux noces au lieu d'une
Que nous avons à célébrer.

ROBIN.

Grâce au Cousin de tout le monde,
Nous bénissons tous nos destins;
Convenons-en tous à la ronde,
Il est le phénix des cousins.

HENRIETTE, *à Sinclair.*

Unis déjà par la nature,
Formons des nœuds encor plus doux;
Et, pour que notre bonheur dure,
N'imitons pas certains époux
Qu'on voit au sein de leur ménage,
Toujours grondeurs, toujours chagrins;
Et, malgré notre mariage,
Ne cessons pas d'être cousins.

DOUSTIGNAC.

Amis, faisons des mariages;
Par eux notre parenté croît,
Et de tels et tels personnages
On est plus parent qu'on ne croit.

Est-il de mari qui réponde,
Pour peu qu'il ait de bons voisins,
Que ses enfants, de bien du monde,
Ne soient en effet les cousins ?

SINCLAIR, *au public.*

Au futur, ou bien à la fille,
De près ou de loin nous tenons ;
C'est donc un tableau de famille,
Messieurs, que nous vous présentons.
Une main bien faible le trace ;
Pourtant son succès est certain,
Si vous daignez y prendre place,
Et traiter l'auteur en cousin.

FIN DU COUSIN DE TOUT LE MONDE.

LES
CONJECTURES,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois le 20 octobre 1795.

PRÉFACE.

J'aime mes Conjectures, et cependant je suis forcé d'y reconnaître de bien grands défauts.

L'action est faible et presque nulle. Il s'agit simplement de savoir quel est ce jeune voyageur reçu par Michel avec tant de confiance, ou, si l'on veut, tant d'imprudence : mais j'ai eu pour but de peindre une manie, un ridicule, et l'action devait être subordonnée à la peinture de cette manie. Le caractère de mon homme aux conjectures me paraît développé et soutenu dans toute la pièce d'une manière comique. Les personnages qui l'entourent sont romanesques dans leurs sentiments ; leur langage n'est pas toujours celui de leur condition ; ils rappellent trop souvent ces héros de bienfaisance et de sensibilité, bourgeois ou paysans, qu'on ne rencontre guère que dans les drames ; mais quelquefois aussi ils rappellent ces bonnes gens qu'on est assez heureux pour rencontrer de temps en temps dans le monde. Ces personnages d'ailleurs me paraissent bien choisis pour faire ressortir la manie des conjectures. Un vieux soldat confiant, sa fille et sa sœur vives, curieuses, et devenues plus curieuses et plus vives par l'habitude de lire des romans ; un jeune voyageur ne voulant pas dire le motif de son voyage, une jeune fille mystérieuse, voilà de quoi exercer l'imagination d'un homme occupé sans cesse à former des conjectures.

Au moment où je donnai la pièce, tous les auteurs semblaient s'être entendus pour mettre en scène des filles-mères. Le grand opéra, l'opéra comique, la tragédie offraient presque à l'envi des amantes séduites et abandonnées. L'exemple m'entraîna, et j'introduisis une victime de l'amour dans ma comédie. Il en résulte que l'ouvrage dégénère en drame dans quelques scènes : mais au moins j'eus le bon esprit de

ne pas faire paraître le séducteur, et ma petite paysanne bien simple, bien malheureuse, allant à Paris chercher un nourrisson, mérite peut-être un peu d'indulgence.

La pièce fut d'abord jouée en cinq actes ; mais l'action n'était pas assez forte pour cinq actes. Je retranchai deux rôles épisodiques. C'étaient un mari et une femme amis et voisins de Michel. La femme trouvait bien tout ce que son mari trouvait mal. Le mari trouvait mal tout ce que sa femme trouvait bien. La femme ne voulait pas croire aux conjectures fâcheuses qu'on formait sur le jeune voyageur, et elle croyait à celles qu'on formait sur la jeune fille. Le mari partageait les soupçons du barbier sur Prosper et défendait la vertu de la jeune voyageuse. Je regrette, sinon l'exécution, au moins l'idée de ces deux rôles. C'était, je crois, présenter un des aspects comiques du sujet que de montrer avec quelle faveur ou quelle animosité des esprits prévenus en bien ou en mal accueillent de simples conjectures.

En relisant cette préface, je m'aperçois que je m'accuse assez franchement, mais que je me hâte bien vite de m'excuser. Je le répète, j'aime mes Conjectures. Le barbier Rigolot me paraît une heureuse conception. Puisse le lecteur partager un peu l'affection que je lui porte !

PERSONNAGES.

MICHEL, vieux soldat, cultivateur.
RIGOLOT, voisin de Michel.
PROSPER, jeune voyageur.
JACQUES, voiturier.
MARGUERITE, sœur de Michel.
ROSE, fille de Michel.
PAULINE, jeune villageoise.

La scène est dans un village, chez Michel.

LES CONJECTURES.

ACTE PREMIER.

Il est cinq heures du soir, en automne. Michel et Rigolot sont d'un côté du théâtre, assis à une table, et lisent des papiers publics. Rose et Marguerite sont de l'autre côté, et travaillent.

SCÈNE I.

RIGOLOT, MICHEL, MARGUERITE, ROSE.

MICHEL.

Oh! je l'ai toujours dit, Nicolas Rigolot
A du tact.

RIGOLOT.

J'en conviens, je ne suis pas un sot.
Mais des piéges nombreux qu'on a voulu me tendre,
Faut-il, mon cher Michel, en deux mots vous apprendre
Ce qui dans tous les temps a su me préserver?
Un secret que j'ai seul : l'art de bien observer.
J'en ai fait, dès l'enfance, une profonde étude;
Ajoutez-y, mon cher, cinquante ans d'habitude,
Et l'état de barbier que j'ai pris tout exprès,
Qui m'a fait voir partout les hommes de si près;

Grâce auquel il n'est pas un hameau dans la France
Où je n'aie un visage au moins de connaissance :
Aussi, je suis bien loin d'en tirer vanité;
Mais au plus haut degré mon talent est porté.
Songez donc qu'on ne peut pour moi farder sa mine,
Et que, tout en rasant quelqu'un, je l'examine.
Je le regarde en face et le connais bientôt.

ROSE.

Ah! nous vous avons vu quelquefois en défaut.

MICHEL.

Vous êtes dangereux pour tous tant que nous sommes.

MARGUERITE.

Fort bien : en les rasant vous connaissez les hommes.
Mais les femmes, voisin?

RIGOLOT.

J'ai bien d'autres secrets.
Et par exemple, vous, tenez, je vous connais
Mieux que vous-même.

MARGUERITE.

Bon ! eh bien, mon caractère,
Suivant vous, quel est-il?

RIGOLOT.

Faut-il être sincère?
Votre plus grand défaut, c'est de n'en point avoir,
De penser le matin autrement que le soir.
« Ma femme (me disait votre époux, ce bon Charle)
« Est toujours de l'avis du dernier qui lui parle ;
« Pleine d'esprit d'ailleurs, de vertu, de bonté. »

MARGUERITE.

C'est assez mon portrait, au fond. De mon côté,
A votre bon esprit, voisin, je rends hommage;
Vous fûtes de tout temps l'oracle du village.
Mais à notre discours, enfin pour revenir,
Avant de s'épouser il faut se convenir.

ROSE.

Oh! sans doute; aussi moi je suis bien avertie;
Et dussé-je rester fille toute ma vie,
L'homme suivant mon cœur obtiendra seul ma main.

MICHEL.

Mais cet homme, comment veux-tu qu'il soit enfin?

ROSE.

Comment?

MARGUERITE.

Oui.

ROSE.

Des dehors de l'homme qu'elle épouse
Mainte femme aujourd'hui se dit fort peu jalouse;
Comme dans mon mari je veux voir mon amant,
Je suis plus difficile, et je dis franchement
Que je le veux bien fait, de bonne mine, aimable,
Surtout brûlant pour moi d'un amour véritable.
Qu'il soit soldat, marchand, artiste ou laboureur,
A sa profession je veux qu'il fasse honneur.
Son bien m'importe peu, le mien peut nous suffire.
De l'esprit, qu'il en ait assez pour se conduire;
Mais que son cœur soit bon, sensible, généreux,
Et sa maison toujours ouverte aux malheureux.

Qu'à votre exemple enfin jamais il ne balance
A faire autant de bien qu'il est en sa puissance.

MICHEL.

Tu crois m'avoir gagné par ce beau compliment;
Mais point du tout. Je vais te parler franchement.
Tous les soirs nous traitons des objets d'importance,
Nous parlons politique, et commerce, et finance;
Vous autres, vous parlez d'amours, de sentiments;
Nous lisons des journaux, vous lisez des romans.
En hommes accomplis chaque roman abonde,
Mais ils sont, par malheur, fort rares dans le monde.

RIGOLOT.

Michel sur ce sujet vraiment parle à ravir.
(On frappe à la porte.)
Quelqu'un frappe, je crois.

ROSE.

Restez, je vais ouvrir.

SCÈNE II.

RIGOLOT, MICHEL, PROSPER, MARGUERITE, ROSE.

ROSE, *après avoir ouvert la porte.*

C'EST un jeune étranger.
(Tous se lèvent, excepté Rigolot.)

MARGUERITE.

De fort bonne tournure.

PROSPER, *en voyageur, un paquet sur le dos, au bout d'un bâton.*

Ne vous dérangez pas pour moi, je vous conjure.

Ce n'est qu'un voyageur qui vous vient, sans façon,
Prier de lui montrer l'auberge du canton.
J'ai déjà traversé presque tout le village,
Je n'ai pas vu d'enseigne encor sur mon passage.

MICHEL.

Parbleu, je le crois bien, vous chercheriez long-temps;
Cet endroit n'est peuplé que de bons paysans,
Et de quelques bourgeois vivant de leur fortune :
Nous n'avons point d'auberge ici.

PROSPER.

Comment! pas une?
Eh bien! un cabaret; c'est assez bon pour moi.

MICHEL.

Chacun ne sait ici s'enivrer que chez soi.
Vous avez dans les bois un quart de lieue à faire
Sans trouver sur la route une seule chaumière.

PROSPER.

Un quart de lieue!

MICHEL.

Au moins.

PROSPER.

Ah diantre! c'est fâcheux;
La nuit devient obscure, il fait un temps affreux :
Permettez que chez vous jusqu'à demain je reste.
La proposition vous paraît un peu leste;
Toujours d'aider autrui je me fis une loi;
Me trompé-je en jugeant ici de vous par moi?

MICHEL.

Me juger autrement serait me faire outrage.
Jeune homme, touchez là. Votre air, votre langage,

Tout en votre faveur a su me prévenir.
Ce que vous demandez, moi, j'allais vous l'offrir.

PROSPER, *mettant son paquet sur la table.*

Vraiment! Eh bien, voyez, j'admire, quand j'y pense,
Comme les braves gens font bientôt connaissance,
Comme, sans se parler, ils s'entendent entr'eux.
Voilà ce qui s'appelle un accident heureux.

MARGUERITE, *à Rose.*

Ce jeune homme me plaît.

ROSE.

Sa franchise est aimable.

MARGUERITE.

Tu veux dans ton époux un dehors agréable;
Que dis-tu du maintien de ce jeune étranger?

ROSE.

Il est fort bien : c'est vous qui m'y faites songer.

PROSPER.

Je ne suis point surpris de votre caractère,
Brave homme, je le vois, vous avez fait la guerre;
Tous les soldats sont francs.

MICHEL.

Vous avez bien raison.

(A Rigolot.)

Il a l'air doux, honnête.

RIGOLOT.

Il agit sans façon.
Mais laissez-moi, voisin, achever ma lecture,
Et puis analisant d'un coup-d'œil sa figure,
Je vous dirai bientôt.....

(Il continue sa lecture.)

PROSPER, *à Michel.*

Voilà probablement
Votre épouse?

MICHEL.

Ma sœur, que j'aime tendrement.

MARGUERITE.

Et qui vous le rend bien.

PROSPER, *montrant Rose.*

Et voilà votre fille?

MICHEL.

Oui.

PROSPER, *montrant Rigolot.*

Monsieur n'est-il pas aussi de la famille?

RIGOLOT, *interrompant sa lecture.*

Qui? moi, monsieur?

PROSPER.

Vous-même.

RIGOLOT, *à part.*

Il est bien familier.

(Haut.) (Reprenant sa lecture.)
Je ne suis qu'un voisin. « Paris. Un prisonnier
(Il s'interrompt et regarde Prosper.)
S'est enfui.... » Diantre!

PROSPER.

Ah çà! je me mets à mon aise.
Mais pour peu cependant que cela vous déplaise..

RIGOLOT, *à Michel.*

Voulez-vous le garder? (ce que je blâme fort.)
Voisin, demandez-lui du moins son passe-port.

PROSPER, *cherchant dans sa poche.*

Je n'en ai pas.

RIGOLOT.

Oh! oh! voici qui paraît louche.

PROSPER.

Je l'ai perdu.

ROSE, *avec intérêt.*

Vraiment?

MARGUERITE.

Son accident me touche.

PROSPER.

Je me suis arrêté sur la route un moment,
Et je l'aurai laissé tomber probablement.

RIGOLOT, *à part.*

Tout cela ne vaut rien, si je puis m'y connaître.

PROSPER.

Ce défaut de papier va me nuire peut-être.
Mais non, vous m'avez l'air de fort honnêtes gens,
Et les honnêtes gens sont toujours confiants.
Vous voyez : j'ai de vous une idée assez bonne;
Est-ce l'opinion que de moi je vous donne?
Voudriez-vous savoir d'où je viens, qui je suis?
Je me nomme Prosper, j'arrive de Paris,
Et je vais de ce pas à Limeuil, ma patrie,
A pied autant par goût que par économie.

RIGOLOT.

Fort bien : vous allez voir votre père?

PROSPER.

Hélas! non.

RIGOLOT.

Il est mort. Il s'agit de sa succession?

Par moi, cette matière à fond est possédée.

PROSPER.

Non. En fort peu de temps elle fut liquidée.

MARGUERITE.

Vous allez donc former un établissement,
Un commerce?

PROSPER.

Du tout, je ne suis pas marchand.

MARGUERITE.

Non! Pour votre plaisir vous faites donc la route?

PROSPER.

Je reverrai ces lieux avec plaisir sans doute;
Mais j'y suis appelé par la nécessité.

RIGOLOT.

Comment donc?

PROSPER.

Vous poussez la curiosité
Un peu trop loin, je crois; vous avez vos affaires,
J'ai les miennes aussi, qui vous sont étrangères.
S'il faut vous révéler, pour rester en ces lieux,
Mes secrets les plus chers, recevez mes adieux;
Cet asile à ce prix n'a rien qui me convienne.

MICHEL, *le retenant.*

Cette indiscrétion, ami, n'est pas la mienne.
N'avez-vous pas besoin d'un asile ce soir?
Il suffit, voilà tout ce que je veux savoir.

RIGOLOT.

Ah! j'en étais bien sûr. Mais quelle étourderie!

PROSPER.

Digne vieillard! Prosper est à vous pour la vie.

MARGUERITE.

Vous avez l'air bien las ?

PROSPER.

Mais, depuis ce matin,
Sans m'arrêter, je marche, et j'ai fait un chemin !....

ROSE.

Ah! mon Dieu!

MARGUERITE.

Pauvre enfant! est-il possible!

ROSE.

Eh! vite,
Je m'en vais lui chercher du vin.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

RIGOLOT, MICHEL, PROSPER, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Si tout de suite
Il voulait faire un somme, il n'est pas encor tard.

MICHEL.

Il serait au souper plus frais et plus gaillard.

PROSPER.

Mes amis, près de vous ma fatigue s'oublie.

MICHEL.

Le sommeil vous fera du bien, je le parie,
Et nous en resterons à table plus long-temps.

PROSPER.

Eh bien! soit.

MARGUERITE.

Je cours mettre à son lit des draps blancs.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

RIGOLOT, PROSPER, MICHEL.

PROSPER.

Ah çà! réveillez-moi dans deux heures sans faute.

MICHEL, *à Rigolot.*

Oui. Voisin, pour m'aider à bien fêter notre hôte,
Soupez ce soir ici.

RIGOLOT.

Qui? Moi!

MICHEL.

Réunissons.
Nos deux soupers en un; nous politiquerons.

RIGOLOT, *serrant la main de Michel.*

J'accepte. Vous avez fait une inconséquence
Qui pourra devenir plus grave qu'on ne pense,
Et je veux être là pour donner mes avis.

SCÈNE V.

RIGOLOT, MICHEL, PROSPER, ROSE.

ROSE, *versant à boire à Prosper.*

Tenez, buvez : pardon, c'est du vin du pays.

PROSPER, *buvant.*

(A Michel.)

Très bon. Que vous avez une charmante fille!
Heureux celui qui doit compléter la famille!

RIGOLOT.

On a toujours raison avec un compliment.
Il n'est pas sot.

MICHEL.

Au moins il est poli.

RIGOLOT.

Charmant.

SCÈNE VI.

RIGOLOT, MICHEL, PROSPER, MARGUERITE, ROSE.

MARGUERITE.

Entrez dans cette chambre, et dormez bien tranquille.

PROSPER.

Ah! pouvais-je espérer un aussi doux asile?
Parbleu! je suis tombé chez de bien braves gens.
Je ne sais que répondre à des soins si touchants.
Cher papa, votre accueil a pour moi tant de charmes,
Que moi, qui pleure peu, je sens couler mes larmes.

MICHEL.

Mais si vous me trouviez dans un semblable cas,
Ce que je fais pour vous, ne le feriez-vous pas?

PROSPER.

Ah! je vous en réponds.

MARGUERITE, *poussant Prosper du côté de sa chambre.*

Pas tant de politesse,
Entrez.

(Prosper entre dans la chambre.)

SCÈNE VII.

RIGOLOT, MICHEL, MARGUERITE, ROSE.

MARGUERITE, *à Rose qui est restée toute pensive sur le bord du théâtre.*

Eh bien! à quoi rêves-tu donc, ma nièce?
Nous avons là-dedans encore à tracasser.

ROSE, *sortant de sa rêverie.*

Ce jeune homme est vraiment fait pour intéresser.

(Elles sortent ensemble.)

SCÈNE VIII.

MICHEL, RIGOLOT.

RIGOLOT.

Ah çà! vous avez donc, voisin, perdu la tête?
Vous souffrez que chez vous un voyageur s'arrête?

MICHEL.

Et pourquoi pas, voisin?

RIGOLOT.

Savez-vous ce que c'est
Que ce jeune homme?

MICHEL.

Non. Qu'est-ce que cela fait?

RIGOLOT.

Eh! mais, a-t-on jamais raisonné de la sorte?
On demande qui frappe avant d'ouvrir sa porte.

Vous connaissez mon cœur, vous savez, mon voisin,
Qu'autant que vous je suis compatissant, humain,
Quand je connais les gens.

MICHEL.

Voyez le beau mérite.
Ma foi, nous devrions rougir de la conduite
Que nous tenons envers les pauvres voyageurs;
Sur ce point je voudrais vraiment changer nos mœurs:
Qu'un étranger bien las dans un village arrive,
Et demande un abri, sa question naïve,
Au lieu de l'intérêt, inspire le soupçon;
Personne ne lui croit de bonne intention.
Pourquoi donc le traiter avec cette injustice?
Quand un homme nous vient demander un service,
Est-ce à nous, c'est à lui que nous devons songer.
Ce que j'ai fait ce soir pour ce jeune étranger,
Pour tous ceux qui viendront je prétends bien le faire.
Croyez-moi, mon voisin, adoptez ma manière,
Elle est bonne: voyons dans chaque homme un ami,
Tant qu'il n'est pas prouvé qu'il soit notre ennemi.

RIGOLOT.

Tous ces beaux sentiments.... dans mon cœur je les porte.
Je ne vous ai pas dit de le mettre à la porte;
Car il n'est pas prouvé que ce jeune homme ait tort.
Sa figure prévient. Il est sans passe-port.
Sur plus d'une demande il se tait; mais il montre
Du sens dans ce qu'il dit, et le pour et le contre
Egalement ainsi se trouve balancé.
Mon sentiment sur lui sera bientôt fixé.

Hâtez, mon cher voisin, l'instant qui nous rassemble,
C'est là que je l'attends : nous souperons ensemble;
Croyez qu'à ce coup d'œil il ne peut échapper.
Sans adieu, je m'en vais vous chercher mon souper.

(Ils sortent ensemble, Michel éclairant Rigolot.)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, ROSE.

(Pendant la scène précédente, Rose et Marguerite ont traversé plusieurs fois le théâtre pour faire les apprêts du souper, et ont écouté la conversation; elles se trouvent en scène au moment de la sortie de Michel et de Rigolot.)

MARGUERITE.

Bien plutôt que mon frère il a perdu la tête.

ROSE.

Au moins autant que lui ce jeune homme est honnête.

MARGUERITE.

Il ne faut que le voir pour en juger ainsi.

ROSE.

N'est-il pas vrai qu'en lui tout paraît réuni?
La grâce, la franchise, une voix si touchante....

MARGUERITE.

Je cherche en quel roman comme lui se présente,
Un soir, chez un guerrier, un héros, un amant;
J'ai cru voir ce héros lui-même en le voyant.

ROSE.

A tous ces rêves-là sans donner trop de suite,
De ce qu'il est pourtant je voudrais être instruite.

MARGUERITE.

Bon! à qui le dis-tu? je brûle comme toi
De connaître Prosper, et d'avance je croi
Que l'éclaircissement tournerait à sa gloire.

ROSE.

Ah! je suis, comme vous, bien portée à le croire.

MARGUERITE.

Par quel motif a-t-il abandonné Paris?

ROSE.

Quelle raison le fait aller dans son pays?

MARGUERITE.

Ah dame! il va peut-être épouser sa maîtresse.

ROSE, *vivement.*

Quoi! vous croyez, ma tante?

MARGUERITE.

Et pourquoi pas, ma nièce?

ROSE.

Oh! cela m'est égal.

MARGUERITE.

Nous pourrions être au fait,
Et tout d'un coup : il a laissé là son paquet.

ROSE.

En vérité?

MARGUERITE.

Regarde.

ROSE.

Oui.

(Elles s'approchent du paquet.)

MARGUERITE.

Sans beaucoup de peines,
De tout, en un instant, nous nous verrions certaines.

ROSE.

Oui vraiment. Mais pour nous ce paquet est sacré.

MARGUERITE.

Oh! d'y toucher aussi je vous empêcherai.
Pourtant nous ne voulons que son bien, et je gage
Que nous n'y trouverions rien qu'à son avantage.

ROSE, *prenant le paquet.*

Avec beaucoup de soin il n'est pas attaché.

MARGUERITE, *le prenant à son tour.*

Oh! c'est qu'apparemment il n'a rien de caché.

ROSE.

Gardons-nous d'abuser de cette négligence.

MARGUERITE.

Prouvons qu'il n'a point mal placé sa confiance.

ROSE.

Vous dites bien, ma tante, il faut la mériter.

(Elle reprend le paquet pour le poser sur la table; en le posant, il en tombe un étui de mathématiques, un portrait dans une boîte, un crayon autour duquel est roulé un dessin.)

Ah!

MARGUERITE, *ramassant l'étui.*

Du hasard au moins nous pouvons profiter.

ROSE, *l'arrêtant.*

Mais non, je ne crois pas....

MARGUERITE.

Qui le saura?

ROSE.

Ma tante,
C'est vous....

MARGUERITE.

Autant que moi, le désir te tourmente.

Assez long-temps, je crois, nous avons résisté.

ROSE.

Mais point du tout.

MARGUERITE, *ouvrant l'étui.*

Allons, le sort en est jeté.
Les singuliers outils!

ROSE.

Ah! c'est qu'il étudie
La physique sans doute, ou bien l'anatomie.

MARGUERITE.

C'est un chirurgien peut-être, un médecin.

ROSE.

C'est un savant, voilà ce qui paraît certain.

MARGUERITE, *remettant les instruments dans l'étui.*

Remarquons bien la place où chaque chose est prise.
(Déroulant le dessin.)
Un papier! un dessin! C'est une vieille église;
Tiens.

ROSE.

C'est un château fort, plutôt. Il est bien fait
Au moins ce dessin-là.

MARGUERITE, *ouvrant la boîte.*

Très-bien fait. Un portrait!

ROSE, *avec beaucoup d'émotion.*

De femme?

MARGUERITE.

Non, d'un vieux et grave personnage.

ROSE, *encore émue.*

Tenez, n'en voyons pas, de grâce, davantage;
Car ce que nous faisons est mal, en vérité.

MARGUERITE.

Tu crains que le portrait d'une jeune beauté
Ne succède au premier, pas vrai? Je te pénètre :
Ce paquet en renferme un magasin peut-être.
Mais admirez pourtant quel malheur est le mien;
Là! le hasard nous sert et ne nous apprend rien.

ROSE.

C'est cruel.

MARGUERITE.

Très-cruel : surtout pour toi, ma nièce.

ROSE.

Pour moi! mais pourquoi donc ?

MARGUERITE.

Oh! c'est qu'il t'intéresse
Très-vivement. Sois franche.

ROSE.

Un homme que je vois
Et dont j'entends parler pour la première fois !

MARGUERITE.

Eh! n'avons-nous pas lu qu'un coup de sympathie
Nous enflamme souvent pour toute notre vie?

ROSE.

Ah! tout cela, ma tante, est bon dans vos romans!
A babiller ici nous perdons notre temps;
J'ai mainte chose à faire encore, je vous laisse.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

MARGUERITE, seule.

Je te suis. Du voisin je n'ai pas la finesse;
Mais j'ai d'assez bons yeux, et j'oserais gager
Qu'elle va cette nuit rêver à l'étranger.

(Elle va pour sortir; elle aperçoit Rigolot qui entre, portant son souper couvert, et réfléchissant profondément.)

SCÈNE XI.

RIGOLOT, MARGUERITE.

RIGOLOT.

Je pense à ce jeune homme, à son étrange entrée,
Et puis à la nouvelle au journal insérée.
Quel est ce prisonnier qui s'est, dit-on, sauvé?
Quel est ce voyageur dans ces lieux arrivé?
Ah! c'est sans doute lui que l'article regarde.

MARGUERITE.

Ah! c'est vous?

RIGOLOT.

Oui, moi-même.

MARGUERITE.

Eh! mais, prenez donc garde,
Vous laissez refroidir, voisin, votre souper.

RIGOLOT.

De mon souper j'ai bien le temps de m'occuper.
Notre beau voyageur repose encor sans doute?

MARGUERITE.

Eh vraiment, il a fait une assez longue route.

RIGOLOT.

Allons, je ne veux pas déranger son sommeil;
Mais il faudra qu'il parle enfin à son réveil.

MARGUERITE.

Eh quoi!...mon cher voisin, n'avez-vous pas de honte
D'avoir ainsi conçu des soupçons sur son compte?

RIGOLOT.

Je ne suis pas, je crois, sujet à me tromper.
Je dis que l'homme à qui vous donnez à souper
De Michel et de vous peut entraîner la perte.

MARGUERITE.

Auriez-vous donc sur lui fait quelque découverte?

RIGOLOT.

(Il va porter son souper sur la table, et tire une gazette de sa poche.)

Non, je ne suis qu'un sot; mais lisez ce papier,
A l'article Paris, en bas.

MARGUERITE, *lisant.*

« Un prisonnier
« S'est enfui..... »

RIGOLOT.

Non, je dis; suis-je un fou?

MARGUERITE, *lisant.*

« L'on invite
« Tous les bons citoyens à donner sur sa fuite....... »

RIGOLOT, *reprenant son journal.*

C'est bon, c'est bon, le reste est inutile. Eh bien?

MARGUERITE.

Eh bien, vous penseriez....

RIGOLOT.

Moi, je ne pense rien;

Mais quand de tous côtés on cherche dans la France
Un fugitif, il est, je crois, de la prudence,
De s'informer un peu des gens que l'on reçoit;
Pour le salut public, pour le sien on le doit.

MARGUERIRE.

Sans doute : mais comment ? . . .

RIGOLOT.

Ce prisonnier doit être
De son âge à peu près; car c'est par la fenêtre
Qu'il se sera sauvé sûrement. Or il faut
Un homme leste encor pour faire un pareil saut.
Ou peut-être enfermé dans une citadelle,
Il aura su se faire une espèce d'échelle.
Quoi qu'il en soit, il faut examiner le fait.
Sur bien moins que cela tout autre jugerait;
Mais, moi, pour prononcer, je veux des preuves claires.

(Il reprend son souper.)

Je rentre. N'allez pas vous forger des chimères
Sur tout ce que je viens de vous dire pourtant.
Je suis sûr, mais très-sûr, en y réfléchissant,
Que ce jeune homme n'est qu'un passant ordinaire,
Et qui voyage ainsi par goût ou pour affaire. . . . .
Mais pourquoi diantre a-t-il perdu son passe-port ?

(Il sort.)

SCÈNE XII.

MARGUERITE, seule.

Par exemple, le trait me paraît un peu fort.
Aller s'imaginer ! . . . Eh ! mais, dans nos lectures,
Nous avons vu, ma foi, bien d'autres aventures.

Si ce que l'on soupçonne était vrai cependant,
Le retenir ici ne serait pas prudent.
Eh ! les hardes par nous dans son paquet trouvées
Ne sont-elles donc pas des preuves achevées ?

SCÈNE XIII.

MICHEL, MARGUERITE.

MICHEL.

Ah ! ah ! je vous cherchais.

MARGUERITE.

Je vous cherchais aussi.
Eh bien, notre étranger n'est-il pas accompli ?
Oh ! vous vous connaissez en hommes, je l'avoue.
Votre discernement mérite qu'on le loue.

MICHEL.

Que voulez-vous donc dire avec ce ton railleur ?

MARGUERITE.

Que vous allez d'ici chasser ce beau monsieur.

MICHEL.

Le chasser ! pourquoi donc ?

MARGUERITE.

Eh ! mais, si l'on vous prouve
Qu'on peut vous rechercher, si chez vous on le trouve,
Et que d'une prison il vient de s'évader,
Consentez-vous encor, mon frère, à le garder ?

MICHEL.

Quel conte en l'air, ma sœur, venez-vous donc me faire ?

MARGUERITE.

En effet, il n'est pas un prisonnier de guerre !

Ne voilà pas le plan du fort dont il a fui!
Le journal ment sans doute! ils ne sont pas à lui,
Ces outils singuliers que je cherche à connaître!
Il n'a pas attaché ses draps à sa fenêtre!
Vous dites bien, ce sont des contes que je fais.
Mais à ma nièce il faut révéler ces secrets.
Il ne pourra jamais démentir l'évidence.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

MICHEL, seul.

Eh! mais, elle vous parle avec une assurance....
Je ne croirai jamais un tel événement.

SCÈNE XV.

MICHEL, RIGOLOT.

MICHEL.

Ah! voisin, savez-vous le bruit que l'on répand?..
Cet étranger à qui nous donnons un asile,
Ma sœur prétend que c'est... Je vous le donne en mille.

RIGOLOT.

Quoi donc?

MICHEL.

Un prisonnier, récemment échappé.

RIGOLOT.

Là, mon instinct encor ne m'a donc pas trompé?

SCÈNE XVI.

MICHEL, RIGOLOT, MARGUERITE, ROSE.

ROSE.

Ce que ma tante dit serait-il vrai, mon père ?
Ce jeune homme serait un prisonnier de guere ?

MARGUERITE.

Eh ! oui, par sa fenêtre, hier il a sauté ;
Voilà le fait, voilà comme on me l'a conté.

RIGOLOT.

Je comprends, d'une corde il s'est fait une échelle....

MARGUERITE.

Sans doute : enfin voyez ce plan de citadelle,
Et puis ces instruments qui me sont inconnus.

RIGOLOT.

On ne peut plus douter après les avoir vus :
C'est un ingénieur, je gage ; à sa sortie
Il aura procédé par la géométrie.

MICHEL.

Vous croyez qu'il aurait.....

RIGOLOT.

Apprenez que de tout
L'algèbre et le dessin peuvent venir à bout.

ROSE.

Et quand cela serait, respectons sa misère ;
Plus d'un Français, hélas ! est prisonnier de guerre.
Eh bien ! traitons Prosper dans sa captivité
Comme nous voudrions qu'un Français fût traité.

RIGOLOT.

Doucement, tout dépend d'une sage conduite.
Un méchant homme irait dénoncer tout de suite....

MICHEL.

Je ne livrerai point l'homme que j'ai reçu.

RIGOLOT.

Ah! je n'en doute pas, votre cœur m'est connu;
Mais sur l'humanité, que la raison l'emporte,
Voisin, hâtez-vous donc de le mettre à la porte.

ROSE.

Ce pauvre malheureux!

MARGUERITE.

Il s'éveille, je croi.

MICHEL.

Qui? moi! le renvoyer! il a compté sur moi.

RIGOLOT.

Laissez-moi lui parler, je sais comment m'y prendre.

SCÈNE XVII.

MICHEL, RIGOLOT, PROSPER, MARGUERITE, ROSE.

PROSPER.

Peut-être pour souper je vous ai fait attendre?
Ma foi j'avais besoin d'un instant de repos.
Enfin, grâce à vos soins, me voilà frais, dispos,
Et, quand il vous plaira, nous nous mettrons à table.
Vous voyez, je vous parle en ami véritable.

RIGOLOT.

Ainsi vous dites donc que vous n'êtes plus las ?

PROSPER.

Ah, mon Dieu ! plus du tout.

RIGOLOT.

C'est charmant : en ce cas
Ne pourriez-vous ce soir.....

(Il lui fait signe de sortir en lui montrant la porte.)

PROSPER.

Vous voulez que je sorte ?

RIGOLOT.

C'est ça.

PROSPER.

Si vous m'aviez tantôt fermé la porte,
Passe : je m'en serais à l'instant consolé ;
Mais vous me retenez, je suis presqu'accablé
D'attentions, d'égards, de soins, de prévenance ;
Déjà mon âme s'ouvre à la douce espérance
De compter ici-bas quelques amis de plus,
Et puis, vous me chassez !

RIGOLOT.

Nous sommes bien confus ;
Mais l'on peut nous chercher chicane par la suite.

PROSPER.

Pourquoi ?

RIGOLOT.

N'êtes-vous pas un prisonnier en fuite ?

PROSPER.

Plaît-il ? un prisonnier ?

RIGOLOT.

Voyez-vous, il rougit.

PROSPER.

Ah ça! vous plaisantez, ou vous perdez l'esprit.
D'où peut donc vous venir cette bizarre idée?

RIGOLOT.

Sur des faits bien constants sachez qu'elle est fondée.

PROSPER.

Ils ne sont pas, je crois, faciles à prouver.

RIGOLOT.

Oh! parmi vos effets, ce qu'on vient de trouver....

PROSPER.

Quoi! mon paquet ouvert! De quel droit, je vous prie?

MICHEL.

De quel droit en effet? C'est une perfidie.

ROSE.

(A Marguerite, à part.)

Ma tante, il a raison.

RIGOLOT,

De quel droit? C'est du fait
Qu'il s'agit, non du droit.

PROSPER.

N'avez-vous en effet....
Que pour en abuser, surpris ma confiance?
Oui, sans doute, indigné d'une pareille offense,
Je devrais vous quitter.... mais, je sens que mon cœur
Vous excuse, et conserve encor l'espoir flatteur
De former avec vous une amitié durable.

(A Michel, en regardant Rose.)

Vous m'avez l'air vraiment d'être un homme estimable.

Non, vous ne portez point un cœur dur, méfiant,
Et je veux vous laisser des regrets en partant.
Quelle preuve avez-vous du fait dont on m'accuse ?
J'aurai bientôt détruit l'erreur qui vous abuse,
Et vous me chasserez après si vous voulez.
Voyons, me voilà prêt à répondre; parlez.

MICHEL.

(A Rigolot.)

Il a, pour un coupable, une grande assurance.

RIGOLOT.

Mon Dieu, ne crions pas encore à l'innocence.

(A Prosper.)

J'accepte le défi. Sans partialité
Produisons chaque preuve ; et de votre côté,
A la preuve produite opposez vos répliques.
A quoi bon cet étui ?

PROSPER.

Mais, aux mathématiques.

RIGOLOT.

Je sais. Vous êtes donc....

PROSPER.

Peintre; et dix fois par jour
L'équerre et le compas me servent tour à tour.

RIGOLOT.

Mais, ce dessin ?

PROSPER.

Eh bien !

RIGOLOT.

C'est une forteresse :
C'est celle dont hier vous avez eu l'adresse
De sortir.

MICHEL.

C'est ainsi, quand on en veut aux gens,
Qu'à la plus simple chose on donne un mauvais sens.

PROSPER.

J'étais loin, en traçant tantôt ce paysage,
De craindre qu'il portât contre moi témoignage.

RIGOLOT.

Eh! mais, vous nous cachez votre état, vos projets;
Comment sur vous aussi n'être pas inquiets!

MARGUERITE.

Pour nous tranquilliser, ne sauriez-vous nous dire
Pourquoi vous voyagez? Nous ne pouvons vous nuire;
Nous nous tairons d'ailleurs.

ROSE, *vivement.*

Oh! je vous le promets.

RIGOLOT.

Allons, révélez-nous franchement vos secrets :
Un honnête homme gagne à se faire connaître.
Que sait-on? mes conseils vous serviront peut-être;
Vous pouvez vous fier à Michel comme à moi.
Mais sa fille et sa sœur vous gênent; je conçoi,
Vous craignez leur malice ou bien leur médisance.

PROSPER.

Non : je ne parlerais pas plus en leur absence :
Je pourrais vous forger quelque conte à plaisir;
Mais je sais bien me taire, et ne sais pas mentir.
Ne me pressez donc pas, de grâce, davantage :
Je veux, je dois cacher le but de mon voyage.

Mais le signalement du prisonnier enfui
Est sans doute partout. Vous me prenez pour lui.
Dans ce village il est quelque juge peut-être :
Devant ce juge, moi, je demande à paraître.
Sur mon compte bientôt vous serez rassurés.

MICHEL, *qui pendant toute la scène a témoigné son impatience.*

(A Rigolot.) (A Prosper.)
Serai-je maître ici ? Chez moi vous resterez.
Ne poussez pas plus loin cette odieuse enquête.
Elle me fait rougir. J'aime à vous croire honnête.
Mais, qui que vous soyez, j'ai dû vous recueillir;
Et qui que vous soyez, je dois vous retenir.

MARGUERITE.

Mais quel est-il enfin ?

ROSE.

Que nous importe? il reste.

MARGUERITE.

Pour moi, j'en suis ravie aussi, je le proteste.

PROSPER, *prenant la main de Michel.*

Vous faites là, brave homme, une bonne action.

RIGOLOT.

Bien, Michel, je me range à votre opinion.
Chacun doit se mêler de ce qui le regarde.
(A Marguerite.)
Ma voisine, entre nous, vous êtes trop bavarde;
Et je ne sais pourquoi je fus si complaisant,
Que de le soupçonner avec vous un instant.
C'est que vous tous aussi, vous êtes si crédules !

MICHEL.

C'est ma sœur qui répand ces contes ridicules.

MARGUERITE.

C'est d'après Rigolot que je parlais, vraiment.

RIGOLOT.

Oui, j'en conviens ; mais, moi, je parlais vaguement.

PROSPER.

Ainsi c'est un ruisseau qui retourne à sa source,
Grossi de tous les flots rencontrés dans sa course.

MICHEL.

Pour deviner les gens, vous avez de bons yeux,
Mon voisin ; mais, malgré ce talent précieux,
Attendez pour parler que les choses soient sûres.

PROSPER, *à part.*

Le voisin Rigolot aime les conjectures,
Fort bien : suivant son goût je m'en vais le servir.
(A Rigolot.)
Cher barbier, il faudrait plus long-temps réfléchir
Et ne pas vous fier à la simple apparence ;
Elle trompe souvent beaucoup plus qu'on ne pense ;
Et par exemple ici....

RIGOLOT, *avec un air étonné.*

Quoi ?

PROSPER.

C'est sur son auteur
Que retombent toujours les suites de l'erreur.

RIGOLOT.

Quel ton grave !

PROSPER.

A propos, mon cher, dans le village
N'a-t-on pas vu ce soir passer un équipage,
Des chevaux, des valets?

RIGOLOT.

Je n'ai rien vu.

MARGUERITE.

Ni moi.

PROSPER.

Ils tardent bien.

RIGOLOT.

Comment?

PROSPER.

Quelques troupes, je croi,
Passent par cet endroit pour gagner la frontière.

RIGOLOT.

Mais une compagnie y logea toute entière....

PROSPER.

Quel jour?

MICHEL.

Hier. J'avais, pour ma part, deux soldats,
Et je leur ai conté, ma foi, tous mes combats.
J'aime tant à causer avec mes jeunes frères!

PROSPER.

Ce sont des braves gens que tous ces militaires.

RIGOLOT.

Ah! oui. De je ne sais quel officier absent
Tous ceux d'hier faisaient l'éloge à chaque instant.

PROSPER.

Je le crois, ils ont tous de si bons cœurs.

RIGOLOT, *avec l'air d'un homme qui cherche à pénétrer.*

Oh, diable !

PROSPER.

Laissons cela.

MICHEL.

Sans doute : allons nous mettre à table,
Voilà le plus pressé.

RIGOLOT.

Fort bien, mais en soupant
Examinons ; ceci me paraît important.

(Il sort avec Michel.)

PROSPER, *à part.*

Ce vieillard est si franc, sa fille si jolie !
Toi pour qui je voyage, un moment je t'oublie ;
Pardon. Te trouverai-je encor dans mon pays ?
Hélas ! pour me chercher tu marches vers Paris
Peut-être, quand vers toi j'accours moi-même.

ROSE.

Qu'est-ce ?
J'aperçois dans vos yeux des marques de tristesse.

PROSPER.

Pardon, Rose.

MARGUERITE.

Allons donc, on vous attend tous deux.

ROSE.

Eh mais, il était là pensif et sérieux.

MARGUERITE.

Et pourquoi donc?

PROSPER.

Pour rien ; allons souper, ma tante.

MARGUERITE.

Sa tante ; en vérité, ce jeune homme m'enchante.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MARGUERITE, RIGOLOT.

RIGOLOT, *une serviette à sa boutonnière.*

Chère voisine !

MARGUERITE.

Eh bien ?

RIGOLOT.

Pour causer avec vous,
Je quitte le souper. Il est clair entre nous
Que ce Prosper n'est pas le prisonnier en fuite.
Mais ne serait-il pas l'officier de mérite
Dont ces soldats faisaient un éloge si beau ?

MARGUERITE.

Oui, cherchez-nous encor quelque conte nouveau ;
Mais cette fois du moins vous n'aurez pas la gloire,
Comme l'autre, voisin, de nous en faire accroire.

RIGOLOT.

Oh ! parce qu'une fois je me suis trop pressé,
N'allez-vous pas déjà me traiter d'insensé ?
N'est-ce rien, s'il vous plaît, que ces mots d'équipage,
De troupes dont il semble attendre le passage ?

Avez-vous, comme moi, saisi sa question,
Puis à se taire après son affectation?

MARGUERITE.

Ce jeune homme serait ce brave militaire!

RIGOLOT.

Et pourquoi pas, voisine?

MARGUERITE.

Eh! mais, alors, mon frère
Par sa protection pourrait bien s'avancer.
Il faut auprès de lui chercher à le placer.

RIGOLOT.

Ah! ne voilà-t-il pas que votre esprit travaille.
Et quand vous l'auriez vu sur le champ de bataille....
Je le rejoins. Ceci cache un mystère en soi,
Ou je ne suis qu'un sot. Or, entre un sot et moi,
Ma voisine, je puis sans trop de confiance
Dire qu'il est encore un peu de différence.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MARGUERITE, SEULE.

Impossible! Pour Rose il soupire tout bas.
Or, un riche officier pourrait-il?... Pourquoi pas?
Mon frère est honnête homme, et sa fille est jolie.
A de si braves gens trop heureux qui s'allie.

SCÈNE III.

ROSE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

C'est toi, ma nièce? enfin nous tenons son secret.

ROSE.

D'après ce qu'il a dit en soupant, en effet
Son état se devine, et me voilà certaine
Que c'est un militaire.

MARGUERITE.

Au moins un capitaine.

ROSE.

J'oserais bien gager que c'est un colonel.
De je ne sais quel siège il parlait à Michel
En homme qui de près avait vu l'escalade.

MARGUERITE.

Il est mieux que cela. C'est un chef de brigade,
Ou je suis bien trompée.

ROSE.

On nous blâmait pourtant
De l'aimer, quand d'ailleurs c'est un homme charmant.

MARGUERITE.

On n'a pas plus d'esprit, de tact, de connaissances.

ROSE.

Comme avec le barbier il a parlé finances!

MARGUERITE.

Dans la tactique il est profondément versé.

ROSE.

Il parlait à mon père en soldat exercé.

MARGUERITE.

Puis avec moi causant des détails du ménage....

ROSE.

Il s'est trouvé parler à chacun son langage.

MARGUERITE.

Avec toi seulement, ma chère, il se taisait.

ROSE.

Oui.

MARGUERITE.

Mais en se taisant, comme il te regardait!

ROSE.

Ah! moi, je ne crois pas beaucoup à sa gaîté,
Je l'ai vu là tantôt, il semblait agité.

MARGUERITE.

C'était d'amour pour toi.

ROSE.

Son âme était pensive.

MARGUERITE.

C'est qu'il sait allier à la gaîté naïve
La sensibilité....

ROSE.

Voilà nos gens enfin.

SCÈNE IV.

RIGOLOT, PROSPER, MARGUERITE, ROSE.

RIGOLOT, *à Prosper.*

GÉNÉRAL, vous voulez vous déguiser en vain;
Les hommes comme vous, de talent, de courage,
Ont un je ne sais quoi dans leur air, leur langage,
Qui les trahit.... Enfin vous êtes découvert.

MARGUERITE, *à Rose.*

Général, voyez-vous! le général Prosper,
J'ai lu plus d'une fois ce nom dans la gazette.

ROSE.

Quoi! si jeune, il serait....

MARGUERITE.

Et sa jeunesse est faite,
Je crois, pour lui donner encor bien plus de prix.

RIGOLOT.

Confiez-vous à nous comme à de vrais amis,
Général.

PROSPER.

Si par moi la chose est confirmée,
Si je dis que je suis un général d'armée,
Cela vous fera donc un grand plaisir?

RIGOLOT.

Eh! mais,
Pourriez-vous en douter? Combien j'apprécierais,
Pour ma part, un secret de telle importance:
Ne vous obstinez pas à garder le silence.

PROSPER.

Je suis donc général, puisque vous le voulez.

RIGOLOT.

Soyez sûr du secret que vous nous révélez;
Des murs de ce logis ne craignez pas qu'il sorte.

PROSPER.

C'est comme je l'entends.

RIGOLOT.

Je sens comme il importe

De cacher ce voyage, à pied, seul, sans éclat;
Peut-être s'agit-il du salut de l'état.
Une opération savante et militaire
Vous occupe sans doute, et ces dames, j'espère,
Se tairont. N'est-ce pas? Pour Michel, il suffit,
J'en réponds; c'est qu'il a quelque tact dans l'esprit.

PROSPER.

Oh diantre! on s'aperçoit qu'un homme de mérite,
Tel que vous, le dirige en toute sa conduite.

RIGOLOT.

Oh! ce nom ne convient qu'à vous, à vos pareils,
Mais il s'est assez bien trouvé de mes conseils,
D'accord.

MARGUERITE.

Le général se connaît en grands hommes,
Et vous êtes du nombre.

SCÈNE V.

RIGOLOT, PROSPER, MARGUERITE, ROSE.
MICHEL, ENTRE ET ÉCOUTE.

MARGUERITE.

Or, puisqu'enfin nous sommes
Assez favorisés du ciel pour posséder
Un hôte précieux, j'oserai demander
A notre général une grâce légère.

PROSPER.

Et quelle grâce, encore, expliquez-vous?

MARGUERITE.

Mon frère
Est digne d'occuper quelque poste je croi.

MICHEL.

Eh ! mais, que voulez-vous que l'on fasse de moi ?

MARGUERITE.

Comment ! ce que je veux ? mais je veux qu'on vous fasse
Commandant, gouverneur de quelque forte place.

PROSPER.

Un soldat tel que vous, brave et loyal guerrier,
Tout général serait heureux de l'employer.

RIGOLOT.

Vous n'avez pas la moindre idée en politique.
Nous étions occupés de la chose publique,
Mais vous ne pensez, vous, qu'à vos seuls intérêts.
Auprès du général faites comme je fais.
J'ai bien une demande à faire pour mon compte,
Mais de l'importuner, moi, j'aurais vraiment honte.

PROSPER.

Et pourquoi donc ? parlez.

RIGOLOT.

J'ai peu d'ambition ;
Cependant, comme il faut saisir l'occasion....
Je ne veux point pour moi qu'on déplace personne ;
Mais par votre moyen, s'il se peut, qu'on me donne
D'officier de santé quelque poste vacant....

PROSPER.

D'officier de santé ! cher barbier, c'est vraiment

Ce qui vous conviendrait; car il serait dommage
Qu'un homme comme vous restât dans un village.

RIGOLOT.

Oh! si je croyais être utile, assurément
Je n'hésiterais pas.... mais pour finir gaîment
Cette heureuse soirée, acceptez, je vous prie,
Mon général, un doigt d'une vieille eau-de-vie
Que pour mes vrais amis je réserve avec soin.

PROSPER.

Bien dit.

RIGOLOT.

Pour la chercher, je n'irai pas bien loin.

PROSPER.

Allez, cher Rigolot.

RIGOLOT.

Je vous ferai connaître,
En buvant, certain plan.... qui vous plaira peut-être.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

PROSPER, MARGUERITE, ROSE, MICHEL.

PROSPER.

Eh bien! peut-on jouer son rôle mieux que moi?
Le docteur Rigolot est dans la bonne foi.
Me voilà général.

MARGUERITE.

Comment? C'est une fable?

PROSPER.

Très-fort. Auriez-vous cru la chose véritable?

MARGUERITE.

Non pas : mais je doutais.

ROSE.

Quoi ! c'est faux ? Ah ! tant mieux :
Simple artiste, il en est plus aimable à mes yeux.

PROSPER.

De deviner les gens notre homme a la manie ;
Moi, j'ai voulu donner carrière à son génie.
Si du peintre il était l'ennemi déclaré,
Il est du général l'admirateur outré.
Mais je croirais manquer à la reconnaissance,
Si je ne vous mettais, vous, dans la confidence.

MICHEL.

Au diable ce barbier, qui deux fois dans un jour....
Mais vous lui jouez là, sur mon âme, un bon tour ;
A rire à ses dépens aussi je me prépare.

MARGUERITE.

C'est bien fait, moquez-vous de cet esprit bizarre.
Mais enfin à Limeuil qu'allez-vous donc chercher ?

MICHEL.

Ne vous a-t-il pas dit qu'il voulait le cacher.

ROSE.

Et notre hôte eut raison tantôt de ne rien dire,
Lorsque de ses projets nous voulions nous instruire,
Car cela nous était alors indifférent.
Je crois qu'il n'en est plus de même maintenant.
Une amitié réelle entre vous deux commence ;
Or l'amitié jamais ne va sans confiance.

MARGUERITE.

C'est cela. Nous avons droit à votre secret.
La curiosité tantôt nous excitait,
D'accord. Mais à présent, c'est l'amitié, l'estime.

ROSE.

Oui, c'est un intérêt bien tendre qui m'anime....
Qui nous anime tous. Au moins, assurez-nous
Que ce secret n'a rien de dangereux pour vous.
Si de votre bonheur nous avons l'assurance,
Nous vous pardonnerons de garder le silence.

PROSPER.

Que ce tendre intérêt est fait pour me toucher!
Dans le vôtre mon cœur demande à s'épancher.
Ne m'interrogez plus, je céderais peut-être,
J'aurais parlé déja, si j'en étais le maître.
C'est le secret d'autrui; je dois le respecter.
Sur moi cessez d'ailleurs de vous inquiéter;
Mon voyage pour moi n'a rien que d'honorable.

ROSE.

J'aime cette réserve.

MARGUERITE.

Elle est fort estimable;
Mais vos secrets long-temps seront-ils ignorés?

PROSPER.

Pardon, voilà de moi tout ce que vous saurez.

MICHEL.

Bien! Garder un secret, c'est la seule science
Qui doive nous gagner partout la confiance.

Touchez là, mon ami, votre discrétion
Me donne encor de vous meilleure opinion.

ROSE.

Chut! Rigolot revient.

SCÈNE VII.

PROSPER, MARGUERITE, ROSE, MICHEL, RIGOLOT.

RIGOLOT, *portant une bouteille, et une carte de géographie roulée.*

Jusqu'au fond de ma cave
(Il verse à boire à Prosper et à Michel.)
Il m'a fallu chercher. Goûtez cela, mon brave.

PROSPER, *après avoir goûté.*

Excellente, ma foi!

RIGOLOT.

Peste! j'en étais sûr.
Je suis tout essoufflé. C'est du Cognac tout pur.
Permettez, général, qu'on boive à votre gloire.
Puisse sous vos drapeaux se fixer la victoire!

PROSPER.

Mais aidé des conseils du docteur Rigolot,
Je serais bien certain....

RIGOLOT.

Allons donc.

MICHEL, *à part.*

Pauvre sot.

RIGOLOT, *déployant la carte de géographie.*

Or maintenant causons, et que je vous détaille
Une combinaison sur certaine bataille;
Je vois loin quelquefois.

MICHEL.

C'est ce que je disais.
Il voit si loin, si loin, qu'il ne voit rien de près.
Par exemple, à présent, voyez-vous qu'on vous raille?

RIGOLOT.

Plaît-il?

MICHEL.

Voisin, serrez votre plan de bataille;
Peut-être une autre fois le placerez-vous mieux?

RIGOLOT.

Comment?

PROSPER.

Je ne suis pas un homme ambitieux.
D'officier général le titre magnifique
M'était donné par vous. Je vous le rends; j'abdique.

RIGOLOT.

Mais je ne conçois pas....

MICHEL.

Artiste, ou général,
Vous êtes un brave homme, et c'est le principal.

PROSPER.

Un carrosse public, je crois, par ici passe....

MARGUERITE.

Demain, et l'on est sûr d'y trouver de la place.

PROSPER.

Eh bien ! pour arpenter demain un petit champ
Il vous fallait quelqu'un, disiez-vous en soupant.
Je sais lever un plan. Deux ou trois ans d'étude
De ces petits travaux m'ont donné l'habitude ;
Employez, pour demain, mes cordeaux, mon compas.
Ce travail envers vous ne m'acquittera pas.
Mais qu'il me sera doux d'être un moment utile
A l'homme à qui je dois ce généreux asile !

MICHEL.

Soit.

RIGOLOT.

Vous étiez pressé?

PROSPER.

Demain soir je prendrai
Ce carrosse public, et je regagnerai
Un temps qu'il s'en faudra beaucoup que je regrette.
Je reviendrai bientôt revoir cette retraite.
Pourquoi suis-je forcé de hâter mon départ?
Mais je ne pense pas qu'il se fait déjà tard.
Cher barbier, je vous fais mon humble révérence,
Enchanté d'avoir fait avec vous connaissance.

MICHEL.

Bonsoir, Prosper. Je vois que nous serons amis ;
En vous parlant, je crois que je parle à mon fils.

PROSPER.

Quel nom vous me donnez ! Ah ! dans cette demeure,
Que ne m'est-il permis....

MICHEL.

A demain de bonne heure.

(Prosper sort.)

SCÈNE VIII.

RIGOLOT, MICHEL, MARGUERITE, ROSE.

MICHEL.

Eh bien! qu'est-ce, voisin, vous voilà tout confus!

RIGOLOT.

Observe qui voudra, je ne m'en mêle plus.

MARGUERITE.

Vous ferez aussi bien, si vous voulez m'en croire.

MICHEL.

Pourquoi donc? il y va, voisin, de votre gloire.
Vous vous êtes déjà ce soir trompé deux fois;
Parbleu vous pouvez bien pousser jusques à trois.

RIGOLOT.

A mes dépens encore il n'est pas temps qu'on glose;
Il n'est pas général, mais il est quelque chose;
Et si je voulais bien.... Bonsoir, mon cher voisin,
Je vous en donnerai des nouvelles demain.
Mes études auront une plus sûre base;
Demain je saurai tout, si c'est moi qui le rase.

(Il sort avec Michel.)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, ROSE.

MARGUERITE.

Avec tout son esprit, le barbier n'est qu'un sot.
Quant à moi sur cela je ne dis qu'un seul mot.
Prosper, quelque pressé qu'il soit dans son voyage,
Pourra ne pas quitter demain notre village.

Oh! moi, je n'ai sur lui qu'un soupçon, grâce au ciel,
Mais beaucoup mieux fondé, beaucoup plus naturel
Que tous ceux du barbier.

ROSE.

Quel est-il?

MARGUERITE.

C'est qu'il t'aime.

ROSE.

Bon!

MARGUERITE.

Et que tu n'es pas loin de l'aimer toi-même.

ROSE.

L'aimer, ma tante! moi! Quand on le soupçonnait,
Nous avons pris à lui, tous, le même intérêt.

MARGUERITE.

Dans le fond de ton cœur mieux que toi je sais lire;
Conviens qu'en ses discours un charme heureux respire.
De l'amant dont tantôt tu faisais le portrait
Je crois que chez Prosper tu trouves plus d'un trait.

ROSE.

Eh bien, oui, je l'avoue; et si son caractère....
Je rougis de l'aveu que je m'en vais vous faire.

MARGUERITE.

A ta meilleure amie ose tout découvrir.

ROSE.

Ma tante, gardez-vous surtout de me trahir.
Oui, d'une émotion qui m'était inconnue
Je me sentis frappée à sa première vue.
Prosper est honnête homme, ou du moins je le croi;
J'en suis certaine même : il est digne de moi.

Mais a-t-il pu rester insensible ? À cet âge!
Au milieu de Paris! Que dis-je? ce voyage,
Quelque tendre penchant n'en est-il pas l'objet?
Oui, l'amour seul le guide, et voilà son secret.

MARGUERITE.

Eh non, il n'est pour rien, dit-il, en cette affaire.

ROSE.

Pourquoi donc, en ce cas, nous en faire un mystère?

MARGUERITE.

Va, livre-toi sans crainte à ce naissant amour,
Ma nièce; il est payé du plus tendre retour.
Je m'y connais un peu : ce jeune homme t'adore.

SCÈNE X.

MARGUERITE, ROSE, MICHEL.

MICHEL.

Rose! Rose! ma sœur!

ROSE.

Et qu'est-ce donc encore?

MICHEL.

Vous allez le savoir, mes chers enfants; ce soir,
Une jeune personne encore à recevoir,
Une bonne action pour nous encore à faire.
J'allais chez Rigolot reprendre ma lumière;
Je trouve en mon chemin la voisine Babet
Avec une étrangère; elle nous l'amenait.
« Michel (lui disait-elle) est humain, charitable;
« Sa maison offre un gîte aussi sûr qu'agréable.

« Enfin tous les passants qui s'arrêtent ici,
« C'est lui qui les reçoit. — Voisine, grand merci,
« Je m'applaudis qu'ainsi ma maison soit connue »,
Lui dis-je. « Et quant à vous, soyez la bien venue. »
Pour vous en prévenir, moi, j'ai pris les devants.
C'est une jeune femme, elle n'a pas vingt ans;
Sans guide, dans le bois elle s'est égarée.
Ce n'est qu'en me voyant qu'elle s'est rassurée.
Elle est tout près d'ici qui respire un moment;
Mais elle n'est pas seule; elle porte un enfant,
Son fils qu'elle nourrit.

ROSE.

Vraiment?

MICHEL.

Elle est charmante,
Et cet enfant la rend encore intéressante.

ROSE.

Je cours au devant d'elle.

MARGUERITE.

Et moi donc, quel bonheur!
Une femme! un enfant! un jeune voyageur!

MICHEL.

Eh sans doute, allez donc.

(Marguerite et Rose sortent en courant.)

SCÈNE XI.

MICHEL, SEUL.

C'EST qu'elle est fort jolie.
Elle a dans ses discours un ton de modestie,

Puis, dans ses traits, un air d'abandon, de langueur.
Ma foi, son seul aspect m'a touché jusqu'au cœur.

SCÈNE XII.

MICHEL, ROSE, PAULINE.

ROSE, *amenant Pauline.*

ENTREZ, ma chère enfant.

MICHEL.

Elle est toute tremblante.

PAULINE.

Mon fils?....

ROSE.

Ne craignez rien, il est avec ma tante.

PAULINE.

Puisque de me garder vous avez la bonté,
Voici tous mes papiers; en toute sûreté
A la pauvre Pauline on peut donner asile.

MICHEL.

Eh! votre passe-port, ma chère, est inutile.
Serrez tous ces papiers; ils sont fort bons, je croi,
Vous pouvez les garder pour d'autres que pour moi.

PAULINE.

Mais mon fils?....

SCÈNE XIII.

MICHEL, ROSE, PAULINE, MARGUERITE, PORTANT UN PETIT BERCEAU D'ENFANT.

MARGUERITE.

Le voilà. Déjà mère à votre âge!

MICHEL.

Vous êtes, en effet, de bonne heure en ménage :
Cela me fait plaisir. Allons, dans peu de temps
Vous verrez les enfants de vos petits-enfants.

PAULINE.

Eh mon Dieu! nous allons vous causer une peine!

MICHEL.

Point. Obliger les gens, jamais cela ne gêne.

ROSE.

Quand vous le voudriez, nous ne souffririons pas
Que plus loin, cette nuit, vous fissiez un seul pas.

MARGUERITE.

Croyez-vous donc qu'on n'ait point de sang dans les veines?
Oh! de qui que ce soit je ne puis voir les peines,
Dieu merci, sans le plaindre et sans le secourir.
Nous voudrions avoir un lit à vous offrir.
Une chambre en ces lieux de tout temps fut gardée
Aux pauvres voyageurs : on vous a précédée;
C'est un jeune étranger qui l'occupe, sans quoi....

ROSE.

Eh! mais, sur un fauteuil je serai fort bien, moi,
Et ma chambre et mon lit, tout est à vous.

MICHEL.

Bien, Rose.

PAULINE.

Je n'accepterai pas ce que l'on me propose.

ROSE.

Ai-je fait un chemin pénible comme vous?
Eh mon Dieu! mon sommeil n'en sera pas moins doux.

MARGUERITE, *examinant l'enfant.*

De sa mère déjà c'est le portrait fidèle.

PAULINE.

Puisse-t-il être un jour moins infortuné qu'elle!

MICHEL.

Vous pleurez, mon enfant, vous avez des chagrins.
Croyez que de bon cœur, ma chère, je vous plains.

MARGUERITE *à part, trouvant un portrait sur l'enfant et le reconnaissant.*

Ah! ah! que vois-je, ô ciel! Voici bien autre chose;
Ne nous trahissons pas, et surtout devant Rose.
(Remettant le portrait à Pauline.)
Tenez, sur votre enfant j'ai trouvé ce bijou.

PAULINE, *le mettant dans sa poche.*

En jouant il l'aura détaché de son cou.

MICHEL.

Peut-on vous demander où vous allez, ma chère?

PAULINE.

Hélas! pour soutenir et l'enfant et la mère,
Il me faut à mon fils donner un compagnon,
Et je vais à Paris chercher un nourrisson.

MICHEL.

Si loin! mais oubliez tout ce qui vous chagrine.
Songez à votre enfant, songez à vous, Pauline;
Vous avez aujourd'hui fait beaucoup de chemin,
Peut-être. Vous devez être lasse, avoir faim;
Venez vous reposer. Vous verrez que nous sommes
Vraiment de bonnes gens.

PAULINE.

Il est donc chez les hommes
Encor quelque pitié. Je respire.

MICHEL.

Du cœur,
Mon enfant. On n'est pas toujours dans le malheur.
Votre sort peut changer.

ROSE.

Ah! sa voix est si tendre,
Que sans émotion je ne saurais l'entendre.

(Rose sort avec Pauline, qui emporte son enfant.)

MICHEL, *les suivant.*

Comment! deux voyageurs, en un jour! par ma foi
Michel, cette aventure est heureuse pour toi.

SCÈNE XIV.

MARGUERITE, SEULE.

Je ne puis revenir de ma surprise extrême;
Car enfin ce portrait, c'est Prosper, c'est lui-même.
Le portrait de Prosper au cou de cet enfant!...
Que peut signifier ce rapport étonnant?

Je le cherche, et n'y puis rien concevoir encore ;
Taisons-nous, il est tard ce soir ; mais dès l'aurore
Éveillons-nous demain, et courons aussitôt
Consulter là-dessus le voisin Rigolot.

(Elle emporte la lumière qui est sur la table.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

RIGOLOT, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Le portrait de Prosper, vous dis-je, j'en suis sûre.
Je l'ai bien reconnu. Qu'en pouvons-nous conclure ?
Pour moi, de ce rapport, voisin, je perds l'esprit,
Et je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit.

RIGOLOT.

Quant à moi, je n'y vois qu'une chose fort claire,
Prosper est le mari de la jeune étrangère ;
C'est évident.

MARGUERITE.

Comment ?

RIGOLOT.

Ce sont les deux époux,
J'en réponds. La petite est fort bien, dites-vous ?
Un amour mutuel a fait leur mariage.
Elle est triste, elle pleure ? ils font mauvais ménage.
Trop souvent de l'amour l'hymen éteint les feux.
L'époux a précédé sa femme dans ces lieux.
Pour un nouvel objet monsieur quitte madame,
Ou bien c'est un galant qui lui souffle sa femme.

Ne les connaissant pas, je ne puis prononcer :
Mais ils sont tous les deux faits pour intéresser.
C'est sans doute le ciel ici qui les envoie ;
A les concilier, il faut que je m'emploie.

MARGUERITE.

Oui, c'est un vrai service à leur rendre.

RIGOLOT.

Mon Dieu,
Ce raccommodement nous coûtera bien peu.
Entre époux, vous savez, souvent on se querelle.

MARGUERITE.

Oui, je sais, pour un rien, pour une bagatelle ;
Je l'ai trop bien appris avec feu mon mari.
Je sens ce qu'il valait depuis qu'il est parti ;
Et tant qu'il a vécu, l'on eût dit que la haine....

RIGOLOT.

Mais dans ces lieux au moins évitons une scène ;
De leurs premiers transports redoutons les effets,
Et de se rencontrer surtout empêchons-les,
Car cela ne ferait que hâter leur divorce ;
C'est à se désirer qu'il faut que je les force.

MARGUERITE.

Oui, mais sans nuls délais, moi, je vais tout conter
A Michel, à sa fille.

RIGOLOT.

Et pourquoi vous hâter?

MARGUERITE.

Pauvre Rose! il s'en faut si peu qu'elle ne l'aime.

RIGOLOT.

Qu'elle ne l'aime! Qui? ce jeune homme?

MARGUERITE.

Lui-même.

RIGOLOT.

Je m'en doutais. Eh! mais, en soupant, ce Prosper
Lui lançait des regards très-expressifs hier.

MARGUERITE.

Sans doute.

RIGOLOT.

Eh bien! voyez s'il est rien qui m'échappe.

MARGUERITE.

Presqu'autant qu'elle, hélas! un pareil coup me frappe.
Pour ce Prosper aussi j'avais de l'amitié,
Il la courtise, et c'est un homme marié!
Ah! je vois là-dessous une scélératesse
Dont je veux garantir, au même instant, ma nièce.

RIGOLOT.

Qu'allez-vous faire? O ciel! Allons plus doucement,
Et ne la prévenons qu'avec ménagement.
Il faut un homme adroit et prudent, qui se garde
De rien précipiter.... et cela me regarde.
Si Michel eût fermé sa porte hier.... Mais le voici.

SCÈNE II.

MICHEL, RIGOLOT, MARGUERITE.

MICHEL.

Ah, c'est vous, mon voisin! De si bonne heure ici!

RIGOLOT.

Et c'est votre intérêt, mon voisin, qui m'éveille.

MICHEL.

Ah! je vois, en dormant vous aurez fait merveille :
Un songe, comme hier je vous le prédisais,
Vous aura de Prosper révélé les secrets.

RIGOLOT, *gravement.*

J'ai souvent souhaité qu'un père de famille,
Ayant à diriger et lui-même et sa fille,
Ou son fils, de prudence eût double portion.

MICHEL.

Voilà le premier point, sans doute, d'un sermon.

MARGUERITE.

Mon Dieu! vous n'avez pas si grand sujet de rire,
Mon frère.

MICHEL.

Et pourquoi donc? Qu'avez-vous à me dire?

RIGOLOT.

Homme trop confiant vous le saurez bientôt.

SCÈNE III.

MICHEL, RIGOLOT, MARGUERITE, ROSE.

ROSE.

Ah, mon père, bonjour. C'est vous, cher Rigolot?
Nos voyageurs n'ont point encor paru, ma tante;
Convenez avec moi que la femme est charmante.
Que le jeune homme... Enfin, qu'ils sont intéressants.

RIGOLOT, *gravement.*

Ma fille, il est fort beau d'accueillir les passants;
Mais que je crains pour vous, vous voyant si sensible!
La pitié trop souvent cache un piége terrible.

J'ai par elle, en mon temps, séduit plus d'un tendron ;
Aux femmes, comme à Dieu, j'en demande pardon.

MICHEL.

Fort bien. Sermon au père et sermon à la fille ;
Vous en ferez, j'espère, à toute la famille.
Préparez-vous, ma sœur ; car voilà votre tour.

RIGOLOT, *à Rose qui rit.*

Oui, riez ; savez-vous ce que c'est que l'amour ?

ROSE.

Eh ! mais, à vous entendre, on me croirait coupable
De quelque sentiment qui serait condamnable.

MICHEL.

Or çà ! nous direz-vous....

RIGOLOT.

Vous le voulez ?

MICHEL.

Parbleu !

RIGOLOT.

J'y consens.

ROSE.

Voyons donc.

RIGOLOT, *à Rose.*

Eloignez-vous un peu.

ROSE.

Moi, que cela regarde ?

RIGOLOT.

Eh mon Dieu ! laissez faire :
J'ai deux mots en secret à dire à votre père.

MARGUERITE.

Tiens, les hommes, vois-tu, le meilleur n'en vaut rien.

(Elles se retirent toutes deux au fond du théâtre.)

RIGOLOT, *mystérieusement.*

Cet étranger, par vous hier reçu si bien,
Il aime votre fille, et votre fille l'aime.

MICHEL.

Plaît-il?

RIGOLOT.

Suffit: pour moi ce n'est plus un problème.

MICHEL.

Et quand cela serait, voyons.

RIGOLOT.

Oh! pour le coup
Votre sang-froid est fait pour me pousser à bout.
Mais vous lui donnerez peut-être votre fille,
Sans connaître son bien, ses mœurs, ni sa famille.

MICHEL.

Il n'est pas temps d'aller aux informations.
Il ne m'a pas fait part de ses intentions.

RIGOLOT.

Et sans aller plus loin, moi, je vous certifie
Qu'il ne vous convient pas.

MICHEL.

Fort bien. Votre folie
Va briller de nouveau.

RIGOLOT.

Du tout. Ecoutez-moi:
Ce jeune homme est un peintre, il l'a dit, je le croi.
Dans le canton d'ailleurs qu'il reste ou bien qu'il passe,

C'est ce dont aujourd'hui fort peu je m'embarrasse.
Mais il est marié, marié, dis-je; à qui?
A la jeune personne arrivée après lui.

MICHEL.

Mon voisin, j'ai mon champ à labourer. J'ai honte
D'avoir tardé; pourquoi? pour écouter un conte!
Sans adieu.

RIGOLOT.

Permettez.

MICHEL.

Eh! laissez donc: ma sœur,
Vous direz, je vous prie, à notre voyageur,
(A Rose.)
Que je l'attends là-bas. Embrasse-moi, ma chère;
Laisse jaser le monde, et ne crois que ton père.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

RIGOLOT, MARGUERITE, ROSE.

RIGOLOT, *à Michel qui sort.*

Fort bien! je suis un fou qui parle sans savoir.
(Tirant Marguerite à part.)
Je vous suis. Empêchez les époux de se voir.
Du portrait découvert ne dites rien à Rose.
Je reviens; mais je veux, avant toute autre chose,
Prouver au bon Michel qu'on sait ce que l'on dit.
(Il sort.)

SCÈNE V.

MARGUERITE, ROSE.

ROSE.

Ma tante?

MARGUERITE.

Eh bien, ma chère?

ROSE.

A-t il perdu l'esprit?

MARGUERITE.

Hélas!

ROSE.

Plus que le sien votre ton m'épouvante.....

MARGUERITE.

Pour ce jeune homme on craint ta passion naissante.

ROSE.

Hier, je ne pouvais jamais l'aimer trop tôt,
Selon vous.

MARGUERITE.

J'avais tort; j'ai su par Rigolot....

ROSE.

Quoi?

MARGUERITE.

Je dois le cacher.

ROSE.

Tenez, un tel langage
Me le ferait aimer encore davantage....
Si je l'aimais.

MARGUERITE.

Allons, tu l'aimes en effet;
Et s'il en aime une autre! hem!

ROSE.

Comment?... Il paraît.
C'est un point que l'on peut éclaircir tout de suite:
Je vais l'interroger.

SCÈNE VI.

MARGUERITE, ROSE, PROSPER.

MARGUERITE, *à part.*

RENVOYONS-LE bien vite;
Si sa femme survient, tout est perdu, grands dieux!
(A Prosper.)
Ah, vous voilà!

PROSPER.

Pardon, je suis un paresseux.

MARGUERITE.

Mon frère vous attend. C'est pour cet arpentage.
Son champ se trouve à gauche en sortant du village.

ROSE.

Comme vous le pressez!

PROSPER.

Je pars. Un mot. Hier
Vous parliez toutes deux d'un goût qui vous est cher.

ROSE.

La lecture.

PROSPER, *tirant un livre de sa poche.*

Ce goût, Rose, je le partage:

Sans un livre sur moi jamais je ne voyage.
Celui-ci par hasard vous serait-il connu?
C'est Paul et Virginie.

ROSE.

Oh! déja je l'ai lu,
Mais je le relirai volontiers.

MARGUERITE, *prenant le livre.*

Moi de même.
Donnez donc et partez.

PROSPER.

Ah! ce Paul, comme il aime!
On ne peut retenir ses pleurs en le lisant.

ROSE.

Peut-être vous avez éprouvé ce qu'il sent.
Un jeune artiste a-t-il à peindre quelque belle,
Il s'enflamme aisément, je crois, pour son modèle.

MARGUERITE, *à part.*

Voyons ce qu'il dira.

PROSPER.

Pour connaître l'amour
Je sens que je suis né; mais jusques à ce jour
J'ai cherché vainement une amante, une femme
Qui me convînt.

ROSE.

Vraiment!

MARGUERITE, *à part.*

Ah! le mensonge infâme!

PROSPER.

Oui, mon cœur était libre hier en arrivant.

ROSE.

Il le sera sans doute encore en nous quittant.

PROSPER.

Ah, Rose!

ROSE.

Eh bien, Prosper!

MARGUERITE.

Partez.

PROSPER.

Je me retire.

J'aurais pourtant encor bien des choses à dire;
Mais près de vous j'éprouve un trouble, un embarras...
Et quand je resterais, je ne les dirais pas.

ROSE.

Avant votre départ on vous verra, j'espère?

PROSPER.

Oh, sans doute!... Je vais rejoindre votre père.

SCÈNE VII.

MARGUERITE, ROSE.

ROSE.

De ce court entretien, mon cœur avait besoin;
Il n'a jamais aimé!

MARGUERITE.

Bon! le voilà bien loin.
Je tremblais qu'il ne vît cette jeune étrangère.
Respirons.

ROSE.

Et pourquoi?

MARGUERITE.

Pourquoi? c'est mon affaire.
Le perfide ! Fût-on jamais plus effronté !
Si jeune, il ment avec une intrépidité !

ROSE.

Sur quoi pensez-vous donc enfin qu'il en impose?

MARGUERITE.

Ah ! je juge autrement que toi, ma chère Rose,
D'après ce que je sais.... mais non, je ne sais rien :
Taisons-nous, j'aperçois Pauline.

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, ROSE, PAULINE.

MARGUERITE.

Qu'elle est bien!
Les charmes, la douleur de la pauvre victime,
De Prosper à mes yeux doublent encor le crime.

ROSE.

Que parlez-vous de crime? en honneur on s'y perd.

MARGUERITE, *à part.*

Le portrait à son cou! ciel! tout est découvert.
Empêchons, s'il se peut, qu'il ne soit vu de Rose.

PAULINE.

Excusez, je rougis des peines que je cause;
Mais avez-vous daigné...

MARGUERITE.

Vous m'avez dit. Je sais.
Un homme de chez vous chargé de vos effets,
Ce matin même doit passer par ce village,
Et j'ai chargé quelqu'un de guetter son passage.

ROSE, *apercevant le portrait suspendu au cou de Pauline.*

Ainsi vous attendrez... O ciel! que vois-je?

MARGUERITE.

(A Rose.)
Paix.
(A Pauline.) (à Rose.)
Vous nous ferez plaisir. Chut!

ROSE, *à part.*

Je le reconnais.

MARGUERITE.

(A Rose.)
Gardez sur ce portrait le plus profond silence.
(A Pauline.)
Croyez que l'on chérit ici votre présence.
(A Rose.)
Devant elle surtout n'allez pas vous trahir.
(A Pauline.)
Plût à Dieu que long-temps on pût vous retenir!
(A Rose.)
On veut les empêcher de se voir, et pour cause.
(A Pauline.)
Comment va ce matin votre enfant?

PAULINE.

Il repose.

MARGUERITE.

Pauvre enfant! n'est-ce pas qu'en vos cruels tourments
Il vous console?

PAULINE.

Ah! oui, chaque jour je le sens.
Dans le malheur surtout il est doux d'être mère.

MARGUERITE.

Ma nièce aura bientôt cette douceur, j'espère.
Vous sentez bien qu'elle a beaucoup de soupirants.

PAULINE.

Ne vous fiez pas trop, ma chère, à leurs serments;
Car dans ce monde, hélas! on dirait que nous sommes
Pour servir de jouet à la plupart des hommes.
Les fautes viennent d'eux, et la honte est pour nous....
Pardon si vivement je m'explique avec vous;
Je pensais au malheur d'une bien tendre amie,
Qui fut par un ingrat indignement trahie.

MARGUERITE.

Avec vous de bon cœur je la plains.

ROSE.

Ce portrait
Que vous portez...

MARGUERITE, *à Rose.*

Paix donc!

ROSE.

Il me semble bien fait.

PAULINE.

Ce portrait m'est bien cher.

ROSE.

Je le crois; c'est sans doute
Votre époux?

PAULINE, *à part.*

Mon époux? Pour mentir qu'il en coûte!

ROSE.

Le père de l'enfant...

PAULINE.

Le père ? hélas !

ROSE.

Eh bien ?

PAULINE.

Non... Oui... Pardon, il faut quitter cet entretien.
J'entends, je crois, mon fils qui s'éveille et qui pleure;
Excusez, je m'en vais revenir tout à l'heure.

SCÈNE IX.

MARGUERITE, ROSE.

MARGUERITE.

Voila tout le secret. Eh bien ! avais-je tort ?
J'espère qu'à présent tu le hais aussi fort...

ROSE.

Ciel ! à qui se fier désormais ?

MARGUERITE.

A personne.
Délaisser une femme et si belle et si bonne !

SCÈNE X.

MARGUERITE, ROSE, RIGOLOT.

MARGUERITE.

Ah ! voisin, elle vient de convenir ici
Que le portrait était celui de son mari.

RIGOLOT.

Eh bien ! de mes avis sentez-vous la justesse?
J'avais tort de vouloir guider votre jeunesse.

ROSE.

Est-ce bien son époux ? elle a dit oui d'un ton
Bien faible, et qui voulait peut-être dire non.

MARGUERITE.

De la vérité pure elle avait le langage.

ROSE.

Si le portrait enfin n'est pas le sien.

MARGUERITE.

J'enrage;
Le portrait est frappant.

ROSE.

A peu de chose près.
Deux hommes, tous les jours, ont même air, mêmes traits.

RIGOLOT.

Bien. A douter du fait, soyez ingénieuse,
Et votre passion n'en est que moins douteuse.
Il existe un rapport entre elle et ce Prosper.

ROSE.

Mais quel rapport ? voilà ce qui n'est pas fort clair;
Cher barbier, c'est à vous de me tirer de peine,
Car je ne puis rester plus long-temps incertaine;
Soit curiosité, soit un autre intérêt,
Je veux absolument savoir ce qu'il en est.

SCÈNE XI.

MARGUERITE, ROSE, RIGOLOT, JACQUES.

JACQUES, *portant un paquet.*

Est-ce ici, s'il vous plaît, que se trouve une fille ? . . .
Une femme plutôt, jeune et d'ailleurs gentille ?

MARGUERITE.

Avec un enfant ?

JACQUES.

Oui.

MARGUERITE.

Vous êtes sûrement
Cet honnête garçon qu'elle attend ?

JACQUES.

Justement.

MARGUERITE.

(A Rigolot.)

Je vais vous la chercher. Sans rien faire paraître,
Causez avec cet homme, il est instruit peut-être.

SCÈNE XII.

RIGOLOT, ROSE, JACQUES.

RIGOLOT, *à part, à Rose.*

C'est un garçon tout simple, et de qui l'on pourrait,
Si l'on s'y prenait bien, savoir ce qu'on voudrait.

ROSE.

Et qui vous fait de lui tirer un tel augure ?

RIGOLOT.

Qui? moi? Parbleu, j'ai lu cela sur sa figure.

(S'approchant de Jacques.)

Vous êtes du pays de cet objet charmant?

JACQUES.

De Limeuil.

ROSE.

De Limeuil?

RIGOLOT.

De Limeuil, justement;

Voyez-vous?

ROSE.

Elle a l'air d'une bonne personne.

JACQUES.

Hélas! la pauvre enfant, elle n'est que trop bonne.
J'ai beaucoup lu jadis, moi. Je fus sacristain.
Les bons cœurs sont chanceux, dit l'orateur latin.

RIGOLOT.

Diable! vous savez donc le latin, mon confrère?

JACQUES.

Le latin? j'y suis Grec.

RIGOLOT.

Je possédais Homère

Assez bien autrefois. Abax, Comptoir, Damier.

JACQUES.

Dominus vobiscum. Je ne suis qu'un roulier,
Mais j'étais né pour être un jour maître d'école.

RIGOLOT.

Ah! vous êtes versé dans l'art de la parole.

JACQUES.

Chut! c'est elle.

SCÈNE XIII.

RIGOLOT, ROSE, JACQUES, MARGUERITE, PAULINE.

RIGOLOT.

Elle est bien, très-bien; de la candeur
Dans les traits : mais souvent c'est un signe trompeur.
(A Jacques.)
Parlez, nous vous laissons.
(Rigolot, Rose et Marguerite se retirent dans le fond.)

PAULINE.

C'est vous, Jacques?

JACQUES.

Moi-même.

PAULINE.

Combien je suis sensible à votre zèle extrême!

JACQUES, *posant le paquet sur une table.*

Voilà tous vos effets.

PAULINE, *voulant le payer.*

Prenez ceci. Pardon.
C'est bien peu, mais je suis si pauvre!

JACQUES.

Laissez donc.
Je ne veux rien de vous. Comment donc! mon bagage
Ne passe pas exprès pour vous par ce village?
Cela fût-il d'ailleurs, je serais trop content
De vous rendre service; ainsi donc, mon enfant,
Serrez cela. Bonjour; faites un bon voyage.

PAULINE.

De grâce encore un mot. De moi dans le village
Dit-on beaucoup de mal ?

JACQUES.

Tous les honnêtes gens
Vous plaignent, et bientôt, je l'espère, aux méchants
Nous serons assez forts pour imposer silence;
Et l'on vous reverra dans le pays, je pense.

PAULINE.

Oh non, jamais !

JACQUES.

Pourquoi ?

PAULINE.

Pourrais-je revenir
Sans honte dans les lieux où j'eus tant à rougir ?
Mais ici, mon ami, tâchez, je vous conjure,
De bien cacher à tous ma fatale aventure.

JACQUES.

A qui le dites-vous ? Dans ma profession,
La première vertu, c'est la discrétion.
Et Jacque est un garçon intelligent et sage.

PAULINE.

Adieu donc, adieu, Jacque.

(Elle s'éloigne et s'assied toute pensive.)

JACQUES.

Adieu, prenez courage.

(A part.)

Sortons. En vérité, je suis prêt à pleurer.

(Il va pour sortir.)

ROSE, *poussant Rigolot au-devant de Jacques.*

Mais retenez-le donc.

RIGOLOT, *à demi-voix à Jacques.*

Pourriez-vous demeurer
Un instant ?

JACQUES, *très-haut.*

Et pourquoi ?

RIGOLOT.

Plus bas. Cette étrangère,
Quelle est-elle, entre nous ?

JACQUES.

Ce n'est pas votre affaire,
Je crois.

RIGOLOT.

Non, j'en conviens. C'est donc un grand secret ?

JACQUES.

Vous êtes curieux, et moi je suis discret.
Vale.

SCÈNE XIV.

RIGOLOT, MARGUERITE, PAULINE.

ROSE, *à Rigolot.*

Que savez-vous ?

RIGOLOT.

Je n'ai pu pénétrer. . . .
A revoir son époux il faut la préparer.
(Approchant de Pauline.)
Eh bien ! toujours livrée à la mélancolie ?
Egayez-vous un peu. Que diable dans la vie
On éprouve souvent de plus fortes douleurs !

PAULINE.

Eh quoi! connaissez-vous le sujet de mes pleurs?

RIGOLOT, *faisant à Rose et à Marguerite un signe d'intelligence.*

Dans ses moindres détails.

PAULINE.

Dieu! m'aurait-on trahie?

C'est Jacque apparemment.

RIGOLOT, *faisant le même signe.*

Eh! qui donc, je vous prie?

PAULINE.

Le malheureux! Mais quoi! vous savez qui je suis,
Et ne m'accablez pas de tout votre mépris.

RIGOLOT.

En philosophe instruit des faiblesses humaines,
Loin de vous mépriser, je pleure sur vos peines.

PAULINE.

Ah! je suis en effet bien digne de pitié.
Pour mieux me perdre, hélas! rien ne fut oublié.
Sans parents, sans amis, au sortir de l'enfance,
En lui seul j'avais mis toute mon espérance.

RIGOLOT.

Eh bien! j'en étais sûr. Le petit scélérat!
Voilà comme ils sont tous. Vous le fuyez, l'ingrat?

PAULINE.

Non, c'est lui qui me fuit.

RIGOLOT.

Eh oui; c'est cela même.

Et vous le détestez?

PAULINE.

Non, malgré moi je l'aime.

RIGOLOT.

Ah ! je connais l'amour. Allons, consolez-vous.
Je le ramenerai bientôt à vos genoux.

PAULINE.

Qui?

RIGOLOT.

Lui. Le cœur est bon, si la tête est légère.
Je veux lui rappeler à propos qu'il est père.

PAULINE.

Où le trouver?

RIGOLOT.

Il n'est pas loin.

PAULINE.

Comment ?

RIGOLOT.

Suffit
Que celui qui vous parle a, dit-on, quelqu'esprit,
Connaît le cœur humain et raisonne avec force.
Il n'a pas encor fait proclamer son divorce ?

PAULINE.

Son divorce ! Jamais fûmes-nous mariés ?

RIGOLOT.

Vous n'êtes pas sa femme ?

PAULINE.

Eh quoi ! vous l'ignoriez?

RIGOLOT.

Ah ! je vois ce que c'est ; c'est une aventurière.

PAULINE.

Qu'entends-je! j'en mourrai!

ROSE, *à Rigolot vivement.*

Voulez vous bien vous taire?
Respectez son malheur, au lieu de l'insulter.

MARGUERITE.

Pourquoi donc à ce point, voisin, vous emporter?
A condamner les gens je ne suis pas si prompte.

PAULINE.

Dans le sein de mon fils allons cacher ma honte.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

RIGOLOT, MARGUERITE, ROSE.

RIGOLOT, *à Rose.*

Il voulait vous tromper, je vous l'avais bien dit.
Sans doute elle a de lui promesse par écrit.
C'est un grand libertin; pourtant je compte en faire
Un honnête homme : il a fort peu de caractère.

ROSE.

Non, il n'est pas cruel et fourbe à cet excès.

(Elle sort.)

MARGUERITE.

Eh! non, il n'oserait, et le ciel tout exprès
Pour toi l'a fait meilleur que le reste des hommes.

SCÈNE XVI.

MARGUERITE, RIGOLOT.

RIGOLOT.

Quand l'amour nous assiège, aveugles que nous sommes !

MARGUERITE.

Quel homme, juste ciel ! mon pauvre frère, hélas !
A de telles horreurs, voisin, ne croira pas.

RIGOLOT.

Et plus tôt que plus tard pourtant il faut l'instruire.

MARGUERITE.

Sans doute ; de ce pas je m'en vais tout lui dire.
Vous l'avez bien jugé quand on lui fit accueil ;
Comme il est pénétrant, voisin, votre coup-d'œil !

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

RIGOLOT, seul.

Cet homme à deviner m'a donné de la peine.
Que de perversité dans la nature humaine !
A son âge, Prosper est un fourbe effronté !
Que sera-t-il au mien ? Ma perspicacité
Est rare ; mais avoir percé cette infamie,
Il faut en convenir, c'est un trait de génie.....
Si de tous les talents que j'ai reçus du ciel,
Comme lui, j'avais fait un emploi criminel,
Moi, j'étais homme à mettre en feu toute l'Europe.

SCÈNE XVIII.

RIGOLOT, PROSPER.

PROSPER, *qui a entendu les deux derniers vers.*

Bien ! Je n'aurais pas mieux tiré votre horoscope.

RIGOLOT.

Ah ! c'est vous?

PROSPER.

Qu'est-ce donc? vous me boudez, je croi,
Mon cher?

RIGOLOT, *gravement.*

Plus de colloque entre le vice et moi.

PROSPER.

Ah ! j'ai donc ce matin du penchant pour le vice?

RIGOLOT.

On vous connaît enfin, et l'on vous rend justice,
Entendez-vous.

PROSPER.

Très-bien ; voilà du sérieux.

RIGOLOT,

Cessez de plaisanter, baissez plutôt les yeux.

SCÈNE XIX.

RIGOLOT, PROSPER, ROSE.

PROSPER, *à Rose qui entre.*

C'est vous, Rose ? Michel cause avec votre tante,
Il est vraiment trop bon : avec excès il vante
Un secours que je suis heureux de lui prêter.
En ces lieux plus long-temps que ne puis-je rester ?

Le ciel m'en est témoin ; oui, ma plus chère envie
Est de pouvoir ici passer toute ma vie.

ROSE.

L'imposteur ! m'affirmer qu'il n'a jamais aimé.
A de pareils serments il est accoutumé.

PROSPER.

Comment ?

ROSE.

Peut-on plus loin pousser la perfidie ?

PROSPER.

Et qui donc, près de vous, m'a noirci, je vous prie ?

ROSE.

Celle que vous avez séduite, elle est ici.

RIGOLOT.

Elle est ici.

PROSPER.

Comment ?

RIGOLOT.

Et votre enfant aussi,
Père dénaturé.

PROSPER.

C'est une raillerie ;
Vous jouez-vous de moi ? rêvez-vous, je vous prie ?
Tour à tour prisonnier, général, séducteur,
Que sais-je ? en vérité, c'est beaucoup trop d'honneur.
Cher barbier, permettez que je vous remercie
Des titres glorieux dont on me gratifie :
Vous avez, sur mon âme, un esprit inventif ;
Tout cela vient de vous.

RIGOLOT.

Oui, mon zèle excessif

Pour mes amis m'a fait découvrir vos manéges,
Et si j'ai le bonheur de les sauver des piéges
Que vous avez si bien préparés sous leurs pas,
Du peu d'esprit que j'ai je ferai très-grand cas.

SCÈNE XX.

RIGOLOT, PROSPER, MICHEL, MARGUERITE, ROSE.

MICHEL.

Prosper, depuis une heure, au moins, ma sœur me conte
Tous les nouveaux soupçons qu'on a sur votre compte.

PROSPER.

Et vous êtes bien loin d'y croire, vous?

MICHEL.

Ma foi,
Je ne puis pas vous dire encore que j'y croi;
Mais de ce que j'apprends mon âme est alarmée.
Rose, dit-on, vous aime et de vous est aimée;
Soit : mais d'une bassesse on vous prétend auteur;
Je n'ai vu dans Prosper qu'un simple voyageur.
Maintenant, voulez-vous mériter mon estime?
Prouvez que c'est à tort qu'on vous impute un crime;
Vous me ferez plaisir.

PROSPER.

Je suis digne de vous.
J'aime Rose, Michel; mon espoir le plus doux
Serait qu'à cet amour elle daignât répondre.
Quant au reste, le ciel puisse-t-il me confondre,

S'il est un mot de vrai dans tout ce qu'on a dit!
Jusqu'à présent, je crois, mon démenti suffit.
Quand on aura prouvé les faits dont on m'accuse,
Je répondrai.

RIGOLOT.

Fort bien, le voilà sans excuse.
Marguerite, amenez sa victime à ses yeux.
Non, je vais la chercher : à paraître en ces lieux
Il faut qu'un homme adroit, tel que moi, la décide.

MARGUERITE.

Venez chez Rigolot, et vous, tremblez, perfide!

(Rigolot et Marguerite sortent.)

SCÈNE XXI.

MICHEL, PROSPER, ROSE.

PROSPER.

Allez, je vous attends.

ROSE.

Réparez tous vos torts,
Tous les honnêtes gens vous aimeront alors.

PROSPER.

J'ai beaucoup de défauts, sans doute, et dans ma vie
J'ai déjà fait et mainte et mainte étourderie;
Mais pour tromper, jamais je ne fus assez bas :
Si je l'avais été, je ne dormirais pas,
Que je n'eusse, aussi bien qu'un homme en est capable,
Réparé tous les maux dont je serais coupable.

SCÈNE XXII.

RIGOLOT, PROSPER, MICHEL, MARGUERITE, ROSE, PAULINE.

RIGOLOT, *amenant Pauline.*

Venez, ma chère enfant, venez, n'ayez pas peur.
(A Prosper.)
Voyez, et rougissez!

PAULINE.

Ciel! mon frère!

PROSPER.

Ma sœur!

MARGUERITE.

Sa sœur!

RIGOLOT.

Oh! oh!

ROSE.

Sa sœur!

MICHEL.

Avais-je tort de dire
Qu'il était innocent?

ROSE.

C'est sa sœur, je respire.

PAULINE.

Ah, mon frère! à tes pieds vois ta sœur qui gémit.
Je n'ose te parler; mais tiens, prends cet écrit.
Mon frère, il t'apprendra ma funeste aventure.

PROSPER.

Je sais tout. Mais, au nom du ciel, je t'en conjure,
Ce secret doit rester entre nous: parle bas.

PAULINE.

Devant ces braves gens je ne me cache pas;
Ils savent tout, et même ils ont daigné me plaindre.
Tu pleures. Ah! combien j'avais tort de te craindre!
Et cependant j'allais vers toi dans ma douleur,
Mon frère.

PROSPER.

Et moi, j'allais te consoler, ma sœur.
Eh bien! connaissez-vous enfin mon innocence?
Et sentez-vous pourquoi je gardais le silence?
Ah! crois que si plus tôt j'avais su tes malheurs,
Ma Pauline, j'aurais déjà séché tes pleurs.
J'ai vainement écrit à ma cruelle tante:
Mais enfin je sais tout, je te sais innocente.
Et qui m'a tout appris? Belval, ton séducteur.

PAULINE.

Dieux!

PROSPER.

Lui-même. Rempli de remords, de douleur,
De sa victime il est venu trouver le frère;
Pour réparer sa faute il est prêt à tout faire.
Il dit qu'il t'a trompée avec indignité.
Ma sœur, dans l'abandon et dans la pauvreté!
A sa peine je puis, je dois porter remède;
A la hâte je vends tout ce que je possède;
Prends ce léger secours, bien léger en effet.
(Il lui remet une bourse.)
C'est tout ce que je peux, ma sœur, et chacun sait
Qu'un mobilier d'artiste est toujours fort modeste.

PAULINE.

Quoi! tu t'es dépouillé?

PROSPER.

Non, mon pinceau me reste,
Et du sort, avec lui, je puis braver les coups.
Mais ce n'est pas assez, il te faut un époux.
Ma sœur, dis un seul mot. Belval fut bien coupable,
Tu peux encor de lui faire un homme estimable.
Je te l'ai dit, il est venu pour m'implorer;
En t'épousant, ma sœur, il peut tout réparer.
Cet homme est-il encor digne de ta tendresse?
C'est à toi d'en juger; je t'en laisse maîtresse.
Tu peux le refuser, car je n'ai rien promis.

PAULINE.

Et comment refuser le père de mon fils?

PROSPER.

Bien, ma sœur!

MARGUERITE, *à Rose.*

De ceci, que penses-tu, ma chère?

ROSE.

Qu'il sera bon mari, puisqu'il est si bon frère.

MICHEL, *à Rigolot.*

Or çà, nous voilà tous à vous accoutumés;
Affirmez-nous toujours ce que vous présumez;
Voisin, conjecturez avec nous à votre aise.

PROSPER.

On sait que vous parlez toujours par hypothèse;
On ne vous croira pas.

RIGOLOT.

Suis-je donc un menteur?

MICHEL.

Non, vous êtes sujet à donner dans l'erreur.

RIGOLOT.

D'accord, je me trompais; la chose est fort possible.
Je suis fin, clairvoyant, mais non pas infaillible.

MICHEL.

Mon voisin Rigolot, retenez désormais,
Vous qui croyez si bien analyser les traits,
Qui sur le front des gens cherchez leurs aventures,
Que rien n'est si trompeur que l'art des conjectures.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LES AMIS DE COLLÉGE, OU L'HOMME OISIF ET L'ARTISAN,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois le 24 novembre 1795.

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.
LA FONTAINE.

PRÉFACE.

Je me rappelle toujours avec plaisir que ce fut à la représentation de cette pièce que j'obtins pour la première fois le suffrage de mon ami Collin-Harleville. Il aimait surtout la scène du premier acte, où le jeune poëte réclame le secours de son riche ami de collége. Il aimait l'insouciance, la confiance, la bonne-foi de Clermont. Il me félicitait d'avoir laissé percer quelques traits d'un bon cœur dans ce Derville qui voudrait obliger, qui voudrait refuser, et qui finit par obliger de mauvaise grâce. Je crois en effet que c'est la meilleure scène de l'ouvrage.

Je ne pensais d'abord qu'à peindre les dangers de l'oisiveté et les avantages du travail. Une heureuse inspiration me conduisit à faire de mon homme oisif, de mon homme laborieux, et de l'homme qui les met tous les deux à l'épreuve, trois camarades de collége. Il en résulta que ce qui devait faire le fond de la pièce n'en fit plus que l'accessoire, et que je m'abandonnai au plaisir de peindre le charme des souvenirs de la première jeunesse, l'espèce d'égalité que les camarades d'enfance conservent encore entre eux dans le monde, l'empire que ces premiers sentiments exercent sur tous les autres sentiments que nous éprouvons par la suite, et les devoirs qu'ils imposent à notre cœur pour tout le reste de la vie : c'est ce qui fit le succès de la pièce ; je parlai à l'âme de tous les spectateurs. Quel est l'homme qui n'a pas eu un ami au collége.... ou à l'école? Quel est l'homme, s'il a fait

sa rhétorique, qui peut voir, sans un respect mêlé de la plus tendre affection, son ancien professeur.

La pièce essuya de nombreuses critiques. Malheureusement, presque toutes sont fondées. Depuis la seconde scène du second acte jusqu'à la dernière du troisième, le comique a disparu, et n'est pas remplacé par un intérêt suffisant. La fantaisie de Derville pour Sophie et l'amour naissant de Robert sont à peine indiqués. Les scènes sont confuses, embarrassées. Les allées et les venues de Paris au lieu de la scène se succèdent d'une manière invraisemblable et peu agréable. On est tenté de croire qu'il n'aurait fallu qu'un acte. Voilà ce que je me sens obligé d'accorder à mes critiques.

Mais ils me font d'autres reproches auxquels je crois pouvoir répondre. Pourquoi, leur dirai-je, le fils d'un menuisier, après avoir fait ses études, n'aurait-il pas repris modestement l'état de son père, surtout dans un temps de révolution? Pourquoi un professeur d'éloquence n'aurait-il pas de l'enthousiasme pour l'éloquent citoyen de Genève? Pourquoi, dans un moment d'exaltation, un brave artisan ne proposerait-il pas à son ancien ami ruiné de lui enseigner le métier auquel il doit ses ressources et son indépendance? Pourquoi, dans un temps de révolution surtout, ce jeune dissipateur, rendu au courage par le malheur, n'accepterait-il pas d'être l'apprenti et le compagnon de son ami? Je ne dis pas que le projet soit très-raisonnable; je ne dis pas même qu'il soit facile à exécuter; mais le but de la comédie est de peindre les hommes : or, pour les peindre tels qu'ils sont, faut-il les représenter toujours raisonnables? faut-il ne leur prêter que des projets qui puissent s'exécuter sans effort?

Au surplus, je me sens bien dédommagé de toutes ces critiques, justes ou injustes, par les jouissances que la pièce

m'a procurées. Je n'ai pas rencontré un de mes nombreux camarades de collége qui ne m'ait félicité et presque remercié de l'avoir faite, et qui ne m'ait parlé avec la plus vive émotion de la bonté, de la bonhomie de mon vieux professeur de rhétorique.

PERSONNAGES.

CLERMONT, jeune poëte. ROBERT, jeune menuisier. DERVILLE, jeune homme riche.	Camarades de collége.

BONARD, leur ancien professeur de rhétorique.
GABRIEL, domestique de Derville.
MADAME ROBERT, mère de Robert.
SOPHIE, sœur de Clermont.

La scène est dans un village, tout près Paris.

LES

AMIS DE COLLÉGE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente d'un côté la boutique de Robert ; de l'autre un bosquet faisant partie du parc de Derville, et la grille de sa maison. Dans le fond la campagne.

SCÈNE I.

ROBERT, EN VESTE DE TRAVAIL, TRAVAILLANT DEVANT SA BOUTIQUE.

(Il examine le soleil.)

Le soleil est bien haut. Dix heures moins un quart.
Je me suis réveillé ce matin un peu tard.
Il était jour avant que je fusse à l'ouvrage ;
Allons, raison de plus pour travailler. Courage.

(Il travaille.)

SCÈNE II.

ROBERT, DANS SA BOUTIQUE ; DERVILLE, DANS LE BOSQUET, EN ROBE DE CHAMBRE.

DERVILLE, *tirant sa montre.*

Pas dix heures encor ! par quel événement
Suis-je déjà levé ? C'est bien cruel. Comment !

Voir ainsi devant soi la matinée entière !
Je vous demande un peu ce que je m'en vais faire.

ROBERT, *dans sa boutique, travaillant et chantant.*

Ta la la la la la la la la.

DERVILLE.

Lire ? Quoi ? des romans, ils se ressemblent tous.

ROBERT, *continuant son travail et son air.*

Ta la la la la la la la la.

DERVILLE.

A la belle Julie écrire un billet doux ?
Ecrire ! ma foi non.

ROBERT, *toujours travaillant et chantant.*

Ta la la la la la la la.

DERVILLE.

Aussi bien avec elle
Il est prudent, je crois, que j'aie une querelle.
Ce mariage auquel je songe n'est pas fait,
Il ne se ferait pas, si cela se savait.
A propos, n'allons pas négliger cette affaire.
Hé !
(Il appelle.)

ROBERT, *examinant son ouvrage.*

Je n'ai pas le bois qu'il me faudrait.
(Appelant.)
Ma mère,
Si l'on vient, vous direz que je ne suis sorti
Que pour une minute.

MADAME ROBERT, *sans être vue.*

Oui, c'est bon, mon ami.

ROBERT, *remettant son habit et ôtant son tablier.*

Allons, j'en puis trouver encor chez mon confrère
Assez pour terminer cet ouvrage, j'espère.

DERVILLE.

Je passe pour heureux chez de certaines gens,
Parce que mes plaisirs occupent seuls mon temps :
Ils ont grand tort au fond de me porter envie.
Toujours se divertir! à la fin, on s'ennuie.

ROBERT, *qui a remis son habit.*

A notre bal d'hier comme l'on a dansé!
C'est assez naturel, après avoir passé
Six jours à travailler! Ma foi, la bonne route
Pour gagner le plaisir, c'est le travail sans doute.

(Il traverse le théâtre, et sort en fredonnant un air de contre-danse.)

DERVILLE, *appelant encore.*

Hola quelqu'un? eh bien, voyez si l'on viendra.
D'honneur, cela n'est fait que pour moi.

SCÈNE III.

DERVILLE, GABRIEL, DANS LE BOSQUET.

GABRIEL.

Me voilà.

DERVILLE.

C'est fort heureux, vraiment : madame Ribardière,
L'as-tu vue ?

GABRIEL.

Oui, monsieur. Et la fille et la mère

Doivent rendre à monsieur leur visite ce soir.
C'est votre parc et vous qu'à la fois on veut voir.

DERVILLE.

Qu'en dis-tu? d'épouser ferai-je la folie?

GABRIEL.

Mais j'ai cru que c'était une affaire finie.
C'est un parti fort riche, et monsieur m'a montré
Des craintes sur son bien.

DERVILLE.

Oh! je suis rassuré.
Dorval me fait valoir une certaine somme.....

GABRIEL.

Dorval! Banquier de jeu, je crois?

DERVILLE.

Un honnête homme.

GABRIEL.

Oui, comme ils le sont tous.

DERVILLE.

Mais je suis tourmenté
Par tant de créanciers; et d'un autre côté,
Je n'aime pas beaucoup cette sotte famille.

GABRIEL.

La mère compte bien que vous aurez sa fille:
Même elle a fait dresser le contrat pour demain.

DERVILLE.

Ah çà, me ferez-vous déjeuner ce matin?

GABRIEL.

Mais monsieur s'est levé plus tôt qu'à l'ordinaire,
Et je ne savais pas.....

DERVILLE.

Vous ne savez rien faire.

GABRIEL.

Monsieur.....

DERVILLE

Dans le jardin je vais me promener,
Et vous me servirez ici mon déjeuner.
Entendez-vous ?

GABRIEL.

Fort bien.

DERVILLE

Ces gens-là sont uniques,
Il faut leur dire tout. On a des domestiques,
C'est égal, il faudrait soi-même se servir.
Dieu ! que le temps est long !

(Il sort en bâillant.)

SCÈNE IV.

GABRIEL, SEUL, APPROCHANT UNE TABLE.

Il s'ennuie à périr,
Et pour passer le temps le voilà qui me gronde.
Peste soit de ces gens qui ne font rien au monde !

SCÈNE V.

CLERMONT, SOPHIE, ARRIVANT PAR LE FOND ;
GABRIEL DANS LE BOSQUET, APPRÊTANT LE DÉJEUNER.

SOPHIE, *un petit portefeuille à dessiner sous le bras.*
Mon Dieu, que je suis lasse ! arrivons-nous enfin ?

CLERMONT.

Oui, c'est ici, je crois.

SOPHIE, *se reposant sur un banc, près la boutique de Robert.*

Juste ciel ! quel chemin !

GABRIEL.

Sitôt que par la tête il lui passe un caprice.....
Je voudrais bien le voir à son tour au service !
Qu'il serait sot alors !

(Il sort.)

SCÈNE VI.

CLERMONT, SOPHIE.

CLERMONT.

Eh ! pourquoi t'obstiner
A venir avec moi ?

SOPHIE.

Mais pour me promener,
Pour ne pas te quitter un seul instant, mon frère ;
Pour éviter enfin notre propriétaire.
Je pourrai m'occuper d'ailleurs. J'ai mon crayon.
La campagne est superbe au bas de ce vallon.
Tu m'y retrouveras en sortant du village :
Je pourrai te montrer un charmant paysage.

CLERMONT.

La nature en effet, en ce canton, ma sœur,
Etale ses bienfaits avec une splendeur !
Les beaux vers qu'en ces lieux un poëte doit faire !
Je me sens inspiré.

SOPHIE.

Te voilà bien, mon frère ;

Quand ta verve te prend, oubliant l'univers.
Songe à notre détresse, et laisse là tes vers.

CLERMONT.

Pourquoi? sur notre sort, moi, je suis fort tranquille.

SOPHIE.

Fort tranquille, et comment?

CLERMONT.

Je suis sûr de Derville.

SOPHIE.

Tu juges d'après toi tous les hommes.

CLERMONT.

Ma sœur,
Je les juge d'après mon œil observateur,
D'après la connaissance étendue et profonde
Que donnent la lecture et l'étude du monde.

SOPHIE.

Une belle amitié! qui date, de quel temps?
Du temps où vous étiez tous deux encore enfants.

CLERMONT.

Et c'est ce qui la rend plus solide et plus sûre:
Douter d'un tel ami serait lui faire injure:
Crois que je lui suis cher autant que je l'étais:
Ces premiers sentiments ne s'effacent jamais,
Et nos meilleurs amis sont ceux de notre enfance.
A ces temps fortunés, moi, jamais je ne pense
Sans me sentir ému. Nous étions trois, ma sœur,
Robert, Derville et moi. Même esprit, même cœur,
Du même âge à peu près, dans le même collége
Et dans la même classe; enfin, que te dirai-je?

Tous nos petits chagrins, tous nos petits plaisirs
Etaient mis en commun. Que d'heureux souvenirs
Viennent à leur nom seul s'offrir à ma mémoire !
A l'amitié constante on refuse de croire :
Mes amis, entre nous, répétions-nous souvent,
Nous ignorons tous trois le sort qui nous attend ;
Quel qu'il soit, nous serons toujours comme nous sommes,
D'une rare amitié donnant l'exemple aux hommes ;
L'un de nous du malheur peut éprouver les traits,
Qu'à lui porter secours les deux autres soient prêts :
Tant que l'un de nous trois aura quelque fortune,
Promettons qu'à tous trois elle sera commune.
Nous nous sommes depuis négligés, j'en conviens.
C'est l'instant d'oublier et leurs torts et les miens.
Je suis pauvre, Derville est au sein des richesses ;
Comme il va s'empresser de tenir ses promesses !
Pour Robert, au collége il n'était que boursier,
C'était l'unique enfant d'un pauvre menuisier.
Aussitôt que Derville aura payé mes dettes,
Que ma pièce m'aura produit d'amples recettes
Et de gloire et d'argent, je chercherai Robert.
Par ses amis bientôt il sera découvert.
Nous aurons bientôt mis de l'ordre en ses affaires,
Et nous vivrons ensemble alors comme trois frères ;
Alors j'aurai fixé près de moi le bonheur :
Car j'aurai près de moi mes amis et ma sœur.

SOPHIE.

Bon Dieu ! mon cher Clermont, de notre pauvre père
Que tu possèdes bien le bouillant caractère !

Comme toi, ne parlant jamais sans passion,
D'un vrai peintre il avait l'imagination;
Je reconnais en toi celle d'un vrai poëte.
Aussi tu jouiras d'une gloire complète;
Comme lui, comme lui, tu mourras sans argent.

CLERMONT.

Que veux-tu? c'est le sort des hommes à talent.
Un pareil avenir n'a rien qui m'épouvante.
De ce mal de famille es-tu toi-même exempte?

SOPHIE.

J'aurais dû modérer ta dépense; mais quoi?
Je suis artiste aussi, mon frère, et comme toi,
Au plus bel héritage aussi je le préfère,
Ce talent faible encor que je dois à mon père:
Il me l'avait donné pour charmer mon loisir.

CLERMONT.

Et de dot à présent il pourra te servir.

SOPHIE.

C'est assez babiller. Songe que le temps presse,
De Derville t'a-t-on bien indiqué l'adresse?

CLERMONT.

Oui, voilà sa maison, donnant sur le chemin,
C'est ici qu'aboutit son parc ou son jardin.
Ce bosquet en dépend.

SOPHIE.

Adieu. De l'entrevue
Ne tarde pas, mon frère, à m'apprendre l'issue;
Puisse-t-elle être heureuse!

CLERMONT.

Heureuse, j'en réponds.
Et même de ta dot à l'instant nous parlions,
Ma sœur, ton mariage est bien près de se faire
Peut-être.

SOPHIE.

Bon!

CLERMONT.

Derville étant l'ami du frère,
Pour la sœur aisément va prendre de l'amour.
Tu ne peux t'empêcher de payer de retour
Un digne ami qui règne avec toi sur mon âme.

SOPHIE.

Et de ce digne ami tu me crois déjà femme!

CLERMONT.

Oh! pas sitôt.

SOPHIE.

Oh non. Notre hymen n'est pas sûr;
Mais, sans plus de délais, songe à voir mon futur.
Moi, tout en attendant cet heureux mariage,
Je m'en vais commencer là-bas mon paysage.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

CLERMONT, DERVILLE, GABRIEL.

(Pendant la scène précédente on a servi le déjeuner de Derville, et il s'est assis près d'une petite table dans le bosquet.)

CLERMONT, *reconduisant sa sœur.*

Dans un quart d'heure au plus je te rejoins, ma sœur.

DERVILLE, *s'asseyant, à Gabriel.*

C'est bon.

CLERMONT, *s'avançant vers le bosquet.*

Le cœur me bat.

GABRIEL, *à Clermont.*

Que demande monsieur ?

CLERMONT.

Conduisez moi de grâce à mon ami Derville.

(L'apercevant.)

Ah ! le voilà.

DERVILLE, *se levant.*

Monsieur..... puis-je vous être utile ?

CLERMONT.

Tu ne reconnais pas ton vieil ami Clermont ?

DERVILLE.

Clermont !

CLERMONT.

Eh oui vraiment ; mais embrasse-moi donc !
Je te revois enfin après six ans d'absence ;
Et j'arrive à propos, suivant toute apparence,
Pour déjeuner. Tant mieux, ma foi, j'en ai besoin.
De Paris, j'en conviens, cet endroit n'est pas loin,
Mais l'appétit se gagne en marchant.

DERVILLE, *à Gabriel.*

Allons, vite,
Du chocolat.

GABRIEL.

J'y cours.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

CLERMONT, DERVILLE.

DERVILLE.

Parbleu de ta visite
Je te sais bien bon gré. Tu me vois transporté.

CLERMONT.

Et moi donc, mon ami, je suis bien enchanté.....
Comme te voilà grand! quelle métamorphose!

DERVILLE.

Je puis de toi, Clermont, dire la même chose.
Dans le premier moment, moi, j'avais peine aussi
A remettre tes traits. Toujours fort étourdi?

CLERMONT.

Oh! je n'ai pas changé.

DERVILLE.

Ni moi non plus.

CLERMONT.

Ton père
T'a laissé, m'a-t-on dit, riche propriétaire?
As-tu continué son commerce?

DERVILLE.

Non.

CLERMONT.

Non!
Quel est donc ton état, en ce cas?

DERVILLE.

Aucun.

CLERMONT.

Bon !

DERVILLE.

Mon ami, j'ai du bien assez pour ne rien faire.

CLERMONT.

Ah ! je voudrais te voir penser d'autre manière ;
Je ne te dirai pas ce qu'on a répété
Fort souvent, que le riche à la société,
Comme le pauvre, doit son temps, son industrie ;
Que de plus, il n'est pas quitte envers la patrie,
S'il ne fait de son bien un sage et bon emploi.
De ton seul intérêt je te parlerai, moi.
Tu jouis maintenant d'une grande fortune,
C'est fort bien ; mais, dis-moi, mon cher en est-il une
A l'abri d'un revers ? Je te prêche, pardon.
Je ne suis pas venu pour te faire un sermon.

DERVILLE.

Nous avons en effet à parler d'autre chose.

CLERMONT.

Avec toi cependant il faudra que je cause.....

DERVILLE.

Soit ; mais parlons de toi. Ton sort est-il heureux ?

CLERMONT.

Le plus heureux du monde.

DERVILLE.

En vérité ? tant mieux.

Ton état, quel est-il ?

CLERMONT.

Poëte dramatique.

DERVILLE.

Ah! ah! plaisantes-tu?

CLERMONT.

Non. Dès ma rhétorique
Je me sentais déjà des dispositions :
Tu t'en souviens; le temps et les réflexions,
Mais le travail surtout les ont beaucoup mûries.
Ce n'est pas à vingt ans qu'on fait des comédies,
Je le sais : mais j'ai là certain pressentiment.....
Et je peux par la suite avoir un grand talent.

DERVILLE.

Chez ton père toujours tu fais ta résidence?

CLERMONT.

Il n'est plus, mon ami. Sa mort et ton absence,
Voilà, depuis six ans, mes uniques chagrins.

DERVILLE.

Ah! j'ai perdu le mien; mon ami, je te plains;
Car je sais ce que c'est qu'une perte semblable.
T'a-t-il laissé du moins un bien considérable?

CLERMONT.

La fortune d'un peintre.

DERVILLE.

Oui-dà.

CLERMONT.

C'est à savoir,
Des dettes à payer, et ma sœur à pourvoir.
Cette succession, comparée à la tienne,
Ne brille pas beaucoup, mais qu'à cela ne tienne.

Ma sœur sait déjà peindre assez passablement:
Nous avons pris tous deux notre parti gaîment.
Les arts nous fourniront l'absolu nécessaire,
Et c'est assez pour nous. De la dot de ma mère
Nous avons, en huit jours, rassemblé les débris,
Et nous voilà tous deux en route pour Paris.
Des talents et du goût Paris est la patrie.
J'y suis depuis trois mois. J'observe, j'étudie,
Je t'ai cherché partout. Ce n'est qu'hier au soir
Que j'ai bien su l'endroit où je pourrais te voir;
Franchement, il était temps que je te trouvasse.
Comme l'on n'apprend pas à compter au Parnasse,
Moi j'ai tant dépensé que je n'ai plus d'argent,
Et mon propriétaire est venu poliment,
Ce matin, m'annoncer qu'à huit heures précises,
Ce soir, il me fallait, sans délai, sans remises,
Acquitter je ne sais quel loyer, et de plus,
Deux cents francs à peu près qui par moi lui sont dus;
Sans quoi, chez moi demain les huissiers, la saisie.
De tout mon mobilier fort peu je me soucie:
Il est joli pourtant; mais tous mes manuscrits!
Mes livres! A mes yeux, ces objets sont d'un prix!
Les saisir! Ah! cent fois plutôt qu'on m'assassine!
Je tremblais en voyant de si près ma ruine;
Mais je ne crains plus rien, puisque je t'ai trouvé,
Des griffes des huissiers mon trésor est sauvé.

DERVILLE.

Comment!

CLERMONT.

C'est mille francs qu'il faut que tu me prêtes.

DERVILLE.

Ah! ah!

CLERMONT.

Afin qu'après avoir payé mes dettes
J'aye encor de l'argent pour vivre quelque temps.
C'est bien vu, n'est-ce pas?

DERVILLE.

Oui. C'est donc mille francs
Qu'il te faut?

CLERMONT.

Oui.

DERVILLE.

Mon Dieu! c'est une bagatelle.

CLERMONT.

Surtout pour toi.

DERVILLE.

Sans doute, et la somme fût-elle
Beaucoup plus forte encor!...

CLERMONT.

Je t'entends. J'en agis
Avec toi sans façon, comme on fait entre amis;
Je fais ce qu'avec moi je voudrais que tu fisses,
Si tu venais un jour réclamer mes services.

DERVILLE.

Trop heureux d'obliger mon ami le plus cher.....
C'est qu'au jeu j'ai perdu tout mon argent hier.

CLERMONT.

Au jeu! vilain défaut!

DERVILLE.

Mais que veux-tu qu'on fasse.
On s'ennuie et l'on joue, afin que le temps passe.

CLERMONT.

Jusqu'à ce point encor n'es-tu pas dépourvu,
Que ton ami par toi ne soit pas secouru?

DERVILLE.

Je ne suis pas si riche.

CLERMONT.

Allons donc; quand de rente
On a vingt mille écus!

DERVILLE.

Mais j'en dépense trente.

CLERMONT.

Trente! eh mais, mon ami, c'est un tort que cela.
L'on ne doit dépenser jamais que ce qu'on a.

DERVILLE.

Il te sied de prêcher, toi qui n'as rien qui vaille,
Et qui dépenses tout!

CLERMONT.

Mon ami, je travaille.
Un succès paiera tout. Mais comment paieras-tu,
Toi, ta dépense faite outre ton revenu?
Raison de plus pour prendre un état au plus vite.
Mais de ces mille francs j'ai besoin tout de suite;
N'as-tu pas des amis qui peuvent te prêter?

DERVILLE.

Mais voilà ton erreur : quand il faut emprunter
On n'en a plus d'amis.

CLERMONT.

En effet je commence
A m'en apercevoir.

DERVILLE.

Oh! sans impatience
Ecoute moi, voyons. Ne peut-on s'arranger?
Sous dix ou quinze jours je pourrai t'obliger.

CLERMONT.

A mon propriétaire il faut ce soir la somme,
Sinon il fait saisir.

DERVILLE.

C'est donc un juif, cet homme!

CLERMONT.

Il est mon créancier et n'est pas mon ami.

DERVILLE, *de très-mauvaise grâce.*

J'entends. Je le suis, moi. J'ai ce qu'il faut ici.
Et je vais te prêter.

CLERMONT.

Non, ce n'est pas la peine.

DERVILLE.

Pourquoi?

CLERMONT.

C'est que je vois que la chose te gêne.

DERVILLE.

Non. As-tu ton billet? ta parole suffit:
Cependant on ne sait ni qui meurt, ni qui vit.

CLERMONT, *étouffant un mouvement d'impatience.*

Ma foi, non: je n'ai pas eu cette prévoyance.
Je le ferai. Sois sûr de ma reconnaissance.

DERVILLE.

(Haut.)

C'est ce qu'on dit toujours. Voilà tout ton argent.

(Il lui donne un billet.)

Mais au moins pourras-tu me rendre promptement ?

CLERMONT.

Très-promptement. On va jouer ma comédie.

DERVILLE.

J'ai lieu de souhaiter qu'elle soit applaudie.
Cet effet sur la place aurait peu de crédit.
Je ne vous conçois pas, vous autres gens d'esprit !
S'amuser à rimer, au sein de la misère !

CLERMONT.

Mais il vaut mieux rimer encor que ne rien faire.

DERVILLE.

Surtout, cela vous rend un énorme profit !

CLERMONT.

Qui nous suffit au moins.

DERVILLE.

Oui, quand on réussit.
Mais réussiras-tu ? J'en doute.

CLERMONT.

Je l'espère.

DERVILLE.

Il avait devant lui l'exemple de son père ;
Monsieur fait comme lui, bien loin d'en profiter.

CLERMONT.

Derville ! je suis las bientôt de t'écouter.

DERVILLE.

Pourquoi donc ? A l'instant tu blâmais ma conduite,

Moi, je blâme la tienne à présent, je suis quitte,
Et voilà tout pourtant.

CLERMONT.

Entre deux vrais amis,
Auquel sied-il le mieux de donner des avis?
A celui qui se trouve avoir besoin de l'autre;
Ils sont bien dans ma bouche, ils sont mal dans la vôtre.

DERVILLE.

C'est qu'il est incroyable aussi qu'après six ans,
Exprès pour emprunter on tombe chez les gens.
Je crois avoir le droit.......

CLERMONT, *remettant le billet sur la table.*

Cet argent ne vous donne
Aucun droit. Le voilà.

DERVILLE.

Comment! il déraisonne.
Prends cet argent, et mets ton orgueil de côté.

CLERMONT.

Cet argent! je rougis de l'avoir accepté.

DERVILLE.

Calme-toi, mon ami. Comme il est susceptible!

(Gabriel entre, portant le chocolat.)

Voilà ton déjeuner. Attends donc.

CLERMONT.

Impossible.

DERVILLE.

Mais on l'a fait pour toi.

CLERMONT.

De vousje ne veux rien.

DERVILLE.

Comment donc! avec moi tu n'en agis pas bien!

CLERMONT.

Derville, vous valiez beaucoup mieux au collége.

(Il sort du bosquet et se promène avec agitation.)

SCÈNE IX.

DERVILLE, GABRIEL, DANS LE BOSQUET; CLERMONT.

DERVILLE.

Il a raison, je crois.

GABRIEL.

Monsieur, l'appellerai-je?

DERVILLE.

Non. Après tout, pourquoi s'emporte-t-il d'abord?
Ces mille francs d'ailleurs me gêneraient très-fort.
Allons, j'attends ce soir madame Ribardière.
Viens m'habiller. L'hymen est un mal nécessaire.
Je serai riche alors. Comme ils seront reçus
Tous mes amis! Jamais de ma part un refus.
Que dis-je? je saurai les prévenir moi-même;
J'irai chercher Clermont, et je prétends qu'il m'aime,
Comme il m'aimait avant la scène d'aujourd'hui.

(Il rentre.)

GABRIEL.

Il est bon diable au fond. Que de gens comme lui!

(Il rentre avec Derville.)

SCÈNE X.

CLERMONT, SEUL.

HUMILIER ainsi l'ami de son enfance !
L'ami qui vient à lui tout rempli d'espérance !
J'en suis honteux pour vous, Derville.

(Il s'assied contre la boutique de Robert, la tête dans se deux mains.)

SCÈNE XI.

CLERMONT, ROBERT, LES ÉPAULES CHARGÉES DE PLANCHES.

ROBERT, *apercevant Clermont devant sa boutique.*

S'IL vous plaît,
Dérangez-vous un peu.

(Clermont se retourne.)

Comment..... il se pourrait !
C'est Clermont.

(Il jette son fardeau et se précipite dans les bras de son ami.)

CLERMONT.

Ciel ! Robert !

ROBERT.

La rencontre est unique.

CLERMONT.

Par quel hasard ici ?

ROBERT.

Moi, voilà ma boutique.

CLERMONT.

En face de Derville ?

ROBERT.

Oui, mais je ne le voi
Que fort peu : car il est dans le grand monde, et moi,
Simple et pauvre artisan comme l'était mon père....

CLERMONT.

Ah ! mon ami, pourquoi sommes-nous sur la terre ?
Pour voir régner partout la fraude, l'intérêt ;
Aux méchants, aux ingrats, pour servir de jouet.
Qu'Alceste a bien raison dans sa misantropie !
Pour un cœur généreux quel fardeau que la vie !

ROBERT.

Toujours ton caractère à l'extrême porté !
Contre le genre humain je te vois irrité,
Pourquoi ? c'est qu'on t'a fait un trait.....

CLERMONT.

Un trait infâme,
Un trait qui m'a blessé jusques au fond de l'âme.

ROBERT.

Clermont, à ton ami raconte tes malheurs.

CLERMONT.

Des amis ! en est-il ? ils sont tous faux, trompeurs.
Je l'ai cru mon ami, ce Derville, ce traître !
Pour ce qu'il est enfin je viens de le connaître ;
En m'adressant à lui je croyais le servir ;
Car je puis m'en passer. Ce soir on doit saisir
Mes meubles, il est vrai, si je ne me procure
Mille francs.

ROBERT.

Se peut-il ?

CLERMONT.

Que ton cœur se rassure;
De mes livres je puis avoir, quand je voudrai,
Bien plus de mille francs; eh bien je les vendrai.
Mes livres ! ils me sont bien utiles, sans doute :
Je m'en séparerai, quoiqu'enfin il m'en coûte.

ROBERT.

Vendre tes livres ! Non, tu ne les vendras pas.

CLERMONT.

Il le faut.

ROBERT.

Point du tout, et tu les garderas.

CLERMONT.

La remontrance ici, Robert, est inutile,
Je ne veux rien devoir à cet ingrat Derville.

ROBERT.

Tu ne les vendras pas. Eh ! pour qui me prends-tu ?
Je travaille, je n'ai qu'un mince revenu,
Je ne suis pourtant pas encor dans la misère,
Et mon plus cher ami, mon compagnon, mon frère,
Ne sera pas réduit à vendre ses effets.
J'aurai tes mille francs.

CLERMONT.

Quoi !

ROBERT.

Je te les promets
Pour ce soir. J'en réponds; surtout, je t'en conjure,

Clermont, de refuser ne me fais pas l'injure;
Ce que je t'offre ici, c'est de bonne amitié.
Mon cher Clermont accepte, et je suis bien payé.
Ce n'est pas tout encor. Tu parlais de saisie
Tout à l'heure. Chez moi viens loger, je t'en prie;
Je ne suis pas beaucoup plus fortuné que toi:
Deux pauvres réunis sont moins pauvres, je croi.
Qu'ensemble nous allons passer des jours prospères!
Unissons nos travaux, unissons nos salaires.
Au sein de l'amitié le bonheur nous attend.

CLERMONT.

Laisse-moi respirer, ami rare et constant.
Et moi qui me plaignais à l'instant de la vie!
Du jour dont je jouis, ciel, je te remercie.
Comme l'a fort bien dit un poëte charmant:
« Non, il n'est d'homme à plaindre ici que le méchant. » (*)

SCÈNE XII.

CLERMONT, ROBERT, SOPHIE.

SOPHIE.

Mon frère, je m'ennuie à la fin de t'attendre;
Eh bien! l'as-tu trouvé l'ami fidèle et tendre? . . . .

CLERMONT.

Oui, oui, je l'ai trouvé. Non Derville, ma sœur,
Mais Robert que voilà; Robert mon bienfaiteur.
C'est ma sœur, mon ami, celle dont au collége
Je parlais si souvent. Ma sœur, que te dirai-je?

(*) C'est un vers de l'Optimiste, comédie de Collin.

Je l'ai vu ce Derville, à peine a-t-il daigné
Me reconnaître ; et moi, je sortais indigné.....
Mais parlons de Robert et laissons là Derville.
Mon ami, pourrons-nous accepter ton asile ?
Tu n'es pas marié ?

ROBERT.

Non.

CLERMONT.

Serait-il décent
Que ma sœur établît chez toi son logement ?

ROBERT.

Vous ne logerez pas chez moi, mais chez ma mère ;
Moi-même je ne suis que son pensionnaire,
Et c'est elle en ces lieux qui doit vous recevoir.
(Il appelle.)
Ma mère ?

MADAME ROBERT, *sans être vue.*

Qu'est-ce donc ?

ROBERT.

Quelqu'un qui veut vous voir.

MADAME ROBERT.

Attendez, je descends.

ROBERT.

Elle est infirme, âgée ;
Chez son fils avec joie elle se voit logée.
Diriger ma maison, veiller à mon repos,
C'est pour elle un bonheur, un vrai baume à ses maux ;
Et moi, dans ses vieux ans je m'attache à lui rendre
Tous les soins que de moi jadis elle a pu prendre.

SOPHIE.

Que voilà bien le cœur de nos bons artisans !
Actifs, laborieux, aimant bien leurs parents !
Dans ces soins, avec lui, comme je veux me plaire !

SCÈNE XIII.

CLERMONT, ROBERT, SOPHIE, MADAME ROBERT.

ROBERT.

Tenez, de vieux amis nous arrivent, ma mère,
Les voilà. Vous cherchez où vous les avez vus ?
Nulle part. Et de vous pourtant ils sont connus.

MADAME ROBERT.

Bon !

ROBERT.

Pas un soir que d'eux je ne vous entretienne.
C'est Clermont et sa sœur.

MADAME ROBERT.

Clermont ! qu'il me souvienne.
Ah ! Clermont, ton ami de classe ! un bon garçon.
Soyez le bien venu, monsieur, dans la maison.

ROBERT.

Ils vont loger chez nous. Vous voulez bien, ma mère ?

MADAME ROBERT.

Eh ! puis-je rien blâmer de ce que tu peux faire ?

ROBERT.

Nous allons nous trouver à l'étroit, j'en conviens.

MADAME ROBERT.

On se gêne entre amis : car les tiens sont les miens,

(A Sophie.)

Mon fils. Ce cher enfant! il porte une belle âme;
Pas vrai, mademoiselle?

SOPHIE.

Oui, bien belle, madame.

ROBERT.

Or çà, ma mère, il faut vous distinguer ici.
On ne retrouve pas tous les jours son ami.
C'est qu'il ne s'agit pas d'épargner la dépense.

(A Clermont.)

Ta chère sœur et toi, vous avez faim, je pense!

CLERMONT.

Mon cher Robert, au moins point de façons pour moi.

ROBERT.

Des façons! pour qui donc, si ce n'était pour toi?

MADAME ROBERT.

(A Sophie.)

J'entends. Il ne hait pas le bon vin ni la table;
Non qu'il fasse d'excès, il en est incapable.

ROBERT.

J'attends quelqu'un d'ailleurs que tu connais.

CLERMONT.

Qui donc?

ROBERT.

Notre ancien professeur de rhétorique.

CLERMONT.

Bon!

Le vieux père Bonard?

ROBERT.

Il loge en ce village,
Il aime à visiter mon petit hermitage.

MADAME ROBERT.

Un homme instruit, profond, d'un mérite réel,
Qui m'estime, m'écoute, un homme dans lequel,
Moi qui vous parle, j'ai beaucoup de confiance.
Mais tandis que je jase ici l'heure s'avance.
Eh! qui ferait sans moi votre dîner? Pardon.

SOPHIE.

Je veux vous aider.

MADAME ROBERT.

Point.

SOPHIE.

Je suis de la maison.

MADAME ROBERT.

Elle est charmante au moins la chère demoiselle.
Venez donc, mon enfant.

SOPHIE.

Voilà ce qui s'appelle,
Mon frère, un généreux et véritable ami.

(Elle entre chez Robert avec madame Robert.)

SCÈNE XIV.

CLERMONT, ROBERT.

CLERMONT.

Mais, ce cher professeur! comment, il loge ici.
Te souviens-tu qu'un jour dans sa bibliothèque
Je me glissai.

ROBERT.

Parbleu! de la version grecque

Tu nous distribuas une traduction.
Et ce jour où, pendant la récréation,
Nous trouvâmes chez lui certaine eau des Barbades.

CLERMONT.

Que nous bûmes avec trois de nos camarades.

ROBERT.

Le père de Derville avait fait le cadeau.

CLERMONT.

Dans la bouteille après c'est moi qui mis de l'eau :
C'était un bien bon homme, au fond.

ROBERT.

Très-estimable.

CLERMONT.

Dans la société je l'ai vu fort aimable.

ROBERT.

Comment donc ! près du sexe il faisait le galant !

CLERMONT.

De l'université c'était le moins pédant.

ROBERT, *apercevant Bonard.*

Il vient.

CLERMONT.

Oh ! c'est bien lui, sa perruque, sa canne,
Son chapeau sous le bras, le bel habit de panne,
Que du coffre il tirait les jours de grand congé.
Sa tournure, sa marche, en lui rien n'a changé.

SCÈNE XV.

CLERMONT, ROBERT, BONARD.

ROBERT.

Qu'il me tardait qu'ici vous vinssiez à paraître,
Père Bonard : voyons, pourrez-vous reconnaître
Un de vos écoliers ?

BONARD.

Je n'en sais rien, ma foi :
Pendant trente ans et plus je fus professeur, moi ;
J'en ai tant vu, tant vu. Mettez-moi sur la trace.

ROBERT.

Un de vos bons amis, le plus fort de sa classe,
Clermont !

BONARD.

Est-il possible ? oui vraiment, le voici,
Parbleu je suis charmé de vous voir, mon ami.
Vous m'êtes cher, parmi mes vieilles connaissances ;
Il est vrai, vous donniez de grandes espérances :
Aussi pour vous former je me donnais un soin.
Je me disais souvent, ce jeune homme ira loin.
Cette prédiction, mon cher, s'accomplit-elle ?
Aux Muses êtes-vous resté toujours fidèle ?

CLERMONT.

Oh ! toujours ; elles font ma consolation,
Mes plaisirs, mon bonheur.

BONARD.

C'est cela. Cicéron,

Défendant au forum Archias le poëte,
Des Muses fait ainsi la louange complète
Adolescentiam alunt, senectutem oblectant..... (*)

CLERMONT, *l'interrompant.*

Puisque de vous trouver enfin j'ai le bonheur,
Je veux que vous soyez mon juge, mon censeur.

BONARD.

Ah! vous me trouverez bien barbare peut-être,
Et c'est à votre tour vous qui serez mon maître.

ROBERT.

Courage! vous voilà tous les deux à causer,
Moi, menuisier indigne, on va me mépriser.

BONARD.

Non pas. *Inter doctos* il peut tenir sa place.
D'accord, il n'était pas si fort que vous en classe;
Mais, tout en maniant son rabot, savez-vous
Qu'il s'est beaucoup formé, que, presqu'autant que nous
Il a du tact, du goût. Mais à quelle partie
Vous êtes vous livré, vous?

CLERMONT.

A la comédie.

BONARD.

Avec ce genre-là je suis peu familier.
Cependant nous verrons, mon ancien écolier.
Je pourrai relever encor plus d'une faute.
Je possède assez bien mon Térence et mon Plaute.
Je vous surpris un jour certain plan ébauché....
Un dialogue.... alors, moi je fis le fâché.
Pardon. Du professeur au fond c'était le rôle.

(*) Cic. pro Archiâ poëtâ.

N'est-ce pas? néanmoins je le trouvai fort drôle.
Je ne pus m'empêcher de rire, en vous grondant.

ROBERT.

Je m'en souviens.

CLERMONT.

La scène était-elle vraiment?...

BONARD.

Un critique aurait pu chercher quelque chicane,
Mais le style sentait Lucien, Aristophane.

ROBERT.

Bien! mais allons dîner.

BONARD.

Bon! Excellent avis:
Ainsi le bon Horace, avec de vrais amis,
Faisait une satire, en sablant le Falerne:
(à Clermont en montrant Robert.)
Il a de bon vin vieux, quoiqu'un peu plus moderne.
Allons, sans plus tarder, prendre place au banquet.

CLERMONT.

Quel aimable repas!

ROBERT.

Mais il n'est pas complet;
Derville, tu devrais être de la partie.

CLERMONT.

Ah! ne m'en parle pas.

BONARD.

Je gage qu'il s'ennuie,
Tandis que fort gaîment nous passons notre temps;
Ma foi, pour être heureux, vive les pauvres gens!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MADAME ROBERT, SOPHIE.

SOPHIE.

Mon frère est bien content, il passerait sa vie
Volontiers à parler de vers, de poésie.

MADAME ROBERT.

Oui-dà! M. Bonard est son homme en ce cas;
Qu'ils parlent grec, latin, moi je ne l'entends pas,
Ni vous non plus. Causons en bon français, ma chère.
Vous paraissez l'aimer beaucoup votre cher frère;
Vous faites bien; mon fils me l'a toujours vanté.
Cet éloge à coup sûr était bien mérité.
Car Robert s'y connaît; mon fils, mademoiselle,
Mon fils, en plus d'un point, vraiment c'est qu'il excelle!
Où me trouvera-t-on en France un ouvrier
Qu'on puisse comparer à lui dans son métier?
En France? il n'en est pas peut-être dans l'Europe.
Croyez-vous qu'il se borne à pousser la varlope,
Lui? point du tout, il a ce que d'autres n'ont pas.
Une tête en état de bien guider ses bras.
Puis sage dans ses goûts, ses mœurs, ses habitudes,
Garçon instruit d'ailleurs : il a fait ses études.

SOPHIE.

Clermont l'estime, et c'est un suffrage de poids
Que celui de mon frère, ou du moins, je le crois :
Un esprit si bien fait, un si bon caractère!
Je lui dois tout ; en lui j'ai retrouvé mon père ;
Jamais frère n'aima plus tendrement sa sœur,
Et chacun avec moi rend justice à son cœur.

MADAME ROBERT.

Au cœur de mon cher fils cela fait que je pense.
Pour sa mère quels soins, quelle persévérance!
Aussi je fais au Ciel bien des vœux aujourd'hui :
Ces vœux. Pour qui sont-ils? pour moi; non, mais pour lui;
Avant de mourir, moi, tout ce que je souhaite
C'est de le voir l'époux d'une femme parfaite.

SOPHIE.

S'il ressemble au portrait que vous faites ici,
Heureuse qui sera femme d'un tel mari.

MADAME ROBERT.

Heureuse! trop heureuse! Et tenez, feu son père
Était de ces époux comme l'on n'en voit guère,
Point gênant, point jaloux, surtout point curieux;
Eh bien! ma chère enfant, le fils vaut cent fois mieux.

(Regardant du côté de la boutique.)

Mais nos hommes enfin se sont levés de table,
Je m'en vais chez Guillaume, un vieillard respectable,
Pauvre et chez qui mon fils fait porter tous les jours
Un potage, un bouillon, enfin quelques secours.

SOPHIE.

Comment! il trouve encor, presque dans l'indigence,
Le secret d'exercer un peu de bienfaisance.

MADAME ROBERT.

Oui vraiment. Ce n'est pas parce qu'il est mon fils,
Mademoiselle, mais c'est un garçon d'un prix!
Oh çà! dans la maison encor j'ai maint ouvrage.

SOPHIE.

C'est moi qui veux ranger tout le petit ménage.

MADAME ROBERT.

Eh bien soit, dans l'instant je reviens.

(Elle sort, emportant un petit poêlon couvert.)

SOPHIE.

Les voici.

(Clermont, Robert et Bonard sortent de la boutique et causent ensemble.)

SOPHIE, *regardant Robert avec intérêt.*

Il est honnête, humain, bon fils et bon ami.
Votre mère a raison et je pense comme elle.
Robert, des bons époux vous serez le modèle.

(Elle rentre dans la boutique. Clermont, Bonard et Robert s'avancent.)

SCÈNE II.

CLERMONT, BONARD ET ROBERT.

BONARD.

Et voilà les repas qui me plurent toujours.
J'ai dîné chez Derville aussi ces derniers jours;
Qu'ai-je trouvé chez lui? des femmes adorables,
Et des hommes charmants; tous gens fort agréables;
Mais, parmi tout cela, pas un brin de gaîté;
J'étais fort déplacé dans la société;

Dans la vôtre je suis à mon aise au contraire,
On rit, on chante, on boit; tout en vidant son verre,
Sur quelques points douteux on discute, on s'instruit,
Et l'on nourrit ensemble et le corps et l'esprit.

(Pendant le dialogue suivant Robert donne un coup-d'œil à son ouvrage.)

CLERMONT.

Mais, mon cher professeur, expliquez-moi, de grâce,
Un fait qui me surprend. L'ami Robert en classe,
Soit dit, sans le fâcher, était un bon enfant;
Mais Derville annonçait un esprit plus perçant:
J'avais avec Derville à traiter d'une affaire
Ce matin, et je l'ai trouvé fort ordinaire,
Tandis qu'au cher Robert je trouve un sens exquis:
Pendant tout le dîner il m'a vraiment surpris.

BONARD.

C'est un point qui se trouve expliqué dans Tacite.
Tacite ou Cicéron: tous les deux je les cite,
Car je ne sais duquel est la comparaison;
S'il m'en souvient pourtant elle est de Cicéron:
Comme un champ que le soc jamais ne sollicite
Est bientôt hérissé d'une herbe parasite;
Ainsi tout homme oisif accueille des penchants,
Inutiles au moins, s'ils ne sont pas méchants.

CLERMONT.

C'est une vérité que je sens par moi-même.
Moi, dans mes passions qui fus jadis extrême,
Pourquoi suis-je aujourd'hui patient et sensé?
C'est que j'ai beaucoup lu, que j'ai beaucoup pensé
Si ma raison enfin peut imposer silence

Aux transports dont souvent je sens la violence;
D'un travail assidu ce sont là les bienfaits.

BONARD.

Sans doute; mais voici, mes enfants, à peu près
L'heure où la botanique aux environs m'appelle.

CLERMONT.

La botanique! vous?

BONARD.

Cette science est celle
Qui convient à mon âge, à mon cœur, à mes goûts.
Jeunes gens, je ne puis travailler comme vous.
Chercher des fleurs, voilà mon unique habitude,
C'est un délassement, bien plutôt qu'une étude,
Et c'est ce qu'il me faut.

CLERMONT.

Les goûts purs, innocents,
Jusque dans leur hiver, suivent les bonnes gens,
Oubliant ses malheurs, ainsi l'auteur d'Emile
Allait herboriser aux bois de Romainville.

ROBERT.

Vous parlez de Rousseau. Je l'ai lu tout entier.
Je le relis souvent. Il aimait mon métier.
Par son style éloquent il entraîne, il enflamme,
Et jusqu'à ses erreurs, chez lui tout vient de l'âme.

BONARD.

Accablé, tourmenté des plus affreux chagrins,
Pour vivre avec des fleurs, il fuyait les humains.
Douce société.

CLERMONT.

Plaisirs purs, préférables
Au commerce trompeur de tant de ses semblables.
Car moi, dont le métier est de les observer,
Je sais qu'ils ne sont pas faciles à trouver
Les hommes comme lui, comme vous, mon cher maître.

BONARD.

Il est d'honnêtes gens, plus qu'on ne croit peut-être.
Or çà, c'est donc chez moi qu'on soupera ce soir.

ROBERT.

Oui, tous.

BONARD.

Je tâcherai de vous bien recevoir.

Vile potabis modicis Sabinum
Cantharis (*).

SCÈNE III.

ROBERT, CLERMONT.

CLERMONT.

L'EXCELLENT homme !

ROBERT.

Oh ! oui.

CLERMONT.

Ton ouvrage t'appelle,
Mon cher Robert, et moi, je roule en ma cervelle
Un nouveau plan. L'accueil que Derville m'a fait,
Sur la scène, je crois, ferait un grand effet ;
Et puis j'ai sur le cœur mon amitié trahie :
Je veux, pour me venger, le mettre en comédie.

(*) Horat. lib. I, od. XX.

ROBERT.

Te venger, toi qui sais régler tes passions !

CLERMONT.

Oh ! ma colère est juste, et mes intentions
Sont si pures d'ailleurs. L'histoire de Derville
A quelque riche, ami, sera peut-être utile :
Dans les bois d'alentour je vais donc m'égarer,
Le site est pittoresque et fait pour inspirer.

SCÈNE IV.

ROBERT, CLERMONT, SOPHIE sortant de la boutique, son portefeuille sous le bras.

SOPHIE.

Mon frère.

CLERMONT.

Hé bien !

SOPHIE.

Tu pars? songe que l'heure avance,
Qu'il nous faut mille francs.

CLERMONT.

Va, sois en assurance,
Robert s'en est chargé.

SOPHIE.

Comment?

CLERMONT.

Oh ! laisse-moi,
De grâce ; avec Robert, ma sœur, arrange-toi,
Je ne puis m'occuper d'argent, je suis en verve,
Et du moment propice il faut que je me serve.

SCÈNE V.

ROBERT, SOPHIE.

SOPHIE.

Mon frère est quelquefois d'une légèreté !
Il a tort.

ROBERT.

En ami par lui je suis traité.
Voilà ce qui me plaît. J'ai là dans ma boutique
Quelque chose à finir. Et puis mon soin unique,
Après, est de chercher la somme qu'il vous faut ;
Et vous pouvez compter que je l'aurai bientôt.
Eh ! bon Dieu ! d'un service où serait le mérite,
S'il ne coûtait un peu ! Je ne me crois pas quitte
Encore envers Clermont. C'est lui qui m'a toujours,
Dans nos classes, aidé de ses faibles secours,
Secours alors pour moi d'une grande importance ;
Beaucoup de gens riraient de ma reconnaissance,
Pour de légers bienfaits qui datent de si loin :
Mais quiconque au collége aurait été témoin
De la grâce et surtout de la délicatesse
Qu'il mettait à m'offrir sa petite richesse,
Ne serait pas surpris que ce trait d'amitié,
Par moi, dans aucun temps, ne pût être oublié.

SOPHIE.

Cher Robert !

SCÈNE VI.

ROBERT, CLERMONT, SOPHIE, MADAME ROBERT

MADAME ROBERT.

Eh bon Dieu ! dites-moi donc, ma chère,
Je viens ici tout près de trouver votre frère ;
Il marchait, s'arrêtait, et puis il se parlait.
Il m'a presque fait peur. Est-il fou, s'il vous plaît ?

SOPHIE.

Il est poëte, et c'est presque la même chose.

MADAME ROBERT.

Bon !

SOPHIE.

Quand il gesticule ainsi, c'est qu'il compose.

MADAME ROBERT.

Il compose !

ROBERT.

Oui, ma mère, et c'est là son métier.

MADAME ROBERT.

Tout de bon ! allons donc.... un métier singulier !
Les dévots du pays l'ont pris pour un vicaire,
Répétant le sermon qu'il devait dire en chaire.

SOPHIE.

Nous aurons donc, Robert, ces mille francs?

ROBERT.

Ce soir,
Et je vous les promets.

SOPHIE.

Allons, je vais m'asseoir

Sur ce banc, et me mettre avec vous à l'ouvrage ;
Je voudrais terminer ce petit paysage.

ROBERT.

Fort bien.

(Elle s'assied sur un banc qui est contre la boutique et dessine.)

MADAME ROBERT, *examinant le dessin de Sophie.*

Vous avez là, ma fille, un beau talent.
Bon Dieu! que je voudrais pouvoir en faire autant!

ROBERT, *appelant sa mère à demi-voix.*

Ma mère?

MADAME ROBERT.

Eh bien?

ROBERT.

A qui faut-il que je demande
Ces mille francs?

MADAME ROBERT.

A qui? que Derville te rende
Ce qu'il te doit.

ROBERT.

Il m'a demandé des délais.

MADAME ROBERT.

Des délais, quand il doit dix-huit mois d'intérêts!
Qui croirait que le pauvre est créancier du riche?
Plafonds, meubles, lambris, salon boisé, corniche.
Tout est de toi chez lui, tout d'un travail exquis;
On lui porte un mémoire où tout est à bas prix,
Au lieu de nous payer, je t'en ferai la rente,
Dit-il; et tu consens! et puis il te tourmente
Pour qu'en outre chez lui tu places tous les fonds
Qu'avec beaucoup de soins nous économisons,

Et tu consens encor, comme un franc imbécille!
Si tu n'avais prêté cet argent à Derville,
Tu pourrais acheter quelque bien.

ROBERT.

En effet.

MADAME ROBERT.

Quelques arpents de terre, et c'était mon projet.

ROBERT.

Mais comment refuser un ancien camarade?
Il eût été fâché.

MADAME ROBERT.

Le voilà bien malade.
Il a bien ce matin refusé son ami,
Ce beau monsieur : je crois pourtant que celui-ci
Bien mieux que l'autre encor mérite qu'on l'oblige;
Ainsi donc pour Clermont n'épargnez rien, vous dis-je,
Puisque monsieur Derville a de l'argent chez lui,
J'entends et je prétends qu'il s'acquitte aujourd'hui.

ROBERT.

Oui, ne vous fâchez pas. Mais c'est qu'il a peut-être
Beaucoup de monde, et moi je ne veux pas paraître
Parmi tous ces gens-là.

MADAME ROBERT.

Non? Après son dîner
Tu sais que tous les jours il va se promener;
Eh bien! dans ta boutique achève ton ouvrage,
Et ne le laisse pas échapper au passage.

(Elle rentre dans la boutique.)

ROBERT.

Non.

SCÈNE VII.

ROBERT, SOPHIE.

ROBERT, *examinant Sophie qui est très-occupée de son dessin.*

Comme elle travaille avec attention !
Fort bien, elle a du goût pour l'occupation :
Point très-essentiel dans un ménage. Elle aime
Son frère avec transport, elle aimerait de même
Son mari, ses enfants, j'en suis certain. Ma foi,
C'est ce qu'il me faudrait pour ma femme, je croi.

(Il travaille.)

SCÈNE VIII.

ROBERT, SOPHIE, DERVILLE, ÉLÉGAMMENT VÊTU.

DERVILLE.

Mon tort envers Clermont sans cesse me tourmente ;

(Apercevant Sophie.)

Mais comment réparer... La rencontre charmante !
De beaux yeux, faite à peindre, et point d'art, point d'apprêt.
Je lui trouve, d'honneur, un piquant, un attrait....
Parbleu, cela ferait une aimable maîtresse.
Le joli passe-temps !

ROBERT, *apercevant Derville.*

Un peu de hardiesse,
C'est Derville. Après tout, c'est de l'argent prêté.
Voyons. Bonjour, Derville.

DERVILLE.

Ah! je suis enchanté
(Examinant Sophie.)
De te voir, sur mon âme. On n'est pas plus jolie.

ROBERT.

Chez toi j'allais passer. Il faut que je te prie
De me rendre un service.

DERVILLE.

Un service, Robert.
Tu sais bien que mon cœur te fut toujours ouvert.
(Examinant Sophie.)
L'agréable maintien!

ROBERT.

Tu me dois une année....

DERVILLE.

La seconde n'est pas encore terminée :
Et tu m'avais promis d'attendre jusque-là.

ROBERT.

Mais je me trouve avoir besoin d'argent.

DERVILLE.

Ah! ah!
Quand?

ROBERT.

Ce soir.

DERVILLE.

Il fallait me prévenir d'avance :
J'aurais pu m'arranger alors en conséquence.

ROBERT.

C'est un très-faible à-compte.

DERVILLE.

Oh! oui, j'entends fort bien.
Pas possible, d'honneur; car chez moi je n'ai rien.
J'étais si loin, d'après la convention faite,
De m'attendre à ceci! Veux-tu que je m'endette?
Non; d'autant plus qu'ayant sans doute du crédit,
Tu peux trouver ailleurs.

ROBERT.

Prends que je n'ai rien dit.
(A part, tandis que Derville examine Sophie.)
Je n'ose le presser, cependant l'heure avance.
(Il tire sa montre.)
Et Clermont.... Cette montre est de peu d'importance
Pour moi qui vois si bien l'heure au soleil. Mais quoi?
J'en aurai deux cents francs. J'ai des couverts chez moi;
J'y tiens: mais quand Derville aura payé sa dette
J'en aurai d'autres; oui, prenons-les en cachette,
De ma mère surtout, car ce serait un train!
(Il rentre dans sa boutique.)

SCÈNE IX.

DERVILLE, SOPHIE, TOUJOURS DESSINANT.

DERVILLE.

Il est parti. Fort bien. Clermont vient ce matin,
C'est le tour de Robert ce soir. C'est incroyable.
Cette jeune personne est vraiment adorable:
Il faut qu'en ce canton elle soit depuis peu,
Peut-être ne s'est-elle arrêtée en ce lieu
Que pour en dessiner le plan d'après nature.
Je veux, quoi qu'il en soit, suivre cette aventure.

SCÈNE X.

DERVILLE, SOPHIE, ROBERT, PORTANT SES COUVERTS DANS UN MOUCHOIR.

ROBERT.

Ne perdons point de temps, ma mère n'a rien vu.

DERVILLE.

C'est encor toi, Robert! Pardon, j'aurais voulu
De bien bon cœur t'aider dans ce besoin extrême.

ROBERT.

N'en parlons plus, mon cher, je viens à l'instant même
De songer à quelqu'un qui ne peut me manquer.

DERVILLE.

Qui-dà! tant mieux.

ROBERT.

J'y cours.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

DERVILLE, SOPHIE.

DERVILLE.

Allons, il faut risquer

(A Sophie.)

L'entretien. Approchons. Adorable personne.

SOPHIE, *levant la tête.*

Monsieur....

DERVILLE.

Pour m'excuser serez-vous assez bonne;
De vous connaître encor je n'ai pas le bonheur :
D'un entretien pourtant j'implore la faveur.

Un bien heureux hasard vous présente à ma vue,
Vous lisez dans mes yeux si mon âme est émue.
Daignez donc écouter....

SOPHIE.

Mon cher monsieur, pardon ;
Mais je n'ai pas de temps à perdre.

DERVILLE.

Comment donc!
Vous ne le perdrez pas avec moi, je vous jure.
Vous avez, je le vois, du goût pour la peinture,
Car vous ne dessinez que pour votre plaisir.

SOPHIE.

A me faire exister mon art pourra servir ;
Je l'espère du moins.

DERVILLE.

Si jeune, si jolie,
Travailler par besoin ! Chose indigne, inouïe!
Si vous disiez un mot seulement, vous verriez
Bientôt tous les trésors de la terre à vos pieds.

SOPHIE, *à part, se levant.*

Un de ces jeunes fats au ton galant et leste,
Dont Paris est tout plein.

DERVILLE, *à part.*

Elle est toute céleste!
Et d'ailleurs elle est pauvre.... on pourrait aisément....
Ce projet-là n'est pas fort honnête, vraiment.

(Haut.)

Mais elle est si jolie! Oui, charmante inconnue,
Oui, le cœur le plus froid s'enflamme à votre vue :

La nature a sur vous prodigué ses bienfaits.
Aux talents enchanteurs unir de tels attraits!
Mon discours vous surprend, peut-être vous offense,
De l'amour en tout temps telle fut la puissance,
Il n'a pour triompher besoin que d'un moment.

SCÈNE XII.

DERVILLE, SOPHIE, CLERMONT.

CLERMONT.

Ciel! que vois-je! ma sœur et Derville!

DERVILLE.

Comment!

SOPHIE, *à part.*

Derville! Ses propos auraient dû m'en instruire.

DERVILLE, *à part.*

La sœur de mon ami!... je voulais la séduire!

CLERMONT.

Grâce au ciel, j'ai pu voir à l'épreuve aujourd'hui
Que j'ai d'autres amis plus délicats que lui.
Robert est bon, sensible, il n'a pas vos richesses,
Il tiendra mieux que vous nos communes promesses;
Logé chez lui, par lui je serai secouru.

DERVILLE, *à part.*

Robert l'accueille! et moi, comme je l'ai reçu!

CLERMONT.

L'argent dont j'ai besoin....

DERVILLE.

Eh bien!

CLERMONT.

Avec quel zèle
Il le cherche partout, cet ami si fidèle!

DERVILLE, *à part.*

Moi je l'ai cet argent, je l'ai si mal offert....
Ciel! j'outrage Clermont, et sa sœur, et Robert:
Réparons tous mes torts.

CLERMONT.

Notre ami véritable
Nous attend; viens, ma sœur.

DERVILE.

Clermont, je fus coupable,
Pardonne, et que Robert, pour aider son ami,
(Lui offrant son portefeuille.)
Ne cherche nulle part. Tiens, Clermont, prends ceci,
Prends, dis-je, sans rougir; je ne suis plus le même;
Daigne m'en croire, ami.

CLERMONT, *hésitant.*

Quel changement extrême!

DERVILLE, *le forçant à prendre.*

Prends, s'il me reste encor quelques droits sur ton cœur,
Clermont, je t'en conjure.

SCÈNE XIII.

DERVILLE, SOPHIE, CLERMONT, GABRIEL.

GABRIEL, *tirant Derville à part.*

Ah! vous voilà, monsieur,
Il faut que vous alliez trouver votre notaire
A Paris sur-le-champ.

DERVILE.

Comment! pour quelle affaire?

GABRIEL.

Cet honnête Dorval qui vous faisait valoir
Le reste de vos fonds....

DERVILLE.

Eh bien!

GABRIEL.

Hier au soir....
A pris la fuite.

DERVILLE.

O Ciel!

GABRIEL.

Banqueroute totale:
Gervais vient d'apporter la nouvelle fatale.

DERVILLE.

Ah! grand Dieu! je n'ai pas à perdre un seul instant:
Pardonne, mon ami; mais un soin important....
(A Clermont.)
Je serais ruiné, ruiné sans ressource.

(Il sort précipitamment.)

GABRIEL.

Courez après, il a, dès hier, pris sa course.
Comment peut-on agir de la sorte? Ah! bon Dieu!
Placer tout son argent chez un banquier de jeu!

SCÈNE XIV.

CLERMONT, SOPHIE.

CLERMONT.

Que veut dire ceci? ce matin il refuse,
Il me prévient ce soir, il s'attendrit, s'accuse,
Et puis me laisse là; ma sœur, il te parlait?

SOPHIE.

De mille compliments, mon frère, il me comblait.

CLERMONT.

Eh bien! j'avais prévu cet effet de tes charmes.
A ta beauté comment ne pas rendre les armes?
Je te l'ai dit tantôt; c'est sans doute à l'amour,
Ma sœur, que nous devons cet étonnant retour.

SCÈNE XV.

CLERMONT, SOPHIE, ROBERT.

ROBERT, *tout essoufflé.*

Je te l'avais promis, j'ai bien couru, n'importe,
Voilà tes mille francs, mon cher, que je t'apporte.

CLERMONT.

Je n'oublierai jamais ta générosité,
Mais garde ton argent, Derville m'a prêté.

ROBERT.

Derville!

CLERMONT.

Et je n'ai pu refuser de le prendre:
Car il m'en a pressé d'un air si franc, si tendre!

ROBERT.

Diable! il est bien changé!

CLERMONT.

Tu m'en vois tout surpris:
Des attraits de ma sœur il paraît fort épris,
Et de son changement peut-être est-ce la cause?

ROBERT.

Fort bien, je suis charmé qu'ainsi tout se dispose,
Il oblige le frère, il adore la sœur;
Ensemble puissiez-vous goûter le vrai bonheur.

SOPHIE.

Ce n'est pas avec lui que je puis être heureuse.

SCÈNE XVI.

CLERMONT, SOPHIE, MADAME ROBERT.

MADAME ROBERT.

Eh, bon Dieu! mon ami, c'est une perte affreuse!

ROBERT.

Quoi?

MADAME ROBERT.

Notre argenterie; où donc est-elle?

ROBERT.

paix!

MADAME ROBERT.

Comment donc, que dis-tu?

ROBERT.

Chut!

MADAME ROBERT.

Est-ce que tu sais,
Par hasard...

ROBERT.

Oui, je sais ce qu'elle est devenue.

CLERMONT.

Je le devine, moi, Robert; tu l'as vendue!
En voilà le produit.

ROBERT.

Eh bien oui, j'en convien:
Je vois qu'en la gardant j'aurais fait aussi bien,
A présent que Derville, enfin plus équitable....

SOPHIE.

Allez, d'un pareil trait Derville est incapable.

MADAME ROBERT.

Comment! tu l'as vendue! A merveille, mon fils;
Je vous reconnais là; courage! A vos amis
Vous sacrifieriez tout, tout jusqu'à votre mère.

ROBERT.

De ses livres songez qu'il allait se défaire.

MADAME ROBERT.

Ne valait-il pas mieux qu'il vendît ses effets,
Que toi les tiens pour lui?

ROBERT.

Voyons, si je devais,
Ne garderais-je pas, pour ressources dernières,
Mon rabot, les outils qui me sont nécessaires?

MADAME ROBERT.

Sans vos outils, vraiment, que feriez-vous, mon fils?

ROBERT.

Eh bien, ses livres sont justement ses outils.

MADAME ROBERT.

J'entends; mais.....

CLERMONT.

Ce trait est gravé dans mon âme,
Mon cher Robert; et vous, consolez-vous, madame,
Derville m'a prêté, reprenez cet argent.

MADAME ROBERT.

Ah! c'est parler cela. De son dérangement
Vous ne voudriez pas sans doute être la cause;
Mais quel miracle a fait cette métamorphose
En Derville?

ROBERT.

Sa sœur.

MADAME ROBERT.

Bon!

ROBERT.

D'un amour réel
Son cœur se trouve atteint, amour bien naturel.

MADAME ROBERT.

Et vous à qui j'ai cru de la délicatesse,
D'accepter cet argent vous avez la faiblesse.

ROBERT.

Et par quelle raison, s'il vous plaît, refuser?

MADAME ROBERT.

Quand il aime sa sœur?

ROBERT.

Ne peut-il l'épouser?

MADAME ROBERT.

L'épouser! qui? Derville? allons, vous voulez rire,
Il est homme à cela. L'épouser? la séduire!

CLERMONT.

Il pourrait méditer une pareille horreur !

ROBERT.

Non, ce coupable espoir n'est pas fait pour son cœur.

MADAME ROBERT.

Eh ! n'a-t-il pas prouvé par plus d'un tour semblable,
Dans le canton déjà, ce dont il est capable ?

CLERMONT.

Se pourrait-il, grands Dieux !

MADAME ROBERT.

Et d'ailleurs savez-vous
Que d'un riche parti demain il est l'époux :
S'il vous parle d'amour, à coup sûr dans son âme
C'est qu'il roule sur vous quelque projet infâme.

SOPHIE.

Mon frère, il faut avant d'accepter ses bienfaits...

CLERMONT.

Oui, je t'entends. Il faut connaître ses projets :
Comment ! il te courtise, et demain se marie !
Qu'il s'explique à l'instant, ou bien sa perfidie
N'est que trop claire....

ROBERT.

Ainsi ton esprit emporté
Voit toujours bien plus loin que la réalité.

CLERMONT.

Je veux qu'il parle au moins.

SOPHIE.

Quel qu'il soit, à cet homme
Il ne faut rien devoir.

CLERMONT.

Non, rien ; voici la somme
Qu'il vient de me prêter. Sans plus tarder je vais
Me dégager, Robert, du poids de ses bienfaits,
Et de son procédé lui reprocher la honte.

(Il s'approche de la grille et sonne avec vivacité.)

ROBERT.

Mais tu n'as encor rien de certain sur son compte.

CLERMONT, *sonnant encore.*

Il n'importe, mon cher.

ROBERT.

Soit, rends-lui son argent.
Ne lui reproche rien.

SCÈNE XVII.

CLERMONT, SOPHIE, MADAME ROBERT, ROBERT, GABRIEL.

GABRIEL.

Un moment, un moment,
Donnez-moi donc le temps ; on y va.

CLERMONT.

Votre maître ?

GABRIEL.

Il est sorti, monsieur.

CLERMONT.

De grâce, où peut-il être ?

GABRIEL.

Mais, il est à Paris, chez monsieur Robertin,
Son notaire.

CLERMONT.

Il demeure ?

GABRIEL.

Au faubourg Saint-Germain.

CLERMONT.

J'y cours. En même temps je vais payer ma dette.
Je prends tes mille francs. Cessez d'être inquiète ;
De Robert aujourd'hui j'accepte les bienfaits,
Je les rendrai demain ; mes livres, mes effets,
Rien ne me coûtera. Trop léger sacrifice !
Mais du moins Robert seul m'aura rendu service.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

SOPHIE, MADAME ROBERT, ROBERT, GABRIEL.

GABRIEL, *à Robert.*

C'est vous, monsieur Robert ? Savez-vous un secret ?
Mon maître est ruiné.

ROBERT.

Se peut-il ?

GABRIEL.

Tout-à-fait.
J'y suis, mon cher monsieur, pour deux ans de mes gages.

(Il sort.)

ROBERT.

Et nous pour notre rente avec les arrérages.
Ciel ! à qui pourra-t-on se fier aujourd'hui ?

MADAME ROBERT.

Mon fils avait placé tout son argent chez lui ;
Voyez un peu l'horreur et la friponnerie ;

Travaillez, vivez donc avec économie,
Pour prêter tous vos fonds à quelqu'ingrat ami,
Qui vous ramène au point d'où vous êtes sorti.

ROBERT.

Eh! calmez-vous. La perte est sans doute cruelle,
Ce n'est peut-être là qu'une fausse nouvelle.
Je m'en vais à Paris pour mieux m'en assurer;
En tout cas c'est un mal qui peut se réparer.
Hélas! ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre;
Pour Derville surtout l'infortune est à craindre.
J'y suis accoutumé; mais contre le malheur
Il n'a pas encor su fortifier son cœur.
Je vole et je reviens au plus tard dans une heure.

SCÈNE XIX.

MADAME ROBERT, SOPHIE.

MADAME ROBERT.

Quel cœur! quel cœur unique! En vérité j'en pleure.

SOPHIE.

Rentrons. Votre cher fils mérite d'être heureux.
Il le sera.

MADAME ROBERT.

Bon Dieu! c'est tout ce que je veux.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

GABRIEL, SEUL.

Il ne vient pas. Vraiment, il a plus d'une affaire.
Plus que le mien, je crois, son sort me désespère.

SCÈNE II.

GABRIEL, DERVILLE.

GABRIEL.

Ah ! vous voilà, monsieur. Eh bien ?

DERVILLE.

Tout est perdu !

GABRIEL.

Ciel !

DERVILLE.

Plus d'espoir, demain tout est saisi, vendu.
Déjà mes créanciers étaient chez mon notaire,
Il m'a fallu souffrir leur mépris, leur colère.
Je succombe en pensant à l'affreux avenir
Qui pour moi se prépare. Ah Dieux ! que devenir ?
On court après Dorval, trop frivole espérance !
Le fripon dès hier a su prendre l'avance.
Que faire ? où me cacher ?

GABRIEL, *à part.*

Je suis tout attendri.

(A Derville.)

Mon cher monsieur, pourquoi perdre courage ainsi?

(A part.) (Haut.)

Il faut le consoler. Allons, du cœur. Que diable,
Vous n'êtes pas encor tout-à-fait misérable!
Ne vous reste-t-il pas quelque ressource?

DERVILLE.

Rien.

GABRIEL.

Rien! c'est peu. Mais enfin, il est plus d'un moyen
Qui peut vous procurer une honnête existence;
A votre père seul vous deviez votre aisance.
Si par vous son commerce était continué?

DERVILLE.

Eh! mon père au travail était habitué.
Il avait mérité, par son intelligence,
De vingt correspondants toute la confiance;
Et ces correspondants ne me connaîtront pas.

GABRIEL.

Je le crains comme vous; il est d'autres états;
Il en est que l'on peut entreprendre à tout âge.

DERVILLE.

Eh non! il faut pour tous un long apprentissage.
Le travail fut toujours si terrible pour moi....

GABRIEL.

Si dans quelque bureau vous cherchiez un emploi?

DERVILLE.

Je ne suis même pas bon pour être copiste.

GABRIEL.

Dame ! ne rien savoir, quand on n'a rien, c'est triste.

DERVILLE.

Je ne le sens que trop. Pour unique talent,
Je possède, mon cher, quelques arts d'agrément.
Encor les sais-je assez pour en faire ressource ?
De mes biens rien ne peut tarir jamais la source,
Disais-je, et mes plaisirs seulement m'occupaient,
Et dans l'oisiveté mes dépenses doublaient.
J'ai voulu par le jeu retrouver ma richesse,
Le traître de Dorval vient combler ma détresse,
Et je me trouve en proie aux horreurs du besoin.

GABRIEL.

Que vous dirai-je, hélas ! ce matin j'étais loin
De prévoir ce retour. Je vois, monsieur Derville,
Que je ne puis long-temps encor vous être utile,
Mais je veux vous servir au moins jusqu'à la fin ;
Vos créanciers sont tous chez monsieur Robertin,
Eh bien ! chez lui je cours, et j'apprendrai peut-être
Quelque chose d'heureux pour vous, mon pauvre maître.
On court, m'avez vous dit, après votre fripon,
Peut-être aura-t-on pu l'atteindre ; que sait-on ?
Je reviens vous tirer de votre incertitude.
(A part.)
Le service chez lui sans doute était bien rude ;
Mais pour les malheureux on se prend d'amitié,
Et le pauvre garçon vraiment me fait pitié.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DERVILLE, seul.

Sans état, sans argent, que résoudre? que faire?
Des amis! ah! sans doute il en est sur la terre;
Mais moi, ne suis-je pas indigne d'en trouver?
N'ai-je pas trop bien su moi-même m'en priver?
Clermont m'implore en vain dans son besoin extrême,
Et j'oserais ce soir l'implorer pour moi-même.
Envers Robert et lui je sentais tous mes torts,
Mais combien le malheur ajoute à mes remords!
Les aborder après ma coupable conduite!
Que diront-ils! je n'ai que ce que je mérite.
Riche, tous mes amis ont été mal reçus;
Pauvre, hélas! mes amis ne me connaîtront plus.
Me faudra-t-il, ô ciel, en perdant ma richesse,
De mes plus chers amis perdre encor la tendresse!

SCÈNE IV.

DERVILLE, CLERMONT.

CLERMONT.

Ah! vous voilà, monsieur. Dans Paris vainement
Je viens de vous chercher; reprenez votre argent,
Je n'en veux pas.

DERVILLE.

Pourquoi?

CLERMONT.

Je sais qu'au fond de l'âme
Vous brûlez pour ma sœur d'une coupable flamme;

Gardez votre or. Jamais vos projets odieux,
Pour ma sœur, ni pour moi, ne seront dangereux.

DERVILLE.

Mon ami....

CLERMONT.

Votre ami ! Clermont l'ami d'un traître !
Non je ne le suis pas. Non, je ne veux pas l'être;
Rentrez dans votre cœur : le devoir d'un ami
Par vous à mon égard a-t-il été rempli?

DERVILLE.

Tu me traites bien mal.

SCÈNE V.

DERVILLE, CLERMONT, SOPHIE.

SOPHIE.

Hélas ! viens donc, mon frère,
Consoler de Robert la respectable mère.
Voilà Derville. Enfin de recouvrer son bien
N'a-t-il donc plus d'espoir? n'est-il aucun moyen....

DERVILLE.

Aucun.

CLERMONT.

Comment !... ma sœur, explique-toi de grâce.

DERVILLE.

Hélas ! ignores-tu, Clermont, ce qui se passe;
On me fait banqueroute, et je suis ruiné.

CLERMONT.

Ruiné ! Mon ami, tu m'en vois consterné.
Me pardonneras-tu mes reproches barbares?

DERVILLE.

Oublieras-tu mes torts?

CLERMONT.

Tes torts! tu les répares
En les reconnaissant. Parlons de ton malheur.

DERVILLE.

Ton procédé déchire et soulage mon cœur.

CLERMONT.

Tu n'eus jamais dessein de me faire une offense,
Et c'est moi bien plutôt qui plein d'inconséquence.....
Pardon.

SCÈNE VI.

DERVILLE, CLERMONT, SOPHIE, MADAME ROBERT.

MADAME ROBERT.

Ah! c'est donc vous, monsieur. Est-il permis
D'en agir de la sorte avec de vrais amis?

CLERMONT.

Il est dans le malheur, oubliez sa conduite.

MADAME ROBERT.

Son malheur! justement, voilà ce qui m'irrite,
Tout l'argent de mon fils qui part avec le sien.

CLERMONT.

Robert son créancier! Mais vous ne perdrez rien,
N'a-t-il pas sa maison?

DERVILLE.

Demain elle est en vente,
Et Robert, n'ayant pas de titres pour sa rente....

Ah! combien vous devez m'en vouloir, mes amis!
En un jour, envers vous, que de torts j'ai commis!
Cher Clermont, vous madame, et vous mademoiselle,
Vous, sœur de mon ami, jeune, innocente, belle.
Me pardonnerez-vous le frivole entretien?

SOPHIE.

Je ne vois que l'ami de mon frère et le mien.

MADAME ROBERT.

A merveille. De vous l'infortune va faire
Un parfait honnête homme, et la sœur et le frère
Vont oublier vos torts envers eux : c'est charmant.
Je voudrais de bon cœur pouvoir en faire autant:
Mais c'est qu'on ne perd pas avec indifférence
Le fruit d'un long travail. Si j'avais l'espérance
De retrouver au moins quelque chose. Mon fils
Pour cela justement est parti pour Paris;
Mais il ne revient pas.

SOPHIE.

Allons, prenez courage,
Quelque débris peut-être est sauvé du naufrage.

CLERMONT.

Le voilà qui revient.

MADAME ROBERT.

Je tremble.

SCÈNE VII.

DERVILLE, CLERMONT, SOPHIE, MADAME ROBERT, ROBERT.

MADAME ROBERT.

Eh bien, Robert?

ROBERT.

Eh bien! les créanciers soi-disant de concert,
Chez monsieur Robertin, disputent, s'injurient,
Chacun produit son titre, et tous s'emportent, crient:
C'est à qui le premier aura part dans ton bien.
Ce que j'y vois de clair, c'est que je n'aurai rien.

DERVILLE.

Et voilà ce qui fait mon plus affreux supplice.
Sans peine de mes biens je fais le sacrifice;
Mais, Robert, dans ma perte avec moi t'entraîner!
Je te connais, ami, tu vas me pardonner;
Mais pourrai-je jamais me pardonner moi-même?

ROBERT.

Ce n'est pourtant pas là, mon cher, un mal extrême,
Et tu m'en vois déjà presque tout consolé.
Je ne suis après tout qu'un peu plus reculé.
Et des richesses, moi, si peu je me soucie!
En tout temps, en tout lieu, je puis gagner ma vie,
Et fort honnêtement. N'ai-je pas mon métier?

CLERMONT.

Mais lui, que fera-t-il?

DERVILLE.

Irai-je mendier
Près d'un riche, en usant de basse flatterie?
Choisirai-je pour vivre une infâme industrie?
D'un riche dépouillé tel est pourtant le sort :
Etre vil ou fripon. Plutôt cent fois la mort.

ROBERT.

Bien. Dans ta bouche, ami, j'aime un pareil langage.
Réponds-moi maintenant. Te sens-tu du courage?

DERVILLE.

Oui, j'en ai, je le sens. Mes maux sont mérités;
Par moi, sans m'avilir, ils seront supportés.

ROBERT.

Et ces maux finiront bientôt. Le Ciel est juste,
Il entend tes remords. Jeune, dispos, robuste,
On peut encor de toi faire un bon ouvrier.
Prends ce rabot. Je veux t'apprendre mon métier.
Mon père était peu riche, artisan de village.
Il m'a laissé pourtant un plus bel héritage
Que le tien, tu le vois. Dans notre adversité
Tes biens ont disparu. Mon trésor m'est resté.
Ce trésor, c'est mon bras. Mon bras peut me suffire,
Et sans avoir besoin de personne, sans nuire
A personne, avec lui, contre les coups du sort,
Et contre les fripons, je serai toujours fort;
Qu'on me tourmente ici, j'emporte mon bagage,
Et m'établis ailleurs. Cher Derville, partage

Avec moi ce trésor. Compagnon, mets-toi là.
Travaille, ton métier bientôt te nourrira,
Et tu ne dépendras des hommes ni des choses.

DERVILLE.

J'accepte, cher Robert, ce que tu me proposes.

CLERMONT.

Vous m'enflammez tous deux. La proposition
De Robert lui valait mon admiration.
Derville, en l'acceptant, en est encor plùs digne.
Avec sa fermeté, quiconque se résigne
A travailler, après avoir tant végété
Au sein de la mollesse et de l'oisiveté,
Dans son cœur, à coup sûr, porte un grand caractère.
D'avoir de tels amis, mon âme est presque fière.

SOPHIE.

J'admire avec Clermont ce courageux parti.
Tous les honnêtes gens en penseront ainsi.

MADAME ROBERT.

Eh bien! il aidera mon fils dans ses ouvrages,
Et pourra nous payer ainsi nos arrérages.

SCÈNE VIII.

DERVILLE, CLERMONT, SOPHIE, MADAME ROBERT, ROBERT, BONARD.

BONARD.

Savez-vous, mes enfants, que cela n'est pas bien;
Vous êtes dans la peine, et ne m'en dites rien.

Si madame Robert à ma bonne Denise
N'avait pas révélé qu'il vous faut sans remise
Mille francs, cher Clermont, je ne le saurais pas;
Pour vous gronder, exprès je porte ici mes pas.
M'avez-vous cru pour vous une âme indifférente?
Je n'ai pour subsister que ma petite rente,
Il est vrai, mais encore, autant que je le puis,
Mes petits revenus sont-ils à mes amis?
Je ne possède pas la somme toute entière.
Voilà quatre cents francs. C'est ce que je puis faire
Pour le moment. Daignez, mon cher, les accepter,
Et le reste aisément pourra se compléter.

CLERMONT.

Je reconnais votre âme et bienfaisante et belle,
Mon cher maître. Voici bien une autre nouvelle.
Derville est ruiné.

BONARD.

Se pourrait-il?... vraiment!
Vous nous dites cela, cher Clermont, bien gaîment.

CLERMONT.

C'est qu'il voit ses malheurs d'une âme peu commune,
C'est qu'il va tout devoir peut-être à l'infortune.

BONARD.

Eh oui, j'entends fort bien. Plutarque, Cicéron
Et mille autres auteurs ont dit avec raison
Que le sage doit voir ses revers d'un œil ferme:
De ces principes-là j'ai mis en vous le germe;

Mais au malheur si bien que l'on soit préparé,
Toujours du premier coup le cœur est-il navré?
Cher Derville, entre nous, je vous vois fort à plaindre.

DERVILLE.

Non, ne me plaignez pas. Expliquez-vous sans feindre.
N'avais-je pas besoin d'une forte leçon;
Félicitez-moi donc tous sur ma guérison.
Le malheur la commence, et l'amitié l'achève;
De Robert à présent voyez en moi l'élève.
Ce bon ami veut bien m'apprendre son métier,
D'un riche fainéant faire un bon ouvrier.
Grâce à mon infortune, au prix de quelques sommes
Je vais reprendre enfin mon rang parmi les hommes;
N'est-ce pas s'enrichir qu'être ainsi ruiné?

BONARD.

Vous me voyez joyeux presqu'autant qu'étonné.

SCÈNE IX.

DERVILLE, CLERMONT, SOPHIE, MADAME ROBERT, ROBERT, BONARD, GABRIEL.

GABRIEL.

Monsieur, monsieur?

DERVILLE.

Eh bien?

GABRIEL.

Le plaisir me suffoque,
Et la joie entre nous doit être réciproque.

Avec tout votre argent Dorval est arrêté.
Le fait par un exprès vient de m'être attesté.

DERVILLE.

Se peut-il?

CLERMONT.

Quel bonheur!

MADAME ROBERT.

La nouvelle excellente!
Ainsi nous serons donc payés de notre rente.

GABRIEL.

Vous allez recouvrer vos biens, votre trésor.

DERVILLE.

Est-ce un bonheur pour moi? Si j'allais être encor
Dur, égoïste, ingrat!

BONARD.

Doucement, je vous prie,
Il faut mettre une borne à la philosophie.
Vous la poussez trop loin. Ce qui vous a gâté,
Ce n'est pas votre bien, c'est votre oisiveté;
Pour la fortune, en elle, il n'est rien de blâmable,
On peut être à la fois riche et fort estimable.
Votre père était riche et plein de probité.
Il a payé sa dette à la société.
Eh bien! à votre tour il faut payer la vôtre.
Riche, il vous a laissé plus obligé qu'un autre.
Le commerce, mon fils, les arts, les ateliers
Reclament tous vos fonds. Les honnêtes rentiers

Sont ceux qui, comme moi, sur la fin de leur vie,
De leurs travaux passés trouvent l'économie.
Pour les autres, je crois que Jean-Jacque a raison :
Riche ou pauvre, tout homme oisif est un.... pardon,
Le mot est un peu dur; mais en bonne justice,
Chacun doit à l'état son temps et son service.

DERVILLE.

Oui, mon cher professeur, oui, vous avez raison,
Formons donc entre nous une réunion
D'amis, d'honnêtes gens, surtout d'hommes utiles.

BONARD.

Bien ! voilà des projets et sages et faciles.
Oui, mettons en commun vos biens, ma pension.

SOPHIE.

Et choisissons chacun notre occupation.

CLERMONT.

Moi, je composerai des pièces bien morales.

BONARD.

Moi, j'herboriserai. Je peux par intervalles
Aussi vous conseiller.

ROBERT.

Quant à moi, mon métier,
Vous le savez, amis, m'occupe tout entier.

DERVILLE.

Tous mes fonds sont à toi. Nous chercherons ensemble
Les pauvres ouvriers que ce canton rassemble.

Et de mes revenus nous les soulagerons;
Mais surtout, cher Robert, nous les occuperons.

MADAME ROBERT.

Pour moi, mes chers enfants, j'aurai soin du ménage.

SOPHIE.

Et je vous aiderai. Je peins le paysage,
Je veux porter mon art à la perfection,
Et dès l'été prochain exposer au salon.

GABRIEL.

Dans la société puis-je trouver ma place?
Je m'offre à vous servir, messieurs, de bonne grâce.

DERVILLE.

On t'accepte, mon cher. C'est un fort bon garçon.

GABRIEL.

J'irai, si vous voulez, à la provision.
J'aurai soin du jardin; puis, de vos comédies,
Aux moments de loisir, je ferai des copies.

CLERMONT.

Fort bien. Derville et moi, nous allons à présent
Chercher autour de nous quelqu'objet séduisant
Qui daigne à notre sort associer sa vie.
Pour être heureux vraiment il faut qu'on se marie....
Robert! il a son fait, je crois; pas vrai, ma sœur?

(Robert sourit, Sophie baisse les yeux.)

Ainsi nous n'aurons tous qu'un esprit et qu'un cœur.

BONARD.

Comme l'a dit.... je crois... à la fin d'une strophe,
Un grand homme à la fois poëte et philosophe:

Grâce au travail, amis, nous renverrons bien loin
Trois maux affreux : l'ennui, le vice et le besoin (*).

(*) Ce n'est pas à la fin d'une strophe, c'est à la fin de Candide que Voltaire a dit cela ; mais mon vieux professeur peut confondre.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

MÉDIOCRE
ET RAMPANT,
OU
LE MOYEN DE PARVENIR,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois le 20 juillet 1797.

Médiocre et Rampant, et l'on arrive à tout.
MARIAGE DE FIGARO, acte III.

PRÉFACE.

Voici la première pièce en cinq actes que j'offre au lecteur. C'est aussi la première dans laquelle je me suis efforcé d'approcher du véritable but de la comédie.

L'auteur comique doit peindre les hommes et leurs mœurs; mais il n'a été donné qu'à notre grand Molière de peindre constamment les hommes et les mœurs de tous les siècles et de tous les pays. Depuis l'Étourdi jusqu'au Malade imaginaire, je vois sous les vêtements, les habitudes, et le langage du temps où il écrivait, les tuteurs et les pupilles, les vieux maris et les jeunes femmes, les dupes et les fripons, les malades et les médecins de toutes les époques, les prudes, les coquettes, les fats, les amants, les avares, les bourgeois de toutes les grandes villes, les grands seigneurs de toutes les cours, les pédants et les précieuses de toutes les littératures, les hypocrites de toutes les religions. Nos autres comiques ont, par intervalles, quelques-uns de ces traits généraux; mais c'est moins l'homme qu'ils peignent, que les hommes de telle ou de telle époque. Ils retracent les mœurs de la fin du règne de Louis XIV, celles de la régence, et du règne de Louis XV; mais leurs personnages ne sont plus ceux de notre temps, et Turcaret lui-même, avant la révolution, avait peut-être plus vieilli que le Bourgeois gentilhomme.

Au moins, lorsque Regnard, Le Sage et Dancourt écrivaient, les mœurs, les rangs, les états étaient fixés; les changements s'opéraient lentement. Les nuances en étaient presque insensibles; et, s'il avait été fidèle dans la peinture des

ridicules et des usages, l'auteur comique avait devant lui, outre l'espoir d'arriver à la postérité pour son mérite purement littéraire, la certitude de près d'un siècle de succès au théâtre.

Mais au moment où mes amis et moi nous avons écrit nos premiers ouvrages (car je m'honore d'être l'ami de tous mes rivaux), non-seulement les habitudes, mais les institutions changeaient d'année en année. Les mœurs ne pouvaient rester les mêmes. Que devait faire l'auteur comique? Fallait-il qu'il se reportât aux mœurs du temps passé? fallait-il qu'il s'attachât à peindre les mœurs fugitives du temps présent? J'embrassai ce dernier parti. Les mœurs changeaient dans la société. J'essayais de peindre celles du jour dans la pièce que je composais.

Que n'ai-je eu un talent égal à mon amour pour la comédie? Le recueil que je publie serait, pour ainsi dire, une histoire fidèle de nos mœurs et de leurs brusques changements pendant les époques orageuses que nous avons parcourues (*).

Quelque faibles que soient mes ouvrages, peut-être, si on veut les considérer sous ce point de vue, la lecture en deviendra-t-elle plus piquante; peut-être quelques-uns regagneront-ils ce qu'ils doivent nécessairement perdre à la représentation, puisque les mœurs qui s'y trouvent peintes n'existent plus.

Médiocre et Rampant est de ce nombre. Ma pièce a vieilli avant moi. Il faut donc rappeler ce qui existait au moment où je la donnai. Je suivrai la même marche dans quelques-unes des Préfaces suivantes, et j'essaierai d'in-

(*) J'avais déjà écrit cette préface lorsque M. Etienne, dans son ingénieux discours de réception à l'Institut, dit qu'en supposant une disette absolue de mémoires et de traditions, de médailles et de monuments, la comédie pourrait suppléer à l'histoire des mœurs. Je me félicite de m'être rencontré avec lui.

diquer en deux mots quelle était l'habitude, quel était le ridicule de l'époque, du jour où j'écrivais.

En 1797 la France était gouvernée par le directoire. Un ministre n'avait pas le titre d'Excellence. On commençait à ne plus l'appeler citoyen; mais on ne l'appelait pas encore monseigneur. Non-seulement les employés de son ministère, mais les plus petits bourgeois arrivaient à lui facilement, lui parlaient familièrement. Il pouvait regarder comme un parti convenable pour sa fille un de ses premiers commis, ou un jeune militaire encore peu avancé. Au milieu du trouble et de la confusion, un homme médiocre et rampant, comme mon Dorival, avait l'espérance d'arriver aux premières places de l'état, sans autres moyens que l'intrigue et la flatterie. Enfin nous sortions du régime populaire; un petit employé comme Laroche y avait pris nécessairement un peu de rudesse, de présomption et d'importance; car, si je ne me trompe, mon honnête Laroche a été commissaire de bienfaisance à sa section, après avoir été caporal du bataillon de son district.

Les circonstances influèrent sur le succès de l'ouvrage, qui fut très-grand : mais le succès se soutint encore long-temps après les circonstances.

L'action est extrêmement simple, et ne sert qu'à faire ressortir le caractère de l'homme médiocre. Un pareil caractère est froid et peu dramatique. N'opposant à Dorival qu'un homme de mérite modeste, et un jeune homme bien amoureux, mais bien timide, je ne pouvais espérer qu'un très-faible intérêt. J'ai été heureux de jeter du comique dans l'ouvrage par l'épisode du valet de chambre, par celui du jeune paysan (*), et surtout par le rôle de Laroche. Ses maladresses,

(*) Les deux épisodes sont puisés dans Gil Blas. Tous les lecteurs se rappelleront, en les lisant, l'impertinence de Rodrigue de Calderone, et l'arrivée si dramatique et si comique de Bertrand Muscada chez Gil Blas, secretaire du duc de Lerme.

ses mauvais succès, son obstination, font rire, et même intéressent. On m'a reproché de lui avoir donné trop d'esprit au dénoûment. Il faut bien en finir. Rien n'éclaire d'ailleurs autant qu'une suite d'aventures malheureuses : enfin, il est gauche et brouillon, même quand il réussit. Le ministre, placé comme juge plutôt que comme partie intéressée entre Dorival et les concurrents qu'on lui oppose, est froid, et peut-être trop facile et trop crédule ; mais il est nouveau venu au ministère ; il a de la noblesse et de bons sentiments, quelquefois assez bien exprimés. Les autres rôles sont faibles ; il y a cependant quelques traits que j'aime assez dans celui de l'homme modeste.

La marche de la pièce me paraît bonne. Les deux premiers actes exposent et développent bien le caractère principal. Ce caractère continue à se bien développer dans le troisième et le quatrième ; mais comme Laroche ne paraît que peu dans ces deux actes, ils sont froids à la représentation. Je comptais sur la scène du quatrième acte, dans laquelle Dorival s'attribue avec assez d'adresse et d'effronterie l'ouvrage de Firmin et la romance du jeune homme. Je me suis trompé. Peut-être paraîtra-t-elle meilleure à la lecture. Le cinquième acte a toujours eu un grand succès, et je crois le dénoûment très-heureux. Il s'agissait de prouver à la fois au ministre la bassesse et la médiocrité de Dorival. J'aime la scène où Dorival s'offre pour être le vil complaisant du ministre. Elle me paraît bien plus à moi que celle où il est amené par peur à déclarer que l'ouvrage qu'il s'est attribué n'est pas de lui. Celle-ci, qui réussit beaucoup plus au théâtre, rappelle le dénoûment des Femmes savantes et celui du Malade imaginaire. C'est, comme dans ces deux chefs-d'œuvre, une épreuve faite à la fois sur les personnages vils et sur les personnages

estimables de la pièce. On s'était habitué dans le siècle dernier à condamner tous les dénoûments de Molière. Je crois que Molière est aussi sublime dans plusieurs de ses dénoûments que dans toutes les autres parties de ses ouvrages. Qu'a-t-il mis au théâtre de plus beau que ces scènes du Malade imaginaire où Argan fait le mort devant sa femme et devant sa fille? On l'a dit bien souvent, mais on ne saurait trop le répéter. Ce grand homme a épuisé d'avance toute la comédie. Il est bien difficile à un auteur comique d'imaginer une belle scène qui n'ait sa source dans une des comédies de Molière.

J'ai mis tous mes soins à bien écrire Médiocre et Rampant. Je crains que le lecteur ne trouve encore de grandes fautes dans le style. Je crains aussi que tout le monde ne soit de mon avis, si je dis franchement qu'en général j'aime mieux ma prose que mes vers. C'est surtout dans les scènes sans intérêt (et dans quel ouvrage ne s'en trouve-t-il pas?) que je sens mes vers d'une faiblesse désespérante. Il est alors au-dessus de mes forces de racheter la nullité de la scène par l'éclat du style. Cependant, tout en faisant cet aveu, je ne crois pas mériter les reproches que des critiques de trop mauvaise humeur m'ont adressés. Mon style en vers me paraît clair, naturel et même assez correct. Il m'arrive quelquefois des vers heureux. Les journaux du temps en ont cité quelques-uns de Médiocre et Rampant.

PERSONNAGES.

ARISTE, ministre.

FIRMIN, DORIVAL, LAROCHE, } Employés dans les bureaux du ministre.

CHARLES, fils de Firmin, jeune officier.

MICHEL, valet de chambre du ministre.

ROBINEAU, cousin de Dorival.

MADAME DORLIS, mère du ministre.

LAURE, fille du ministre.

UN VALET.

La scène est à Paris, dans un salon du ministre.

MÉDIOCRE
ET RAMPANT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CHARLES, FIRMIN.

CHARLES.

Ah ! mon père, apprenez....

FIRMIN.

Quoi ?

CHARLES.

Je l'ai retrouvée.

FIRMIN.

Qui donc ?

CHARLES.

Laure.

FIRMIN.

Plaît-il ?

CHARLES.

Depuis mon arrivée
Je la cherche partout ; pour la première fois
Je viens dans vos bureaux, mon père, et je la vois.
Quel bonheur !

FIRMIN.

Que dis-tu ?

CHARLES.

Cette fille charmante
Que dans ma garnison je voyais chez sa tante,
Que mon sort est d'aimer enfin jusqu'au tombeau!
C'est la fille. . . . .

FIRMIN.

De qui ?

CHARLES.

Du ministre nouveau.
Je ne la connaissais que sous le nom de Laure.

FIRMIN.

C'est la fille ?

CHARLES.

D'Ariste.

FIRMIN.

Et tu l'aimes encore ?

CHARLES.

Plus que jamais, mon père. Elle ne m'a pas vu;
J'allais la saluer quand vous avez paru.
Peut-être est-ce un bonheur. D'un feu qu'il me faut taire
Mon trouble aurait bien pu révéler le mystère.
Amoureux et discret, je n'ai, jusqu'à ce jour,
Parlé que dans mes vers de mon ardent amour.
Trop heureux, quand pour prix des vers qu'elle m'inspire,
A mes faibles essais Laure a daigné sourire !

FIRMIN.

C'est ainsi qu'amoureux et poëte à vingt ans,
Comme toi, je perdais et mes vers et mon temps :

Avec l'âge, on guérit de cette maladie;
Trop tard, on a perdu la moitié de sa vie.
Passe encor quand l'amour par l'hymen doit finir!
Mais aimer un objet qu'on ne peut obtenir!
Laure réunit tout, fortune, rang, jeunesse;
Ton grade et mon emploi, voilà notre richesse.

CHARLES.

Mais n'est-ce pas un peu votre faute? Pardon.
Des plus rares talents le ciel vous a fait don;
Pour ce que vous valez, si vous vouliez paraître,
A Laure j'aurais droit de prétendre peut-être,
Et vous seriez ministre au lieu d'être commis:
Je parle librement, vous me l'avez permis.

FIRMIN.

Vraiment, qui t'entendrait me croirait un génie:
Va, va, bien mieux que toi, mon fils, je m'apprécie.
Je n'ai quelque talent qu'à force de travaux,
Et je sais ce qu'il faut savoir dans nos bureaux;
Mais combien ma science à mes yeux est petite,
Quand par hasard je songe aux hommes de mérite
Qui l'emportent sur moi de tant d'autres côtés,
Et sont de la fortune encor plus maltraités!
Ainsi, pas tant d'orgueil.

CHARLES.

Pas tant de modestie.
Quoi! ne valez-vous pas mille fois, je vous prie,
Dorival, votre chef, cet homme suffisant,
Qui, de l'ancien ministre assidu complaisant,

Faisait tout, brouillait tout, disposait seul des places,
Accumulait sur lui les pensions, les grâces,
Et qui déjà, dit-on, est, je ne sais comment,
Du ministre nouveau l'intime confident ?

FIRMIN.

Eh ! contre Dorival, pourquoi cette sortie ?
Sa place, comme il faut, n'est-elle pas remplie ?

CHARLES.

Oui, car fort à propos vous lui portez secours :
Vous ne pouvez nier que, presque tous les jours,
Vous faites les trois quarts au moins de son ouvrage.

FIRMIN.

Mais réciproquement ainsi l'on se soulage ;
Si je fais son ouvrage, il fait souvent le mien.

CHARLES.

Justement; ainsi donc, pour que tout allât bien,
Vous devriez avoir sa place, et lui la vôtre.

FIRMIN.

Dabord je ne voudrais rien aux dépens d'un autre,
Puis j'ai mis mon bonheur dans mon obscurité.

CHARLES.

Vous devez vos talents à la société.

FIRMIN.

Dans mon petit emploi je m'acquitte envers elle.

CHARLES.

Non ; si vous méritez une place plus belle,
Vous devez faire tout afin d'y parvenir.
Tant que vous avez eu l'orgueil de vous tenir,

Sous votre ancien ministre, à cette place obscure,
J'ai reconnu cette âme aussi noble que pure
Qui ne sait pas plier au gré d'un protecteur.
Mais Ariste, dit-on, est un homme d'honneur.
Eh quoi! voulez-vous donc, par trop de modestie,
Laisser régner encor l'intrigue et l'ineptie?
Ariste veut le bien; de flatteurs obsédé,
Par les honnêtes gens il faut qu'il soit aidé.

FIRMIN.

Ainsi la passion à tes yeux exagère
Les torts de Dorival, les vertus de ton père:
Tu crois que Dorival a trop d'ambition
Pour son peu de talents; que cela soit, ou non,
Qu'il fasse son ouvrage, ou qu'il le fasse faire,
L'ouvrage est fait enfin, c'est le point nécessaire.
Mais valût-il bien moins, vaudrais-je mieux d'ailleurs?
Et les défauts d'autrui nous rendent-ils meilleurs?
Jusqu'ici satisfait de ma modeste vie,
La fortune jamais n'excita mon envie.
Changerai-je de plan, quand je suis déjà vieux?
Ma place est au-dessous de moi; cela vaut mieux
Que si j'étais moi-même au-dessous de ma place.

CHARLES.

Faudrait-il donc qu'à Laure, ô ciel! je renonçasse?
Non; le sort quelque jour saura nous rapprocher.

FIRMIN.

Je le vois, de long-temps je ne puis t'empêcher
Encor de te livrer à ces vaines chimères;
Au moins, sans écouter les conseils salutaires

De ton meilleur ami, mon fils, n'entreprends rien.
Adieu; nous poursuivrons ailleurs cet entretien;
Car l'heure du travail, tout en causant, s'approche,
Et peut-être on m'attend. Ah ! vous voila, Laroche !

SCÈNE II.

CHARLES, FIRMIN, LAROCHE.

LAROCHE, *d'un air triste.*

Moi-même.

FIRMIN.

Qu'avez-vous ?

LAROCHE.

Vous allez au bureau ?
Vous êtes bien heureux ; pour moi, le temps est beau,
Je vais me promener toute la matinée.

FIRMIN.

Quoi ! ne seriez-vous plus ? . . . .

LAROCHE.

Non, ma place est donnée;
D'hier au soir je suis supprimé tout-à-fait.

CHARLES.

Ah ! bon Dieu !

LAROCHE.

Pour ma femme encor c'est un secret :
N'allez pas en parler, le coup serait terrible.
Elle en mourrait au moins; car elle est si sensible !

CHARLES.

Oh ! nous ne dirons rien.

FIRMIN.

Peut-on savoir pourquoi ? . . . .

LAROCHE.

Pas une seule plainte à faire contre moi.
Sans trop de vanité, j'en vaux d'autres, je pense,
Pour tenir un registre, une correspondance.
Point de dettes, des mœurs; tous les jours, Dieu merci,
Arrivé le premier et le dernier sorti;
Et l'on me congédie.

FIRMIN.

Oh ! je vous rends justice.

CHARLES.

Qui donc a pu vous rendre un si mauvais service ?

LAROCHE.

C'est un trait d'amitié de Dorival.

CHARLES.

Vraiment ?

LAROCHE.

Sûr. D'un ami je tiens certain renseignement....

FIRMIN.

Mais encor?

LAROCHE.

Dorival est né dans mon village;
Nous sommes tous les deux à peu près du même âge.
S'il sait écrire, c'est presqu'à moi qu'il le doit.
Mon oncle était alors magister de l'endroit.
C'est par mes soins qu'il a commencé sa carrière.
Je l'ai fait recevoir expéditionnaire
Dans mon premier bureau : pour me récompenser,
Voilà qu'il me renvoie, et cela pour placer

Je ne sais quel parent de Michel, domestique
Du ministre nouveau.

CHARLES.

Voyez la politique!

FIRMIN.

Mais ne pourrait-on pas réparer ce malheur?

LAROCHE.

Oui, j'ai compté sur vous; je connais votre cœur:
Et je viens tout exprès. Parlons avec franchise :
Ce n'est pas à ma place, entre nous, que je vise;
Je vise à me venger. Ce Dorival si fin
Pour ses supérieurs, si doux, si patelin,
A cru qu'il pouvait faire impunément offense
A son ami Laroche, homme sans importance;
Mais je vous prouverai bientôt, cher Dorival,
Qu'un plus petit que nous peut nous faire un grand mal.
Dussé-je pour toujours renoncer à ma place,
En le perdant il faut que je me satisfasse.
Autant pour mes amis je suis alerte, actif;
Quand on m'offense, autant je suis vindicatif.

FIRMIN.

Permettez; la vengeance à rien du tout n'est bonne;
Puis, à ses ennemis il faut que l'on pardonne.

LAROCHE.

Pour les ingrats, monsieur, point de compassion;
Les démasquer, c'est faire une bonne action.
Sa place, et vous savez cela mieux que tout autre,
Pour plus d'une raison, devrait être la vôtre.

Ainsi donc, travaillez; à force de talents
Méritez des emplois, vous perdez votre temps.
D'en être digne ou non, bien fou qui s'embarrasse;
Sachez flatter, ramper, vous aurez une place;
C'est le plus sûr moyen : Dorival l'a choisi;
Et ne voyez-vous pas comme il a réussi.

FIRMIN.

Mais vous vous abusez sur son compte peut-être?

LAROCHE.

M'abuser! allons donc; je suis loin de connaître
Les autres hommes, moi; quant à lui, je le tien;
Je lis mieux dans son cœur encor que dans le mien:
Dès l'enfance, annonçant tout ce qu'il devait être,
Le flatteur s'en allait rôdant autour du maître,
Déjà s'appropriant le bien fait par autrui;
Dès-lors, d'ambition brûlant comme aujourd'hui,
Par les plus vils détours comme il cherchait à plaire!
Tartufe et patelin, c'était son caractère.
Voilà comme il s'est fait le plus brillant état.
Aussi sur les moyens fut-il peu délicat:
N'allez pas croire au moins que je le calomnie;
De notre ancien ministre on sait assez la vie:
Il est dans le malheur, n'en disons pas de mal;
Mais comment près de lui se poussa Dorival?
C'est en faisant métier des plus honteux services;
Du ministre il servait les passions, les vices;
Et ce ministre à peine était disgracié,
Que déjà par l'ingrat il était oublié.

CHARLES.

Mais comment, près d'Ariste, homme honnête et sévère...

LAROCHE.

Il sait, suivant les gens, changer de caractère.
Pourvu qu'elle s'accorde avec son intérêt,
Qu'une bonne action se présente, il la fait
Avec la même ardeur qu'il se rendrait coupable
De quelque trait honteux à son but favorable.

CHARLES.

Mais, avec son esprit, Ariste aura bientôt,
Je gage, apprécié Dorival ce qu'il vaut.

LAROCHE.

C'est ce qu'il craint. Mais quoi ! de bassesses prodigue,
S'il est faible en talent, il est fort en intrigue.
D'abord, en affectant force occupations,
Il a l'art d'esquiver les conversations.
Il médite d'ailleurs des projets d'importance,
Projets dont, malgré lui, j'ai pleine connaissance.

FIRMIN.

Et quels sont ses projets ?

LAROCHE.

Ariste en ce moment
Jouit d'un grand crédit près du gouvernement ;
Pour certaine ambassade il cherche un galant homme ;
A lui l'on s'en rapporte ; enfin c'est lui qui nomme.
D'une autre part, sa fille unique a dix-sept ans ;
Sa fortune est immense, et ses traits sont charmants.
Si Dorival, chargé d'un poste d'importance,
Parvient à s'éloigner d'Ariste et de la France,

Avec un secrétaire intelligent, discret,
Sa médiocrité long-temps reste un secret;
Et supposé qu'enfin il se laisse surprendre,
Qu'importe si d'Ariste il est devenu gendre?
Par tromper le ministre il a donc commencé.
Dans la diplomatie il se dit exercé.
La mère du ministre est savante, et se pique
De goût pour les beaux arts, surtout pour la musique.
Dorival, en faisant sa partie, a parlé
Charades, madrigaux; enfin il s'est mêlé,
Tant mon homme est doué d'une impudence rare,
D'essayer quelques airs, les soirs, sur sa guitare.
Pour la jeune personne, elle a lu des romans;
Près d'elle il a joué l'amour, les sentiments:
Le voilà donc chéri de toute la famille,
Adoré de la mère, estimé de la fille.
Déjà de l'ambassade il est presque certain,
Et de Laure bientôt il demande la main.

CHARLES.

Qu'entends-je! Dorival oser prétendre à Laure!

LAROCHE.

Sans doute il y prétend.

CHARLES.

Quoi! celle que j'adore....

LAROCHE.

Plaît-il? vous l'adorez!

FIRMIN.

Il a perdu le sens;
Ne l'écoutez donc pas.

LAROCHE.

Dieux! qu'est-ce que j'apprends?
Permettez: cet amour qui vous semble un délire,
A d'heureux résultats bientôt peut nous conduire.
Je n'avais pas encor bien mûri mon projet;
Grâce à cet incident, je crois que l'on pourrait....

CHARLES.

Que dit-il?

LAROCHE.

Dorival est perdu, je l'espère:
Dans son ambition arrêté par le père,
Qu'il soit dans son amour éconduit par le fils.

FIRMIN.

Plait-il?

LAROCHE.

Oui. Donnez-moi votre aveu, mes amis,
Et peut-être avant peu, fût-il plus fin encore,
Vous avez l'ambassade, et Charle épouse Laure.

CHARLES.

Qui? moi, l'époux de Laure!

FIRMIN.

Une ambassade à moi!

LAROCHE.

Vous la méritez mieux que Dorival, je croi.

FIRMIN.

Mais avant de donner des places à quelqu'autre,
Cher Laroche, songez à rentrer dans la vôtre.

LAROCHE.

J'en conviens; je promets par-delà mon pouvoir;
Mais tout ce que je vois excite mon espoir;

On peut tenter d'ailleurs. Intriguer pour mon compte!
Fi donc! je m'en ferais un scrupule, une honte;
Mais contre Dorival pour vous! c'est un plaisir,
Un devoir, et je suis certain de réussir.

FIRMIN.

De réussir! Eh! mais, par quels moyens encore?

LAROCHE.

Comment! par quels moyens?... Eh! vraiment je l'ignore;
Mais nous en trouverons bientôt.

FIRMIN.

Votre projet
N'est pas encor bien mûr, à ce qu'il me paraît.

LAROCHE.

Enfin, à mon honneur, il faudra que j'en sorte;
Je ne veux pas sur moi que Dorival l'emporte.
Parbleu! j'irai trouver Ariste sans façon;
On le dit accessible, aussi juste que bon.

CHARLES.

Comment! vous oseriez....

LAROCHE.

Je ne suis pas timide:
Je parle, et sur-le-champ Ariste se décide:
Aux plus brillants emplois votre père est porté,
Dorival est puni comme il l'a mérité,
Et Laroche à son tour jouit de la vengeance;
Et le voyant ainsi chassé, dans l'indigence....
Ma foi, je sens qu'alors il me fera pitié;
J'aurai pour lui, je crois, des retours d'amitié;

Il m'a fait bien du mal, je m'en vais le lui rendre :
Qu'il change, et je deviens son ami le plus tendre.

CHARLES.

Que mon amour ne soit pour rien dans ce projet.
Long-temps il a besoin du plus profond secret.
Dorival l'épouser! Non, le ciel et son père
De cet indigne hymen la sauveront, j'espère.
Inspiré par la gloire ensemble et par l'amour,
Peut-être mes talents m'en rendront digne un jour.
Jusque-là, pauvre, obscur, je n'y dois pas prétendre,
Mais pour mon père, ami, l'on peut tout entreprendre.

FIRMIN.

Je ne t'ai point chargé de répondre pour moi.
Laroche, vous avez un bon cœur, je le croi :
Mais vous auriez besoin d'une tête un peu mûre.
Qu'est-ce qu'un tel projet? Chimère toute pure :
Et le succès fût-il aussi sûr qu'il l'est peu,
Jamais, pour ce beau plan, vous n'auriez mon aveu :
Tous ces postes brillants ne me conviennent guère ;
Et par le sort, ainsi que par mon caractère,
Je suis fait, je le sens, pour un état moyen.
Pourquoi vouloir changer, quand on se trouve bien?
Ne prenez point ceci pour des refus coupables ;
Toujours prêt à servir l'état et mes semblables,
C'est un devoir sacré pour moi que d'accepter
Toutes les fonctions dont je puis m'acquitter ;
Mais on ne viendra pas me chercher, je l'espère,
Et comme je me sens une âme un peu trop fière

Pour jamais demander moi-même quelqu'emploi,
Je ne veux pas non plus qu'on demande pour moi.
Ne songez donc qu'à vous; tout le monde vous aime,
Et tous vont s'employer pour vous, ce matin même.

LAROCHE.

Ainsi vous refusez mes offres tous les deux.
N'importe, malgré vous, je veux vous rendre heureux.

FIRMIN.

J'entends du bruit; on vient : c'est Ariste et sa mère;
Venez, et je saurai vous convaincre, j'espère....

LAROCHE.

Je sors; je ne suis pas encor bien préparé;
Pour lui parler de vous, bientôt je reviendrai.

(Il sort.)

FIRMIN.

C'est un fou; mais il souffre, et je plains sa misère.

CHARLES.

Charles mérite aussi votre pitié, mon père.

(Il sort avec son père.)

SCÈNE III.

ARISTE, MADAME DORLIS.

(Ils entrent d'un côté opposé à celui par lequel Firmin et Charles sont sortis.)

MADAME DORLIS.

Quoi! toujours travailler du matin jusqu'au soir!

ARISTE.

Mais avant tout il faut songer à son devoir.
Tranquille dans mes champs, j'étais loin de m'attendre
Que pour être ministre un jour on vînt me prendre.

Dans un tel poste il faut soi-même s'oublier.
Ce n'est pas trop encor de mon temps tout entier;
Puis du travail j'ai pris une telle habitude,
Que tout en me jouant, je me livre à l'étude.

MADAME DORLIS.

C'est heureux. Dorival, l'as-tu vu?

ARISTE.

Pas encor.

MADAME DORLIS.

Conviens donc avec moi que c'est un vrai trésor.

ARISTE.

Eh! mais, dans sa partie il me paraît habile;
Et lorsque j'arrivai ministre en cette ville,
Ne connaissant encor que mes livres, ma foi,
Rencontrer Dorival fut très-heureux pour moi.

MADAME DORLIS.

Il a beaucoup d'esprit, de la littérature;
Il se connaît à tout, en musique, en peinture!

ARISTE.

Et ma fille?

MADAME DORLIS.

A propos, parlons d'elle, mon fils.
Elle a ses dix-sept ans, je vous en avertis.
Déjà pour Dorival elle a beancoup d'estime.
Dorival est galant, et son regard s'anime
Quand il est auprès d'elle : allez, je m'y connais;
Cette estime à l'amour, mon fils, touche de près.

ARISTE.

Je ne puis là-dessus rien prononcer encore;
Dorival quelque jour peut convenir à Laure,

Et tout ce que de lui j'ai vu jusqu'à présent
Annonce de l'esprit, des mœurs et du talent.
Je pensais même à lui pour un poste honorable,
Dans lequel il me faut un homme irréprochable.
Laissez-moi l'éprouver. Si, comme je le croi,
Dorival me paraît digne d'un tel emploi,
Avec plaisir, pour peu qu'il sût plaire à ma fille,
Je le verrais alors entrer dans ma famille.

MADAME DORLIS.

Moi, j'en serais ravie : il est si complaisant!

SCÈNE IV.

ARISTE, MADAME DORLIS, LAURE.

LAURE.

Ah! mon père, bonjour.

ARISTE.

C'est toi, ma chère enfant?
Depuis hier encor, comme elle est embellie!

MADAME DORLIS.

Ah! point de compliments, mon fils, je vous en prie;
Car nous n'avons déjà que trop de vanité.
(Bas à Ariste.)
N'est-ce pas qu'elle est bien?

ARISTE, *bas à madame Dorlis.*

Charmante, en vérité.
(Haut à Laure.)
Comment te trouves-tu du séjour de la ville?

LAURE.

Ah! je dois regretter notre champêtre asile,
Puisqu'ici, pour vous voir, il faut prendre mon temps.

ARISTE.

Moi, je regrette aussi tous mes bons paysans:
Je riais avec eux. Ma place, je l'espère,
Ne changera pourtant rien à mon caractère;
On peut-être ministre, et garder sa gaîté.

MADAME DORLIS.

Pour moi, Paris me semble un séjour enchanté.
Déjà je suis partout attendue, annoncée,
Et Dorival a dû m'abonner au Lycée (*).

LAURE.

A propos, j'ai cru voir en ces lieux, ce matin....

MADAME DORLIS.

Qui?

LAURE.

Ce jeune officier.

MADAME DORLIS.

Lequel?

LAURE.

Charles Firmin.

MADAME DORLIS.

Qui venait à Strasbourg tous les soirs chez ta tante?

LAURE.

Qui causait avec vous.

MADAME DORLIS.

Figure intéressante!

(*) Depuis l'Athénée.

LAURE.

N'est-ce pas?

MADAME DORLIS.

Qui faisait les vers les plus jolis!

LAURE.

Oh! oui.

MADAME DORLIS.

Nous le verrons, puisqu'il est à Paris.

ARISTE.

Où donc est Dorival? Il vient tard, ce me semble.

MADAME DORLIS.

Je l'entends.

SCÈNE V.

ARISTE, MADAME DORLIS, LAURE, DORIVAL.

DORIVAL, *en saluant tout le monde.*

Enchanté de vous trouver ensemble.

ARISTE.

C'est vous? bonjour.

DORIVAL, *remettant une liasse de papiers à Ariste.*

Voici l'ouvrage en question:
J'ai cru devoir y joindre une explication.

ARISTE.

Fort bien.

DORIVAL, *remettant un papier à madame Dorlis.*

Demain on joue une pièce nouvelle.
Voici la loge.

MADAME DORLIS.

Il pense à tout.

DORIVAL, *remettant une brochure à Laure.*

Mademoiselle
Peut lire ce roman moral.

MADAME DORLIS.

Vous l'avez lu?

DORIVAL.

Mais le premier volume, oui, je l'ai parcouru.

LAURE.

Eh bien?

DORIVAL.

Vous y verrez une scène touchante,
Un père malheureux, une fille méchante,
Des parents délaissés par des enfants ingrats :
Voila de ces forfaits que je ne conçois pas,
Et qui me font frémir. Quelle reconnaissance
Peut égaler les soins donnés à notre enfance?

MADAME DORLIS.

Dans tout ce qu'il vous dit il met un sentiment.

DORIVAL, *à Ariste.*

Il manque en nos bureaux, un chef en ce moment:
La place est importante, et beaucoup y prétendent.

ARISTE.

Vous connaissez les droits de ceux qui la demandent.
Je m'en rapporte à vous. Pesez l'ancienneté,
Le zèle, les talents, surtout la probité.
Mais pour la signature on m'attend là sans doute.
Je rentre.

DORIVAL.

Et moi je vais....

ARISTE.

Un mot.

DORIVAL.

Je vous écoute.

ARISTE.

Ne vous éloignez pas. J'aurais à vous parler.

DORIVAL.

C'est que j'ai ce matin beaucoup à travailler,
Et le moindre retard. . . .

ARISTE.

Tenez, je suis sincère;
Un homme honnête, instruit, me serait nécessaire;
Vous êtes l'un et l'autre, ou du moins je le crois;
Et mes projets sur vous peuvent être à la fois
Utiles à l'état, utiles à vous-même.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DORLIS, LAURE, DORIVAL.

MADAME DORLIS.

Vous n'imaginez pas combien mon fils vous aime.
Adieu, car j'ai de quoi m'occuper, Dieu merci.
Nos parents, nos amis doivent souper ici.
On vous verra?

DORIVAL.

Pour peu que mon temps le permette.

MADAME DORLIS.

Mais la fête sans vous ne serait pas complète;

De la société vous êtes l'âme enfin,
Et Laure, pour sa part, aurait un vrai chagrin,
Si vous ne veniez pas ; j'en réponds.

LAURE.

Moi, ma mère?
Eh mais ! tous les amis de vous et de mon père
Avec plaisir ici je les vois, j'en conviens.

MADAME DORLIS.

Eh ! oui ; cela s'entend. Il est tard ; allons, viens ;
Car c'est moi qui toujours préside à sa parure.

DORIVAL.

Ainsi l'art vient encore embellir la nature :
Comment vous résister ?

MADAME DORLIS.

Il est charmant, charmant !
Il ne saurait parler sans faire un compliment.

(Elle sort avec Laure ; Dorival les conduit jusqu'au fond du théâtre ; Michel entre du côté opposé.)

SCÈNE VII.

DORIVAL, MICHEL.

MICHEL.

Il me tardait qu'enfin madame fût partie.
C'est monsieur Dorival.

DORIVAL.

Oui.

MICHEL.

Monsieur, je vous prie...

DORIVAL.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? Jusqu'ici m'obséder!

MICHEL.

Mais....

DORIVAL.

Quelque grâce encor qu'on vient me demander!

MICHEL.

Permettez....

DORIVAL.

Rien. Ici, je ne puis vous entendre,
Et dans mon cabinet vous pouvez bien m'attendre.

MICHEL.

Vous ne devriez pas aussi mal recevoir....

DORIVAL.

Plaît-il? Prétendez-vous m'apprendre mon devoir?

MICHEL.

Point du tout; je n'ai pas de demande à vous faire;
Je viens remercier monsieur, tout au contraire.

DORIVAL.

De quoi?

MICHEL.

D'avoir placé mon neveu.

DORIVAL.

Comment donc?

MICHEL.

Je ne suis arrivé qu'hier à la maison:
J'étais resté là-bas long-temps après mon maître;
Je n'avais pas encor l'honneur de vous connaître
Quand je vous écrivis.

DORIVAL.

Quoi ! vous seriez, monsieur,
Au service d'Ariste ?

MICHEL.

Oui.

DORIVAL.

Voyez quelle erreur !
Michel, valet-de-chambre, homme de confiance...
Pardon, mille pardons de mon inconséquence.
Je suis honteux du ton qu'avec vous j'avais pris :
D'honneur, je vous prenais, monsieur, pour un commis.

MICHEL.

Et quand je le serais ?

DORIVAL.

Il faut que je réponde
A tant de gens ! souvent on méconnaît son monde.

MICHEL.

Mais avec tout le monde on doit être poli.

DORIVAL.

Vous avez bien raison ; c'est un moment d'oubli.

MICHEL.

Ce moment-là pour moi n'était pas agréable.

DORIVAL.

Je le crois, et je sens combien je suis coupable.

MICHEL.

Allons, n'en parlons plus.

DORIVAL.

Je me suis empressé,
D'ailleurs... le cher neveu ! le voilà bien placé.

MICHEL.

Oui ; je viens de le voir : il n'est pas sot, le drôle !

DORIVAL.

Ce jeune homme ira loin ; comptez sur ma parole.

MICHEL.

Il n'écrit pas fort bien !

DORIVAL.

Pardonnez-moi, pas mal.

MICHEL.

Mais il met l'orthographe.

DORIVAL.

Et c'est le principal.

MICHEL.

Sur ma lettre, du moins, gardez bien le silence ;
Car en partant, monsieur nous fit à tous défense
De rien solliciter. Il est fort singulier.

DORIVAL.

Oui : vous le connaissez ?

MICHEL.

Comme il est familier
Avec ses gens, je sais à fond son caractère,
Et peux vous en donner la connaissance entière.

DORIVAL.

Je le crois ; mais sur lui je ne veux rien savoir :
Ma règle de conduite, à moi, c'est mon devoir.

MICHEL.

C'est bien dit.

DORIVAL.

Eh bien ! donc, poursuivez, je vous prie :
Vous dites donc qu'il a quelque bizarrerie ?

MICHEL.

Il est bizarre et bon : son cœur est un trésor.

DORIVAL.

Il est veuf, il est riche, aimable et jeune encor.
Parlons à cœur ouvert : il doit aimer les dames ?

MICHEL.

Un peu.

DORIVAL.

N'aurait-il pas quelques brûlantes flammes ?....

MICHEL.

Cela se pourrait bien; mais il est si discret!

DORIVAL.

Ah! j'entends; vous voulez lui garder le secret.
C'est par un bon motif que je vous interroge;
Je suis sûr qu'on n'en peut parler qu'avec éloge.

MICHEL.

C'est vrai. Dans un faubourg il cherche un logement.

DORIVAL.

Pour qui?

MICHEL.

Je le saurai. N'en parlez pas, vraiment.

DORIVAL.

Non, non....

MICHEL.

Comme il était galant dans sa jeunesse...

DORIVAL.

Vous lui soupçonneriez encor quelque maîtresse ?

MICHEL.

Je ne dis pas cela ; mais....

DORIVAL.

En bon serviteur,
En tout cas, c'est à vous à cacher son erreur :
Et d'ailleurs c'est peut-être un trait de bienfaisance...
Oh! moi, par-dessus tout, je hais la médisance;
Mais nous nous reverrons; vous ne m'en voulez plus
Pour ma réception?... D'honneur, je suis confus.

MICHEL.

Ah! croyez que Michel sait se mettre à sa place.

DORIVAL.

Au rang de vos amis comptez-moi donc, de grâce.

MICHEL.

Eh! point du tout, monsieur, je ne suis qu'un valet.

DORIRAL.

Aucune différence entre nous, s'il vous plaît.

(Ils sortent chacun d'un côté.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DORIVAL, ARISTE.

ARISTE.

Sommes-nous seuls enfin?

DORIVAL.

Oui.

ARISTE.

Cette conférence,
Pour moi comme pour vous, est de grande importance.
Vos ouvrages m'ont fait penser de vous fort bien;
Je penserai de même après cet entretien,
Je le crois; répondez sans fausse modestie:
On vous dit fort instruit dans la diplomatie?

DORIVAL.

J'ai travaillé beaucoup, et peut-être avec fruit;
Mais je n'oserais pas me dire fort instruit.

ARISTE.

Quels seraient, selon vous, les talents nécessaires
Dans un ambassadeur?.. Voyons.

DORIVAL, *en hésitant.*

Dans les affaires,
Avant tout, il lui faut de la dextérité.

ARISTE.

Mais qui toujours s'accorde avec la probité.

DORIVAL.

Sans contredit.

ARISTE.

Après?

DORIVAL.

A la cour étrangère
Près laquelle il réside il doit chercher à plaire.

ARISTE.

Oui ; mais sans avilir jamais sa dignité ;
Que du gouvernement par lui représenté
Il fasse respecter le nom, le caractère.

DORIVAL.

C'est ce que j'allais dire : il doit d'une âme fière
Soutenir tous ses droits.

ARISTE.

Oui, mais point de hauteur ;
Qu'à la franchise il mêle une aimable douceur ;
Et n'oubliant jamais que les hommes sont frères...

DORIVAL, *achevant la phrase du ministre.*

Qu'il cherche à prévenir les discordes, les guerres.

ARISTE.

Fort bien : il doit savoir la population
Des différents pays....

DORIVAL, *continuant.*

Leur situation,
Les trésors, les moyens que chacun d'eux possède.

ARISTE.

Eh bien donc ! supposez qu'en Russie, en Suède,
Vous soyez envoyé; sur ces gouvernements,
Sans doute, vous avez quelques renseignements ?

DORIVAL, *dont l'embarras redouble.*

Je me suis occupé surtout de l'Italie ;
Je connais moins le nord.

ARISTE.

Ah ! ah !

DORIVAL.

Je l'étudie.

ARISTE.

Parlons donc du midi.

DORIVAL.

Le pays des Césars
Avait droit de fixer le premier mes regards :
Des beaux arts, des héros, c'est l'antique patrie.
Quels souvenirs touchants pour mon âme attendrie !

ARISTE.

Je le crois : revenons, de grâce, à notre objet.

DORIVAL.

Volontiers. Les beaux arts ont un puissant attrait ;
L'observateur y trouve une riche matière...

ARISTE.

Venise à mon esprit vient s'offrir la première.

DORIVAL.

J'ai fait précisément sur Venise un travail
Où j'analyse tout dans le plus grand détail ;
Et je vais....

(Il veut sortir.)

ARISTE, *le retenant.*

Un moment.

SCÈNE II.

DORIVAL, ARISTE, MICHEL.

MICHEL, *à Ariste.*

Pour affaire qui presse
Quelqu'un veut vous parler en secret.

DORIVAL, *se hâtant de profiter du moment.*

Je vous laisse.

ARISTE.

Non, restez; ce monsieur peut attendre, je croi.

DORIVAL.

Eh! mais...

ARISTE.

Notre entretien est plus pressé pour moi.

MICHEL.

Cet homme n'a qu'un mot d'importance à vous dire.

DORIVAL.

Écoutez-le, monsieur. Pardon, je me retire.

ARISTE.

Dès que je serai seul revenez, s'il vous plaît.

DORIVAL.

A vous complaire en tout vous me trouverez prêt.

(Il sort.)

ARISTE, *à Michel.*

Allons, faites entrer.

(Michel fait entrer Laroche et sort.)

SCÈNE III.

ARISTE, LAROCHE.

LAROCHE, *en faisant force salutations.*

Au ministre, je pense,
Je fais en ce moment mon humble révérence.

ARISTE.

A lui-même; approchez.

LAROCHE.

Pardon; je viens exprès...
Il s'agit... permettez... par ma foi, je croyais...
Être un peu plus hardi. Votre aspect m'embarrasse...
Le respect....

ARISTE, *en souriant.*

Laissez là votre respect, de grâce.
Qui vous amène ici?

LAROCHE.

L'amour de mon pays:
Oui, je viens vous donner un important avis.

ARISTE.

Parlez.

LAROCHE.

Vous honorez de votre confiance
Un homme sans talent, comme sans conscience.

ARISTE.

Eh qui donc?

LAROCHE.

Dorival.

ARISTE.

Dorival?

LAROCHE.

Oui vraiment;
Dorival est un homme aussi vil qu'ignorant.
Écoutez-moi, je vais tracer son caractère.

ARISTE *sonne.*

Un moment.

(A un valet qui entre.)

Appelez Dorival.

LAROCHE.

Au contraire,
Il ne faut pas qu'il soit présent à l'entretien.

ARISTE.

Oui, c'est là votre avis, mais ce n'est pas le mien;
A moins qu'il ne soit là tout prêt à se défendre,
Contre un homme jamais je ne veux rien entendre.
Quand il sera présent, vous pourrez commencer.

LAROCHE.

C'est qu'il est dangereux parfois de s'avancer...

ARISTE.

Sans preuves; est-ce là ce qui vous embarrasse?

LAROCHE.

Je ne m'attendais pas à l'accuser en face:
Il est bien fin; n'importe, allons, morbleu, du cœur,
Qu'il vienne, et vous verrez qu'il ne me fait pas peur.

ARISTE.

Bon! nous n'attendrons pas; le voilà qui s'approche.

SCÈNE IV.

ARISTE, LAROCHE, DORIVAL.

ARISTE, *à Dorival.*

Connaissez-vous monsieur?

DORIVAL, *très-troublé.*

Il se nomme Laroche.

ARISTE.

Pour lui répondre, exprès je vous fais appeler :
Il vient vous accuser...

(A Laroche.)

C'est à vous de parler.

LAROCHE.

Vous saurez que je suis son ami dès l'enfance,
Que peut-être il me doit quelque reconnaissance.
Nous avons commencé tous deux en même temps,
Dans les mêmes bureaux, depuis près de quinze ans,
Tous deux en qualité d'expéditionnaires ;
Mais Dorival a fait de brillantes affaires :
J'en suis où j'en étais lorsque j'ai commencé.
Dans ma petite place ainsi qu'il m'ait laissé ;
Que du pauvre Laroche, au milieu de sa gloire,
Long-temps il ait perdu tout-à-fait la mémoire,
C'est fort bien ; mais qu'après un aussi long oubli
Il semble ne songer à moi, son vieil ami,
Que pour me renvoyer, sans que je le mérite,
Car je suis supprimé, voilà ce qui m'irrite.
Il n'a pas un seul mot à dire contre nous,
Tandis que moi je dis que, s'il fait avec vous

L'honnête homme aujourd'hui, jadis, tout au contraire,
Il faisait le fripon, quand il le fallait faire.
Dans le bien fait par vous s'il vous sert, je répond
Que de l'ancien ministre il était le second
Dans le mal fait par lui. Comme un valet, le traître
Prend ainsi la livrée et le ton de son maître.
A la plus belle place enfin il est monté,
Et je ne l'en crois pas capable, en vérité.
Seul il fixe les yeux, et fait que l'on oublie
Des hommes de talent, des hommes de génie,
Tels que ce bon Firmin.

ARISTE.

Firmin!.. Qu'est-ce que c'est?
Firmin dans nos bureaux?

LAROCHE.

Un excellent sujet.

ARISTE.

Un des premiers commis?

LAROCHE.

Un père de famille,
Dont le fils à Strasbourg a connu votre fille.

ARISTE.

Ah! oui, Charles Firmin.

LAROCHE.

Un jeune homme d'esprit.

ARISTE, *à Laroche.*

Poursuivez.

LAROCHE.

Mais c'est tout: j'en ai bien assez dit.

ARISTE, *à Dorival.*

Répondez.

DORIVAL.

D'être ingrat on me fait le reproche,
A moi ! je me croyais mieux connu de Laroche.
Dans son état obscur si Laroche est resté,
J'ai manqué de crédit, et non de volonté.
Ma conduite aujourd'hui lui semble criminelle;
Celui qui m'a connu pendant vingt ans fidèle
Devait-il, se hâtant de me trouver des torts,
A me déshonorer employer ses efforts,
Avec l'acharnement et le fiel de la haine !
Laroche m'est bien cher, et pour preuve certaine....

LAROCHE.

Et quelle preuve donc ? Me prend-il pour un sot ?

ARISTE.

Tandis que vous parliez il n'a pas dit un mot.

LAROCHE.

J'ai tort.

DORIVAL.

Oui, de Laroche on a donné la place,
Et jamais on n'a moins mérité sa disgrâce ;
Mais je croyais, non pas qu'il viendrait m'accuser
Des crimes que l'envie a pu me supposer,
Mais qu'il viendrait, sans faire une telle incartade,
S'expliquer avec moi, son ancien camarade ;
Et moi je me faisais d'avance un vrai plaisir
D'aller alors plus loin encor que son désir.
Quand il se verra sûr d'une place honorable,
Me disais-je, pour lui quel moment agréable !

Cette place de chef enfin dont je parlais,
C'est à mon vieil ami que je la destinais.

LAROCHE.

Une place de chef? Oh! je vous remercie.
C'est par mon écriture, et non par mon génie
Que je vaux quelque chose; et je crains d'imiter
Ceux qui prennent un poids sans pouvoir le porter,
Pour en charger un autre, et s'en donner la gloire.

DORIVAL.

La place te convient, ami; daigne m'en croire.
(A Ariste.)
Il est grand travailleur, exact, plein de bon sens;
Il doit donc l'emporter sur tous ses concurrents.
Je laisse dans l'oubli des hommes de mérite,
Vient d'ajouter Laroche, et c'est Firmin qu'il cite!
Quoiqu'il ait du talent, le choix n'est pas heureux.
D'abord sa place est bonne; il mérite bien mieux.
Mais sachez que Firmin est précisément l'homme
Que pour mon successeur je supplierai qu'on nomme,
Si, pour certain projet qu'on m'a fait pressentir,
De ma place moi-même il me fallait sortir.
Cette place, dit-on, je n'en suis pas capable.
Mon talent, je le sais, est peu recommandable.
Mais comment n'a-t-on pas fait la réflexion
Qu'on tournait contre vous cette accusation?
De ma place, en effet, si je suis incapable,
Vous qui me la laissez, vous êtes donc coupable;
Vous qui, de mes travaux, de mon faible talent,
Avez toujours paru jusqu'ici fort content!

De notre ancien ministre on me dit le complice.
Devant lui, hautement faisant la guerre au vice,
J'ai dit la vérité, quand mes accusateurs
Étaient peut-être tous au rang de ses flatteurs.
Vingt fois, prêt à quitter ce ministre inhabile,
Je restais, retenu par l'espoir d'être utile.
Heureux quand je pouvais trouver quelque moyen
D'empêcher quelque mal, de faire quelque bien!
Après l'avoir bravé quand il était en place,
Je l'ai plaint aussitôt que j'appris sa disgrâce :
Est-ce un crime? Je suis fier de l'avoir commis.
Il m'est dur de te voir parmi mes ennemis,
Cher Laroche; et pour moi c'est une peine extrême
Que d'avoir à parler contre un homme que j'aime.
Mais veux-tu l'effacer? rends-moi ton amitié;
De ce que j'ai souffert je serai trop payé.

LAROCHE.

Le traître!.... il m'attendrit.

ARISTE, *à Laroche.*

Qu'avez-vous à répondre?

LAROCHE.

Moi?... rien : ce diable d'homme a l'art de me confondre.

ARISTE.

Écoutez! sans relâche attaquer un méchant,
C'est le signe assuré d'un vertueux penchant.
Mais aussi s'obstiner dans une injuste haine,
D'un mauvais caractère est la marque certaine.

DORIVAL.

Non, il ne me hait pas. Son cœur est excellent,
Mais il est vif; pour vivre il n'a que son talent.
Il est bien excusable ; il se croyait sans place :
Moi, j'ai des torts aussi. Souffre que je t'embrasse ;
Qu'il ne soit entre nous plus question de rien.

LAROCHE.

Moi, l'embrasser ! jamais. Dire par quel moyen
Il me trompe et vous trompe aussi vous-même, Ariste,
Je ne le puis encor. N'importe, je persiste ;
Point de paix entre nous, qu'il ne soit confondu.

ARISTE.

Moi, de sa probité je reste convaincu,
A moins que par des faits...

LAROCHE.

Des faits ! mais j'en ai mille.

ARISTE.

Citez-les ; prouvez-les.

LAROCHE.

Voilà le difficile ;
Car ils sont si rusés, les flatteurs comme lui !
Jadis il était pauvre ; il est riche aujourd'hui.
Eh bien ! si je vous dis que sa fortune entière
Lui vient d'avoir porté sa faveur à l'enchère,
Je ne saurai comment prouver le fait cité ;
J'aurai dit cependant la pure vérité.

DORIVAL.

L'accusation part de trop bas pour m'atteindre :
D'un sévère examen d'ailleurs qu'aurais-je à craindre ?

Ma fortune est le fruit de quinze ans de travaux :
Oui j'ai su la gagner au prix de mon repos.
Je ne m'en cache pas, elle doit m'être chère ;
Elle seule nourrit ma famille et ma mère.

LAROCHE.

Il ment. Je ne sais pas comment vous le prouver ;
Mais il ment.

ARISTE.

Calmez-vous.

DORIVAL.

D'honneur, je crois rêver,
Toi me traiter si mal ! Quel est donc ce délire ?
Dois je de ta colère ou me fâcher ou rire ?
Mais comment s'égayer aux dépens d'un ami
Qui se croit outragé ? Me méconnaître ainsi !
Reviens à toi ; surtout ne laisse pas, de grâce,
Echapper par humeur une excellente place.

ARISTE.

A parler franchement, votre obstination
Ne donne pas de vous très-bonne opinion.
Il veut votre bonheur, quand vous voulez lui nuire ;
En homme délicat n'est-ce pas se conduire ?

LAROCHE.

Je ne m'étonne pas qu'il vous ait attendri.
Moi qui suis contre lui si justement aigri,
Je suis presque tenté de le croire sincère ;
Mais non, je connais trop à fond son caractère :
Non, restons ennemis ; près de vous, au surplus,
Je ferais maintenant des efforts superflus.

Mais quoiqu'au dernier point le fourbe m'embarrasse,
Plutôt mourir de faim que lui devoir ma place.
Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ARISTE, DORIVAL.

ARISTE.

Concevez-vous un tel entêtement ?

DORIVAL.

Oh ! nous le calmerons ; c'est un fort bon enfant.

ARISTE.

Il est brusque, étourdi ; mais je le crois honnête.

DORIVAL.

Très-honnête, et tout part d'une mauvaise tête :
Peut-être contre moi quelqu'un l'aura fâché.

ARISTE.

Vous croyez ?

DORIVAL.

Eh ! vraiment... quelque ennemi caché...
Car ce pauvre Laroche, il n'est qu'une machine !

ARISTE.

Mais comment....

DORIVAL.

Tant de gens désirent ma ruine !

ARISTE.

Mais qui soupçonnez-vous d'un semblable dessein ?

DORIVAL.

Ah ! ne le cherchons pas. Peut-être que Firmin...
Mais non ! Firmin, ô ciel!... il en est incapable.

ARISTE.

Je pense comme vous. On le dit estimable,
Très-modeste surtout.

DORIVAL.

Il est modeste aussi.

ARISTE.

Vous le connaissez, vous?

DORIVAL.

Je le crois mon ami.

ARISTE.

Quel homme est-ce, entre nous?

DORIVAL.

Firmin est, à bien dire,
Un de ces employés, ainsi que j'en désire,
Suppléant à l'esprit par l'application,
Non qu'il soit sans mérite et sans instruction;
Mais quoi, s'il sait beaucoup, il le fait peu paraître.

ARISTE.

Eh! mais, vous me rendez jaloux de le connaître.

DORIVAL.

De vous voir je l'avais déjà sollicité;
Peut-être il se sent fait pour son obscurité.
Je me charge pourtant...

ARISTE.

Non pas. Je vous rends grâce;
Près de l'homme à talent, Dorival, l'homme en place,
Peut faire sans rougir la moitié du chemin;
Je veux aller moi-même au-devant de Firmin.
Reprenons l'entretien troublé par ce Laroche.

DORIVAL, *embarrassé.*

C'est qu'il est déjà tard.

ARISTE.

Cependant...

DORIVAL.

L'heure approche

Où vous devez donner audience...

ARISTE, *tirant sa montre.*

Oui, vraiment.

DORIVAL.

Remettons à demain.

ARISTE.

Soit... Encore un moment.

DORIVAL.

Quoi donc?

ARISTE.

Je puis au moins vous charger d'un ouvrage
Qui demande à la fois du talent, du courage.

DORIVAL.

Ah! parlez.

ARISTE.

J'ai trouvé l'administration
Dans un état de trouble et de confusion;
Réparer tout le mal n'est pas en ma puissance.
Il reste encor partout plus d'abus qu'on ne pense.
Il faudrait un mémoire où sans ménagement
On dît la vérité même au gouvernement.

DORIVAL.

Eh! mais, permettez donc; un écrit de la sorte
Sur vous, sur son auteur peut attirer...

ARISTE.

Qu'importe !
Jamais, quelque danger que nous puissions prévoir,
Devons-nous balancer à remplir un devoir ?

DORIVAL.

C'est juste.

ARISTE.

C'est à vous de faire cet ouvrage ;
Je ne vous en dis pas là-dessus davantage ;
Vous connaissez le mal autant et mieux que moi.

DORIVAL.

Et nos intentions sont les mêmes, je croi.

ARISTE.

Le public nous attend tous les deux, je vous laisse.
Ne perdez pas de temps. Songez que le mal presse ;
Que le plus prompt remède en borne les progrès.

(Ariste sort ; madame Dorlis entre d'un autre côté.)

SCÈNE VI.

DORIVAL, MADAME DORLIS.

MADAME DORLIS.

Il est parti ; voilà l'instant que j'attendais.
A l'insçu de mon fils il faut que je m'explique.

DORIVAL.

Qu'est-ce donc ?

MADAME DORLIS.

Nous ferons ce soir de la musique.
De Laure je voudrais faire briller la voix.

DORIVAL.

Elle chante si bien !

MADAME DORLIS.

Vous vous êtes parfois
Mêlé d'écrire, vous ?

DORIVAL.

Mais à qui, je vous prie,
N'est-il pas échappé quelques vers dans sa vie ?

MADAME DORLIS.

Eh bien ! faites-nous donc pour ce soir un couplet.

DORIVAL.

Une romance ?

MADAME DORLIS.

Bon ! ce genre-là lui plaît.

DORIVAL.

Si le zèle pouvait suppléer au génie,
Que ma romance aurait de grâce et d'harmonie !

MADAME DORLIS.

J'entends.

DORIVAL.

Et j'ai besoin de ce travail léger.
J'ai passé cette nuit entière à corriger
Des comptes, des rapports.

MADAME DORLIS.

Occupation fade.

DORIVAL.

Je ne sais; ce matin je suis un peu malade.
Les beaux arts vont bientôt dissiper ma langueur,
Et toi, sainte amitié, baume consolateur...

SCÈNE VII.

DORIVAL, MADAME DORLIS, ROBINEAU.

ROBINEAU, *parlant sans être vu.*

Pardi, puisqu'il est là, je puis entrer, peut-être.

MADAME DORLIS.

Qu'est-ce donc?

ROBINEAU, *en entrant.*

Ces valets sont plus fiers que leur maître.
C'est monsieur Dorival que je cherche.

DORIVAL.

C'est moi?

ROBINEAU.

Que je vous examine. Eh! oui, c'est vous, ma foi.
Je crois vous voir encor sauter dans le village.
A votre tour, fixez les yeux sur mon visage.
Je suis un peu changé. Me connaissez-vous?

DORIVAL.

Non.

ROBINEAU.

Christophe, fils d'André Robineau, vigneron,
Qui jadis épousa la grosse Madeleine,
Du défunt votre aïeul la cousine germaine.

DORIVAL.

Ah! oui.

ROBINEAU.

Mais on s'embrasse entre parents, je crois.

DORIVAL.

Sans doute, et c'est avec plaisir que je vous vois.

ROBINEAU.

Grand merci.

DORIVAL.

Mais sortons de ce lieu, je vous prie ;
Je ne suis pas chez moi.

MADAME DORLIS.

Point de cérémonie.
Dorival, recevez ici votre parent.

DORIVAL.

Vous me le permettez. C'est par trop complaisant.
C'est un garçon tout simple, un bon parent que j'aime.

MADAME DORLIS.

Je vous reconnais là.

ROBINEAU.

J'arrive à l'instant même.

DORIVAL.

Fort bien : de quel endroit ?

ROBINEAU.

Et pardi, du pays.
Mais c'est un monde entier au moins que ce Paris !
Depuis une heure et plus que j'ai quitté le coche,
Je vais cherchant partout et vous-même et Laroche,
Le voisin, vous savez ? Mais je vous trouve enfin,
Et me voilà content.

DORIVAL.

Pour affaires, cousin,
Vous venez à Paris ?

ROBINEAU.

Ma foi, je n'en ai qu'une.

DORIVAL.

Et quelle est-elle donc ?

ROBINEAU.

Je viens faire fortune.

DORIVAL.

Ah ! ah !

ROBINEAU.

C'est un objet assez intéressant.

DORIVAL, *à madame Dorlis.*

Excusez.

MADAME DORLIS.

Il m'amuse.

DORIVAL.

Il est divertissant.

ROBINEAU.

C'est Pierre le roulier qui nous fit la remarque
Qu'à Paris vous aviez bien conduit votre barque.
Quand vous étiez petit, vous étiez si malin !
A coup sûr, disait-on, il fera son chemin,
Celui-là. Nous savions déjà de vos nouvelles ;
Mais, ma foi, pour y croire elles semblaient trop belles.
Quand tout fut bien prouvé, mon père dit : Mon fils,
Va trouver le cousin Dorival à Paris.
Tu seras bien payé des frais de ton voyage.
Peut-être feras-tu quelque bon mariage.
Je pars, et me voilà. Mais, madame, pardon.
Bon sang ne peut mentir, et voilà la raison
Qui fait que tout mon cœur devant vous se déploie.
Ce cher cousin ! je suis si transporté de joie !

MADAME DORLIS.

Rien n'est plus naturel.

ROBINEAU.

En deux mots, s'il vous plaît,
Cousin, faire fortune est un si beau secret!
Vous qui le possédez, donnez-m'en la recette.

DORIVAL.

Sois franc, modeste, honnête, et ta fortune est faite.
Voilà tous mes secrets, cousin, en vérité.
Tout le monde au pays est en bonne santé?

ROBINEAU.

Fort bonne, Dieu merci. La famille prospère.
Bertrand vient d'épouser Javotte sa commère.
Sa femme est déjà grosse, et compte bien, cousin,
Que de son nouveau-né vous serez le parrain.
Enfin, tout va des mieux, hors votre pauvre mère,
Qui dit qu'il est bien dur d'être dans la misère,
Et d'avoir un enfant riche comme un Crésus.

DORIVAL, *bas à Robineau.*

Tais-toi.

MADAME DORLIS.

Que dit-il là?

DORIVAL.

Comment! ces mille écus
Ne sont pas arrivés? Vous me déchirez l'âme!
Eh! mais, concevez-vous un tel retard, madame!
Ma pauvre mère, ô ciel! comme elle a dû souffrir.

MADAME DORLIS.

Oui vraiment, je le crois; il faut la secourir.

DORIVAL.

Oui sans doute, il le faut. Il faut que je demande
Au ministre un congé ; la faveur n'est pas grande.
En dix jours je serai de retour du pays.
Elle n'a pas voulu s'établir à Paris ;
Je l'en avais pressée ; elle est fort attachée
Aux lieux de sa naissance.

ROBINEAU.

Elle est donc bien cachée ;
Car à Paris, dit-elle, elle voulait venir ;
Et vous seul au pays sûtes la retenir.

DORIVAL.

Dans tout ce qu'elle veut elle est fort incertaine.
Ce que j'apprends me cause une sensible peine.

MADAME DORLIS.

Je le crois, et je rends justice à votre cœur.
Mais vous aurez bientôt réparé ce malheur.
Votre mère déjà connaît votre tendresse.
Avec votre parent, Dorival, je vous laisse.
Qu'une femme sera fortunée avec vous !
Quiconque est si bon fils doit être bon époux.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

DORIVAL, ROBINEAU.

ROBINEAU.

Pardi, mon cher cousin, votre accueil doux et tendre
Fort agréablement est fait pour me surprendre.

Il est si fier! si fier! ce serait un hasard
S'il vous reconnaissait, disait-on.

DORIVAL, *après s'être bien assuré que madame Dorlis est partie.*

Sot bavard,
Qui nous amène ici ta visite importune?

ROBINEAU.

Je vous l'ai déjà dit, je viens faire fortune.

DORIVAL.

Fortune? l'imbécille!

ROBINEAU.

Eh! mais, vous me traitez....
Je ne suis pas encor fait à vos duretés.

DORIVAL.

Le voilà bien malade; en effet, c'est dommage!
Fainéant, pour Paris, qui laisse son village.

ROBINEAU.

Mais comme en un instant vous changez de façon!
Vous êtes doux d'abord, puis vous prenez un ton!
Il faut du naturel, et vous n'en avez guère;
Et si j'allais partout publier la manière
Dont vous me recevez, cousin, à votre cœur
Un semblable récit ne ferait pas honneur.

DORIVAL, *effrayé.*

Publier!

ROBINEAU.

Oui vraiment.

DORIVAL.

Garde-toi d'en rien faire.

Va, je te placerai, j'aurai soin de ma mère.
Tu vas, pour commencer, avoir un bon emploi.

ROBINEAU.

Passe encor.

DORIVAL.

Mais ailleurs viens causer avec moi.

ROBINEAU.

Ecoutez, je voudrais une fortune sûre;
Tâchez de me lancer dans quelque fourniture.

DORIVAL, *à part.*

Au pays renvoyons l'imbécille au plus tôt.
(Haut.)
Viens, suis-moi; je saurai t'employer comme il faut.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LAROCHE, CHARLES.

LAROCHE.

Je vous cherchais. Eh bien ! j'ai tenu ma promesse.
J'ai fait de Dorival connaître la bassesse.

CHARLES.

Quoi vraiment !

LAROCHE.

Au ministre.

CHARLES.

Et le voilà perdu ?

LAROCHE

Pas tout-à-fait encor ; car il m'a répondu
Si bien.... Comme un vrai sot, je me suis laissé prendre.
L'hypocrite, affectant un air sensible et tendre,
Veut me faire, dit-il, entrer dans un bureau
En qualité de chef.

CHARLES.

Comment! mais c'est fort beau.

LAROCHE.

De places et d'argent je le savais avide ;
Je ne le croyais pas si méchant, si perfide.

Ces marques d'amitié, grimaces d'un cœur faux;
Oh ! je n'ai pas été dupe de ses grands mots,
Et j'ai refusé net.

CHARLES.

Ainsi voilà mon père
Encore au même point ?

LAROCHE.

Oui, mais laissez-moi faire;
A votre belle Laure allez-vous-en rêver.

CHARLES.

Je la cherche partout et crains de la trouver.
Je croyais qu'au jardin elle pourrait descendre;
Et c'est là qu'inspiré par l'amour le plus tendre,
J'ai fait quelques couplets.

LAROCHE.

Fort bien, faites des vers,
Tandis que, ranimé par ce premier revers,
Je vais sur nouveaux frais me mettre à sa poursuite.
Il se trompe bien fort s'il croit en être quitte.

CHARLES.

De semblables moyens pour nous sont-ils bien faits ?
Laissons ce malheureux vivre et ramper en paix;
Et de ce qu'il obtient par ses détours insignes,
A force de vertus sachons nous rendre dignes.

LAROCHE.

Faiblesse, préjugé, qu'une telle fierté :
Voulez-vous voir enfin régner la probité ?
Tout se fait ici-bas par cabale et par brigue;
Pour les honnêtes gens souffrez donc qu'on intrigue.

Dans tout ceci d'ailleurs vous n'avez rien à voir;
Cultivez vos talents, je les ferai valoir,
Moi; j'en fais mon affaire.

CHARLES.

Oui; mais de la prudence.
Vous avez, ce matin, fait une inconséquence.

LAROCHE.

Et ce n'est pas la seule encor que je ferai
Peut-être, je le sais: mais quoi! j'y reviendrai
Si souvent, qu'à le perdre il faut que je parvienne.
Je fus long-temps sa dupe; il faut qu'il soit la mienne.
Laissons faire le fourbe, et nous passons bientôt,
Moi, pour un scélérat, et Firmin pour un sot.

CHARLES.

On vient.

LAROCHE.

C'est Dorival.

CHARLES.

Ah! fuyons sa présence;
Retournons au jardin achever ma romance.

(Il sort.)

LAROCHE *seul.*

Sortons aussi; courons préparer nos desseins....
Restons plutôt; le fat croirait que je le crains.

SCÈNE II.

DORIVAL, LAROCHE.

DORIVAL.

Ah ! c'est monsieur Laroche ?

LAROCHE.

Oui, monsieur, c'est lui-même.

DORIVAL.

Bien confus.

LAROCHE.

Mais pas trop.

DORIVAL.

Votre colère extrême
Contre moi n'a pas eu très-grand succès pourtant.

LAROCHE.

Il faut s'en consoler.

DORIVAL.

Tout en vous résistant,
Je gémissais pour vous de cette humeur fantasque....

LAROCHE.

Ariste n'est plus là, tu peux lever le masque.

DORIVAL.

Plaît-il ?

LAROCHE.

Sois insolent en toute liberté.

DORIVAL.

Comment ?

LAROCHE.

Te voilà fier de l'avoir emporté.

DORIVAL.

Vous êtes en effet à tel point redoutable,
Qu'on doit être bien fier d'un triomphe semblable.

LAROCHE.

Si pour vous, ce matin, je fus peu dangereux,
Formé par vos leçons, un jour je ferai mieux.

DORIVAL.

Quoi! de me nuire encor conservez-vous l'envie?

LAROCHE.

Mais, pour un coup perdu, quitte-t-on la partie?

DORIVAL.

Au bonhomme Firmin te voilà donc lié?

LAROCHE.

A tes travaux souvent il est associé.

DORIVAL.

Combien t'a-t-il promis pour ce bel assemblage?

LAROCHE.

Combien lui donnes-tu pour faire ton ouvrage?

DORIVAL.

Prends garde; je pourrais te faire un mauvais sort.

LAROCHE.

Prends garde; se fâcher, c'est prouver qu'on a tort.

DORIVAL.

Je devrais en effet rire de sa démence.

LAROCHE.

D'un indigne ennemi vous bravez l'impuissance,
Et je vais, méditant de plus habiles coups,
Travailler à me rendre enfin digne de vous.
Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DORIVAL SEUL.

L'ON veut porter Firmin à l'ambassade :
Oh ! vous ne l'avez pas encor, mon camarade.
Mais Firmin jusqu'ici fut si bien avec moi....
C'est son fils.... il est jeune ; il fait des vers, je croi ;
Et ce Laroche encor est là qui les excite.
Je ne puis le nier, Firmin a du mérite ;
Si jamais ils en font un homme ambitieux,
Personne ne sera pour moi plus dangereux.
Il faut les prévenir.... Quel embarras extrême !
Ce Firmin et son fils me sont, à l'instant même,
Nécessaires tous deux pour hâter mes projets ;
Servons-nous-en d'abord, et nous verrons après.

SCÈNE IV.

DORIVAL, FIRMIN.

DORIVAL.

AH ! vous voilà. J'allais chez vous, mon cher confrère.

FIRMIN.

Chez moi !

DORIVAL.

Pour vous parler....

FIRMIN.

De quoi ?

DORIVAL.

D'une misère ;

J'avais vraiment besoin de vous voir, cher Firmin;
On voulait nous brouiller.

FIRMIN.

Nous !

DORIVAL.

Le fait est certain.
Soyez franc. Vains efforts, ou du moins, je l'espère;
Mon amitié pour vous, grâce au ciel, est sincère.
Aussi, quand, ce matin, Laroche, en étourdi,
M'accusa, Dorival se montra votre ami.

FIRMIN.

Quoi! Laroche....

DORIVAL.

Il m'a fait la plus affreuse scène.

FIRMIN.

Il se voit sans état : vous concevez sa peine.

DORIVAL.

C'est un ingrat. Après ce que pour lui j'ai fait!
C'était pour vous servir, dit-il, qu'il agissait.
Il vous servait fort mal en cherchant à me nuire.
Vous rendre heureux, voilà tout ce que je désire.
Mais comme je connais bien mieux que lui vos goûts,
J'avais déja formé certains projets sur vous.
Je le sais, le fracas des bureaux vous ennuie,
Et de Paris enfin vous n'aimez pas la vie.
Vous serez satisfait de mes arrangements;
Je vous assurerai de bons appointements;
Ainsi sur votre sort aucune inquiétude.
Cependant vous vivrez dans quelque solitude;

Moi, je vous enverrai de l'ouvrage là-bas.
Vous aimez le travail, vous n'en manquerez pas.

FIRMIN.

Mais comment....

DORIVAL.

Ce projet n'est encor qu'en idée;
La chose de long-temps ne sera décidée.
Heureux qui vit aux champs! Pour ma part, je gémis
De me voir par ma place enchaîné dans Paris,
Esclave du grand monde, en butte à l'injustice.
Aussi d'un bon parent j'ai cru remplir l'office,
Tantôt en renvoyant sans délais au pays
Un cousin qui voulait s'établir à Paris.
Cher cousin! J'ai payé les frais de son voyage;
Ne vaut-il pas bien mieux vivre obscur au village
Que végéter ici....

FIRMIN.

Comme vous, je le croi.
Quel motif, s'il vous plaît, vous conduisait chez moi?

DORIVAL.

Mais des vrais sentiments d'un confrère que j'aime;
Avant tout, je voulais m'assurer par moi-même;
Puis, vous m'avez aidé déjà plus d'une fois.
Je suis loin de cacher tout ce que je vous dois.
Pour correspondre à tout, ma place est si cruelle!...
L'organisation de mes travaux est telle....
Pour y suffire, il faut ma tête en vérité.
Vous êtes bien content du ministre?

FIRMIN.

Enchanté.

DORIVAL.

C'est là ce qui s'appelle un ministre capable!
Ma foi, sans lui, le mal était irréparable.
Tout n'est pas bien encor; je lui disais tantôt:
Voulez-vous qu'avant peu tout marche comme il faut,
Que, présenté par vous, un mémoire sévère
Trace au gouvernement ce qui lui reste à faire?
Dans mes projets il est entré fort vivement,
Et veut que cet écrit soit fait incessamment.
Il m'en avait chargé; mais le détail immense
De ma place.... D'honneur, je frémis, quand j'y pense.

FIRMIN, *souriant.*

Et sur moi, vous comptez, n'est-ce pas?

DORIVAL.

Oui, ma foi.

FIRMIN.

Vous ne pouviez pas mieux vous adresser qu'à moi.

DORIVAL.

Je le sais.

FIRMIN.

Des erreurs de l'ancien ministère,
Long-temps dans nos bureaux le témoin oculaire,
Au lieu de me borner à d'impuissants regrets,
Confiant au papier mes chagrins, mes projets,
Je me trouve avoir fait dès long-temps votre ouvrage.
Je ne prévoyais pas quel en serait l'usage;
Mais n'importe, au milieu de mon affliction
Ce travail me servait de consolation.

DORIVAL.

Quoi, vraiment!

FIRMIN.

Voulez-vous que je vous abandonne
Mes papiers?

DORIVAL.

Volontiers. La rencontre est fort bonne.

FIRMIN.

Ils sont en mauvais ordre.

DORIVAL.

Eh mais, c'est bien le moins
Que pour les arranger je prenne quelques soins;
Dès ce soir le ministre aura notre mémoire,
Et je vous nommerai; vous en aurez la gloire.

FIRMIN.

De ce point, entre nous, je suis peu curieux.
Etre utile, voilà l'objet de tous mes vœux.

DORIVAL.

Digne et brave Firmin, personne n'apprécie
Mieux que moi vos talents et votre modestie.
Ah çà! vous allez donc m'apporter....

FIRMIN.

A l'instant.
Attendez-moi; je vais....

DORIVAL.

Allez, je vous attend.

FIRMIN.

Mon fils que j'aperçois vous tiendra compagnie;
Mais avec lui gardez le secret, je vous prie.

DORIVAL.

Et pourquoi?

FIRMIN.

Pour raison.

DORIVAL.

Vous le voulez? Fort bien;
Cela me coûtera, mais je ne dirai rien.

(Firmin sort.)

Pauvre homme! il craint, je crois, que son fils ne le gronde.

SCÈNE V.

CHARLES, DORIVAL.

CHARLES, *un papier à la main.*

Encor ce Dorival!

(Il veut sortir.)

DORIVAL, *le retenant.*

Pourquoi donc fuir le monde
Ainsi, mon jeune ami?

CHARLES.

(A part.)

Monsieur.... Quel contre-temps!

DORIVAL.

Je brûlais de vous voir, mon cher, depuis long-temps:
Comment gouvernons-nous les vers, la poésie?
Le cher Firmin, je crois, un peu nous contrarie.
Il a tort; vous avez un vrai talent déjà.
Si vous étiez connu.... Mais quoi! cela viendra;
Et je parlais de vous encor ce matin même
A la mère d'Ariste: oui, déjà l'on vous aime
Sur ce que j'en ai dit.

CHARLES.

À quelle occasion?

DORIVAL.

Au bel esprit elle a quelque prétention.
En l'honneur de son fils il faut bien qu'on la flatte.
Si de quelque manière adroite et délicate
Vous lui faisiez la cour? Moi, je vous cherche exprès;
Elle m'a pour ce soir demandé des couplets.
Or j'ai fait dans mon temps quelques pièces légères;
Mais mon esprit s'est bien rouillé dans les affaires:
Si c'était, non pas moi, mais vous qui les fissiez,
Cela serait charmant. Vous me les confiez;
Je les lis, on en est charmé, l'on m'interroge;
Moi, je nomme l'auteur en faisant votre éloge;
Nous applaudissons tous à vos talents connus,
Et bientôt nous comptons un poëte de plus,
Fameux par ses écrits, ainsi que par ses armes.

CHARLES.

Un pareil avenir, sans doute, a bien des charmes.

DORIVAL.

Voilà pourtant le sort qui vous est réservé.

CHARLES, *à part.*

Il me flatte; le fait ne m'est que trop prouvé.
Mais que de la louange on sait mal se défendre!
Malgré moi, je suis prêt à me laisser surprendre.
(Haut.)
Il faut donc pour ce soir....

DORIVAL.

Un rien, une chanson,

Où vous pourriez glisser sans affectation
Quelques traits délicats à la gloire d'Ariste.

CHARLES.

Que d'un ministre, moi, je sois panégyriste !
Jamais : d'un vrai poëte ayons la dignité;
Quand il s'adresse aux grands, quoique bien mérité,
Tout éloge est suspect et sent la flatterie.

DORIVAL.

D'un enfant d'Apollon voilà bien le génie.
Point de louanges, non; quelques jolis couplets
D'amour, de sentiments?

CHARLES, *regardant son papier.*

Lorsque je les ai faits,
Croyais-je que sitôt ils seraient vus de Laure?

DORIVAL.

Comment! ce sont des vers?

CHARLES.

Oh! bien faibles encore.

DORIVAL.

Eh qu'importe! Bon Dieu! voilà tout ce qu'il faut.
Donnez, vous en aurez des nouvelles bientôt.
Une romance, au fond, est de peu d'importance;
Mais ces riens-là souvent font plus que l'on ne pense;
Des femmes par ces riens on gouverne l'esprit,
Et les femmes toujours ont eu tant de crédit!
Donnez.... Vous refusez? vous en êtes le maître.
Ecoutez, j'aspirais à vous faire connaître;
Vous ne le voulez pas? Gardez donc vos couplets:
C'était pour vous servir, au fond, que j'agissais.

CHARLES, *hésitant.*

Mais....

DORIVAL.

Quoi! je n'entends rien aux façons que vous faites.

CHARLES.

Je ne sais si je dois....

DORIVAL, *lui arrachant presque le papier.*

Pauvre enfant que vous êtes!
Donnez cela; je veux vous servir malgré vous;
Votre père bientôt consentant à vos goûts....
Mais je l'entends.

(Il serre le papier dans sa poche droite)

SCÈNE VI.

CHARLES, DORIVAL, FIRMIN.

FIRMIN, *à Dorival, en lui remettant des papiers.*

Tenez. Chut!

DORIVAL, *à Firmin, en serrant les papiers dans sa poche gauche.*

Je saurai me taire.

CHARLES, *à part.*

Ai-je eu tort? De mes vers, au fond, que peut-il faire?

DORIVAL.

Vous m'avez fait passer un quart d'heure bien doux,
Mes chers amis.... Mais quoi! l'on s'oublie avec vous.
Le ministre m'attend; à regret je vous quitte :
Toujours on gagne à voir des hommes de mérite.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

FIRMIN, CHARLES.

FIRMIN.

Eh bien! voilà cet homme intrigant, suivant toi;
Personne plus que lui ne s'intéresse à moi.

CHARLES.

Peut-être vous m'allez accuser de folie;
Mais plus il vous caresse, et plus je m'en défie.
Auprès de vous il prend un ton sensible, doux;
Il veut vous perdre, ou bien il a besoin de vous.

FIRMIN.

Pourquoi donc à ce point pousser la méfiance?
Va, crois-en ma tendresse et mon expérience;
Dussent-ils triompher, mon fils, à nos dépens,
Le plus tard que l'on peut, il faut croire aux méchants.

SCÈNE VIII.

FIRMIN, CHARLES, LAROCHE.

LAROCHE.

Ah! vous voilà, Firmin? ma joie en est extrême.
Ariste veut vous voir....

CHARLES.

Mon père?

FIRMIN.

Moi?

LAROCHE.

Vous-même.

J'ai bien vu, lorsque j'ai prononcé votre nom,
Que d'Ariste il fixait déjà l'attention.
Pour Dorival, de peur à ce nom il frissonne.
A quelque chose au moins ma démarche est donc bonne.

CHARLES.

Vous voilà donc connu malgré vous; quel bonheur!

FIRMIN.

Oh! tu me vois déja ministre, ambassadeur.
Ariste veut me voir, pour moins que rien peut-être.

LAROCHE.

Non; sur ce que j'ai dit il veut vous mieux connaître.
Ce n'est pas tout encor; peut-être Dorival,
D'après ce que je sais, touche au terme fatal.
C'est une horreur.... Suffit. Ariste, tout à l'heure,
Pour vous voir, envoyait jusqu'en votre demeure.
On a dit au bureau que vous étiez ici;
Sans doute il va venir; et, tenez, le voici.

SCÈNE IX.

FIRMIN, CHARLES, LAROCHE, ARISTE.

(Laroche se retire au fond du théâtre, et écoute avec la plus grande attention.)

ARISTE.

Monsieur Firmin, j'ai lu de vous quelques ouvrages
Qui m'ont paru remplis des projets les plus sages;
Je vois de plus partout que vous êtes cité
Pour votre modestie et votre probité.
Les hommes comme vous me sont bien nécessaires;
Je viens donc réclamer vos secours, vos lumières,

Pour m'aider dans le poste à mes soins confié.
Voulez-vous m'accorder, Firmin, votre amitié?

FIRMIN.

Je suis honteux et fier de tant de confiance,
Et j'accepte votre offre avec reconnaissance;
Mais je crains bien qu'à vous l'on ne m'ait trop vanté.

CHARLES.

Monsieur, on vous a dit la pure vérité;
De grâce, sur ce point, n'en croyez pas mon père.

FIRMIN.

Mon fils, exaltez moins un mérite ordinaire.

ARISTE.

Voilà donc votre fils?

FIRMIN.

Oui.

ARISTE.

Ce Charles Firmin
Dont ma mère et ma fille encore ce matin
M'ont parlé?

CHARLES.

Votre mère et la charmante Laure
De Charles ont daigné se souvenir encore?

ARISTE.

Elles m'ont fait de vous un rapport bien flatteur.

CHARLES.

Puissé-je mériter leur estime, monsieur!

ARISTE.

Aussi je veux lier une amitié sincère,
Bon jeune homme, avec vous, comme avec votre père.

S'il est de mon devoir, Firmin, de vous chercher,
Il est du vôtre aussi de ne vous point cacher.
Laissez à l'être nul sa honteuse inertie.
L'homme à talent, monsieur, qui chérit sa patrie,
Aux ministres lui-même ose se présenter,
Et brigue les emplois qu'il croit bien mériter.
Le méchant et le sot, l'un vain, l'autre hypocrite,
Sont toujours là, vantant leur prétendu mérite :
Et comment discerner les vertus, les talents,
S'ils ne s'opposent pas à leurs vils concurrents ?
Du bien qu'on ne fait pas, du mal qu'on laisse faire,
Songez qu'on est coupable.

CHARLES.

Entendez-vous, mon père ?

ARISTE.

Oui, monsieur, lorsqu'au vice il laisse un libre champ,
L'honnête homme devient complice du méchant.

FIRMIN.

Offrez-moi les moyens de servir ma patrie;
L'occasion par moi sera bientôt saisie.

ARISTE.

Et je n'en veux pas plus. Pour nous connaître mieux,
Chez moi venez souper aujourd'hui tous les deux;
Nous aurons une aimable et bonne compagnie,
Mes parents, mes amis, gens sans cérémonie.
Ma mère, à qui mon rang n'a pas donné d'orgueil,
Vous fera, j'en réponds, le plus aimable accueil.

FIRMIN.

Nous acceptons l'honneur que vous voulez nous faire.

ARISTE.

Et de moi vous serez satisfaits, je l'espère.

CHARLES, *à part.*

Je pourrai donc la voir !

LAROCHE, *à part.*

Ceci ne va pas mal.
L'instant est favorable, attaquons Dorival.
(A Ariste, en s'avançant.)
A l'honnête homme ainsi vous rendez donc justice.
Il s'agit maintenant de démasquer le vice.
Puisque j'ai le bonheur ici de vous trouver,
Je reprends mon discours, et je veux vous prouver....
Dorival, ce matin, m'a coupé la parole;
En l'accusant aussi, moi, j'ai fait une école.
La vérité pourtant, c'est que j'avais raison.
Vous demandiez des faits tantôt. J'en ai.

ARISTE.

Quoi donc ?

CHARLES.

Cet homme qui soutient sa famille et sa mère,
Il vient de recevoir, d'une belle manière,
Un cousin qui venait tout bonnement chez lui,
Pour un petit emploi, réclamer son appui.
Comme un mauvais sujet, l'hypocrite le chasse.
Doutez encor qu'il soit au-dessous de sa place !
Mais de son mauvais cœur soyez bien convaincu.
Sa pauvre mère encor....

FIRMIN.

Il vous est mal connu :

Ce parent qu'il renvoie aux champs, en homme sage,
Comblé de ses bienfaits, retourne à son village.

ARISTE.

Avec lui Dorival s'est comporté fort bien.

LAROCHE.

Comment!

ARISTE.

Ma mère était présente à l'entretien.

FIRMIN.

Laroche, écoutez moins vos projets de vengeance.

LAROCHE.

Ferme! de Dorival prenez bien la défense.

FIRMIN.

Il est absent; je dois être son défenseur.

ARISTE.

Dans mon esprit, Firmin, ce trait vous fait honneur;
Dorival, je le gage, en eût agi de même
A votre égard. Pour moi, c'est un bonheur extrême
D'honnêtes gens ainsi de me voir entouré.
(A Laroche.)
Pour vous, de Dorival l'ennemi déclaré,
On vous dit bon, sensible, et j'ai peine à le croire;
Ce que j'ai vu de vous n'est pas à votre gloire.

LAROCHE.

J'enrage.... Taisons-nous.

ARISTE.

Et quant à Dorival,
Je l'aime d'autant plus qu'on en dit plus de mal.
Sur lui je sais déjà les projets de ma mère.

CHARLES.

Comment !

ARISTE.

Ils ne sont pas éloignés de me plaire.
Et j'en ai d'autres, moi, sur vous comme sur lui,
Que je vous confierai, Firmin, dès aujourd'hui.
Je sors. Ne tardez pas à venir, je vous prie.
Charles, vous cultivez, dit-on, la poésie :
Ma mère, ce matin, m'a vanté vos talents.
Je veux mêler aux siens mes applaudissements.
Vous nous lirez vos vers ; et soyez sûr qu'Ariste
Aime les arts au moins, s'il n'est lui-même artiste.
Sans adieu, mes amis.

(Il sort.)

SCÈNE X.

FIRMIN, CHARLES, LAROCHE.

CHARLES.

Je pourrai lui parler !
Les projets de sa mère, ô ciel ! me font trembler.
Je vois qu'à Dorival sa main est destinée.

FIRMIN.

Voilà je crois, mon fils, une heureuse journée.

LAROCHE.

Oui, pour vous ; mais pour moi ?

FIRMIN.

Ne vous affligez pas ;
J'espère vous tirer d'un aussi mauvais pas.
(A son fils.)
Devant Ariste au moins, mon fils, de la prudence.

CHARLES.

Mais vous, mon père aussi, trêve à votre indolence.

FIRMIN.

Bien! c'est lui qui me prêche.

CHARLES.

Eh! n'ai-je pas raison?

FIRMIN, *en montrant Laroche.*

Que son exemple au moins te serve de leçon.
Je sors. Sous un quart d'heure ici je viens te prendre.
(A Laroche.)
Croyez que dès ce soir, si l'on daigne m'entendre,
(A son fils.)
Tout va se réparer.... Attends-moi dans ces lieux.

SCÈNE XI.

LAROCHE, CHARLES.

LAROCHE.

Eh bien! qu'en dites-vous? Suis-je assez malheureux?
Firmin qui le défend! Quelle bizarrerie!

CHARLES.

Ami, j'ai rejeté tantôt votre industrie;
Je l'implore à présent. Il n'est que trop certain
Qu'à ce vil Dorival on destine sa main.
Je ne mérite pas d'être l'époux de Laure;
Mais Dorival en est bien plus indigne encore.

LAROCHE.

Croyez-vous donc avoir besoin de m'exciter,
Moi, que pour Dorival on vient de maltraiter?

Écoutez-moi ; je sais qu'Ariste, en ce lieu même,
D'un ouvrage pressé, d'une importance extrême,
Difficile d'ailleurs, a chargé Dorival.
Il ne le fera pas, ou le fera fort mal.
Son incapacité dès-lors est découverte.
Malgré son ton mielleux, tous désirent sa perte.
Aucun ne l'aidera, tant il est détesté !

CHARLES.

J'empêcherai mon père aussi de mon côté....
Je vois dans quel dessein il a pris ma romance.
Osera-t-il s'en dire auteur en ma présence ?

LAROCHE.

Regagnons le jardin. S'il me voit avec vous,
Tout est perdu. Voyons à frapper les grands coups.
Oh ! vous n'en êtes pas où vous croyez en être,
Mon ami Dorival. Vous vous dites mon maître :
Votre écolier se forme. Avant la fin du jour
Il pourra vous donner des leçons à son tour.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MADAME DORLIS, LAURE.

MADAME DORLIS.

Oui, Laure, il faut, avant que notre monde vienne,
Sur un point important que je vous entretienne.
Dites, que pensez-vous de Dorival?

LAURE.

Qui? moi?

MADAME DORLIS.

Vous.

LAURE.

C'est un homme aimable, honnête, je le croi.

MADAME DORLIS.

Fort bien. J'aime à vous voir penser ainsi, ma chère;
Car, si vous écoutez moi-même et votre père,
Dorival avant peu deviendra votre époux.

LAURE.

Mon époux! Pour ce choix je m'en rapporte à vous.
Mais.... vous me gronderez d'un semblable caprice;
Cet homme que j'estime, à qui je rends justice....
Si je pense qu'il doit m'épouser.... malgré moi
J'éprouve au fond du cœur une espèce d'effroi.

C'est une répugnance injuste autant qu'extrême.
Je crois que je le crains bien plus que je ne l'aime.

MADAME DORLIS.

Va, je sais ce que c'est qu'une telle frayeur.

LAURE.

Mais....

MADAME DORLIS.

Effet d'une aimable et timide pudeur.
Comme toi, n'ai-je pas été jeune, ma fille?
Cet homme-là d'abord convient à ta famille.
Que d'esprit! Un bon cœur. Plein de goût, de savoir!
Si prévenant! Aussi partout on veut l'avoir!
S'il n'était inquiet sur le sort de sa mère,
Quelle tendre romance il promettait de faire,
Et d'apporter ce soir! Il veut te plaire en tout,
Dans les moindres objets il consulte ton goût.
Mais je l'entends. Jamais il ne se fait attendre.

SCÈNE II.

MADAME DORLIS, LAURE, DORIVAL.

DORIVAL, *remettant la chanson à madame Dorlis.*

Vous m'aviez demandé quelque chanson bien tendre.
J'ai fait ce j'ai pu, madame, et la voilà.

MADAME DORLIS.

Quoi, vous nous l'apportez, cher Dorival, déjà!
Je craignais qu'accablé de la triste nouvelle....

DORIVAL.

Quelle?

MADAME DORLIS.

Sur votre mère ?.....

DORIVAL.

Oui; mais j'ai reçu d'elle
Une lettre ce soir.... une lettre où j'apprends
Qu'enfin elle a touché....

MADAME DORLIS.

Bon! ces trois mille francs.

DORIVAL.

Pouvais-je sans cela.... Grâce au ciel je respire!
Le désir de vous plaire a repris son empire,
Et j'ai fait les couplets que je viens vous offrir.

MADAME DORLIS.

Si tu l'avais vu, Laure, il t'aurait fait souffrir!
C'est là que de son cœur j'ai connu l'excellence.
Sans l'avoir lue aussi, j'aime votre romance.

SCÈNE III.

MADAME DORLIS, LAURE, DORIVAL, ARISTE.

ARISTE.

Dorival avec vous! vous me le dérangez.
De quelque bagatelle encor vous le chargez?

MADAME DORLIS.

Voilà mon fils. D'abord il se met en colère.

ARISTE.

Cet ouvrage important et pressé qu'il doit faire....

DORIVAL, *remettant le mémoire à Ariste.*

Il est fait; le voici.

ARISTE.

Déjà !

DORIVAL.

Croyez au moins
Qu'à cet écrit j'ai mis et mon temps et mes soins.

ARISTE.

Mais comment!

DORIVAL, *cherchant à se rappeler les mots de Firmin.*

Les erreurs de l'ancien ministère
M'ont causé trop souvent une douleur amère....
Mes regrets n'ont été ni stériles ni vains.
Au papier confiant mes projets, mes chagrins...
Je me trouve avoir fait dès long-temps cet ouvrage,
Et de le publier j'aurais eu le courage...
Quand le gouvernement enfin, mieux éclairé,
Vous choisit, et le mal fut bientôt réparé;
Par bonheur aujourd'hui l'on en peut faire usage,
Il s'agissait de mettre en ordre chaque page;
C'était, vous le sentez, l'affaire d'un instant.

MADAME DORLIS.

Eh bien! mon fils, je crois que vous êtes content:
Vous voilà tous les deux ainsi d'intelligence;
Ce que vous demandez, il l'avait fait d'avance.

ARISTE.

Je vois avec plaisir que nous nous entendons.
Donnez, et dès ce soir, mon cher, nous l'enverrons.

(Laure s'assied près d'un métier de tapisserie et travaille. Madame Dorlis s'assied auprès d'elle, et lit tout bas la romance.)

DORIVAL, *à part.*

Bon! Tâchons d'éloigner ce Firmin qui me gêne
(Haut à Ariste.)
Maintenant. Excusez, j'y reviens avec peine;
Ces propos d'aujourd'hui, cette accusation
N'auraient-ils fait sur vous aucune impression?

ARISTE.

Aucune.

DORIVAL.

Je l'ai craint. D'après ce qui se passe,
Je vois que ce Laroche avait promis ma place.
J'ai fait le plus grand cas jusqu'ici de Firmin;
Cependant je commence à le croire un peu fin.

ARISTE.

Tantôt vous me vantiez si fort sa bonhomie!

DORIVAL.

Mais à ces bonnes gens faut-il que l'on se fie?
De piéges, d'ennemis je suis environné.

ARISTE.

C'est à tort que Firmin par vous est soupçonné,
J'en réponds.

DORIVAL.

Comme vous j'aimerais à le croire.

ARISTE.

De Laroche en effet l'ingratitude est noire,
Et faite pour vous rendre à ce point ombrageux.
Mais s'il vous reste encor quelque doute fâcheux
Sur Firmin, à l'instant, de votre erreur extrême
Vous sortirez.

DORIVAL.

Comment !

ARISTE.

Vous l'allez voir lui-même.

DORIVAL.

Ici Firmin !

ARISTE.

Ici. Je me l'étais promis ;
Je l'ai vu.

DORIVAL.

Bon !

ARISTE.

Il vient souper avec son fils.

LAURE.

Son fils !

MADAME DORLIS.

Charles Firmin ?

ARISTE.

Ce jeune militaire
Dont vous m'avez tantôt vanté le caractère.
Moi je les ai priés à souper pour ce soir.

MADAME DORLIS.

Je me fais un plaisir de les bien recevoir.

ARISTE, *à Dorival.*

Vous n'êtes pas fâché de les voir?

DORIVAL.

Au contraire.

MADAME DORLIS.

Pour moi, d'après le fils, j'aime déjà le père ;
Et toi, Laure ?

LAURE.

Mais c'est aussi mon sentiment.

ARISTE, *à Dorival.*

Vous vous expliquerez tous les deux franchement.

DORIVAL.

Oh ! l'explication est fort peu nécessaire :
A bien dire, toujours j'ai cru Firmin sincère ;
Et si pour lui je fus injuste un seul moment,
Je reviens avec joie au premier sentiment...
Pour moi, je suis certain que l'amitié l'anime...

ARISTE.

J'en ai la preuve ; il a pour vous beaucoup d'estime,
Et, quoiqu'il ne me fût connu que d'aujourd'hui,
J'ai vu qu'il méritait...

DORIVAL.

L'éloge que de lui
Tantôt je vous ai fait. Voilà mon caractère,
Et l'envie à mon cœur fut toujours étrangère.

ARISTE.

Il réunit bon sens, esprit et probité,
Et jamais on n'eut moins, je crois, de vanité.
Il verrait sous le nom d'un autre son ouvrage
Sans humeur, sans courroux !

DORIVAL.

Vous croyez ?

ARISTE.

Je le gage.

MADAME DORLIS.

Son fils, sur cet article, est un peu différent.

LAURE.

C'est un jeune poëte, impétueux, ardent.

DORIVAL.

A d'autres celui-là laisserait-il la gloire
De ce qu'il aurait fait ?

LAURE.

Oh ! j'ai peine à le croire.

DORIVAL.

En effet, à la fois et poëte et guerrier...
Il est brave... Il est vif...

ARISTE.

En sachant employer
L'un et l'autre à propos, ils seront fort utiles.

DORIVAL.

Il m'est doux de vous voir chercher les gens habiles.

ARISTE.

C'est mon devoir.

DORIVAL.

Sans doute.

(Bas à madame Dorlis, tandis que le ministre parcourt le memoire.)

Un mot : vous le voyez,
On craint que du travail vous ne me dérangiez.
Si ce soir, par hasard, on chante ma romance,
Ne me nommez pas.

MADAME DORLIS.

Non.

DORIVAL.

Même, lorsque j'y pense,
Si je priais quelqu'un de la société
De s'en dire l'auteur... pour plus de sûreté ?

MADAME DORLIS.

Comment ! vous souffririez qu'un autre en eût la gloire ?

DORIVAL.

C'est un rien.

ARISTE.

Je voudrais parcourir ce mémoire.
Mais on vient : ce sont eux.

SCÈNE IV.

MADAME DORLIS, LAURE, DORIVAL, ARISTE, CHARLES, FIRMIN.

ARISTE.

Vous étiez attendus.
Entrez, messieurs ; entrez, soyez les bien venus.
Cher Firmin, vous voyez et ma mère et ma fille.
Vous, vous étiez connu déjà de la famille.

MADAME DORLIS, *à Charles.*

Je ne m'attendais pas à vous voir à Paris ;
On aime à retrouver ainsi ses bons amis.

CHARLES.

Ce titre m'est bien cher.

(A Laure.)

Et votre aimable tante ?
Sa santé ?...

LAURE.

Maintenant, grâce au ciel, excellente.

CHARLES.

Je n'oublîrai jamais tout ce que je lui dois :
Chez elle je vous vis pour la première fois.

LAURE.

C'est nous qui lui devons de la reconnaissance.

ARISTE, *à Firmin.*

Laissons ces jeunes gens renouer connaissance.
C'est monsieur Dorival.

DORIVAL.

Je suis en vérité...
Ravi de vous trouver chez monsieur... enchanté.

ARISTE.

Vous êtes faits tous deux pour vous rendre justice:
Il a quelque soupçon qu'il faut qu'il éclaircisse.

DORIVAL.

Eh! non, monsieur, Firmin connaît mon amitié.

ARISTE.

Et de retour croyez que vous êtes payé.
J'aurais voulu tantôt que vous pussiez entendre
Avec quelle chaleur Firmin sut vous défendre.
C'est ce Laroche encor...

DORIVAL.

Dites-moi donc pourquoi
Laroche est à ce point acharné contre moi?

ARISTE.

Cet homme-là n'a pas le secret de me plaire,
Au moins; je lui soupçonne un mauvais caractère.

FIRMIN.

Non. Si pour vous tantôt j'ai parlé contre lui,
De Laroche, à présent, je veux être l'appui.

DORIVAL.

Il n'en est pas besoin. Je l'estime moi-même ;
Je connais son bon cœur et sa folie extrême.
Qu'importe qu'en tous lieux par lui je sois noirci,
Si près de vous, Firmin, il n'a pas réussi ?
Notre explication, vous voyez, est finie.

MADAME DORLIS.

Mais asseyez-vous donc, messieurs, je vous en prie.

DORIVAL, *bas à Charles.*

A madame Dorlis j'ai remis la chanson.

CHARLES.

Vraiment!

DORIVAL.

Et de l'auteur j'ai déjà dit le nom.

ARISTE.

Firmin, que pensez-vous de mon aimable Laure?

FIRMIN.

On la vante beaucoup, mais point assez encore.

ARISTE.

Je suis vraiment charmé de voir qu'elle vous plaît.

DORIVAL, *bas à madame Dorlis.*

Madame, savez-vous ce que j'ai déjà fait ?

MADAME DORLIS.

Non.

DORIVAL.

Le jeune Firmin, il se mêle d'écrire.

MADAME DORLIS.

Eh bien ?

DORIVAL.

Je l'ai prié de vouloir bien se dire
Auteur de la romance. Il daigne y consentir.

MADAME DORLIS.

Je le crois bien vraiment !

DORIVAL.

N'allez pas démentir....

MADAME DORLIS.

Puisque vous le voulez, il faut vous laisser faire.

ARISTE.

Mais tout en attendant nos convives, ma mère,
Vous pourriez nous choisir quelques amusements.
Le jeu, qu'en dites-vous ? c'est un sot passe-temps.

FIRMIN.

Tout ce qui vous plaira.

CHARLES.

Que madame s'explique.

LAURE.

Monsieur Charles fait-il toujours de la musique ?

ARISTE.

Laure chante fort bien. Ainsi de ses enfants
Un père à tout propos exalte les talents.
Voyons, n'aurais-tu point d'ariette nouvelle ?

CHARLES, *à son père.*

Tous les deux de chanter prions mademoiselle.

LAURE.

On vient de me remettre à l'instant ces couplets.

ARISTE.

Bon ! Si vous permettez, mes amis, moi je vais
Profiter du moment pour lire cet ouvrage.

DORIVAL.

Mais nous vous troublerons.

ARISTE.

Eh non ; j'ai pris l'usage
De travailler au bruit. Il ne s'agit ici
Que de lire d'ailleurs.

(Il s'assied sur un côté du théâtre, et lit le mémoire que Dorival lui a remis.)

DORIVAL.

Mais....

ARISTE.

Si j'en use ainsi,
De grâce, excusez-moi; franchement cela presse.
Mon devoir....

DORIVAL.

Cependant....

MADAME DORLIS.

Puisqu'il veut qu'on le laisse,
Voyons notre chanson.

LAURE.

L'air est fort bien choisi.

MADAME DORLIS.

L'auteur n'est pas bien loin, et je le vois d'ici.

DORIVAL.

(Haut à Charles.)

Ne me trahissez pas. C'est à vous que s'adresse
Un tel discours, mon cher.

LAURE.

A lui?

FIRMIN.

Comment! serait-ce
Charle, en effet?

DORIVAL.

Lui-même.

LAURE.

Eh quoi! c'est de monsieur?

MADAME DORLIS.

(Bas à Laure.)
Oui. N'allez pas nommer le véritable auteur,
(Haut.)
Pour raison. Dorival accompagnera Laure.

DORIVAL, *prenant un violon.*

Volontiers.

FIRMIN, *à son fils.*

Quelques vers bien négligés encore :
Mais la soif de rimer....

CHARLES.

Avant que de porter
Un jugement, mon père, il faudrait écouter.

LAURE *chante, et Dorival l'accompagne.*

Premier couplet.

Puisque l'orgueil pour jamais te sépare
De l'objet qui t'a su charmer,
Jeune insensé, vois l'erreur qui t'égare,
Et sans espoir cesse d'aimer.
Ainsi chantait au printemps de sa vie,
Linval, sensible Troubadour,
Qui ne pouvait offrir à son amie
Que ses chansons et son amour.

MADAME DORLIS, *en regardant Dorival.*

Ce couplet-là promet.

DORIVAL, *en montrant Charles.*

C'est à lui qu'il faut faire
Compliment.

MADAME DORLIS.

J'entends bien.

FIRMIN.

La pensée est vulgaire.

CHARLES.

Mais elle est vraie, au moins!

ARISTE, *occupé du mémoire.*

Cette introduction
Est fort bien, et déjà fixe l'attention.

LAURE.

Deuxième couplet.

Il n'ose pas révéler à sa belle
Le secret de ses tendres feux.
Linval se tait ; mais il est auprès d'elle ;
C'en est assez pour être heureux,
Quand tout à coup la fortune inhumaine
Exile au loin le Troubadour.
Vous pouvez seuls bien juger de sa peine,
O vous qui connaissez l'amour !

MADAME DORLIS.

Délicieux!

FIRMIN.

Pas mal.

DORIVAL.

Vous avez le suffrage
De tous vos auditeurs.

ARISTE.

J'aime fort ce passage.

Firmin, venez donc lire avec moi.

(Firmin va près du ministre, et lit avec lui le mémoire.)

MADAME DORLIS.

C'est divin !

DORIVAL, *à Ariste.*

Je dois beaucoup au moins, mais beaucoup à Firmin.

LAURE.

Troisième couplet.

Elle a cessé, cette cruelle absence ;
Mais un autre aspire à son cœur.
Ah ! dit Linval, s'il n'est plus d'espérance,
O mort ! viens finir ma douleur.
Puissé-je au moins n'expirer qu'auprès d'elle
En lui révélant mon amour !
Et je mourrai trop heureux, si ma belle
Donne une larme au Troubadour.

MADAME DORLIS.

Mais comme c'est touchant ! Laure s'est attendrie ;
Sur la fin du couplet sa voix s'est affaiblie.

LAURE.

Oui, quel qu'en soit l'auteur, d'un véritable amant
Ces couplets sont l'ouvrage.

DORIVAL.

Un pareil compliment
Est bien fait pour flatter.

CHARLES, *à part.*

Comment ! il remercie !

DORIVAL, *à Charles.*

N'est-il pas vrai, mon cher ?

MADAME DORLIS.

Pour moi je suis ravie.

DORIVAL.

Ah, madame!

CHARLES.

Monsieur....

DORIVAL.

Que vous avais-je dit?

Succès complet.

CHARLES.

Encor?

ARISTE.

C'est d'un fort bon esprit!

DORIVAL, *à Firmin.*

Vous voyez, avec soin j'ai gardé vos pensées.

FIRMIN, *en souriant.*

A peu de chose près je les vois là placées.

LAURE.

Je ne sais qui des deux....

DORIVAL, *à Laure, en lui montrant Charles.*

Doux moment pour l'auteur!

ARISTE.

Ouvrage de talent!

DORIVAL

C'est beaucoup trop d'honneur.

MADAME DORLIS, *relisant les deux derniers vers de la romance.*

Et je mourrai trop heureux si ma belle
Donne une larme au Troubadour.

(A Dorival.)

Dorival, c'en est fait, vous épouserez Laure.

CHARLES.

Ciel !

LAURE.

Quoi !

ARISTE.

Je n'ai rien vu de plus parfait encore.

(A demi-voix à Dorival.)

Dorival, vous aurez l'ambassade.

CHARLES.

Ah, mon Dieu !

ARISTE.

Oui, vous serez nommé, j'en réponds, avant peu.
C'est d'un homme de bien ce que je viens de lire ;
Il y règne d'ailleurs un talent que j'admire.

DORIVAL.

Pardon ; mais je ne sais si je dois accepter ;
Satisfait de mon sort....

ARISTE.

Vous devez tout quitter,
Si vous êtes ailleurs encor plus nécessaire.

DORIVAL.

Pourrai-je au moins choisir Firmin pour secrétaire ?

FIRMIN, *souriant.*

Quoi ! vous me demandez pour secrétaire, moi?

DORIVAL.

Oui, je sens que de vous j'ai besoin.

CHARLES.

Je le croi.

ARISTE.

Nous en reparlerons. Eh bien, votre musique?

DORIVAL.

Mademoiselle chante avec un goût unique.

SCÈNE V.

MADAME DORLIS, LAURE, DORIVAL, ARISTE, CHARLES, FIRMIN, UN VALET.

UN VALET.

Tous vos parents, monsieur, entrent dans la maison.

ARISTE.

Mes amis, vous allez passer dans le salon;
Moi je veux envoyer ceci sans plus attendre.
Voilà des vérités qui vont bien les surprendre.
Je le répète encor, cet ouvrage est complet;
Je voudrais, en honneur, pour beaucoup l'avoir fait.

(Il sort.)

DORIVAL.

(A Charles.) (A Laure.)
Vous voilà bien content! L'ami Charles sait prendre
Fort bien les compliments.

LAURE.

J'étais loin de m'attendre,
D'après les jolis vers que j'avais vus de lui,
Qu'il eût jamais besoin d'emprunter ceux d'autrui.

DORIVAL.

C'est par pure amitié. Mais quoi! la compagnie
Attend.

FIRMIN, *à son fils.*

Eh bien! voilà ta romance applaudie.

CHARLES, *avec dépit.*

Oh! rien n'est plus flatteur.

MADAME DORLIS, *à Dorival, qui donne la main à Laure.*

Bien! donnez-lui la main.

(Dorival donne la main à Laure.)

Toujours charmant!

DORIVAL.

C'est vous qu'il faut louer, Firmin.
Je ne sais ce que c'est que de m'en faire accroire,
Et je vous dois vraiment mon mérite et ma gloire.

(Tous sortent, excepté Charles.)

SCÈNE VI.

CHARLES SEUL.

Attendons un moment; car si je les suivais,
Dans mon trouble je sens que je me trahirais.
Ai-je souffert avec assez de patience?
Ah! oui, vantez-moi bien l'effet de ma romance.
C'est par dérision qu'on m'en nommait auteur,
Et l'adroit Dorival en a seul tout l'honneur.

SCÈNE VII.

LAROCHE, CHARLES.

LAROCHE.

Charles, vous voilà seul? Cela va bien, je pense?

CHARLES.

Oui, très-bien en effet.

LAROCHE.

Moi, j'ai bonne espérance.

CHARLES.

Voilà plus que jamais Dorival en crédit.

LAROCHE.

Bon!

CHARLES.

On vante à l'envi son cœur et son esprit.

LAROCHE.

Vraiment! Mais cet ouvrage important, difficile....

CHARLES.

Il est fait.

LAROCHE.

Allons donc.

CHARLES.

Et le fond et le style,
Tout en est admirable.

LAROCHE.

Est-il possible?

CHARLES.

Eh! oui.

LAROCHE.

Il a donc un démon qui travaille pour lui!

CHARLES.

Enfin, cette ambassade....

LAROCHE.

Eh bien?

CHARLES.

On la lui donne.
On lui promet la main de la jeune personne.

LAROCHE.

Elle ne l'aime pas.

CHARLES.

On aura son aveu.

LAROCHE.

L'ambassade et la fille ! Eh bien ! non, ventrebleu !
Il ne les aura pas. Quoi ! ce vil hypocrite
Enlèverait le prix de l'honneur, du mérite !
Non, morbleu ! non jamais ! et si nous le souffrons,
Le connaissant si bien, nous nous déshonorons.

CHARLES.

D'Ariste, sans délai, je vais trouver la mère.
Pour mes couplets d'abord je veux....

LAROCHE.

Qu'allez-vous faire?
Eh ! oui, c'est bien cela vraiment dont il s'agit !
Sur madame Dorlis qu'ils aient quelque crédit,
Soit ; mais croyez-vous donc qu'une simple romance
Sur l'esprit du ministre ait assez d'influence ?....
Eh ! non. C'est ce mémoire éloquent, et qu'il s'est
Procuré quelque part ; car il ne l'a pas fait....
Mais quoi ! sa fausseté fait seule tous ses charmes.
Combattons les méchants avec leurs propres armes.
En l'attaquant de front, je n'ai pu l'emporter ;
Pour réussir, je vois qu'il le faut imiter.
Quoi qu'il m'en coûte enfin pour tromper même un traître,
Sous un tout autre aspect il est temps de paraître.
Que je sache une fois ce qu'il a dans le cœur,
Je suis moi-même un sot, ou j'ai bien du malheur

Si je ne lui fais pas faire quelque sottise.
Rentrez; je vais....

CHARLES.

Songez que dans cette entreprise
Il faut....

LAROCHE.

Et vous, songez qu'il va de mon honneur
A ce que du combat je sorte le vainqueur.

(Charles sort.)

SCÈNE VIII.

LAROCHE seul.

Recordons-nous. Son but fut toujours de connaître,
Afin de les servir, les penchants de son maître.
Avec Michel encor il causait ce matin.
Ce valet est bavard; quelque soupçon malin
S'est déjà répandu, grâce à son bavardage.
Il court un bruit qu'Ariste, encor galant, volage,
Fait pour quelque beauté chercher un logement.
Sans en rien croire, on peut glisser adroitement....
Dorival.... Taisons-nous.

SCÈNE IX.

DORIVAL, LAROCHE.

DORIVAL, *se croyant seul.*

A mes vœux tout succède.
Un chagrin inquiet cependant me possède.
Je ne tiens rien encore; et le père et le fils
Sont là prêts à m'ôter ce que l'on m'a promis.

Les éloigner.... comment? Ariste irréprochable!
On ne gouverne point un homme raisonnable,
Qui n'a rien à cacher, aucuns ménagements
A garder, ainsi donc aucun besoin des gens.
Ne lui pourrai-je enfin trouver quelque faiblesse?

LAROCHE, *approchant.*

Bon! j'y suis.

DORIVAL.

Ah! c'est vous!

LAROCHE.

Moi-même, qui confesse
Que j'ai des torts.

DORIVAL.

Ah! ah!

LAROCHE.

Que je sens d'autant plus
Que j'ai fait contre vous des efforts superflus.

DORIVAL.

C'est fort heureux vraiment. Votre langue ennemie
S'est déchaînée avec assez de perfidie.

LAROCHE.

Il est trop vrai; je n'ose espérer mon pardon.

DORIVAL.

Ah! fort bien; le malheur vous fait changer de ton.

LAROCHE.

Il faut que je renonce à cette grande place
Que vous vouliez tantôt, ici, que j'acceptasse;
Mais au moins, en faveur d'une vieille amitié,
Ne me nuisez pas.

DORIVAL.

Moi !

LAROCHE.

Vous. Un peu de pitié.

DORIVAL.

Mais....

LAROCHE.

Comme j'ai quelqu'un qui pour moi s'intéresse....

DORIVAL.

Quelqu'un : c'est ?....

LAROCHE.

Une dame à qui Michel m'adresse.

DORIVAL.

Michel ! Vous connaissez ce valet ?

LAROCHE.

Oh ! fort peu.
Mais, comme on a donné ma place à son neveu,
Il cherche à m'obliger.

DORIVAL.

Cette dame est parente
D'Ariste apparemment ?

LAROCHE.

On dit qu'elle est charmante,
Qu'il fait chercher pour elle un logement....

DORIVAL.

C'est bon.
Je ne demande pas tous ces détails.... Son nom ?

LAROCHE.

Je l'ignore.

DORIVAL.

Fort bien.

LAROCHE.

Michel le sait peut-être.

DORIVAL.

Vous me croyez donc bien jaloux de la connaître ?

LAROCHE.

Je ne dis pas cela.

DORIVAL.

Je ne veux rien savoir
Là-dessus. C'est demain que vous devez la voir ?

LAROCHE.

Demain.

DORIVAL.

Comme il paraît que c'est un grand mystère....

LAROCHE.

Oh! très-grand. Ainsi donc, songez bien à vous taire.

DORIVAL.

Il suffit, brisons là. Je ne vous nuirai pas :
Il est de mon destin de faire des ingrats ;
Mais je vous aime encor malgré votre injustice,
Et je me joindrai même à votre protectrice.
Vous pouvez y compter.

LAROCHE.

Oh! vous êtes trop bon.

DORIVAL.

Mais au moins que ceci vous serve de leçon.

LAROCHE.

Oh! jamais....

DORIVAL.

C'est assez.

LAROCHE, *à part.*

Il donne dans le piége.
Comme on va vite avec tant soit peu de manége!
Ainsi presque toujours, et je le vois trop bien,
La droiture en affaire est un mauvais moyen.

(Il sort.)

DORIVAL *seul.*

Allons trouver Michel. Ce que je viens d'apprendre,
Ce que tantôt lui-même a su me faire entendre,
Tout prouve qu'il s'agit d'un amoureux lien;
Quel bonheur! Pour le coup, Ariste je vous tien.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

SCÈNE X.

MADEMOISELLE LEBLOND, MADAME BOURVILLE.

MADAME BOURVILLE.

Que veut dire ce ton ironique? J'espère, mademoiselle, que vous n'avez rien dit qui pût me compromettre.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Moi, madame! pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît?

MADAME BOURVILLE.

Pourquoi donc serrez-vous si vite vos cartons, vos paquets?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Oh! il n'y a rien là qui puisse convenir à madame.

MADAME BOURVILLE.

Comment! rien; ah! voyons, je vous en prie.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Ma foi, madame, il est inutile de s'exposer plus qu'on ne l'est.

MADAME BOURVILLE.

Plaît-il, mademoiselle?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Je dis que quand madame aura acquitté le premier mémoire, je serai à ses ordres; mais que jusque-là... je suis prête à vendre.... au comptant.

MADAME BOURVILLE.

Vous êtes une impertinente.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Impertinente ! Je n'aime pas les injures, madame ; je m'adresserai à votre mari.

MADAME BOURVILLE.

A mon mari ! ne vous avisez pas de cela. Revenez demain, dans la journée, ce soir ; vous serez payée. Mais après ne remettez plus les pieds chez moi. Je voudrais bien savoir par quelle raison mademoiselle accorde la préférence à madame Dermance, et lui laisse prendre à crédit tout ce qu'elle veut ?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Eh mais vraiment ! si madame voulait employer les secrets de madame Dermance....

MADAME BOURVILLE.

Les secrets ! Et quels secrets ?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Je ne peux pas les dire, madame.

MADAME BOURVILLE.

Ah! dites donc, dites donc, mademoiselle Leblond, ma bonne petite mademoiselle Leblond.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Non, madame ; je ne sais pas trahir la confiance des personnes. Voilà votre mari, je sors, et je reviendrai dans la journée, comme madame a bien voulu me le permettre.

(Elle sort.)

MADAME BOURVILLE *seule*.

Des secrets ! madame Dermance a des secrets. Ah ! si je pouvais les pénétrer.

SCÈNE XI.

BOURVILLE, MADAME BOURVILLE.

BOURVILLE.

J'EN suis quitte pour quelque argent : je me suis hâté d'accourir, parce que j'ai pensé que tu étais inquiète de moi.

MADAME BOURVILLE.

Moi, monsieur ? très inquiète, assurément. Ainsi, nous voilà revenus de notre promenade ?

BOURVILLE.

Je n'en suis pas fâché. Tu m'entraînais, et j'ai des affaires ce matin ; mais console-toi ; demain. . . .

MADAME BOURVILLE.

Demain ! je ne sors plus avec vous en cabriolet ; je ne veux pas non plus me faire conduire par un jokei, j'aurais l'air d'une solliciteuse de places ; vous entendez ce que cela veut dire ?

BOURVILLE.

Mais, ma femme. . . .

MADAME BOURVILLE.

Oui, monsieur ; en attendant que vous ayez un carrosse, comme votre ami Dermance, c'est une demi-fortune qu'il me faut.

BOURVILLE.

Mais, ma femme. . . .

MADAME BOURVILLE.

C'est la mode ; c'est le moins que je puisse prétendre. Est-ce que vous n'auriez pas dû me prévenir ?. . . . Oui, mon mari, une demi-fortune, ou nous nous brouillerons.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

BOURVILLE seul.

Mais, ma femme.... Allons, voilà une autre fantaisie. Oh! quel argent il m'en coûte pour avoir de temps en temps de la bonne humeur dans mon ménage. Il est bien heureux, Dermance! il doit tout à lui-même. De mon côté, je vais un peu vite. Enfin j'ai touché hier des sommes; et aujourd'hui... J'ai les manières trop grandes, trop distinguées... Je suis trop aimé des femmes, moi; cela me ruine... Et ces lettres de change dont l'échéance approche... Oh! je ne m'inquiète guère.... Une affaire manque, j'en risque une autre, et tout cela se succède si bien... que je ne sais pas trop où j'en suis; mais on vit et l'on dépense.

SCÈNE XIII.

BOURVILLE, DERMANCE.

DERMANCE, *à part.*

Excellente spéculation! cent pour cent de bénéfice! mais les fonds... Et cet orfèvre qui me tourmente! (*Haut.*) Ah! te voilà, Bourville.

BOURVILLE.

Moi-même.

DERMANCE.

Tu ne vas pas au bois de Boulogne?

BOURVILLE.

Non, un accident.... Et puis j'ai fait réflexion. J'ai donné des rendez-vous; les affaires commandent. J'ai à recevoir de l'argent. (*A part.*) Si je m'adressais à lui.

DERMANCE.

Tu vois un homme transporté, mon ami; on vient de me proposer une opération superbe. Je ne la cherchais pas, on est venu me trouver.

BOURVILLE.

Je t'en fais mon compliment. Moi, je n'ai que le courant; mais il va bien, il va très-bien.

DERMANCE.

C'est une acquisition dans le grand genre, des bois, des prés, des usines, un domaine, des domaines.

BOURVILLE.

Moi, je ne sais auquel entendre. Je fais la commission, j'entreprends pour mon compte. Tu as vu mon nouveau magasin; il n'y a pas là d'armoires vides ni de paquets de foin; et mes eaux-de-vie, mes cafés, mes sucres, mon chantier!

DERMANCE.

Je pourrai te vendre mes bois. Je projette des coupes, des démolitions. Le bois est bien jeune, le bâtiment à abattre est en bon état; mais les bois, le fer, les plombs, les matériaux me paieront une portion du capital, et le château me restera.

BOURVILLE.

Un château! tu auras un château! Ma foi, moi, j'aime mieux faire valoir, et louer, comme je fais, une maison aux portes de Paris.

DERMANCE.

Tu fais bien; mais moi, qui me trouve gagner assez, je peux bien céder à la manie de la propriété.

BOURVILLE.

Ainsi tu es content ?

DERMANCE.

Très-content.

BOURVILLE.

Et moi aussi. Je te dirai que je suis sur le point de placer, comme on ne place pas, une très-forte somme. J'attends des rentrées, elles ne me manqueront pas.

DERMANCE.

Non, elles ne te manqueront pas. Mais juge donc quelle excellente affaire ! cent mille francs comptant, des délais pour le reste, et une rente viagère sur deux vieilles têtes qui ne peuvent pas aller loin. Je n'en suis pas aux expédients ; mes fonds me suffiront.

BOURVILLE.

Oui, ils suffiront, et même s'il me manquait quelque chose, je pourrais m'adresser à toi, n'est-ce pas ?

DERMANCE.

A moi ? Tu veux m'emprunter ?

BOURVILLE.

Oh ! peut-être.

DERMANCE, *à part.*

Il s'adresse bien. (*Haut.*) Mais, mon ami, je ne sais pas....

BOURVILLE.

Comment ! tu ne sais pas ? (*A part.*) Je le reconnais là.

DERMANCE.

Fais une chose plutôt ; renonce à ton affaire ; la mienne est plus belle, je le parierais. Prête-moi tes fonds.

BOURVILLE.

Ah ! tu comptais sur moi ?

DERMANCE.

Pas du tout ; c'est par l'intérêt que je prends à un ami.

BOURVILLE.

Laisse donc. Chacun pour soi. Fais tes affaires, je ferai les miennes. (*A part.*) Quel égoïste !

DERMANCE.

A la bonne heure. Tu entends bien que ce n'est pas un service que je te demandais. Avec ma signature je trouverai.... l'impossible. (*A part.*) Je ne sais où donner de la tête.

BOURVILLE.

La mienne vaut encore quelque chose sur la place. (*A part.*) Comment diable satisfaire ma femme à présent ?

DERMANCE.

Qu'est-ce que c'est ? Tu me boudes, je crois ?

BOURVILLE.

Moi, te bouder ! Ah ! tu me connais bien mal ! On se propose, on se demande, on prête ou l'on ne prête pas, et l'on n'en reste pas moins amis.

DERMANCE.

Bons amis ?

BOURVILLE.

Excellents amis. Iras-tu à notre société demain ? Je n'irai plus, moi ; on y joue trop petit jeu, et puis ils y ont admis des artistes. Cela joue serré.

DERMANCE.

Quel bien je ferai dans mes terres, à mes pauvres paysans! Tu y viendras avec ta femme, ton fils. Justement c'est près d'Orléans, à deux lieues de la manufacture de Lamarlière; vous aurez des logements à choisir. Dix appartements de maître complets.

BOURVILLE.

C'est superbe!

SCÈNE XIV.

BOURVILLE, DERMANCE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon père, mon père, monsieur Lamarlière et sa femme qui arrivent à Paris.

DERMANCE ET BOURVILLE.

Lamarlière!

HENRIETTE.

Voilà Pierre, leur vieux domestique, qui ne les précède que d'une heure; il a déjà parlé à maman.

SCÈNE XV.

BOURVILLE, DERMANCE, HENRIETTE, PIERRE.

PIERRE.

Votre serviteur, mes bons messieurs. D'abord je dois vous demander bien pardon pour mon maître, ce n'est qu'au moment de monter en voiture qu'il a pu trouver le temps d'écrire deux mots que voilà à monsieur Dermance.

(Il remet une lettre à Dermance.)

BOURVILLE.

Ah ! c'est à toi qu'il écrit.

PIERRE.

Nous avons eu tant d'embarras pour les visites à faire à monsieur notre préfet, pour emballer toutes nos marchandises. Oui, mademoiselle, nous venons exposer les produits de notre industrie. C'est glorieux pour notre manufacture ; mais c'est bien juste. Allez, il n'y a pas eu de cabale contre nous ; et madame a voulu profiter de l'occasion pour venir à Paris.

HENRIETTE.

Et monsieur Bourville le fils vient-il avec vous ?

PIERRE.

Oh ! pas tout-à-fait si vite ; il faut quelqu'un de confiance pour accompagner le chariot de marchandises. Il ne sera ici que dans six jours. Et comme monsieur ne vous avait pas prévenus, moi je me suis proposé pour lui servir de courrier, et, en cas que cela vous gênât de nous loger, choisir quelque bon hôtel garni.

DERMANCE.

Comment, un hôtel garni ! Se moque-t-il de moi ? Croit-il que je ne sois pas en état de le loger ? Ce bon Lamarlière ! C'est là un véritable ami.

BOURVILLE.

Oui, un ami sur lequel on peut compter.

SCÈNE XVI.

BOURVILLE, DERMANCE, HENRIETTE, PIERRE, MADAME DERMANCE.

MADAME DERMANCE.

Entendez-vous ? mademoiselle Lucile, Dumont, Antoine, qu'on se dépêche, que tout soit prêt, élégant, commode. Cette chère madame Lamarlière ! quelle femme essentielle, intéressante ! Point envieuse, point orgueilleuse.

SCÈNE XVII.

BOURVILLE, DERMANCE, HENRIETTE, PIERRE; MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE.

MADAME BOURVILLE.

Eh ! mon Dieu ! que veut dire tout ce train, tout ce bruit ?

BOURVILLE.

Lamarlière et sa femme, qui seront ici avant une heure, qui logent chez Dermance.

MADAME BOURVILLE.

Et pourquoi pas chez vous, monsieur Bourville ?

MADAME DERMANCE.

Réfléchissez donc, qu'habitant toutes deux la même maison, c'est comme s'ils logeaient chez vous.

MADAME BOURVILLE.

Justine, ma cravache, mes gants ; il fait un temps superbe, je vais au-devant d'eux.

MADAME DERMANCE.

Nous y allons avec vous, ma chère. Eh bien ! mon bon Pierre, allez donc vous reposer, vous rafraîchir; j'ai donné mes ordres.

PIERRE.

Bien sensible, madame ; j'y vais.

HENRIETTE, *à part.*

Il sera ici dans six jours.

PIERRE, *à Henriette.*

J'ai quelque chose à vous dire de la part du jeune homme : chut !

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

BOURVILLE, DERMANCE, HENRIETTE ; MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE.

MADAME DERMANCE.

MONSIEUR Bourville, vous emmenerez monsieur Lamarlière après-demain à votre Rocher de Cancale?

BOURVILLE.

Pourquoi donc ? n'avez-vous pas du monde ce jour-là ?

MADAME DERMANCE.

Vous entendez bien qu'il figurerait mal avec nos convives.

BOURVILLE.

Il s'ennuierait avec les miens.

DERMANCE.

Laissons cela, ne songeons qu'au bonheur de revoir un ancien camarade.

MADAME BOURVILLE.

En effet, qu'est-ce que la vanité auprès des plaisirs de l'âme ? J'aime sa femme de tout mon cœur. Ce qui m'inquiète, c'est que ces provinciales, quand elles viennent à Paris, veulent tout voir, il faut les accompagner, et elles ont une tournure....

MADAME DERMANCE.

Qui donnera du relief à la vôtre, ma chère.

MADAME BOURVILLE.

C'est juste. Allons au-devant d'eux. Je me fais une fête de briller aux yeux de madame Lamarlière.

(Elle sort avec son mari.)

DERMANCE, *à sa femme.*

Je n'ai qu'un mot à vous dire, madame ; je veux que notre ami de province soit tout ébloui de notre éclat.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LAMARLIÈRE, DERMANCE, BOURVILLE, HENRIETTE; MESDAMES LAMARLIÈRE, DERMANCE, BOURVILLE.

LAMARLIÈRE.

MA foi, mes amis, vous avez bien fait de venir au-devant de moi ; je ne me serais jamais douté que cet hôtel fût votre maison.

MADAME LAMARLIÈRE.

C'est un palais !

BOURVILLE.

Oui, c'est joli.

DERMANCE.

Oh ! je prendrai bientôt une maison entière. (*Appelant.*) Allons donc, Antoine, Dumont, servez monsieur, transportez les paquets. Ces drôles-là sont d'une négligence !

(Deux valets traversent le théâtre, portant des paquets.)

MADAME DERMANCE.

Vous voici donc enfin, ma chère madame Lamarlière.

MADAME BOURVILLE.

J'avais dans l'idée qu'il m'arriverait quelque bonheur aujourd'hui.

DERMANCE.

Je devrais t'en vouloir. Songer à descendre dans un hôtel garni ! J'ai un appartement d'ami complet.

BOURVILLE.

Et moi donc, n'ai-je pas l'entre-sol à ton service ?

LAMARLIÈRE.

Bonjour, Dermance ; bonjour, Bourville : la santé ? elle est bonne. Les affaires ? elles vont bien. Les miennes aussi, grâce au ciel. Je ne marche pas aussi vite que vous ; mais enfin il n'y a pas d'année sans quelques économies. Charmant voyage que je fais là ! L'honneur d'être appelé par le Gouvernement : vous le savez, je ne suis glorieux que pour ma manufacture. Le plaisir de faire voir Paris à ma femme ; cela flatte toujours une femme de province, et la joie de retrouver mes amis, mes camarades dans un bel état de prospérité. Demandez, je n'ai fait que chanter pendant toute la route ; n'est-ce pas, ma femme ?

MADAME LAMARLIÈRE.

C'est vrai. Quel aimable garçon que votre fils, madame Bourville ! Il sera ici dans six jours. Et cette belle demoiselle, madame Dermance, comme elle est grandie, comme elle est embellie ! Oh ! monsieur Bourville le fils me l'avait bien dit.

LAMARLIÈRE.

Or çà, je dis mes affaires à tout le monde, moi ; d'ailleurs ce ne serait ni avec vous, ni avec vos femmes que je voudrais avoir des secrets. Outre l'expositition de mon industrie, j'ai un grand motif qui m'amène à Paris : voilà seize ans que je travaille ; comme je vous disais, il n'y

a pas eu d'année sans économies. Il est temps de placer cela utilement, agréablement : j'ai rassemblé tous mes fonds. Dis donc, femme, tu n'as pas oublié le porte-feuille ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Il est là dans mon sac. Nous ne pensions pas être si riches. Deux cent trente-quatre mille cinq cents francs en bons effets, en bonnes lettres de change. J'en ai fait le compte hier.

DERMANCE.

En vérité ?

BOURVILLE, *tendant la main à Lamarlière.*

Tant que cela ! Ce cher ami !

LAMARLIÈRE.

Oh ! pour vous, ce ne serait rien ; pour nous, c'est une fortune.

MADAME BOURVILLE.

Et c'est madame Lamarlière qui a le porte-feuille ?

LAMARLIÈRE.

Oui vraiment ; c'est toujours elle qui tient la bourse. Moi, je n'ai souvent pas le sou ; mais je suis tranquille ; elle ne me laisse manquer de rien. Brave femme ! Quel dommage de ne pas avoir un ou deux enfants ! Voilà tout ce qui manque à notre bonheur. Ainsi, mes amis, vous m'indiquerez quelque honnête notaire, quelque placement solide ; sans usure, au moins. Outre que cela répugne, il faut s'en défier, n'est-ce pas ? Toi, ma femme, tu vas te reposer, causer avec ces dames, et moi je vous souhaite bien le bonjour. J'ai des lettres de monsieur le préfet pour le ministre ; c'est trop important pour que je retarde.

BOURVILLE.

Tu as des lettres pour le ministre ? Oh ! oh !

MADAME LAMARLIÈRE.

Vous allez prendre une voiture, monsieur Lamarlière ; je n'entends pas qu'à peine arrivé vous couriez à pied : le pavé de Paris est fatigant. Je t'en prie, mon ami, ménage-toi ; ne va pas faire une maladie.

BOURVILLE.

Attends, je vais faire atteler mon cabriolet.

DERMANCE.

Le mien est tout prêt dans la cour, et je ne sortirai pas.

LAMARLIÈRE.

Vous avez des cabriolets ? Bravo, mes amis ! Il ne saurait vous arriver autant de bonheur que je vous en désire ; mais vous me donnerez quelqu'un pour conduire ; je me perdrais, moi, et je crains les embarras.

DERMANCE.

Viens avec moi ; je vais donner des ordres à l'un de mes gens, et tout en descendant nous causerons.

BOURVILLE.

Je vous accompagne ; aussi-bien ai-je affaire à ma caisse. Or çà, tu loges chez Dermance ; mais après demain tu dînes avec moi, en bon endroit, en bonne compagnie.

DERMANCE.

Point du tout. Tu reculeras ton dîner, mon cher Bourville ; Lamarlière sera bien aise de se trouver avec le ministre chez moi.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LAROCHE seul, s'asseyant et s'essuyant le front.

Ariste va venir ; j'ai couru comme un diable :
Grâce au ciel je sais tout. Ils sont encore à table.
Je vois trop maintenant quel projet est le tien.
Ariste vertueux, tu n'étais bon à rien,
Dorival ; vivent ceux dont on connaît les vices !
Toujours ils ont besoin de secrets, de services ;
Et de leurs complaisants, et de leurs confidents,
En dépit d'eux, ils sont à jamais dépendants.
Il respire ; au ministre il croit une faiblesse :
Voyez quel vaste champ ouvert à sa bassesse !
Mieux que toi j'ai saisi ce secret important ;
Tu ne présumes pas le piége qui t'attend.
Ariste vient ; allons, redoublons de courage,
Et tâchons cette fois d'achever notre ouvrage.

SCÈNE II.

ARISTE, LAROCHE.

ARISTE.

Eh quoi ! c'est encor vous qui m'avez demandé ?

LAROCHE.

Que cet entretien soit le dernier accordé,

Si je ne parviens pas à vous convaincre, Ariste.
Votre honneur et le mien veulent que je persiste.
Tout ce que j'ai tenté pour perdre Dorival
A tourné bien pour lui, comme pour moi fort mal;
Mais de le démasquer j'ai gardé l'espérance.

ARISTE.

Ah! c'en est trop enfin, et je perds patience.

LAROCHE.

Un seul mot. Ecoutez. Je sais qu'en ce moment
Vous cherchez dans Paris un petit logement.

ARISTE.

Quoi?

LAROCHE.

Je sais qu'il s'agit d'y loger une fille
Dans la misère, ainsi que toute sa famille.

ARISTE.

De quel droit épier ainsi mes actions?

LAROCHE.

De l'ami Dorival j'ai suivi les leçons;
C'est lui qui, le premier, de votre domestique
A tiré, ce matin, ce récit véridique.
A d'étranges soupçons dès-lors ils s'est livré.
Quant à moi, sur ce point, je suis bien rassuré;
Car poussant l'examen plus loin, dans sa demeure
J'ai vu la demoiselle; elle est plus que majeure:
Dorival la croit jeune: or, sans vous emporter,
Jusqu'au bout, s'il se peut, tâchez de l'écouter:
S'il ne découvre pas toute son infamie,

Tenez-moi pour fripon le reste de ma vie.
Je l'aperçois ; je sors, pour ne pas vous gêner.

(Il sort.)

ARISTE *seul.*

L'insensé ! dans sa haine, à ce point, s'obstiner !
Quoi! Dorival.... Non, non.

SCÈNE III.

ARISTE, DORIVAL.

DORIVAL, *à part.*

Il est seul, le temps presse ;
Pour peu que je m'y prenne avec un peu d'adresse,
Je suis maître de lui.

ARISTE, *à Dorival.*

Ce qu'en ces lieux j'attend
Vous regarde, mon cher : sans perdre un seul instant,
Dès ce soir, j'ai pris soin d'envoyer votre ouvrage,
Et du gouvernement il aura le suffrage,
Je l'espère.

DORIVAL.

Le vôtre est surtout précieux ;
De l'avoir obtenu je me crois trop heureux.
(A part.)
Sur ce sujet comment faut-il que je l'amène ?
Je ne hasarde rien, la chose est bien certaine,
Et je puis me livrer....

ARISTE.

Vous paraissez rêveur ?

DORIVAL.

Je songe au tour affreux qu'un adroit imposteur
Peut donner quelquefois à telle circonstance....

ARISTE.

Que dites-vous ?

DORIVAL.

Il faut rompre enfin le silence.
Des méchants ont sur vous répandu des soupçons...
De grâce, répondez à quelques questions :
Si je suis indiscret, que mon zèle m'excuse.

ARISTE.

Parlez, je répondrai.

DORIVAL.

Si Michel ne m'abuse,
Dans un faubourg, pour vous, il cherche un logement ?

ARISTE.

Puisque vous le savez, d'accord.

DORIVAL.

Secrètement ?

ARISTE.

Il est vrai, jusqu'ici j'en ai fait un mystère.

DORIVAL.

Pour une demoiselle ?

ARISTE.

Oui.

DORIVAL.

Qui vous est bien chère ?

ARISTE.

Pour elle j'ai conçu le plus tendre intérêt.

DORIVAL, *à part.*

Il ne s'en cache pas : comment douter du fait ?

(Haut.)

Et vous ne voulez pas que cette affaire éclate?

ARISTE.

Mais non.

DORIVAL.

Ah! je comprends; la chose est délicate.
Dans ses propos d'ailleurs le monde est si méchant!...
Mais je puis vous servir.

ARISTE.

Vous?

DORIVAL.

Moi-même.

ARISTE.

Comment?

DORIVAL.

J'ai ce qu'il vous faut.

ARISTE.

Quoi?

DORIVAL.

Maison simple, ignorée,
Mais dans l'intérieur charmante et décorée!...
Jardin délicieux, meubles d'un goût exquis,
Le plus joli boudoir peut-être de Paris.

ARISTE.

(A part.) (Haut.)

Laroche a-t-il dit vrai? Quelle raison secrète
Me fait donc, suivant vous, chercher cette retraite?

DORIVAL, *en souriant.*

Sur les choses qu'on veut dérober à mes yeux
Je ne sais point porter un regard curieux.
Voyez en moi d'ailleurs un ami véritable.
De tout, pour vous servir, Dorival est capable;
Quoi que vous ordonniez, sans examiner rien,
Il vous obéira. Vous m'entendez?

ARISTE.

Fort bien.

DORIVAL.

Il faut être indulgent.... Oh! j'ai de la morale;
Mais sur ce point, pourvu qu'on échappe au scandale...
Je vais trop loin peut être; accusez-en mon cœur;
Il ne souhaite rien comme votre bonheur.
Si j'ose vous tenir un semblable langage,
C'est qu'au fond de ce cœur je me sens le courage
De vous parler de même en votre adversité;
C'est vous que j'aime enfin, non votre dignité.

SCÈNE IV.

ARISTE, DORIVAL, UN VALET.

LE VALET, *remettant des lettres au ministre.*

Des lettres qu'à l'instant on vient de me remettre.

ARISTE, *remettant des lettres à Dorival.*

Celles-ci sont pour vous.

DORIVAL.

Voulez-vous bien permettre?

En voilà que je dois porter dans nos bureaux;
Tout feu pour les plaisirs, tout feu pour les travaux.
Voilà comme je suis.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ARISTE seul.

Il faut que je le dise,
Je ne puis revenir encor de ma surprise.
Dorival, je le crois sans peine maintenant,
De mon prédécesseur fut le vil complaisant.
Je ne me prétends pas plus vertueux que d'autres;
Tout homme a ses défauts, et nous avons les nôtres :
Mais un homme qui s'offre avec cette impudeur !
Le choisir pour mon gendre et pour ambassadeur !
Son amitié lui fait me prêter ses services;
Sont-ils donc nos amis ceux qui servent nos vices ?

SCÈNE VI.

ARISTE, LAROCHE.

LAROCHE.

Pardon; mais Dorival quitte à l'instant ces lieux :
Eh bien ?

ARISTE.

Je vous avais mal jugés tous les deux.
Vous venez de me rendre un signalé service,
Et mieux instruit, je sais vous rendre enfin justice.

LAROCHE.

Pour honnête homme enfin je suis donc reconnu !
Je respire.

ARISTE.

Oui, c'est vous qui l'aurez confondu.
Mais moi, dois-je abjurer la maxime chérie
Que la force d'esprit, le talent, le génie
Ne peuvent exister dans un cœur sans vertu ?
Cet homme vil enfin que j'ai trop tard connu
M'a remis ce soir même un éloquent mémoire :
Du meilleur écrivain il soutiendrait la gloire.
Quelle fatalité que je ne conçois pas !
Un si rare talent avec un cœur si bas !
Sans délai j'ai pris soin d'envoyer cet ouvrage ;
Et le gouvernement, dans ses lettres, je gage,

(Il décachète une des lettres qu'il tient à sa main.)

De cet écrit me fait l'éloge.... Justement.

LAROCHE.

Je n'ai sur cet objet aucun renseignement.
L'ouvrage est bon ?

ARISTE.

Parfait.

LAROCHE.

Je gagerais ma vie
Qu'il n'en est pas l'auteur.

ARISTE.

Comment ?

LAROCHE.

Je le parie.
Je lui crois plus de cœur encor que de talent.

Si je pouvais.... j'y suis. Oui, moyen excellent;
Si vous me secondez, il se trahit lui-même.

ARISTE.

Mais comment?

LAROCHE.

Chut! il vient.

SCÈNE VII.

ARISTE, LAROCHE, DORIVAL.

LAROCHE.

QUELLE disgrâce extrême!

DORIVAL.

Quoi donc?

LAROCHE.

En un instant comme tout a changé!

DORIVAL.

Que peut signifier ce visage affligé?

LAROCHE.

Quel coup de foudre!

DORIVAL.

Enfin?

LAROCHE.

Quelle fatale lettre!
Au ministre à l'instant on vient de la remettre:
Mais faut-il?....

ARISTE.

Achevez.

LAROCHE.

Il est disgrâcié.

DORIVAL.

Se peut-il ?

LAROCHE.

De sa place il est remercié.

DORIVAL.

Que dites-vous ? grand Dieu !

LAROCHE.

La chose est trop réelle.
Quelqu'un m'avait déjà dit tout bas la nouvelle.
Par mon zèle conduit, j'accours pour m'informer....
Et monsieur franchement vient de me confirmer...

DORIVAL.

Dois-je croire, monsieur, cette nouvelle affreuse ?

ARISTE.

Ah ! comment supporter cette épreuve honteuse ?

LAROCHE.

Permettez donc, la honte ici n'est pas pour vous ;
Quoique j'aie éprouvé tantôt votre courroux,
J'ai toujours tant aimé vous et votre famille,
Que j'ai tout oublié.

ARISTE.

Ciel ! ma mère et ma fille !
C'en est trop, et je veux....

LAROCHE.

De grâce, taisez-vous.

SCÈNE VIII.

ARISTE, LAROCHE, DORIVAL, FIRMIN, MADAME DORLIS, LAURE.

LAROCHE.

Madame, et vous Firmin, venez, unissons-nous.

MADAME DORLIS.

Pourquoi?

LAROCHE.

Pour consoler Ariste en sa disgrâce.

LAURE.

Que dit-il?

MADAME DORLIS.

Qu'est ce donc?

LAROCHE.

Il a perdu sa place.

LAURE.

Grand Dieu!

DORIVAL.

L'événement comme vous me surprend.

MADAME DORLIS.

J'étais loin de prévoir un malheur aussi grand.

CHARLES.

Ainsi, sur cette terre injuste et corrompue,
Le talent est proscrit, la vertu méconnue;
L'honnête homme ne reste en place qu'un instant,
Et du méchant lui seul le triomphe est constant.

ARISTE.

Jeune homme, croyez-moi, le ciel est équitable,
Le châtiment atteint tôt ou tard le coupable.

DORIVAL.

Mais répondez; au moins de ce coup imprévu
Connaît-on le sujet?

LAROCHE.

Il n'est que trop connu;
Certain mémoire seul cause cette aventure.

FIRMIN.

Un mémoire! celui dont vous faisiez lecture?

DORIVAL.

Où l'on se permettait de donner des avis,
Des conseils qui sans doute auront été mal pris.

LAROCHE.

Précisément.

DORIVAL.

Eh bien! avais-je tort de dire
Qu'il est des vérités que l'on doit s'interdire!

ARISTE.

A remplir mon devoir je n'hésite jamais;
Et de l'avoir rempli, quel qu'en soit le succès,
Je ne me repens pas.

DORIVAL.

Beau sentiment, sans doute;
Elle était belle aussi la place qu'il vous coûte.

LAROCHE.

Et tout n'est pas fini. D'autres perdront la leur;
On sait trop qu'un ministre est rarement l'auteur
Des ouvrages nombreux qui de ses bureaux sortent.

DORIVAL.

Eh bien?

LAROCHE.

Dans celui-ci comme tous les mots portent...

FIRMIN.

Expliquez-vous.

LAROCHE.

On veut savoir absolument
Celui qui s'est permis cet écrit véhément.

DORIVAL.

La disgrâce d'Ariste alors pourrait l'atteindre ?

LAROCHE.

Mais, entre nous, on a tout sujet de le craindre.

DORIVAL.

Eh! mais ce n'est pas moi.

FIRMIN.

Moi seul en suis l'auteur.

ARISTE.

Qu'entends-je ?

MADAME DORLIS.

Vous, Firmin !

FIRMIN.

Moi, je m'en fais honneur.

LAROCHE.

Là, que vous ai-je dit ?

FIRMIN.

De ce faible mémoire,
Sans honte, à Dorival j'ai pu laisser la gloire ;
Je ne laisserai pas de même le danger :
Ce danger, avec vous je dois le partager ;
Tantôt j'ai pu me taire, à présent je me nomme.

CHARLES.

Bien, mon père. Voilà parler en honnête homme ;
Et tant de modestie, avec tant de fierté,
Voilà le vrai talent, voilà la probité.
Allez, votre disgrâce, Ariste, est honorable;
Mon père n'a pu rien écrire de coupable ;
Et Laure à ce revers peut devoir le bonheur.
Pour son hymen alors n'écoutant que son cœur,
Si l'heureux Charles un jour peut enfin y prétendre..

MADAME DORLIS.

Charles! que dites-vous ?

FIRMIN.

Son cœur sensible et tendre
Prend à votre malheur un si vif intérêt !

ARISTE.

Ainsi chacun de vous a trahi son secret.
Firmin, puisque c'est vous qui fîtes ce mémoire,
Recueillez-en donc seul et le prix et la gloire.
Il honore à la fois votre esprit, votre cœur,
Et le gouvernement vous nomme ambassadeur.
Je suis ministre encor, et je m'en félicite,
Puisque je puis ainsi payer le vrai mérite.

MADAME DORLIS.

Que dit-il?

DORIVAL.

Qu'ai-je fait?

ARISTE, *à Dorival.*

Vous voilà donc connu,

Homme fourbe en talent comme fourbe en vertu ?
Il m'a donc cru, le traître, à lui-même semblable !

LAROCHE.

Comme il calomniait une action louable !
Car enfin j'ai tout su par elle et par Michel.
Cette femme pour qui d'un amour criminel
Il vous croyait atteint ! elle est infirme, âgée.
Par les soins du ministre elle est déjà logée.
Et pour qui ces secours secrets et généreux ?
Pour la fille d'Armand, ce marin si fameux.
En secourant ainsi l'honorable indigence,
Votre fils a payé la dette de la France.

ARISTE.

De grâce, mes amis, gardez-moi le secret.

MADAME DORLIS.

Pourquoi ?

ARISTE.

Le publier, c'est détruire un bienfait.
(A Dorival.)
Sortez.

(Dorival sort confondu.)

LAROCHE, *le voyant sortir.*

Pauvre garçon ! Il me fait de la peine.
Je l'avais bien prévu que je perdrais ma haine
Dès que je le verrais déchu de sa grandeur.

FIRMIN.

Bien ! Nous nous unirons pour calmer sa douleur.

LAROCHE.

C'est dit ; je me sens prêt à lui rendre service.

ARISTE.

J'ai lu dans votre cœur, Charle ; il est trop novice
Pour savoir déguiser un innocent amour.
Vos vœux, mon jeune ami, seront remplis un jour.

LAROCHE.

Reconnaissez en lui l'auteur de la romance.

MADAME DORLIS.

Il se pourrait!

LAURE.

Mon cœur me l'avait dit d'avance.

MADAME DORLIS.

Charles fera, je crois, un excellent époux.

ARISTE.

Imitez votre père, et sa main est à vous.
Sur l'intrigant ainsi l'honnête homme l'emporte.
Qu'il en arrive, hélas, rarement de la sorte!
Qui mérite une place est loin de l'obtenir ;
Et le sot, en rampant, est sûr de parvenir.

FIN DU CINQUIÈME ACTE ET DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

